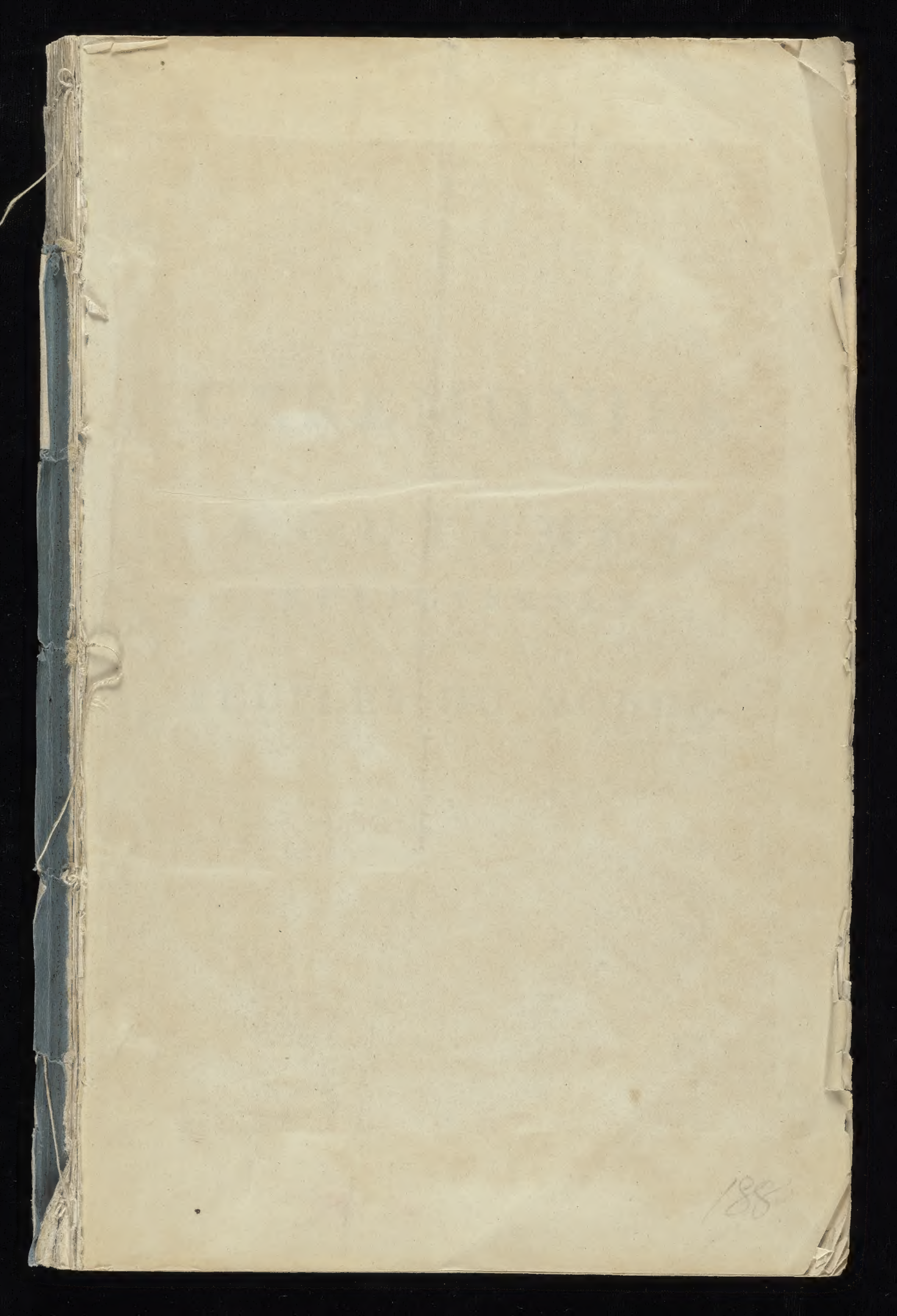

188

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE.

Cette nouvelle Edition eſt corrigée en beaucoup d'endroits. Je ne me ſuis pas contenté de revoir les Diſſertations qui m'appartiennent de droit : j'y ai encore ajouté quelques nouvelles Remarques. J. F. B.

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DES
PEUPLES IDOLATRES

Repréſentées par des Figures deſſinées de la main de

BERNARD PICART:

Avec une Explication Hiſtorique, & quelques Diſſertations curieuſes.

TOME PREMIER,

PREMIERE PARTIE;

Qui contient les Cérémonies Religieuſes des Peuples des Indes Occidentales.



A AMSTERDAM,

Chez *J. F. BERNARD,*

M. DCC. XXXV.



DISSERTATION

SUR LES

PEUPLES

DE

L'AMÉRIQUE,

Et sur la conformité de leurs Coutumes avec celles des autres Peuples anciens & modernes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine des Américains.



SI les Anciens ont excellé en quelque chose sur les Modernes, on peut décider hardiment que ce n'est pas du côté de la Navigation : ceux qui ont quelque connoissance de l'Antiquité, ne nous contesteront pas cet article. Que les Anciens ayent trafiqué aux Indes, qu'ils ayent doublé le Cap de Bonne-Espérance, qu'ils ayent connu l'Islande sous le nom de *Thule*, qu'ils soient entrés dans l'Océan Hyperboréen ou glacé, qu'ils ayent reconnu le Cap *Tabin* bien loin au-delà du Fleuve *Oby*, à la bonne heure : mais tout cela n'est pas à comparer aux découvertes des Modernes. Et quand même les premiers auroient eu une connoissance beaucoup plus étendue qu'on ne leur attribue ordinairement sur cet article, ils n'auroient pas été en état d'en profiter, à cause de la lenteur & des défauts de leur Navigation, dont personne ne disconvient aujourd'hui, du peu de connoissance qu'ils avoient des vents, & de la prévention qui regnoit chez eux au sujet de la Zone Torride qu'ils croyoient inhabitée, sans parler des bornes étroites de leur Astronomie. Toutes ces raisons prouvent assez qu'ils n'étoient pas en état de soutenir de longues entreprises sur Mer, & par conséquent, qu'ils ne pouvoient connoître que par hazard des terres aussi éloignées que l'Amérique. Il est presqu'inutile de renouveller ici ce qui a été dit sur ce sujet, ni de s'étendre sur une matiere qui nous meneroit fort loin, si nous nous engagions à la suivre ; mais il suffit de dire qu'on n'y voit aucune aparence que les Anciens ayent eû des correspondances réguliéres avec les habitans du Continent que nous apellons Nouveau Monde, ni qu'ils ayent jamais formé le dessein d'y envoyer des Colonies. Ainsi la prédiction de Seneque le Tragique, & ce que l'on trouve dans Elien, Platon,

& quelques autres, touchant des Terres incoues, doit être regardé comme une conjecture ingénieuse, ou comme le fruit d'une imaginan poëtique. Mais comment l'Amérique s'est-elle peuplée, quand l'a-t-elle été, comment-elle perdu l'idée de ses premiéres colonies, comment a-t-elle négligé une correspondanc qui pouvoit se perpétuer de pere en fils à la faveur de la tradition ? C'est-là ce que nous iorons, & sur quoi je vais donner quelques remarques qui rouleront principalement sur igine des Américains. Après cela j'en donnerai quelques autres, sur la conformité deCoutumes de ces Peuples avec celles des Peuples de notre Hémisphére.

Purchas, dans son *Recueil de Voyages*, ct que l'Amérique n'est habitée que depuis quelques siécles; & il se fonde sur ce que ce Ctinent ne s'est pas trouvé aussi peuplé dans le tems de sa découverte, qu'il auroit dû l'être, avoit commencé à se peupler du tems d'Abraham, ou même seulement du tems de la nance du Sauveur. S'il est vrai, dit-il, que ce Continent soit habité depuis les premiers siécldu monde, d'où viennent ces grands vuides dans le milieu de l'Amérique ? Pourquoi ces ys, d'ailleurs si beaux, si fertiles & si agréables, n'ont-ils pas reçû dans leur sein des Coloni, qu'ils méritoient infiniment mieux que les parties Septentrionales de l'Europe & de l'AsieLes Mexicains, qui se regardent comme le plus ancien Peuple de l'Amérique, & qui prétennt avoir envoyé des Colonies dans le Pérou & dans le Chili, ne se trouvent pas même une tiquité de dix siécles. Ces raisons ne sont point du tout convaincantes. 1. Il se peut fort bi que l'Anthropophagie de la plupart de ces Peuples, les guerres cruelles qu'ils se font contuellement, & (*a*) les sacrifices d'hommes, ayent contribué depuis longtems au défaut d'habans dans le Nouveau Monde. 2. Il est vrai que l'Histoire du Mexique & du Pérou, qui sontes deux principales Monarchies de ce Nouveau Monde, ne remonte pas fort haut, mais ece une preuve capable de persuader que ces deux Etats sont restés deserts & inhabités pedant quatre ou cinq mille ans, & ne doit-on pas croire plûtôt que la barbarie des premiers abitans a fait négliger à ceux-ci le soin de transmettre à la postérité l'histoire de leur origine Les Chroniques de la plus grande partie des Peuples de l'Europe commencent fort au-dessus des premiers tems de la République Romaine. Quelques-unes de celles qui veulent remnter plus haut, ne nous donnent que des fables grossieres; & au milieu de ces fables, le grad *Odin*, Législateur des Pays Septentrionaux trouve difficilement deux mille ans d'antiuité. Rome & la Grece remontent plus haut; mais elles ont bien de la peine à trouver me ans de supériorité sur les autres Peuples de l'Europe: après cela on ne trouve aussi que fabs & illusions dans les histoires de ces deux Peuples. Enfin, excepté les Juifs & les Chinois, s'il est permis de mettre ces derniers en paralléle avec les Juifs) aucun Peuple ne peut se nter d'une certitude histori ue de quatre mille ans: encore faut-il passer aux Chinois une iahité de faits qu'on n'est pas en état de leur contester, faute de conoître assez leur Histoire, & i justesse de leur Chronologie.

On aura d'ailleurs beaucoup de peine à se persder que les établissemens des Peuples en Amérique ne soient pas l'affaire d'une longue sut de siécles, si l'on considére que dans les premiéres découvertes les Espagnols ont trouvé lsIsles de l'Amérique aussi peuplées que le Continent, & si l'on a égard à cette grande divesité de langues que les Voyageurs y remarquent, laquelle ne peut s'être formée au point o elle est en sept ou huit cens ans de tems. Ceux qui ont étudié les progrès des langues vivates, savent assez que le François, l'Italien, l'Anglois, & quelques autres langages dérivés d Latin, de l'ancien Saxon, du Celte, de l'Allemand, &c. ne s'étant formés que depui huit ou dix siécles, n'ont pû perdre jusqu'à présent plusieurs marques sensibles de ler origine. Cela justifie l'antiquité des Langues Américaines, dont la diversité pourroit bie être le fruit de la premiére confusion des Langues.

Il y a beaucoup d'apparence que les premiéres lolonies de l'Amérique s'y sont rendues par terre: s'il y en est allé par mer, c'est par pur haard. Il est très-possible (*b*) qu'une tempête ait porté des Matelots Phéniciens, ou Carthaginoi, vers les côtes de l'Amérique, & qu'ensuite

(*a*) L'année que les Espagnols entrerent dans le Mexique, on y avoit sacrifié plus de trente mille ames aux Idoles.

(*b*) Plusieurs Savans ont cru que l'Amérique avoit été peuplée par les Phéniciens & les Carthaginois. Ils se sont fondés sur les grandes navigations de ces Peuples, qui équipoient des flottes considérables qu'ils envoyoient au-dela du Détroit de *Gibraltar*, des Isles *Canaries*, & celles du *Cap Vert*, connues des Anciens, à ce que l'on croit, sous le nom d'Isles *Gorgades*. Il est bien vrai que les Isles du *Cap Vert* sont les Terres les plus voisines de l'Amérique; mais cela ne veut pas dire que les Phéniciens aient visité les côtes de l'Amérique. Pour les courses de ces Phéniciens au-delà des Isles *Gorgades*, elles pouvoient s'étendre vers le Midi, plutôt que vers l'Occident. Ce seroit alors dans les parties Méridionales de l'Afrique, qu'il faudroit chercher les Terres inconnues que les Phéniciens ont découvertes, selon les Anciens. D'un autre côté, s'il est vrai que les *Antilles* leur aient été connues sous le nom d'*Isles Hespérides*, & que la navigation, qui nest aujourd'hui que de 25. à 30. jours depuis les *Gorgades* au *Hespérides*, ait été pour eux de quarante, terme peu long, eégard à leur peu d'expérience; on ne voit que les seuls Carthaginois qui ayent été à portée d'entreprendre de pareils voyges. La situation de leur Pays, & les talens qu'ils se connoissoient pour le commerce, pouvoient leur avoir donné lnvie de courir cette étendue de mer qui est entre l'Afriqu & le Nouveau Monde, après avoir établi une correspononce assez réglée entre Cadix & les *Cassiterides*, qui sont ns Açores. Si tout cela étoit véritable, il se pourroit que le Carthaginois & les autres Phéniciens établis en Afrique & e Espagne, eussent transporté des habitans aux Açores, au Antilles, &c. & même de-là au Continent de l'Amérique. lans la suite, après avoir fait une course de plusieurs centines de lieues depuis les côtes d'Afrique jusqu'au Golphe e Mexique, il n'auroit pas été impossible que ces Navigateurs eussent essayé d'en faire une autre jusqu'à la côte du Ctinent.

ſuite ils s'y ſoient établis par néceſſité, & qu'ils y ayent perdu leur langue & le peu de teinture qu'ils pouvoient avoir des Arts & des Sciences de leur Pays ; ce qui eſt d'autant plus facile à croire, que de tout tems les Gens de Mer ont été fort ignorans & preſque barbares. Les Péruviens conſervoient autrefois des traces de ces navigations forcées : les premiers Auteurs Eſpagnols, qui ont recueilli les débris de leur Hiſtoire, parlent de gens venus du côté de la Mer, qui dans la ſuite ſubjuguerent le Pays. La tradition leur faiſoit regarder comme des géans, des hommes dont l'origine leur paroiſſoit extraordinaire ; & peut-être que ces hommes étoient de véritables géans, puiſqu'on nous aſſure qu'on a déterré des os d'une grandeur monſtrueuſe du côté de *Puerto-Vieio* & dans la Vallée de *Tumbez*. Plus d'un Savant, charmé de cette découverte, apelleroit ces géans un reſte des enfans d'*Anac*, dont il eſt parlé dans le Deutéronome, & conjectureroit enſuite à perte de vûe que les Cananéens chaſſez de leur patrie par Joſué, allerent ſe réfugier au *Pérou*. Mais parlons ſérieuſement. Les *Balſes*, les *Pirogues*, & les Canots des Américains ſont à peine capables de ſoutenir une navigation de quelques lieues : jamais les premiers Navigateurs de notre Continent n'auroient haſardé de franchir une ſi vaſte étendue de mer ſur des vaiſſeaux d'une pareille conſtruction. Mais comme d'autre côté il ne paroît pas que les Indiens Occidentaux ayent jamais eu l'uſage de vaiſſeaux mieux conſtruits, & plus propres à des voyages de long cours, on croit facilement que, ſi tant eſt qu'un orage ait jetté quelques miſérables ſur une côte deſerte du Nouveau Monde, dans un tems où l'on n'entendoit preſque point la conſtruction des vaiſſeaux, ils ont bientôt été forcez d'oublier leurs premiéres habitudes, & de ſe conſoler de cette perte, par la propagation de leur eſpece dans des terres où la fortune les avoit conduits malgré eux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt bien plus naturel de faire prendre la voie de terre aux premieres Colonies du Nouveau Monde ; on élude par-là les difficultés qu'on pourroit faire ſur le paſſage des bêtes ſauvages. Cependant on ne ſauroit dire quand cette tranſmigration s'eſt faite. Peut-être eſt-elle preſqu'auſſi ancienne que le déluge, dont les Péruviens ont conſervé (*a*) quelque connoiſſance. C'eſt-là la ſeule trace qui ſoit reſtée chez eux de ce qui s'eſt paſſé dans le premier âge du monde ; car du reſte les Annales Péruviennes renferment à peine l'hiſtoire de quatre ſiécles : Et quelles Annales ? Les *Guappas*, ou *Quippos*, qui ſont des cordons auſquels ils faiſoient des nœuds avec leſquels ils marquoient les événemens. Nous en parlerons dans la ſuite. Mais, avant que de nous déterminer ſur l'origine des Américains, il eſt bon de voir ſi le prétendu rapport que l'on trouve entre les mœurs & les coutumes des Américains & des Phéniciens, peut faire ſoutenir raiſonnablement que ceux-ci ſont les peres des premiers.

Je ne dis rien de celui qu'on a trouvé dans la coutume de ſe loger ſous des tentes, & de changer de demeure : les Américains ont cette conformité avec les *Nomades*, avec les Arabes Scenites, avec les Scytes &c. comme avec les Phéniciens. La comparaiſon qu'on pourroit faire de l'Idolatrie de ces Peuples, ſe peut faire auſſi avec celle des autres Peuples de notre Hémiſphére. Voici un rapport qui ſeroit beaucoup plus remarquable, ſi l'on pouvoit en juſtifier la vérité. C'eſt celui des Langues. Sans étaler ici une érudition que les Etymologiſtes prodiguent aſſez volontiers, nous nous contenterons de dire qu'une douzaine de mots, dont le ſon & la ſignification ſont les mêmes dans les langues de deux Peuples éloignés, n'eſt guére capable de prouver qu'ils ſont d'une même tige. Cependant s'il étoit vrai que les Carthaginois, après avoir découvert les *Heſperides*, euſſent reconnu le Continent de l'Amérique, ils pourroient bien y avoir laiſſé leur langue avec une partie de leur monde ; & cette langue pourroit s'y être preſqu'entiérement perdue dans les langues Américaines, au point de n'y plus ſubſiſter qu'en une douzaine de mots. Eſſayons de ſoutenir cette eſpéce de paradoxe ; quoique dans le fond il y ait, ce me ſemble, beaucoup d'apparence que les premiers établiſſemens de l'Amérique ſe ſont faits par terre, & que les Phéniciens d'Afrique n'y ont eu que très-peu de part. 1. Il eſt certain qu'avec le tems la Langue Phénicienne ſe corrompit de telle ſorte en Afrique, qu'elle devint un jargon mêlé de Lybien & d'autres jargons des Peuples voiſins. 2. Cette Langue, qui dégénéroit de la ſorte, étant portée en Amérique par un petit nombre de gens qui (*b*) s'y établirent, ſe perdit bientôt ſans doute, & ne laiſſa que de foibles reſtes de ce qu'elle étoit auparavant. On prendra ceci pour un badinage ; mais enfin ce que j'avance n'eſt pas impoſſible. Après tout quel Savant oſera dire que les Langues des Pays les plus voiſins de l'Afrique ne ſont pas mêlées de mots Puniques, & Lybiens, Cantabres même, peut-être auſſi Celtes & Grecs. ? Qui eſt celui qui peut ſe vanter d'avoir aſſez examiné le génie & les étymologies de ces Langues Américaines, pour pouvoir décider enſuite que l'on n'y trouve point de trace des jargons d'Afrique, ou des endroits que les Carthaginois ont occupé en Eſpagne ? On pourroit pouſſer beaucoup plus loin ces conjectures, ſi la Langue des Antilles ne s'étoit perdue après la deſtruction que les Eſpagnols ont faite des habitans de ces Iſles. Quel-

(*a*) Ils diſent que ſix perſonnes ſe ſauvérent d'un déluge univerſel, & que ces ſix perſonnes rétablirent le Genre humain ; que *Mangocapac*, premier Incas, étoit deſcendu d'une de ces ſix perſonnes, &c.

(*b*) *Emanuel de Moraes* croit que la beauté du climat ayant attiré beaucoup de Carthaginois en Amérique, la République, qui craignoit de perdre ſes habitans, fut obligée de défendre ces voyages ſous peine de mort. Après cela les Colonies abandonnées devinrent ſauvages, les familles ſe ſéparérent & ſe diſperſérent. Dans ces ſéparations, la Langue ſe corrompit, on inventa des mots nouveaux, & l'on ſe fit avec le tems des jargons qui n'étoient ni Punique, ni Américain.

Quelques Auteurs prétendent que les Américains doivent leur origine à la dispersion des dix Tribus des Israëlites. On a raporté ce sentiment dans la *troisiéme Dissertation touchant les Cérémonies des Juifs*. Il est vrai qu'on a remarqué des traces de Judaïsme dans le *Jucatan* & sur les Côtes de la Mer du Sud ; par exemple, on y a trouvé une espéce de Circoncision, que la nécessité pouvoit avoir introduite, sans qu'il soit nécessaire de l'aller chercher dans le Judaïsme. (*a*) *Emanuel* de *Moraes*, Portugais, qui avoit longtems voyagé en Amérique, a tâché de prouver que les Juifs & les Carthaginois sont les peres communs des Américains. Nous venons de raporter dans une remarque son sentiment touchant la transmigration des Carthaginois. Voici ce qu'il allégue pour défendre celle des Juifs au Brésil. Les Brésiliens, dit-il, ne se marient que dans leurs familles, comme les Juifs ne se marioient que dans leurs Tribus. Les uns & les autres apellent leurs oncles peres & leurs tantes meres, les cousins freres, &c. Les uns & les autres donnent un mois au grand deuil, & portent des robes qui leur descendent jusqu'aux talons. C'est bien peu de chose que cette prétendue conformité ; & j'en laisse le jugement au Lecteur.

Grotius veut (*b*) que les Américains de Panama soient originaires de Norwege. Les Norwegiens passérent d'abord en Islande ; d'Islande ils pénétrérent en Groenlande par le Frieslande ; de la Groenlande ils se répandirent dans l'Estotislande, qui fait partie de l'Amérique Septentrionale, & de-là ils envoyérent des Colonies dans l'Isthme de Panama. Il faut avouer du moins qu'une chose semble prouver que les Peuples de Panama & du Mexique sont originaires du Nord : c'est la tradition des Mexicains, qui déclarérent autrefois aux Espagnols que leurs Ancêtres étoient venus du Nord. A l'égard de l'Estotillande, on nous dit qu'il y a en ce Pays-là une Ville apellée *Norumbegue* ; & ce nom est une preuve, nous dit-on, des marques du passage des Norwegiens en Amérique. Malheureusement pour cette opinion, excepté les Villes bâties par les Européens, il n'y a pas la moindre trace de ville dans les parties Septentrionales de l'Amérique. D'ailleurs ce que *Zeni*, qui découvrit le premier la Frieslande & l'Estotislande, raporte de ces découvertes, paroît du moins aussi romanesque que la *découverte de la Terre Australe* par *Sadeur*. De *Laat*, dans sa Dissertation sur l'Origine des Américains, me paroît avoir bien réfuté les raisons que *Grotius* allégue pour prouver que les Peuples du *Mexique* & de *Panama* sont originaires de Norwegue.

Pour ce qui est des Péruviens & des autres Peuples de l'Amérique Méridionale, Grotius a prétendu prouver qu'ils sont originaires de la Chine. Le génie vif & pénétrant des uns & des autres, le culte que les uns & les autres rendoient au (*c*) Soleil, les caractéres hiéroglyphiques communs à ces deux Nations ; plus que tout cela, le voyage de *Mancocapac*, qui passa les Mers pour venir peupler le Pérou, & s'y rendit le Législateur : voilà les raisons alléguées par ce grand homme en faveur de son opinion.

De *Laat* répond que les Péruviens n'ont jamais aproché de l'habileté des Chinois, & qu'il s'en faut de beaucoup que l'on ait trouvé au *Pérou* d'aussi beaux Ouvrages qu'à la Chine. On pouroit lui repliquer, qu'il ne suit point de cette raison, que les Péruviens ne sont pas issus des Chinois : les Péruviens ne seroient pas le premier peuple qui auroit dégénéré de son origine. De *Laat* ajoute qu'avant l'arrivée des Espagnols ils ignoroient entiérement l'usage des vaisseaux à voile, & qu'il n'y a point d'aparence que les Péruviens eussent entiérement oublié leur Patrie & l'art de naviger ; surtout si l'on considére, qu'à cause des vents qui souflent ordinairement de l'Est sous la Ligne, il est plus facile d'aller du Pérou à la Chine que de la Chine au Pérou. Les Jonques Chinoises sont aussi peu propres à traverser cette vaste étendue de mer qui regne entre la Chine & le Pérou ; & d'ailleurs il étoit bien plus naturel aux Chinois d'aller débarquer leur monde au Mexique, à cause que ce Pays est beaucoup plus voisin de la Chine. Pour l'adoration du Soleil, elle n'a rien de commun chez les Péruviens avec l'Idolatrie des Chinois, qui ne rendent aucun culte à cet Astre : au lieu qu'il est adoré par plusieurs Peuples de l'Amérique Septentrionale, d'où il y a beaucoup plus d'aparence que les Péruviens sont venus par l'Isthme de *Panama*. Il est au reste étonnant que *Grotius* ait attribué l'usage de l'Ecriture aux Péruviens, puisque l'Inca *Garcilasso* dit positivement dans son histoire qu'ils ignoroient l'art d'écrire. Enfin *Mancocapac* n'étoit point Chinois. Les Péruviens le disoient (*d*) né d'un rocher, qu'ils montrent encore aujourd'hui près de *Cusco*.

Il faut convenir que l'origine des Américains est fort obscure. Elle le seroit peut-être moins, si l'enfance de ces Peuples avoit été moins sauvage, & s'ils avoient connu les secours dont les Peuples de notre hémisphére se sont servis pour conserver leur histoire. L'Amérique ne nous fournit aucun Monument. Ses Peuples vivoient, comme on dit, au jour la journée, sans se soucier ni du passé ni de l'avenir ; & c'est ainsi que vivent encore les Sauvages qui habitent dans les Pays où les Européens n'ont pas pénétré. Il faut avouer aussi que, malgré quelques secours particuliers, & un peu plus de lumiére que les Américains, nous avons bien peu éclairci les commencemens de nos Empires. Rendons-nous justice : nos origines sont-elles fort claires ? Connoît-on bien celles des François, des Espagnols, des Allemans, des Peuples du Nord de l'Europe ?

(*a*) Cité par *Purchas*.
(*b*) Cité par *Montanus*, Auteur d'une Description de l'Amérique en Hollandois.
(*c*) Voyez Tome 2. des Cérém. des Peuples Idolatres.
(*d*) *Coreal*, Voyages aux Indes Occidentales. To. 2. Ch. 8.

rope? Toute la différence que nous voyons entre les Américains & nous, c'eſt que le Chriſtianiſme a fait une Epoque ſure dans nos Hiſtoires, & nous a forcés, pour ainſi dire, d'abandonner à la vaine érudition des Critiques les fables & les prodiges du Paganiſme qui l'ont précédé. Les tems de l'Idolâtrie Européenne ſont une ſource inépuiſable de conjectures & de fables, dont les Grecs & les Romains ne ſont pas exempts, ainſi qu'on l'a dit, puiſqu'on ne peut commencer la véritable hiſtoire des Grecs qu'à la premiere Olympiade, & celle des Romains qu'à la fondation de Rome.

Voici maintenant les conjectures que nous allons produire ſur l'origine des Américains. Il y a beaucoup d'apparence que l'Amérique s'eſt trouvée auſſi peuplée qu'aujourd'hui quelques ſiécles après le déluge. La formation des Etats le ſuivit de près, & ſe fit ſucceſſivement, à meſure que les familles ſe diviſoient, & que les enfans devenant eux-mêmes peres d'une nombreuſe lignée, ſe virent obligés de s'éloigner du Pays de leur naiſſance. Les Etats ſe formerent par ces ſéparations, auxquelles l'ambition & le déſir d'être maître purent dès-lors contribuer. Cependant il eſt vraiſemblable que l'Aſie n'envoya des Colonies, qu'après s'être vûe dans la néceſſité d'éloigner des enfans, dont les familles ſe rendoient trop puiſſantes, & qui devenoient en état de s'établir par eux-mêmes. Ces établiſſemens étoient d'abord très-faciles. On s'adonnoit uniquement à l'Agriculture, on paſſoit ſa vie à paître des troupeaux, & c'eſt par les moyens que ces occupations ruſtiques pouvoient fournir à des gens dont les paſſions étoient encore aſſez neuves, que s'eſt faite la premiere conquête des Terres de l'Aſie & l'envoi des premieres Colonies. Suppoſons, par exemple, un Berger, chef d'une nombreuſe famille, maître de pluſieurs troupeaux, & qui ſe trouvoit bien établi en Chaldée, ou dans le voiſinage. Il envoyoit un de ſes enfans, ou quelqu'autre perſonne de ſa dépendance, à pluſieurs lieues de chez lui, avec un détachement de bœufs, d'ânes, & de chameaux. Le troupeau marchoit, paiſſant à petites journées, & s'éloignoit inſenſiblement du véritable propriétaire. Il augmentoit : de ce troupeau naiſſoit un autre troupeau. Le Berger, qui n'étoit d'abord que commis, devenoit inſenſiblement lui-même & maître & pere de famille : avec le tems il ſe retranchoit à ſon tour une partie de ſon bien, le donnoit en héritage à l'enfant qu'il vouloit dépayſer, ou le cédoit à quelque Commis qui alloit s'établir plus loin. Je crois que de cette maniere cent ans ſuffirent pour peupler beaucoup plus que médiocrement l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, & cent autres années pour peupler le Continent de l'Amérique. Suppoſons encore pour cet effet qu'au tems du Déluge (*a*) Sem, Cham & Japhet ayent eu chacun douze enfans, & que ces enfans ayent tous été en état de ſe marier dans l'eſpace de 15 à 18 ans après le Déluge. Il eſt très-poſſible que douze ans après leurs mariages ils ſe ſoient vûs une poſtérité de quatre cens trente-deux perſonnes. De cette maniere Noé peut s'être trouvé chef de plus de cinq cens perſonnes dans l'eſpace de trente années, & ſi l'on ſuppoſe alors dix enfans à chacun des arriéres-petits-fils de Noé, ces quatre cens trente-deux perſonnes peuvent avoir donné la vie à quatre mille trois cens vingt enfans en dix ans de tems. Tout cela peut s'être fait dans l'eſpace d'un demi-ſiécle. Ainſi en les multipliant toujours par dix, & laiſſant vingt à vingt-cinq ans d'intervalle d'une génération à l'autre, l'Aſie, l'Europe & l'Afrique peuvent avoir contenu quatre cens trente-deux millions de perſonnes cent cinquante ans après le Déluge. Il me ſemble que cela ne ſauroit être conteſté, quand même on n'auroit égard qu'au cours ordinaire de la génération. Il eſt vrai qu'on donne dix enfans à chaque Chef de famille, & qu'il ſe peut que pluſieurs de ces Chefs en ayent eu beaucoup moins; mais en récompenſe combien n'en voit-on pas aujourd'hui qui en ont au-delà de dix, & ſi l'on fait attention à ce que raconte *Burnet* (*b*) touchant Mrs *Tronchin* & *Calandrin* de Geneve, dont le premier « à l'âge de 75 ans s'eſt vu 115 enfans, ou perſonnes mariées à ſes enfans, » qui le pouvoient appeller pere, l'autre à 47 ans ne laiſſoit pas d'avoir 105 perſonnes pour ſes » neveux ou pour ſes nieces par ſes freres & par ſes ſœurs. » Si, dis-je, l'on fait attention à ces deux exemples, on trouvera que mon calcul eſt au-deſſous du médiocre, pour un tems où la miſere & les ſoucis de la vie n'avoient pas encore détruit la vigueur des hommes, ni introduit la néceſſité de ſe priver du mariage, dans la crainte de ne pouvoir nourrir ſa famille. Mais quand même la génération des hommes ſe feroit faite pendant cent cinquante années beaucoup plus imparfaite que je ne l'ai ſuppoſée, & qu'elle n'auroit produit que quatre cens millions d'hommes; quand même de quatre cens millions on en rabatroit encore trente pour les morts prématurées ou violentes, les maladies, les guerres, &c. qui vraiſemblablement n'étoient pas auſſi ſanglantes alors qu'elles l'ont été dans la ſuite; il eſt très-poſſible que de trois cens ſoixante-dix millions d'hommes, il s'en ſoit détaché quelques millions pour aller chercher fortune en Amérique. Suppoſant enſuite que la génération ait beaucoup ſouffert des fatigues de ces voyages & du changement de climat, &c. il ſe trouvera pourtant que dans l'eſpace de cinquante ans dix ou douze millions d'hommes auront tout au moins pû fournir à l'Amérique quarante millions d'enfans. On ne doit pas regarder tout ce que nous avançons ici comme un paradoxe, ni former contre cette ſuputation des difficultés qui ne ſont appuyées que ſur le cours de la vie humaine d'aujourd'hui. Les hommes d'alors n'avoient pas encore inventé toutes les irrégularités, qui, en abrégeant la vie, ont abrégé la génération. La vie champêtre

(*a*) L'Ecriture ne parle pas des enfans des trois fils de Noé; mais en cette occaſion ſon ſilence & les femmes qu'elle donne aux trois fils de Noé permettent la conjecture qu'on avance ici.

(*b*) *Voyage d'Italie & de Suiſſe.* p. 397. édit. de 1718.

champêtre des premiers siécles, l'indolence des Américains, qui a passé de pere en fils, jusqu'à leur derniere postérité, & la tranquillité de ces peuples dégagés des soucis qui nous consument, n'étoient pas capables de ruiner la santé des hommes, & de les vieillir avant le tems. Nous n'en dirons pas davantage sur une matiere qui nous meneroit trop loin. Il suffit d'avoir prouvé qu'il est possible, & même vraisemblable, que cette partie du Monde ait commencé de se peupler environ cent quarante ans après le Déluge, & quelques années après la confusion des langues.

Ces Colonies passerent du Nord de l'Asie en Amérique par la Tartarie. Diverses raisons appuyent cette opinion. 1. Le P. *Hennepin* rapporte (*a*) « qu'étant parmi les *Issatis* & les *Nadouessans*, il y vint quatre Sauvages en Ambassade chez ces peuples. Ils venoient de plus de cinq cens lieues du côté de l'Ouest. Ils avoient marché quatre Lunes. Ils ajoutoient, continue-t-il, que leur Pays étoit à l'Ouest, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées, qu'ils avoient toujours marché pendant ce tems-là, sans s'arrêter que pour dormir & pour tuer à la chasse de quoi subsister. » Le P. *Hennepin* conclut de-là qu'il n'y a point de *Détroit d'Anian*, car ces Sauvages déclarerent « n'avoir traversé aucun grand Lac, c'est ainsi qu'ils appellent la Mer. Ils assurerent encore que toutes les Nations de leur connoissance, qui habitent à l'Ouest & au Nord-Ouest des *Issatis*, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vastes pays, mais seulement des Rivieres qui descendent du Nord au travers de Nations voisines de leurs confins du côté du grand Lac, c'est-à-dire de la Mer dans la Langue des Sauvages, &c. Ces peuples occupent sans doute le Nord de la *Californie*, & s'étendent peut-être jusqu'aux frontieres de la *Tartarie* Orientale, du *Japon*, & de la terre de *Jesso*. La conjecture paroît assez vraisemblable. (*b*) On ne connoît point le Nord du *Japon*, & l'on ignore s'il est Isle ou Terre ferme, s'il est attaché à la Terre de *Jesso*, ou s'il en est séparé par un Détroit. Les Japonois l'ignorent aussi, ou font semblant de l'ignorer. Ils disent que les peuples qui habitent au-dessus d'eux, c'est-à-dire à leur Nord & à leur Nord-Est, sont sauvages & intraitables: mais cependant ils avouent que ces Pays sont de grande étendue, qu'ils y ont pénétré bien avant, sans en avoir jamais trouvé le bout, & sans avoir pû apprendre ni par leurs voyages, ni par la relation de ceux du Pays, jusqu'où il s'étend; qu'ils avoient entrepris divers voyages pour ce dessein; que le manquement de vivres les avoit fait retourner sur leurs pas, sans achever cette découverte, &c. » Tout cela suppose qu'ils y ont fait de longues courses, & qu'ils ont une connoissance un peu plus exacte que nous ne l'avons de toute cette étendue de Pays, dont nous ne connoissons que très-peu de chose sous le nom de *Jesso*. Cependant cette Terre doit être extrêmement considérable, s'il est vrai qu'elle touche d'un côté à l'Asie & de l'autre à l'Amérique; ce qui, selon M. de Lisle, fait un espace de mille ou douze cens lieues (*c*) entre l'extrémité de la *Californie* & l'extrémité de la *Tartarie*. Voici une particularité qui prouve que ces peuples connoissent des terres qui s'étendent fort loin au Nord, au Nord-Est, & à l'Est de l'Asie. On lit dans la *Relation des Ambassades des Hollandois au Japon*, qu'on leur fit voir une carte où la Terre de *Jesso* étoit contigue au *Japon* du côté de la Province d'*Occhio*. La côte de cette Terre s'avançoit par le Nord-Est vers l'Amérique. On n'y voyoit aucune trace du prétendu Détroit d'*Anian*, & par conséquent nulle communication de la Mer du *Nord* à la Mer du *Sud*. Les Japonois montrerent cette Carte aux Hollandois, pour leur prouver qu'il étoit impossible de faire par mer le tour de la *Tartarie*, comme ils supposoient en avoir eu le dessein.

2. Ceux qui ont reconnu exactement les parties Occidentales de l'Amérique, ont remarqué qu'elles sont beaucoup mieux peuplées que les parties Orientales qui regardent l'Europe. Cette preuve toute seule me paroîtroit peu convaincante. En voici une qui l'est un peu plus. On a appellé la Tartarie (*d*) la *Pépiniere de toutes les Nations*. (*e*) Presque tout l'ancien Monde est aujourd'hui gouverné par des Peuples sortis du Nord, & tous ces Peuples sont originaires de la grande Tartarie. L'ancienne maniere de vivre de ces Peuples, leur gouvernement, leurs exercices, leurs expéditions, leurs guerres, leur nourriture, tout cela differe fort peu des usages des Américains. Ajoutons que ces Américains, à l'imitation des Tartares, n'ont point de demeure fixe, qu'ils n'ont d'autres villes que leurs camps, auxquels il me semble que plusieurs de nos voyageurs ont donné mal-à-propos le nom de villages. On pourroit ajouter d'autres choses à ce parallele de manieres (*f*) : mais je renvoye à l'ouvrage que le P. La Fitau a publié depuis peu sous le titre de *Mœurs des Sauvages de l'Amérique*, &c.

3. Outre cette ressemblance dans la maniere de vivre, on en trouve une autre dans le visage & dans la taille. On objectera qu'ils doivent avoir perdu cette ressemblance depuis tant de siécles. Je répons qu'il est possible que les Américains ayent conservé quelque chose de l'air & des manieres des Tartares leurs ancêtres, & je le prouve par les peuples de Lombardie, dont on remarque qu'ils n'ont pas absolument dégénéré des anciens Lombards, non plus que les

Normans

(*a*) *Nouv. Découverte dans l'Amérique Sept.* Edit. d'Utrecht 1697.

(*b*) *Lettre de M. de Lisle* dans le tom. 3. *du Recueil de Voyages au Nord. Ambassades des Hollandois au Japon. Relation du Japon* dans le tom. 3. du *Recueil de Voyages au Nord.*

(*c*) *Lettre sur la* Californie dans le tome 3. du *Recueil de Voyages au Nord.*

(*d*) *Officina Gentium.*

(*e*) *Huetiana.* P. 130. Edit. d'Amsterd. 1723.

(*f*) Cet Ouvrage n'avoit pas encore paru dans le tems de la premiere Edition de ce Volume. Ainsi l'on n'en a fait aucun usage.

Normans en France, les Grenadins descendus des *Maures* dans le Royaume de *Grenade* en Espagne, & les Turcs dans la Grece Européenne & Asiatique. Les *Lombards* modernes sont généralement aujourd'hui les hommes les plus barbus d'Italie, semblables en cela aux anciens Lombards que l'on prétend avoir pris (*a*) leur nom de leurs longues barbes. Les Gascons & les Languedociens ont retenu la voix haute & menaçante, & l'air brusque des anciens Goths leurs prédécesseurs. Les Espagnols en ont retenu la froideur & la fierté, qui peu-à-peu s'alliant ensemble ont formé ce que nous appellons depuis long-tems la gravité Espagnole, qu'ils ont portée avec eux à Naples, & dont ils ont laissé une partie aux Peuples des Pays-Bas. Les *Normans* ont conservé en beaucoup de choses le caractere & le flegme des peuples du Nord dont ils sont sortis. L'esprit de chicane, l'amour des procès si ordinaires aux *Normans*, ne le sont pas moins à ceux qui habitent aujourd'hui le pays des anciens *Cimbres*. Les Grenadins, & surtout ceux qu'on nomme (*b*) *Alpuxares*, ont hérité de l'adresse des Maures, & quoique Chrétiens, ils s'abstiennent encore de boire du vin comme les Mahométans. Les Turcs ont introduit une partie de leurs manieres Scytiques & du génie des Tartares dans les Pays où ils se sont habitués dans la suite. D'autre côté on observe que les nouveaux venus acquiérent insensiblement l'air & les manieres des lieux où ils s'établissent, & qu'ils font avec le tems un mélange de manieres & même de phisionomies, qu'il n'est pas impossible de discerner, pourvû qu'on veuille y faire attention. Par exemple, les phisionomies des anciens peuples se remarquent aujourd'hui sur les visages de leurs descendans, & toutes les révolutions de l'Italie, pendant lesquelles le sang s'est détourné si souvent de sa véritable source, n'ont pû faire perdre aux Italiens modernes des traits, par lesquels ils peuvent justifier qu'ils sont, directement ou indirectement, les successeurs & les enfans des anciens peuples d'Italie. Enfin, pour confirmer l'opinion de ceux qui croyent que les Américains sont originaires de la Tartarie, j'appellerai en témoignage *Frobisher*, qui dit (*c*) que les Sauvages, qu'il trouva au Nord-Ouest de l'Europe sur la Côte de l'Amérique, « avoient le même air que les Tartares, de grands cheveux noirs, » le visage large, le nez plat, un teint basané ; que ces peuples sont errans comme les Tartares, & divisés en bandes sans demeure fixe, &c. »

On pourroit encore alléguer divers usages propres à prouver que les Américains sont d'origine Tartare : j'en rapporterai quelques-uns. Lorsque chez les Tartares, & chez la plus grande partie des Peuples de l'Amérique, un Prince, ou plutôt un Cacique vient de mourir, on observe d'enterrer avec lui quelques Domestiques. Les uns & les autres méprisent les richesses, le commerce & les sciences, & préférent à ces occupations domestiques la chasse & les courses qu'ils font très-souvent à quatre ou cinq cens lieues de leurs campemens ordinaires. Les anciens Peuples du Nord de l'Europe & de l'Asie se peignoient le corps ; témoin ce que l'Histoire nous apprend des (*d*) *Pictes* Peuple de *Scythie*, chez qui l'usage de se peindre étoit fort semblable à celui que nos Voyageurs ont remarqué dans l'*Amérique*, & principalement au *Mexique* & à la *Floride*. Les *Goths* se peignoient aussi le visage & le corps avec du cinabre. Enfin la maniere de faire la guerre par surprise, & par embuscade, si fort estimée des Tartares & des Américains, les haines irréconciliables des uns & des autres, le mépris que les uns & les autres ont pour la mort, la coutume de déférer les honneurs du Conseil à leurs Anciens, tandis que les plus jeunes & les plus vigoureux marchent à la guerre, ce qui se pratique chez plusieurs Tartares, & s'est pratiqué long-tems parmi les Goths & les autres Nations venues du Nord de l'Europe & de l'Asie, comme cela se pratique toujours chez les Peuples Américains ; cette férocité qui porte les uns & les autres à boire le sang de leurs ennemis, la subordination des jeunes aux vieux qui regne entr'eux dans les exploits militaires & dans les conseils, le caractere peu patient de tous ces peuples ; semblent autoriser l'origine que j'ai donnée aux Américains. Mais je ne donne pas pour des preuves évidentes les raisons que je viens d'avancer, & j'en laisse volontiers l'examen & la refutation aux Critiques.

Avant que de finir ce Chapitre je vais rapporter deux ou trois étymologies que (*e*) *Vander Myl* a tirées de son imagination, pour prouver que l'ancienne Langue Tartare est peu différente de l'Allemande, & qu'elle y subsiste encore dans quelques mots sur les frontieres de la *Tartarie* & de l'*Amérique*. *Tenduc*, qui est la derniere Province Tartare du côté de l'*Amérique*, signifie, dit-il, (*f*) l'*extrêmité*. *Anian*, nom d'un autre Royaume Tartare voisin de la *Californie* signifie (*g*), *entrée*. On trouve près d'*Anian* une grande étendue de Pays, auquel on a donné le nom de (*h*) *Bergo* : *Vander Myl* y trouve heureusement un trait d'histoire très-remarquable ; c'est que les *Scythes*, après avoir abandonné leur patrie, allerent se réfugier ou se cacher dans cette Terre de *Bergo*. Ces étymologies vont de pair avec celles de (*i*) *laquais* & de *tire-larigot* de la façon de *Mesnage*. *Goropius Becanus*, que la fureur étymologique possédoit aussi, avoit dérivé long-tems auparavant la langue Hébraïque & les noms des anciens

(*a*) Paul Diacre. Livre 1. de son Histoire.

(*b*) Voy. *Vairac* dans son *Etat présent de l'Espagne*. L. 1.

(*c*) *Recueil des Voyages au Nord*, Tom. 6. Edit. de 1720. p. 48 & 65.

(*d*) ——————— *Ferroque notatas*,
Perlegit examines Picto moriente figuras. Dit *Claudien*.

(*e*) *Description de l'Amérique par Montanus en Hollandois*.

(*f*) *Tende den Hoek*.

(*g*) *Aangangh*.

(*h*) De *Berghe*, qui en Hollandois veut dire *cacher*.

(*i*) Il dérivoit *Laquais* de *Verna* & *tire-larigot* de *fistula*.

anciens Patriarches de son Flamand de Brabant. Selon lui (*a*) *Adam*, *Methusela* & quelques autres Patriarches portoient dans leurs noms des marques évidentes de leur origine. Comparons le peuple étymologiste à ceux qui s'exercent aux Anagrames. On peut également appliquer aux uns & aux autres la pensée de Colletet, & dire hardiment,

Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

A toutes ces remarques touchant les premieres Colonies envoyées en *Amérique*, & l'origine de ses peuples, j'ajoute les voyages que fit l'an 1170. un certain *Madoc*, Gallois d'origine, vers les parties Septentrionales de l'*Amérique*. Les gens de ce *Madoc*, abandonnés dans la suite par leurs compatriotes d'Angleterre, se rendirent bientôt sauvages: ils conserverent seulement de leur origine quelques mots Gallois que *David Ingram* Navigateur Anglois remarqua dans leur langage (*b*), & l'adoration de la Croix, dont le culte fut porté par eux ou par leurs descendans à *Cumana* & à *Cozumela*. D'autres croyent que les Gallois débarquerent aux Isles *Açores*. A l'égard de la prétendue Croix de S. André, que les premiers Navigateurs Espagnols trouverent à *Cumana*, & qui, dit-on, y étoit adorée long-tems avant l'arrivée des Chrétiens en ce Pays-là, il faut la mettre au rang des circonstances fort douteuses, ou tout au moins fort trompeuses. On doit faire le même jugement de la Croix que les Insulaires de *Cozumela*, ou *Acuzamil*, adoroient aussi avant l'arrivée des *Espagnols*. Je parlerai de cette adoration dans la suite.

Les mêmes Espagnols trouverent des Négres à *Caracas* entre Sainte Marthe & *Carthagene*. Il se peut que des tempêtes en ayent porté des Côtes d'Afrique sur celles de l'Amérique. Il n'est pas impossible non plus (*c*) que des Indiens des parties Méridionales de l'Asie & des Isles qui en sont voisines, soient entrés dans l'Amérique par les Terres Australes qui sont proches de l'Asie: & que de-là ils soient allés porter des recrues au *Chili*, au *Paraguai*; & au *Pérou*. Il se peut enfin que l'Amérique ait reçu des habitans des parties Septentrionales de l Europe; que, par exemple, des *Lapons* & des *Samoïedes* ayent été portés sur les glaces ou dans leurs canots en *Groenland*; que de-là leur postérité se soit étendue jusque dans l'*Estotisland*e & successivement plus loin: mais quoi qu'il en soit cela ne détruit pas mon opinion, *que les premiers Américains sont venus en Amérique par la Tartarie.* Un Auteur qui seroit dans les idées des *Préadamites*, trouveroit la solution de toutes ces difficultés en faisant naître les Américains d'un autre *Adam*. Pour eux, en général ils se croyent issus (*d*) d'un lac ou d'une fontaine, d'autres parmi eux se disoient sortis de dessous terre: aussi grossiers en cela que les anciens barbares de notre Monde, qui comptoient les chênes parmi leurs Ancêtres.

CHAPITRE SECOND.

De leur Idolâtrie, de leurs Sentimens touchant la Divinité, le Paradis, &c. & de leurs Sacrifices.

JE ne prétens pas traiter cette matiere en Philosophe, cela me méneroit trop loin, & d'ailleurs ne conviendroit pas à mon dessein, qui ne demande qu'un simple rapport historique. Il y a deux sortes d'Idolâtries, l'une & l'autre presqu'aussi anciennes que le Genre humain. La premiere a fait rendre aux Astres & aux Elémens ce qui n'étoit dû qu'à Dieu: la seconde, beaucoup plus variée que l'autre, a eu les hommes pour objet. Elles ont l'une & l'autre pour fondement l'orgueil & la crainte de l'homme. Sur l'un il a élevé, qu'on nous permette ce terme, toutes les figures, tous les caracteres, toutes les choses qu'il a cru capables de lui rendre la Divinité sensible, & plutôt que d'en concevoir trop peu, il a multiplié son idée en mille manieres différentes. Il n'a pas oublié la nature humaine, qu'il a tâché d'annoblir aussi, en lui attribuant tout ce qu'Adam & ses premiers descendans connoissoient de la Divinité. Sur l'autre il a bâti un (*e*) édifice superbe, dans lequel il a renfermé une infinité de choses qu'il a cru devoir être agréables aux Dieux, sans oublier même les moindres *colifichets*. C'est de ce Magasin ouvert à tous les Peuples de l'Univers, que sont sorties toutes les observances qui courent le monde depuis tant de siecles, & tant d'opinions bizarres & superstitieuses qui ne s'aboliront jamais. Quelle que soit la bonne grace que quelques-unes ont eu l'adresse d'acquérir plutôt que les autres, dans le fond elles sont toutes tissues de même, parce qu'elles sortent toutes de la même Manufacture. Il n'est pas toujours nécessaire que les Peuples ayent des liaisons ensemble, & se prêtent mutuellement leurs lumieres pour se ressembler dans les idées & dans les opinions: mais il seroit plus difficile de rendre raison du rapport que l'on trouve entr'eux de ce côté-là, si chaque Pays produisoit une espece différente d'hommes. Tous ces différens Cultes,

(*a*) *Adam* champ de haine, *haatdam*, *Methusela maakt uzalig*, qui est heureux, ou plutôt, *rendez-vous heureux*.
(*b*) *Purchas*, p. 800 du premier Volume.
(*c*) *Purchas*. Ibid.
(*d*) *Purchas*. Ibid.
(*e*) Le faux culte du Paganisme, &c.

Cultes, tous ces sentimens extraordinaires sont-ils moins désagréables à Dieu que l'incrédulité d'un Athée? La chose est douteuse. Le fameux (*a*) Baile s'est déterminé pour l'incrédulité; mais avant lui *Lescarbot*, Auteur d'une *Histoire de la Nouvelle France*, avoit déclaré » qu'il prisoit davantage celui qui n'adore rien, que celui qui adore des Créatures sans vie, » ni sentiment; car, *ajoute-t-il*, tel qu'il est il ne blasphême point, & ne donne point la » gloire de Dieu à un autre; vivant (de vérité,) une vie qui ne s'éloigne guéres de la bruta- » lité: mais celui-là est encore plus brutal, qui adore une chose morte & y met sa fiance. » Celui qui n'est imbu d'aucune mauvaise opinion est beaucoup plus susceptible de la vraie » adoration que l'autre, étant semblable à un tableau nud, lequel est prêt à recevoir telle cou- » leur qu'on lui voudra bailler «. Ceux qui ont essayé de convertir des Athées & des Idolâtres, peuvent décider sur la justesse de cette comparaison.

Les anciens Idolâtres ont tous eu des Dieux subalternes, qu'ils reconnoissoient pour Vicaires ou Lieutenans d'un Dieu suprême. Ce sentiment moins extraordinaire que l'Athéïsme a passé jusqu'aux Idolâtres les plus sauvages. Les Voyageurs nous assurent que les peuples du *Canada* & les autres Sauvages de l'Amérique Septentrionale craignent (*b*) le Diable, & qu'ils reconnoissent des (*c*) Génies jusques dans les choses inanimées: mais cependant ils (*d*) croyent un Dieu » qui a créé toutes choses, quoiqu'ils disent qu'outre ce Dieu il y a un Fils, une Mere, » & le Soleil, ce qui fait quatre. Dieu, *disent-ils encore*, est par-dessus tous. Le Fils & le » Soleil sont bons, mais la Mere ne vaut rien & les mange: le Pere n'est pas trop bon «. Les Virginiens, qui croyent aussi plusieurs Dieux de diverses conditions, les soumettent à un Dieu supérieur. Il semble que les Floridiens reconnoissent le Soleil pour le Dieu suprême, en quoi leur culte se rapporteroit à celui de plusieurs anciens Gentils, qui l'ont regardé comme le plus grand & le plus puissant de tous les Etres. Les *Zemes* des Indiens de l'Isle *Espagnole* étoient soumis à un Etre éternel, immuable, & infini. Enfin il n'est pas difficile de remarquer qu'il y a dans tous les hommes un fond de raisonnement naturel, qui leur apprend qu'ils doivent dépendre d'une Puissance qui surpasse de beaucoup les forces de l'humanité, & quelqu'éloignée que la pratique des plus sauvages d'entre les Idolâtres Américains paroisse de cette idée, on observe pourtant qu'il ne faut pas employer beaucoup d'argumens pour les ramener à ce grand principe.

Le peu de connoissance que les Idolâtres Américains ont conservé de l'Etre suprême est noyé, pour ainsi dire, dans une infinité de contes ridicules & grossiers: suites naturelles des fausses idées qu'ils ont de sa nature & de sa substance. Il est difficile d'alléguer rien de raisonnable pour justifier l'origine de ces contes, & de prouver que l'étrange dérangement que l'on trouve dans leurs idées soit autre chose que l'effet d'une imagination déreglée & d'une ignorance établie chez eux depuis plusieurs siécles. Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce sujet. C'est que, si l'on examine de près l'idée & le caractére que les Sauvages attachent à la Divinité, on trouvera 1. Qu'ils se font, comme les enfans, un Dieu proportionné à la force de leur génie. 2. Qu'ils le font agir conformement à leurs exercices & à leurs inclinations. 3. Qu'ils font consister sa toute-puissance à leur donner tout ce qui peut satisfaire ces inclinations. 4. Que le suprême bonheur de cette Divinité se trouve dans une parfaite jouissance de ce qui fait l'objet de la félicité de ceux qui lui rendent des hommages. 5. Que ces idées descendent de pere en fils, & qu'il y a apparence qu'elles ont toujours été cultivées sur la grossiéreté des premiers habitans de l'Amérique. Nous en avons l'exemple chez nous. Un pere ignorant veut donner l'idée de Dieu à son enfant, qui à peine commence à parler. A la vérité il le lui représente, autant qu'il peut, comme le plus puissant de tous les Etres, mais en y mêlant toujours des qualités qui se ressentent du peu de portée de son imagination, & des foiblesses qui tiennent de l'humanité. Si l'enfant aime le jeu, lorsque le Pere voudra l'obliger à faire son devoir, il ne manquera pas de lui dire que, s'il est sage, Dieu lui donnera des jouets. Toutes les promesses, toutes les menaces du Pere seront du même caractére. Il ne parlera à son enfant que de plaisirs sensuels, de friandise, de petits badinages & d'autres puérilités de cette nature, auxquelles il fera intervenir assez gravement cet Etre éternel, dont il n'a qu'une connoissance fort imparfaite. En donnant à cet Etre une forme corporelle, plus belle & plus parfaite que la sienne, il lui attribuera en même-tems toutes les passions qui le gouvernent, & ne pourra s'empêcher d'y mêler certains défauts que son ignorance lui a toujours fait regarder comme de bonnes qualités. L'enfant élevé dans ces idées, & destitué des moyens qui pourroient lui faire acquérir une con-

(*a*) Dans ses *Pensées sur les Cométes*.

(*b*) » Ils croyent en un qu'ils appellent *Cudouagni*, & » disent qu'il parle souvent à eux.... Ils disent que quand » il se courouce à eux, il leur jette de la terre aux yeux «. *Lescarbot*. Les Brésiliens craignent aussi le Diable qu'ils appellent *Anian*. Nous laissons les différens noms que les Peuples modernes lui donnent. Ils l'associent presque tous avec Dieu, & adorent également l'un & l'autre; mais ils craignent beaucoup plus le Diable. Ces idées que les Sauvages de l'Amérique se font de Dieu & du Diable reviennent assez aux deux principes des Orientaux, que les anciens Perses ont reconnus sous le nom d'*Arimanes* & d'*Oromases*. Le culte des Dieux nuisibles & des mauvais Génies étoit établi chez les Grecs & chez les Romains sur le même fondement.

(*c*) Les Sauvages de la *Nouvelle York* croyent que les (mauvais) Génies causent les douleurs du Corps. Ceux de l'Amérique Méridionale attribuent des Génies aux fléches. Dans le fond cette opinion pourroit recevoir un sens aussi raisonnable, qué celle que les Anciens ont eue d'une Ame du Monde & d'un Esprit universel, qui pénétre tous les Etres.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem ————

(*d*) *Lescarbot* Livre 2. Ch. 11. rapporte cela des *Canadois*.

connoissance plus juste que celle qu'il a reçue dans son enfance, ajoute avec le tems ses propres extravagances à celles dont on l'a imbu. Allons plus loin. Supposons qu'il soit possible qu'un Prince Chrétien vienne à bout de défendre à ses Sujets d'entretenir aucune correspondance avec leurs voisins, qu'il leur ôte ensuite l'usage des Livres, qu'il bannisse les Arts & les Sciences de ses Etats, qu'il leur ordonne de passer leur vie à la chasse, à courir les bois, &c. que ses successeurs imitent exactement son exemple : je ne crains pas de dire qu'en moins de deux ou trois siécles, ce peuple devenu aussi sauvage que ceux du Brésil, aura confondu toutes ses idées, qu'on démêlera difficilement quelques foibles traces de Religion dans ses extravagances grossiéres, & qu'en un mot son ignorance se trouvera établie sur le pied de celle du Nouveau Monde. De-là il est aisé de conclure que les Américains n'ont eu besoin que d'eux-mêmes pour établir leurs faux principes, & que s'il y a quelque conformité entr'eux & les Idolâtres de notre Hémisphére en ce qui regarde l'idée qu'ils se sont faite de l'Etre suprême, il est possible qu'elle n'ait été que fortuite.

Il en est de même des idées que les peuples de l'Amérique se sont faites du Paradis & de l'Enfer. Ceux du *Canada* croyent qu'après leur mort ils iront dans de beaux champs verds, garnis de toute sorte d'arbres, de fleurs & de fruits. Ils n'oublient pas de mettre dans leur Paradis la chasse & le commerce des pelleteries. Les Virginiens (*a*) n'accordent le Paradis qu'à leurs concitoyens : cependant suivant le témoignage de l'Auteur que je cite au bas de la page, ils ont retenu avec l'immortalité de l'Ame quelqu'idée de la résurrection des corps. » Ils font, » *dit-il*, des contes de certains hommes ressuscités . . . . comme d'un . . . lequel après sa » mort avoit été près l'entrée de *Popogusso*, qui est leur Enfer, mais un Dieu le sauva, & lui » donna congé de retourner au monde, pour dire à ses amis ce qu'ils devoient faire pour ne » point venir en ce miserable tourment «. Ce *Popogusso*, l'Enfer des Virginiens, ainsi qu'on vient de le dire, est une grande fosse qu'ils placent fort loin à l'Occident de leur Pays, où ils disent que leurs ennemis brûlent toujours. Les Bresiliens, qui naissent dans un Climat fort chaud, & assez capable d'inspirer la gayeté que les Voyageurs reconnoissent généralement dans le tempérament de ces Sauvages, assurent » (*b*) que les Ames de ceux qui ont vécu en gens de » bien s'en iront derriere les hautes Montagnes trouver les Ames de leurs Ancêtres, & habiter » avec elles dans des Jardins agréables, où elles riront, chanteront & sauteront éternellement. « Vivre en gens de bien, c'est chez eux massacrer ses ennemis & les manger «. Le courage naturel à ces peuples leur fait regarder comme damnables ceux qui ont vécu sans honneur, & sans avoir eu soin de se défendre contre l'ennemi. Ils les abandonnent au Diable, & croyent qu'il leur fera souffrir des maux éternels. Enfin tous ces Sauvages proportionnent les peines & les récompenses de l'autre Monde aux idées qu'ils ont acquises, ou qu'ils se sont faites eux-mêmes de la vertu & du vice, du bonheur & du malheur de cette vie, & c'est en cela, ce me semble, que consiste uniquement leur conformité avec les Payens anciens & modernes de notre Hémisphére. Je crois qu'il feroit fort inutile de pousser plus loin le rapport, & que les hommes n'ont guéres besoin du génie superstitieux de leurs voisins pour entasser des absurdités. On pense sur une autre vie selon les usages de ce que l'on a suivi en celle-ci : pour en convenir il ne faut faire qu'une médiocre attention à la nature des Champs-Elyzées & du Tartare des Anciens, au *Surgam* & au *Patalam* des Indiens Orientaux, &c. Ces idées ont passé dans les autres Religions, & même parmi des peuples que l'on ne traite pas de sauvages. Le Paradis des Mahometans en est un exemple, & les Chrétiens eux-mêmes ont bien de la peine à s'empêcher d'appeller à leur secours les idées les plus charnelles, lorsqu'il s'agit de représenter l'Enfer & le Paradis.

De tout ce que je viens de dire ici, il résulte que tous les Peuples du Monde sentent la nécessité d'adorer un Etre souverain. Cette nécessité suppose une dépendance de l'homme, & par conséquent, de quelque maniere qu'on se représente cet Etre, on ne peut que se représenter plus grand que soi. Cette dépendance donne aux plus sauvages quelque connoissance des péchés, & leur montre la nécessité des prieres & de la répentance. Pour se rendre la Divinité propice, il faut se reconcilier avec elle. Le péché attire des peines : mais la réconciliation, qui suppose la pratique de la Vertu, fait espérer des récompenses. Les Américains ont conservé ces idées, qui conduisent insensiblement à l'immortalité de l'Ame, & même à la résurrection des corps qu'une partie de ces peuples n'a point ignorée. Les Péruviens, plus éclairés que les autres peuples du Nouveau Monde, voyant que les Espagnols déterroient les corps des *Incas* pour s'emparer des richesses dont on les avoit ornés, les prierent instamment de ne pas disperser ces os, de peur que cela ne les empêchât de ressusciter. Il est vrai que les Américains ont gâté des principes si purs & si simples par le mêlange des extravagances les plus affreuses : ce qui est d'autant moins étrange chez eux, qu'ils auroient droit de nous reprocher qu'avec toutes nos lumieres nous sommes tombés souvent dans la même faute.

Les Sacrifices & les Encensemens n'étoient en usage que (*c*) chez les peuples du *Mexique* &

(*a*) » Ils croyent qu'après la mort les gens de bien sont » en repos & les méchans en peine. Or les méchans sont » leurs ennemis & eux les gens de bien. De sorte qu'à leur » opinion ils sont tous après la mort bien à leur aise, & » principalement quand ils ont bien défendu leur Pays & » bien tué de leurs ennemis «. *Lescarbot*, hist. de la Nouvelle France.

(*b*) *Coreal*, Voyage aux Indes Occidentales. Tom. I. p. 224.

(*c*) On prétend que les Encensemens étoient aussi en usage chez les *Caribes* des Antilles & en Virginie.

& du *Pérou* Cette maniere de ſervir Dieu, établie chez toutes les Nations du Monde avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, pouvoit s'être conſervée par tradition en *Amèrique* depuis l'arrivée des premieres Colonies. Pour les Victimes humaines, qui ont enſanglanté les Autels des Peuples de l'un & de l'autre Hémiſphére, il eſt difficile d'en dire rien de raiſonnable. Pourroit-on trouver quelque idée d'humanité dans la barbarie de ces Sacrifices? Cependant il eſt vraiſemblable que les premieres victimes de cet ordre furent offertes pour fléchir la miſéricorde divine en des occaſions, où pour derniere reſſource, on ne voyoit plus que le ſang humain qui fût capable d'appaiſer les Dieux irrités. C'eſt peut-être ce que l'on peut dire de plus raiſonnable ſur cet article, & même il ſemble que l'on pourroit juſtifier par la mort des deſcendans du Roi Saül, l'origine que je donne à cette coutume. Il eſt encore vraiſemblable que dans la ſuite ces Sacrifices barbares furent continués en mémoire de l'événement qui leur avoit donné naiſſance; & comme en ce qui regarde le faux culte, l'eſprit humain s'accommode beaucoup mieux de l'excès que des juſtes bornes, on ne peut ſe réſoudre à revenir de cette dévotion barbare. On dévoua l'étranger & l'ennemi à ſes Dieux. Tels pouvoient être les motifs d'un Culte, où la haine, l'orgueil & la ſuperſtition trouvoient également leur compte, & qui par conſéquent peut s'être établi en Amérique, ſans que ſes Peuples en ayent emprunté l'idée des autres Peuples. Nous croyons auſſi qu'il faut mettre au rang de ces ſacrifices la mort que les Bréſiliens & les autres Sauvages de l'Amérique font ſouffrir à leurs captifs.

CHAPITRE TROISIEME.

De leurs Devins, de leurs Prêtres, & de quelques-unes de leurs Prophéties.

J'IGNORE pourquoi *Leſcarbot* ne peut ſe réſoudre à (*a*) donner le nom de Prêtres *à ceux qui font les cérémonies & les invocations des Démons entre les Indiens Occidentaux, ſinon entant qu'ils ont l'uſage des ſacrifices & dons qu'ils offrent à leurs Dieux.* L'idée n'eſt pas trop juſte. On peut donner le nom de *Prêtres* à tous ceux qui ſont deſtinés à guider & à inſtruire les Peuples dans leur Culte Religieux, de quelque nature qu'il ſoit. Il y a chez tous les hommes certaines idées, que l'on peut appeller *originales*, à cauſe de leur ſimplicité. Le nom de Prêtre en préſente une de cette nature. Ce mot, qui eſt Grec d'origine, ſignifie ancien. Il ſuppoſe donc que les Prêtres doivent être (*b*) anciens, & cela eſt fondé ſur un raiſonnement très-ſimple, que les Sauvages font comme nous. Les perſonnes âgées ſont plus ſages, plus religieuſes, & naturellement plus à l'épreuve des paſſions que les jeunes gens, par conſéquent elles ſont plus en état de ſe préſenter devant Dieu & de le prier pour les hommes. Elles ont acquis plus de lumieres, par conſéquent elles ſont plus capables d'inſtruire. Il eſt donc bien plus conforme à la nature que les Anciens ayent la direction du Culte Religieux, qu'il ne l'eſt de l'abandonner à de jeunes gens peu ſages, peu religieux, pleins de paſſions, ſans expérience, ſans lumieres, & dont le caractére ne peut qu'être déſagréable à l'Etre ſuprême. Les Américains ont conſervé l'idée originale, que préſentoit autrefois le nom de Prêtre; mais nous l'avons perdue inſenſiblement dans les lumieres du Chriſtianiſme. Tous ceux qui chez les Américains préſident au Culte religieux, ſont pris des Anciens du Peuple.

Le Clergé Mexicain avoit autrefois un Chef que l'on a voulu comparer au Grand Pontife des anciens Romains; il pouvoit avoir auſſi quelque eſpéce de rapport à celui que les Luthériens d'Allemagne appellent *Antiſtes*, ou *Surintendant*, eſpéce de Prélat ſans croſſe & ſans mitre, qui donne le branle aux affaires Eccléſiaſtiques des Egliſes Luthériennes. Nous connoiſſons trop peu l'ancien Clergé du Mexique pour comparer ni au Pape, ni même au *Mufti*, le Doyen ou le Chef du Clergé de cet Empire. Mais à en juger par le rapport que nous font les anciennes Relations des Eſpagnols, ce Chef du Clergé Mexicain n'étoit ni ſi puiſſant que le Pape, ni ſi borné qu'un *Antiſtes.* A l'égard des autres Peuples de l'Amérique, il ne faut pas douter que leurs Prêtres n'ayent des Supérieurs qui dirigent, comme ailleurs, tout ce qui concerne la Religion & ſon Culte. Les hommes s'accommodent aſſez d'une dépendance, qui laiſſe eſpérer à ceux qui dépendent, qu'ils pourront gouverner à leur tour.

La plupart des Prêtres Américains ſont en même-tems Médecins. Ceux de la Floride portent toujours avec eux des ſacs remplis d'herbes & de drogues pour les malades qu'ils ont à traiter, & (*c*) qu'ils traitent d'une maniere qui tient preſque également du Prêtre, du Médecin, & du Charlatan. Ce n'eſt pas ſeulement aux *Indes Occidentales* que la Médecine eſt entre les mains des Prêtres, la même choſe ſe voit en *Aſie* & en *Afrique*: tant il eſt naturel de croire que (*d*) Dieu communique particulierement les moyens de guérir les hommes à ceux qui ſont

(*a*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

(*b*) Ils étoient tels en effet dans les premiers tems. Le Chriſtianiſme à ſa naiſſance, & même quelques Siécles après, a [illegible] la même choſe.

(*c*) Voyez *Coreal*, *Voyag.* aux *Indes Occidentales.* Tome premier.

(*d*) En toute Nation du Monde la Prêtriſe a toujours » été révérée, & ce d'autant plus que ceux de cette qualité, » ſont comme les médiateurs d'entre Dieu .... & les hommes. Au moyen de quoi ils ont ſouvent poſſédé le Peuple, & aſſujetti les Ames à leur dévotion, & ſous cette » couleur ſe ſont autoriſés en beaucoup de lieux par-deſſus » la raiſon .... Celui auſſi qui peut révéler les choſes abſentes pour leſquelles nous ſommes en peine, non ſeu-

ſont les dépoſitaires du Culte Religieux. Cette idée eſt peut-être auſſi ancienne que le Monde. Toute l'Antiquité Payenne a cru que les Dieux étoient les Auteurs de la Médecine, & c'eſt par une ſuite de cette croyance que les Payens ont mis les premiers Médecins au rang des Dieux. Ces anciens Médecins employoient auſſi dans leur art les charmes & les enchantemens, comme les Américains le pratiquent encore aujourd'hui : ſoit qu'ils prétendiſſent ſe donner plus de poids par des impoſtures que les peuples groſſiers & ſuperſtitieux prenoient pour des graces du Ciel, ou que les Peuples d'alors priſſent pour magie & enchantement ce qui paſſoit les bornes de leur capacité. Quoiqu'il en ſoit, l'Europe, toute polie & toute ſavante qu'elle eſt, n'a pû encore ſe purifier entierement de cette idée groſſiére, à laquelle nous devons une infinité de mauvais livres de ſecrets, qui tâchent d'allier la Médecine avec de prétendues opérations magiques. Du reſte nous ne la regardons plus comme un Art qui ne puiſſe marcher qu'avec la Prêtriſe, quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire de trouver en Allemagne des (*a*) Miniſtres qui ſont Médecins & Chirurgiens en même-tems. A prendre les choſes en un certain ſens, les ſciences ſe donnent la main ; & nous convenons même que des lumieres médiocres ſuffiſent pour voir leur alliance mutuelle. L'aſſemblage que les Allemans font de la Médecine & de la Théologie, ne feroit-il pas venu des anciens Prêtres Germains, qui, comme les *Druides* des anciens Gaulois leurs voiſins, uniſſoient auſſi la Religion & la Médecine ?

La Religion & les Conſeils des Prêtres influent comme chez nous dans les délibérations des Peuples du Nouveau Monde. La même prévention, qui fait qu'on ſe confie aux Prêtres pour la guériſon des corps, leur donne une autorité plus que médiocre dans les affaires d'Etat. Ils jouent leur rôle avec aſſez d'adreſſe, pour n'être pas inférieurs aux autres Clergés du Monde. Nous trouvons un exemple de cette adreſſe chez un Peuple des plus ſauvages de l'Amérique. » Les Bréſiliens, dit *Leſcarbot*, ont leurs *Caraïbes*, leſquels vont & viennent par les villa- » ges, faiſant accroire au Peuple qu'ils ont communication avec les Eſprits, moyennant quoi » ils peuvent non-ſeulement leur donner victoire contre leurs ennemis, mais auſſi que d'eux » dépend l'abondance ou ſtérilité de la terre «. Ils font accroire aux Peuples, dit (*b*) *Coreal*, en parlant des Prêtres Bréſiliens, » qu'ils ont une ſecrete intelligence avec *Agnian*, & qu'ils » peuvent donner de la force & du courage à qui il leur plaît, pour pouvoir ſurmonter leurs » ennemis. Ces Prêtres ſont des Anciens des *Aldeas*, qui ſe vantent que c'eſt par eux que » les plantes & les fruits croiſſent. Ils ont aſſez d'impoſture pour pouvoir jouer le rôle d'*A*- » *gnian*, & perſuader enſuite aux Sauvages que c'eſt lui qui les maltraite & les tourmente. Ils » s'en plaignent ſur-tout la nuit. C'eſt qu'elle eſt plus favorable à l'impoſture. «. Les Prêtres des autres Religions exigent la même confiance de leurs Peuples, en leur aſſurant poſitivement que la victoire, l'abondance & les autres bénédictions du Ciel ſont dûes uniquement à leur zéle & à leurs prieres. On peut même ajouter qu'il eſt rare de trouver un Eccléſiaſtique dans les autres parties du Monde, qui ne veuille être regardé comme l'Agent ou comme l'Ambaſſadeur de ſon Dieu : & ce caractére qu'il s'attribue étant le plus glorieux que l'on puiſſe imaginer, il eſt difficile qu'il s'accorde avec l'humilité.

Dans toutes les Religions, le Clergé ſe propoſe généralement d'établir ſa domination ſur les conſciences, & pour arriver à ſon but ; il eſſaye ſouvent de perſuader qu'il a des ſecrets particuliers pour diſpoſer des graces du Ciel. Qu'on n'objecte pas que ceux du Bréſilien ſont mépriſables. Ils font un effet merveilleux ſur les Sauvages, & cela ſuffit pour juſtifier ce que j'avance. Si ſa méthode eſt différente de celles que le Bramin, le Dervis, le Bonze, & le Talapoin mettent en uſage, le plan n'en eſt pas moins le même, & l'on doit être aſſuré qu'un *Boié* qui ſouffle le courage ſur une aſſemblée de Sauvages, tire auſſi bon parti de ce myſtére prétendu, qu'un Bramin de ſon eau du Gange, ou d'une ablution qu'il fait avec de la bouze de vache.

Les Indiens Occidentaux ont, à l'exemple des autres Peuples, des Oracles & des Prophéties. Telles étoient celles qui avertirent les *Mixicains* de la prochaine deſcente d'un Peuple étranger, quelque tems avant la venue des Eſpagnols en *Amérique*. Il en eſt de ces prophéties, comme de celles que les Hiſtoriens des Grecs & des Romains nous ont conſervées. Les unes & les autres ſont équivoques, applicables à tout autre événement qu'à celui auquel on a jugé à propos de les appliquer, & ſouvent faites après coup. On doit faire le même jugement de tous les prodiges qui accompagnerent la chûte de *Montezuma*. Ces prodiges étoient d'un caractére à s'attirer le mépris, ſi le hazard eût voulu qu'ils ſe fuſſent rencontrés avec des événemens indifférens. Mais ils furent infiniment reſpectés, parce qu'ils précéderent, ou accompagnerent la révolution du Mexique, & le caractére ſuperſtitieux des Mexicains leur donna la même valeur, que l'ancienne Rome à ceux qui accompagnerent ſes révolutions.

Concluons donc que les Oracles des Américains ſont du même ordre que ceux des anciens Payens, c'eſt-à-dire, (*c*) toujours douteux, ordinairement faux, & quelquefois vrais par haſard.

» cauſe eſt honoré de nous, & principalement quand avec » ceci il a la connoiſſance des choſes propres à la guériſon » de nos corps, choſe merveilleuſement puiſſante pour ac- » quérir du crédit & autorité entre les hommes. *Leſcarbot*, » Hiſtoire de la Nouvelle France «. Il y a un enchainement ſi naturel entre ces idées, qu'il n'eſt pas étonnant que les Sauvages de l'Amérique & les autres Peuples du Monde que nous regardons comme barbares, l'ayent conſervé dans toute ſa ſimplicité.

(*a*) Et qui pis eſt Charlatans.

(*b*) Tome premier de ſes Voyages.

(*c*) L'avarice & la fourberie des Prêtres y ont bonne part.

En

ſard. A l'égard des *Boiés* & des *Jongleurs* qui font valoir ces Oracles, ils ſavent auſſi-bien que nous, prévenir ceux qui viennent les écouter par certaines (*a*) affectations préliminaires, & les aſſortir enſuite de geſtes & de poſtures, qui, toutes ridicules qu'elles nous paroiſſent, aident à préparer l'attention, & font l'effet qu'ils ſouhaitent ſur l'eſprit de ceux qui les écoutent. Nous convenons aſſez que ces manieres ne ſont bonnes que chez des Américains, mais il faut pourtant convenir auſſi qu'elles ſont fondées ſur des préjugés dont on voit peu de perſonnes exemptes. C'eſt 1. que Dieu eſt toujours merveilleux; 2. qu'il eſt ennemi de la ſimplicité; & 3. qu'il ne ſe communique jamais aux hommes ſans *détraquer les reſſorts* de la nature. C'eſt ſur ces trois préjugés que le Paganiſme ancien & moderne a fondé toutes les extravagances de ſes Oracles, & comme ces préjugés ne ſont que trop univerſels, il ne faut pas être ſurpris que le Chriſtianiſme même n'en ſoit pas tout-à-fait exempt.

La danſe & le chant ſont fort en uſage chez les Peuples du Nouveau Monde: mais quoique dans ces deux pratiques il y paroiſſe quelques traces d'un Culte Religieux, il n'eſt pas trop ſûr de décider ſur cet Article. Peut-être ne cherchent-ils dans les danſes que le plaiſir de s'égayer, & de s'exercer. Peut-être auſſi que ces danſes reſſemblent aux danſes Sacrées, qui honoroient chez les Grecs le culte religieux de pluſieurs Divinités. A l'égard des chanſons des Américains, elles roulent ſur les beaux faits de leurs Peres, & ſur la ruine de leurs ennemis.

Il ne faut pas oublier que les Prêtres des Américains les plus ſauvages obſervent, comme ailleurs, de (*b*) porter des marques de leur profeſſion. Nous avons déja parlé des ſachets que les *Jouanas* des Floridiens ont à la ceinture en qualité de Médecins. Les *Boiés* des Bréſiliens tiennent à la main des *Maraques*. C'eſt ainſi qu'ils appellent certaines calebaſſes creuſes, ornées de plumes, & pleines de petites pierres. Ils marchent la *Maraque* à la main avec autant de confiance & de gravité, qu'un Religieux qui embraſſe ſon Crucifix. On nous aſſure encore que la Dignité de Prêtre eſt (*c*) héréditaire chez les Sauvages de l'Amérique, & que les ſecrets de l'art paſſent de Pere en fils juſqu'à la derniere poſtérité. Il en eſt de même aux Indes Orientales, où le *Bramin* éleve ſes enfans pour être *Bramins*. Chez les Juifs le Sacerdoce & la Prêtriſe ne ſortoient pas de la Tribu de *Levi*. La dignité de Prêtre étoit auſſi héréditaire chez les anciens Egyptiens, mais les Chrétiens ont abandonné cet uſage.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la naiſſance des Enfans; de quelques uſages des accouchées; de la polygamie; de la maniere d'élever les Enfans; de l'amour des Peres & des Meres pour leurs Enfans, & de l'Impoſition des Noms.

IL n'y a qu'une maniere de naître, mais la naiſſance de l'homme a introduit une infinité de coutumes dont la plupart ont dégénéré en cérémonies. Entre ces coutumes, il y en a que la néceſſité a introduites, & qui ſont apparemment de tous les Pays. Telles ſont celles de laver les enfans après leur naiſſance, & de leur impoſer des noms. Pour ce qui eſt de l'uſage de les couvrir & de les emmaillotter dès qu'ils ſont nés, il s'en faut bien qu'il ne ſoit univerſel chez les Peuples d'aujourd'hui, & qu'il ne l'ait été chez les anciens. Par exemple autrefois les Cimbres plongeoient les enfans nouveaux nés dans la nége, afin de les endurcir au froid & à la fatigue. Les Eſpagnols les portoient à la Riviere. (*d*) Au Breſil, les hommes, qui ſont les ſages-Femmes de leurs Epouſes, reçoivent les enfans & leur coupent le cordon à belles dents, le Pere, après avoir lavé ſon enfant, le peint de rouge & de noir. On ignore l'uſage de l'emmaillotter, on le porte ſans autre façon au hamac, où le Pere met auprès de ſon enfant, ſi c'eſt un garçon, un petit arc de bois, de petites fléches, & un petit couteau. L'accouchée n'eſt pas mieux traitée que ſon petit nouveau né. Elle va ſe laver elle-même, après avoir mis

bas

En voici un exemple qui vaut bien ceux qui nous reſtent de l'Antiquité Payenne. Un Indien traverſant un bois, apperçut dans les arbres un mouvement qui lui parut ſurnaturel. Effrayé de ce prodige, il adreſſa la parole à celui de tous ces arbres, qui lui ſembla le plus agité: mais l'arbre ne daignant pas ſe communiquer à l'Indien, lui ordonna d'aller chercher un *Boié*. Ce fut à lui que l'arbre s'ouvrit, en lui déclarant qu'il falloit conſacrer une Image, un Temple, & des Sacrifices au Dieu, qui dans la ſuite a été l'objet de l'adoration de ces Indiens ſous le nom de *Yocahwagamaracotti*. On décerna donc à ce nouveau Dieu, ſur la parole du *Boié*, tous les honneurs du Culte Religieux. Voilà ce que nous apprend *Jeronimo Roman*, cité par *Purchas*.

(*a*) Un Maçon, que la longueur des préliminaires d'un certain Prédicateur ennuyoit, diſoit qu'il étoit long-tems à *échafauder*. Voyez les *Menagiana*.

(*b*) Si nous connoiſſions mieux les Prêtres des autres Peuples, nous leur trouverions, comme aux nôtres, des marques qui tiennent à l'eſprit, & ne ſe perdent jamais. Chez nous ces marques conſiſtent en certaines habitudes que l'on contracte inſenſiblement, un air qui ſe répand ſur le viſage, des manieres particulieres de ſaluer, des expreſſions d'un certain ordre qui ſe gliſſent dans la converſation la plus polie & la plus naturelle, l'œil & la voix, le geſte, la démarche, même l'attitude du corps font reconnoître l'homme d'Egliſe; mais qu'on ne croye pas que l'Eccléſiaſtique ſoit marqué tout ſeul au coin de ſa profeſſion. Il n'eſt point de métier qui ne porte ſon caractére, & ce caractere eſt preſque toujours indélébile.

(*c*) *Jeronimo Roman*, cité par *Purchas*, a écrit dans ſa *République des Indiens*, que le Chef du Clergé Mexicain étoit de la Maiſon Royale, ou tout au moins de la premiere Nobleſſe de l'Etat. Dans les familles de qualité l'aîné des garçons ſuccédoit aux biens de ſon Pere, le ſecond étoit conſacré à la Religion.

(*d*) *Coreal*, dans ſes *Voyages aux Indes Occidentales*. Tome premier.

bas fon paquet, marche à l'ouvrage, & ne s'en porte pas plus mal. Dirons-nous que c'eſt l'effet du Climat? On auroit tort de le croire, puiſque les femmes des Payſans n'en uſent pas autrement en Livonie, & pour elles & pour leurs enfans, ni celles des Sauvages dans l'Amérique Septentrionale, s'il faut ajouter foi à la Relation du (*a*) P *Hennepin*. Il feroit inutile de faire paſſer en revûe ici toutes les Nations barbares, pour montrer la conformité de leurs uſages en cette occaſion, & prouver aux Européens que la délicateſſe de leur conſtitution eſt beaucoup moins l'effet du Climat que de la molleſſe qu'ils héritent de leurs Peres, & qu'ils tranſmettent à leur poſtérité. Malgré les épreuves auxquelles on eſt expoſé dans la miſere, les enfans des pauvres deviennent fort & robuſtes, propres au travail & à la fatigue, tandis que les perſonnes riches mettent au monde des enfans infirmes ou contrefaits: ſemblables à ces plantes foibles, dont la culture coute aux curieux des peines inexprimables, & qui cependant deshonorent toujours la nature.

Je viens de parler de la vigueur des femmes Américaines. En quelques endroits de l'Amérique Méridionale non-ſeulement elles ſe mettent au travail après leurs couches, mais elles vont même ſervir leurs maris, qui ſe mettent au lit pour elles. (*b*) Cette coutume étoit auſſi en uſage chez les anciens Eſpagnols, & chez les Tibareniens peuple voiſin de la Cappadoce. On auroit de la peine à comprendre que des Nations ſi éloignées les unes des autres euſſent pû ſe communiquer une coutume ſi injuſte & ſi bizarre, qui par conſéquent ne paroît pas fondée ſur la nature; puiſqu'elle veut au contraire que le mari donne du ſecours à ſa femme dans une circonſtance, qui chez nous expoſe ſouvent à des ſuites fort dangereuſes. On ne peut juſtifier cet uſage, qu'en ſuppoſant à ces femmes une vigueur extraordinaire, qui ne les abandonne pas dans le travail de l'enfantement. Il faut ſuppoſer encore que cette vigueur ſeconde leur activité naturelle, & qu'un execice, plus ſalutaire ſans doute qu'une tranquillité de pluſieurs ſemaines, telle qu'eſt celle de nos accouchées, aide aux Américaines à ſe purger des impuretés qui ſuivent les couches. Pour ce qui eſt de l'uſage qu'obſervent les maris de ſe mettre au lit, & d'y être ſervis par leurs femmes, il ne me paroît pas qu'on puiſſe le ſauver de l'extravagance.

Ces remarques m'obligent d'en faire d'autres au ſujet des femmes Américaines. Les Voyageurs nous aſſurent (*c*) qu'étant enceintes elles n'ont plus de commerce avec leurs maris: ce qui eſt très-conforme au deſſein de la nature. Ils diſent encore, qu'étant attaquées de la maladie du ſexe, elles demeurent ſéparées de la Société civile, & cela s'accorde avec la bienſéance naturelle, que l'homme ne perd jamais de ſens froid. La nature ſe propoſe de créer des hommes ſains & parfaits: elle ne ſauroit les produire au milieu des impuretés périodiques du ſexe. Le Judaïſme, qui s'accorde fort bien avec les loix naturelles, n'obſerve pas moins exactement cet uſage. Je n'en dirai pas davantage ſur une matiere qu'il faut laiſſer aux Médecins.

Il eſt plus difficile de juſtifier la Polygamie des Américains & leurs ſentimens ſur la pluralité des femmes. D'abord il ſe préſente pour eux un préjugé des plus forts: c'eſt la Polygamie des anciens Juifs. Mais je lui oppoſe une raiſon qui ne peut être regardée comme indifférente: c'eſt que la Polygamie ne peut s'accorder, ni avec cette amitié conſtante & égale, qui doit être mutuelle entre le mari & la femme, ni avec l'affection qui doit regner dans une famille, ni enfin avec le bonheur qu'un bon Pere doit procurer à ſes enfans. La Polygamie des Juifs ne peut ſe défendre par les Loix divines, quoique les exemples, que nous en fournit l'Hiſtoire Sacrée, lui paroiſſent favorables. A l'égard du Chriſtianiſme, il ne condamne pas évidemment la pluralité des femmes: cependant il n'eſt pas difficile de produire dans cette Religion des défenſes indirectes d'avoir pluſieurs femmes, défenſes fondées ſur le caractére de ſa Morale & ſur le caractére de juſtice & d'humanité ſi généralement répandu dans la Religion Chrétienne. Ces raiſons ſont fortes lorſque la Religion nous les dit, mais je doute que la ſociété civile perde à la Polygamie. On y objecte que les Princes doivent défendre la Polygamie pour le bonheur de l'Etat, & pour empêcher les déſordres des familles. Cette objection n'eſt-elle pas un peu frivole? Le bonheur d'un Etat & le bon ordre dans les familles pourroit fort bien ſubſiſter avec la Polygamie. L'Hiſtoire Sainte nous fournit peu d'exemples de ces prétendus déſordres: celle des Mahometans n'en fournit guéres davantage. Ceux-ci prennent des meſures pour aſſurer les biens & les ſucceſſions, & pour arrêter la jalouſie & l'ambition des femmes: à quoi l'on peut ajouter l'exceſſive autorité des Peres & des Maris, qui tient les familles en régle, & ne permet pas à ceux qui en ſont les membres de s'oppoſer aux volontés de leurs Chefs. Un *Polygamiſte* dira encore que, quand même on ſupprimeroit tout ce que la nature corrigée par la vertu dicte au Genre humain, & ce que la Morale du Chriſtianiſme enſeigne en particulier aux Chrétiens contre la Polygamie, on trouveroit pourtant que le grand nombre de femmes ne ſeroit pas capable de renverſer les Etats, ni de ruiner les familles: que pour

(*a*) Recueil de *Voyages au Nord*. Tome V. les femmes, à ce que dit ce Pere, vont accoucher ſeules en quelqu'endroit à l'écart, & reviennent enſuite à l'ouvrage. *Cœlius Rhodig.* L. 18. Ch. 22. *Lection. Antiq.* rapporte quelque choſe de ſemblable d'une Ligurienne ou Génoiſe, & cite *Varron*, qui aſſure que de ſon tems les Illyriennes pratiquoient la même choſe.

(*b*) *Cœlius Rhodiginus* ubi ſup.

(c) De la *Potterie* Hiſtoire de l'Amérique Septentr. Tome 2. *Coreal* to. 2. de ſes Voyages. Le ſcrupule des Floridiens va juſqu'à ne pas manger de ce que leurs femmes ont touché pendant leur groſſeſſe.

pour empêcher les désordres il suffiroit de tenir les femmes dans la servitude, de les regarder comme des objets donnés à l'homme pour le plaisir & pour la propagation de son espéce, de les traiter comme des Etres animés, à la vérité, mais qui ont une ame fort inférieure à celle de l'homme. J'ajouterai qu'il suffiroit de leur accorder cette amitié impérieuse qu'un Maître ne refuse pas à un valet dont il est content. Telle est en effet l'idée que les Nations *Polygamistes* se font des femmes. Puis donc qu'on ne peut justifier la Polygamie par la Religion, essayons d'excuser d'une autre façon ceux qui la soutiennent. Il semble qu'elle soit fondée sur la nature, & qu'elle permette de comparer les femmes à des champs que l'on cultive. Un seul homme, dira-t-on, (*a*) peut en cultiver plusieurs, les entretenir, leur accorder à tous les soins qu'il est juste de leur accorder, & tout cela sans s'incommoder, sans porter aucun préjudice à la Société civile. (*b*) Telle est l'idée des Américains & de quelques autres Peuples. Je ne la porterai pas plus loin.

Les Femmes Américaines nourrissent les enfans qu'elles mettent au monde : ce qui est conforme aux devoirs que la nature exige des meres. Les Juives & les Allemandes étoient aussi autrefois les nourrices de leurs propres enfans, & l'ancienne Grece n'en usoit pas autrement, comme cela se prouve par le témoignage d'Homere, &c. Mais cependant l'usage d'avoir des nourrices étrangeres fut dans la suite assez commun en Grece & à Rome. Mon dessein n'est pas de promener le Lecteur par toute l'Antiquité, pour lui faire voir de quelle façon les meres agissoient autrefois envers leurs enfans. Ce que je viens de dire suffit. (*c*) Un autre usage remarquable des Américaines du Nord, c'est d'attacher leurs enfans sur une planche bien unie enveloppés d'une fourure de castor, sans bandes, ni couches, comme on le pratique en Europe : si elles les emmaillottent, c'est avec des bandes de peaux larges qui ne genent point ces enfans. Ces Meres sauvages observent aussi de tenir les enfans, qui sont attachés, de la maniere que je viens de dire, en une telle situation qu'ils ayent toujours la tête en haut & les pieds en bas; & pour éviter que les excrémens ne portent du préjudice à leur santé, elles mettent en façon de goûtiere & à quelque petite distance du corps une écorce du bouleau par où ces excrémens s'écoulent. Dans l'Amérique Méridionale on prend encore moins de précaution pour les enfans, puisque non-seulement on y ignore l'usage du maillot, mais qu'on leur laisse au contraire les membres en pleine liberté, en posant les enfans tout nuds sur la terre ou dans un hamac, jusqu'à ce que ces petites créatures soient en état d'agir elles-mêmes. Avec si peu de précaution on ne voit parmi ces Sauvages ni boiteux, ni tortus, ni bossus : tant il est vrai que souvent la simplicité de la nature est préférable aux soins excessifs d'une Mere Européenne. On répondra que le Climat où nous naissons ne permettroit pas de nous élever à la maniere simple des Sauvages : mais convenons cependant de bonne foi que nous nous défions un peu trop de la nature.

Ce que je viens de rapporter me conduit à l'amour des Peres & des Meres pour leurs enfans. (*d*) On prétend que de ce côté-là les Américains l'emportent sur les Européens : du moins l'emportent-ils sur les Grecs, qui exposoient leurs enfans, & sur les Romains, qui les vendoient, lorsqu'ils n'avoient pas le moyen de les nourrir. Les Paysans Livoniens font la même chose, à ce qu'on assure, mais ceux-ci justifient assez bien ce procédé, qui paroît dur & barbare. Ils disent que *leurs enfans sont beaucoup mieux entre les mains des étrangers, parce qu'ils cessent alors d'être exposés à la tyrannie* de la Noblesse Livonienne, qui n'a rien par où elle se distingue mieux que par son orgueil, & qui traite ses Vassaux avec plus de barbarie qu'elle n'en auroit pour ses chiens. Les Américains aiment aussi d'avoir grand nombre d'enfans : peut-être qu'ils ne regardent pas une nombreuse postérité comme une bénédiction de Dieu, ce qui étoit l'opinion des Juifs : mais du moins la croyent-ils conforme aux intentions de la nature. En général les hommes ne révoquent guéres en doute ce dernier principe, & même ceux, qui ont des

(*a*) Non-seulement il le peut, mais même il le doit, selon la Loi des Mahometans. Il semble que dans leurs principes la continence soit un péché contre la nature. Un de leurs Livres sacrés porte » qu'au jour du Jugement la terre » sur laquelle un homme vivant en célibat avoit accoutumé » de coucher, se levera contre lui, & dira : quel crime » avois je commis, qu'un homme ennemi de la nature m'ait » foulée, moi qui travaillois incessamment à la génération » & à la production des Etres « ? Ce texte est trop beau pour ne pas mériter une interprétation, aussi agréable aux passions humaines, que conforme aux intentions de la nature. Les Docteurs Persans enseignent qu'il faut donner une femme à un jeune garçon, dès qu'il ressent l'aiguillon de la convoitise, & que c'est une œuvre méritoire que de soulager la passion d'amour. Sur ce principe on ne refuse pas aux jeunes garçons des filles esclaves ou des concubines, dès qu'ils sollicitent pour en avoir, & l'on doit en inférer que celui qui s'émancipe à faire une telle demande, ne péche pas davantage contre la bienséance, que s'il demandoit à manger. Voyez *Chardin*, au Tome second de ses *Voyages*, page 257. Edit. d'Amsterdam 1711. Ce qu'il y a de singulier dans cette conduite si conforme à la nature dépouillée de raison, c'est que, selon ce Voyageur, elle n'est que pour les Mahometans, & qu'il n'est permis qu'à eux de prendre des concubines ou d'épouser plusieurs femmes. Cette maxime est propre à convertir beaucoup de gens à la Loi Mahométane. Ils couvrent cette défense d'une raison plus badine que sérieuse. Toutes les Religions, disent-ils, ont leurs austérités & leurs voluptés, qu'il ne faut pas séparer. La Religion Chrétienne permet de boire du vin à plaisir, & ne permet qu'une femme : celle des Mahometans permet la pluralité des femmes, & défend l'usage du vin.

(*b*) » Plusieurs terres labourées par un seul homme lui ren» dent bien plus de fruits, que s'il n'en labouroit qu'une «. Les vieilles femmes sont regardées comme une marchandise de rebut, & servent à ce qu'il y a de plus vil, tant qu'il leur reste assez de force pour agir. Ce n'est pas l'amitié qui établit chez eux le mariage, & rarement arrive-t-il que le mariage la fasse naitre. *Coreal*, Tome 2. de ses Voyages. Tous les Indiens de l'Amérique sont grands partisans de la Nature, & croyent qu'il ne faut pas la laisser oisive. Cela répond fort bien à l'idée qu'ils ont des femmes.

(c) *Hennepin* Voyage en un Pays plus grand que l'Europe, dans le Tom. V. du Recueil de *Voyages au Nord. Lescarbot* Histoire de la Nouvelle France.

(*d*) *Lescarbot* Histoire de la Nouvelle France.

des enfans malgré eux, quoiqu'ils tâchent de borner au feul plaifir le commerce criminel qu'ils entretiennent avec les femmes, font obligés de fouffrir qu'elle aille à fon but. Ceux des deux fexes qui donnent dans ces excès, haïffent plutôt qu'ils n'aiment les enfans qu'ils mettent au monde; & voilà ce qui eft l'origine d'une guerre continuelle entre la nature & l'honneur, guerre qui caufe ces déréglemens extraordinaires qui ne finiront qu'avec les fiécles. La nature veut que ceux qui ne cherchent qu'à fatisfaire leurs paffions foient punis de l'abus criminel qu'ils font d'elle, en leur donnant des enfans qu'ils n'attendoient pas. L'honneur, qui n'eft autre chofe que l'effet de cette probité gravée dans le cœur de tous les hommes, felon laquelle on eft obligé de convenir intérieurement que les défordres de la vie violent les loix de la nature, fait périr des créatures qu'il ne peut regarder que comme des affronts qu'il reçoit de la part des hommes. Il me femble que c'eft-là la vraie fource de la barbarie de ceux qui détruifent les enfans nés hors d'un mariage légitime, ou qui font des fruits de la débauche. Comme chez les Américains les bornes du mariage font incomparablement moins refferrées que chez nous, il en réfulte que quelques fauvages qu'ils nous paroiffent, ils ne portent pas l'inhumanité & la barbarie jufqu'à détruire ces fruits que produit le commerce des deux fexes. Difons plus : l'intérêt & les foucis de la vie font moins étendus chez eux que chez nous; ils ne craignent pas les méfalliances. Dégagés de toutes ces idées incommodes, ils fe marient quand il leur plaît, & de la maniere qu'ils le jugent à propos. Les enfans qui leur naiffent font attendus comme des fecours, au lieu que nous les craignons fouvent comme une charge : tant il eft vrai que malgré l'adouciffement de nos mœurs, nous nous écartons bien plus en ceci des idées naturelles que les Sauvages Américains : ce qui n'eft pas extraordinaire, leurs occupations étant infiniment plus bornées que les nôtres, leur vie plus conforme à la fimplicité de la nature, & leur efprit à l'abri de la plûpart des circonftances defquelles nous faifons dépendre notre bonheur. L'expérience vérifie tout ce que j'avance. Nous voyons tous les jours que les perfonnes moins diffipées ont beaucoup plus d'attention pour leur famille, & que ceux qui refferrent leur bonheur dans un petit nombre de circonftances, trouvent beaucoup de charmes dans la médiocrité dont la nature fe contente.

Je m'étendrai peu fur les exercices auxquels les Peuples de l'Amérique forment leurs enfans. On fait affez que depuis le moment qu'ils commencent d'etre capables d'agir, on ne leur apprend qu'à manier l'arc & la fléche, ou à fe fervir d'une efpéce de maffue dont ils affomment leurs ennemis. On les éleve auffi à la chaffe & à la courfe. Tous ces exercices les rendent agiles & vigoureux : ils font peu fujets aux maladies qui en Europe attaquent les nerfs, & chez eux la nature n'eft pas gênée par une vie molle ou fédentaire, à laquelle nous n'élevons que trop nos enfans. Elle prend plaifir à donner aux Sauvages l'étendue & la proportion que le corps de l'homme doit avoir naturellement. De plus il eft certain que ces peuples qui ne doivent prefque rien qu'à la nature, ont appris par l'expérience que l'exercice dégage d'une infinité de mauvaifes humeurs, lefquelles en croupiffant dans le corps humain, empêchent la circulation de celles qui font deftinées à l'entretenir & à l'augmenter. On ne fauroit révoquer en doute ce que j'avance, & cela fe prouve par la méthode dont ils ufent pour guérir la plûpart de leurs maladies. D'ailleurs on obferve que le nombre de gens malfaits & incommodés eft très-confidérable en certains Pays de l'Europe, où l'activité du corps eft méprifée, & qu'il ne feroit pas difficile d'y faire de grandes recrues de boiteux & de boffus. Les anciens Grecs étoient auffi fort appliqués aux exercices du corps, furtout à Lacédémone où l'on notoit d'une efpéce d'infamie ceux qui ne s'exerçoient point en leur jeuneffe, & il n'y avoit pas jufqu'aux femmes qui n'appriffent à lutter comme les hommes. On y enfeignoit aux enfans qui n'avoient encore que cinq ans une (a) danfe fatigante, que l'on regardoit comme une efpéce d'introduction aux exercices militaires. A l'égard des Romains, ils ne pouffoient pas à beaucoup près fi loin cette *difcipline de corps*, fi cultivée chez les Grecs : dans les premiers tems de la République ils étoient foldats & laboureurs. Dans la fuite occupés uniquement de la conquête du Monde, à peine fe donnoient-ils quelques heures de loifir pour étudier les arts & les fciences, qu'ils reçurent affez tard des Grecs : mais, quoi qu'il en foit, il y a beaucoup d'apparence que leur vie étoit plus active que la nôtre. A l'égard des anciens Germains, & des autres Peuples dont il nous refte quelques monumens, il eft certain qu'ils élevoient leur jeuneffe d'une maniere affez femblable à celle des Américains.

Les Peuples du Nouveau Monde bornent l'éducation de leurs enfans aux exercices dont nous venons de parler : ils s'embarraffent très-peu de cette culture de l'efprit fi néceffaire pour former l'homme à la réflexion, & pour l'élever au-deffus des bêtes. Ils ignorent les fciences, & ne connoiffent des arts que ce que la néceffité les a forcés d'en inventer de plus groffier pour l'ufage de la vie. Ces légers principes qu'ils ont confervés touchant la Divinité, leur origine, & leur fort après cette vie; ces devoirs de l'humanité qu'ils n'accordent qu'à leurs amis & qu'ils refufent prefque toujours à leurs ennemis; ces foibles lueurs de vertu qu'on remarque en eux, & ces fentimens d'équité à la faveur defquels ils mettent d'affez juftes bornes entre l'ufurpation & une poffeffion légitime : tout cela n'eft qu'une fuite de l'imitation de ceux à qui ils doivent la vie, un effet des lumieres naturelles qui ne s'éteignent jamais entiérement dans les hommes,

(a) La *Pyrrique*.

hommes; quoiqu'il y en ait d'aſſez brutaux vers le Détroit de Magellan; pour faire juger qu'ils en ſont abſolument deſtitués. Mais s'il étoit poſſible de paſſer quelque tems avec ces Sauvages, on reconnoîtroit bientôt qu'ils ſont obligés d'obſerver quelque ordre, & qu'ils ſe conforment néceſſairement à certains préceptes que la Nature dicte à tous les hommes, & qu'une bonne éducation ne fait qu'étendre & embellir. Quoique je vienne de dire ici que les Américains négligent d'orner l'eſprit de leurs enfans, & de leur apprendre à ſe gouverner par principes; je trouverai pourtant des exceptions à cette conduite dans la ſuite de cet Ouvrage, lorſque je dirai comment les Mexicains remettoient leurs enfans âgés de quatorze à quinze ans aux Prêtres, pour les faire élever dans la connoiſſance de la Religion & de leurs devoirs; & que je rapporterai les principes d'éducation qui étoient en uſage chez les Péruviens, & ceux de quelques autres Peuples du nouveau Monde.

Leſcarbot, que j'ai déja cité pluſieurs fois, me fournit ce qui regarde l'impoſition des noms. Cet Auteur nous dit (*a*) que chez les Peuples de la Nouvelle-France, le fils aîné porte le nom de ſon Pere en ajoutant une particule à la fin du nom, pour ſervir de diminutif. Par exemple, ajoute-t-il, l'aîné de *Membertou* s'appellera *Membertouchi*, c'eſt-à-dire, le petit ou le jeune *Membertou*. Celui qui ſuit l'aîné reçoit le nom qu'il plaît au Pere de lui donner, & s'il y en a un troiſiéme, on lui donne le nom du ſecond avec un diminutif comme au premier: de ſorte que ſi le ſecond s'appelle *Actaudin*, le troiſiéme s'appellera *Actaudinech*. Ce diminutif varie ſelon que le nom auquel il eſt joint le demande. C'eſt ainſi qu'en Italien de *fanciullo* enfant, on fait *fanciullino* petit enfant, & de *ragazzo* garçon, *ragazzetto*. Lorſque le Pere, ou le frere aîné viennent à mourir, ceux qui reſtent après eux changent de nom, pour éloigner les triſtes idées que le nom du défunt doit exciter naturellement. Diſons en paſſant que le bon homme *Leſcarbot* blâme ceux qui donnent des noms Chrétiens aux Sauvages, prétendant que c'eſt une eſpéce de profanation; & pour prouver ce qu'il avance, il allégue l'exemple d'Alexandre le Grand, qui ne vouloit pas qu'on s'appellât Alexandre, à moins qu'on ne ſe rendît digne de porter ce nom par la pratique de la vertu.

Les Breſiliens donnent à leurs enfans le nom de la premiere choſe qui s'offre à leur imagination, ou de l'objet qui leur eſt le plus agréable. Les noms des Mexicains & des Péruviens ſont du même caractere. Ils en ont auſſi par leſquels ils expriment quelques qualités brillantes, ou des défauts remarquables. Je ne dis rien de ces noms qui ont de la conformité avec ceux des anciens Hébreux, qui ſouvent ſervoient à rappeller dans la mémoire des gens certains événemens dignes d'être conſervés. Cela ſe remarque encore aujourd'hui dans les noms des Orientaux modernes. Pour les autres remarques on pourroit les faire généralement ſur toute ſorte de noms.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Langues Américaines, &c.

Les Langues des Américains ont leur juriſdiction, leurs bornes & leurs révolutions, comme les nôtres, & même (*b*) le langage change (*c*) d'une Province à l'autre comme chez nous. Ces Langues doivent ſouffrir des changemens très-ſurprenans & très-prompts, s'il eſt vrai que le Dictionnaire ou Vocabulaire Canadois de Jacques Quartier, qui alla faire des expéditions en ce Pays-là environ l'an 1533. n'ait point été (*d*) entendu des François, qui voyagerent en Canada du tems de Leſcarbot, lequel a fait cette remarque quatre-vingts ans après les navigations de Jacques Quartier. Il faut attribuer des changemens ſi ſubits à la corruption que les Européens ont introduite dans les Langues Américaines, & aux éloignemens volontaires & ſouvent forcés de ces Peuples, dont les Cantons & les Villages reſtent toujours aux plus forts, juſqu'à ce que ceux-ci ſoient à leur tour délogés par d'autres.

Les Péruviens ſe ſervoient autrefois pour les myſteres de leur Religion d'une Langue particuliere qui n'étoit entendue que de leurs Prêtres. Pluſieurs Nations de notre Hémiſphére (*e*) pratiquent encore la même choſe, & portent cette affectation juſqu'aux choſes qui concernent les ſciences, dont ils enveloppent les ſecrets dans une Langue inconnue au Peuple.

Voici quelques remarques que je tire de *Leſcarbot* ſur les Langues du *Canada*. Soit faute d'attention, ſoit habitude vicieuſe, qu'il n'eſt pas impoſſible de détruire par la réflexion, il arrive

(*a*) *Hiſtoire de la Nouvelle France*. L. 3. Ch. 2.

(*b*) *Leſcarbot*. Livre 3. Ch. VII. de l'*Hiſtoire de la Nouvelle France*.

(*c*) *Leſcarbot* dit *en une même Province*. Il paroît que par Province il entend un Pays entier, comme la *Virginie*, ou la *Floride*. Cette diverſité de langues va beaucoup plus loin, s'il eſt vrai qu'il faille un interpréte pour s'entendre les uns les autres à dix lieues de diſtance. Voyez *Hennepin* pag. 305. de ſa *Nouvelle Découverte dans l'Amérique Septent*. Edit. d'Utrecht 1697.

(*d*) *Leſcarbot* dit dans ſon *Hiſtoire de la Nouvelle France*, L. 3. Ch. VII. que les Sauvages du Canada ont une langue particuliere qui eſt connue à eux ſeuls, » ce qui me fait » douter, ajoute-t-il, de ce que j'ai dit, que la langue qui » étoit en *Canada* au tems de Jacques Quartier n'eſt plus en » uſage; car pour s'accommoder à nous, ils nous parlent » du langage qui nous eſt plus familier, auquel il y a beau- » coup de Baſque entremêlé ».

(*e*) Les Siamois & les Chinois. Cela ſe pratique généralement par toutes les Indes Orientales.

arrive aux Peuples du *Canada* de ne pouvoir prononcer certaines syllabes, ou certaines lettres. C'est ainsi qu'ils changent l'V. en B. & l'F. en P., & que de la Voyelle V. précédant une autre Voyelle ils en font *ou*. Ajoutons à cela que chaque langue a dans sa prononciation des difficultés, qu'un étranger ne surmonte qu'après une longue attention. Les François & les Hollandois ne sauroient bien prononcer le *th* des Anglois: le *ch* des Allemans n'est pas moins difficile pour les François, surtout lorsqu'il est suivi d'une consonne, & les Allemans ne prononcent pas mieux les deux *ll* mouillées des François. Un homme à qui une langue étrangere est devenue assez familiaire, a souvent bien de la peine à s'empêcher de transporter en cette langue les idées particulieres & les tours de sa langue maternelle. Ce n'est pas tout: on imprime pour ainsi dire le caractere de sa Nation dans l'accent & dans l'expression de la langue en laquelle on s'exprime. Le Hollandois traduit la pesanteur & la grossiereté de son Pays, l'Allemand la rudesse & la brusquerie assez naturelles à l'Allemagne, l'Anglois la légéreté de sa Nation, & je ne sai quoi de mutin qui nait, pour ainsi dire, avec lui, l'Espagnol ses rodomontades, l'Italien sa mollesse, & le François sa fierté. Soyons persuadés que le même génie se trouve dans les Peuples des Indes Occidentales.

Les Langues Américaines nous fournissent encore deux ou trois remarques. Il paroît par les échantillons que les Voyageurs nous ont donnés de ces langues, que les moins polies sont les plus simples. La raison est naturelle: on peut presque comparer les Peuples de l'Amérique aux enfans: les uns & les autres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de la Nature, & ce défaut de capacité ou d'expérience les oblige à réduire leur langage à un petit nombre de termes & d'expressions, qui peuvent présenter diverses idées différentes selon l'objet dont on parle. C'est ainsi que la Lune est appellée par certains Sauvages de l'Amérique *Soleil de la nuit*, & que les Hébreux ont nommé le Sépulchre *Maison des vivans*. Ces mêmes Hébreux ont un terme qui signifie (*a*) *ouvrir* & *defaire*, parce que ces deux idées sont assez semblables: par cette raison un enfant qui voudra que sa nourrice lui ôte ses gands ou ses souliers, pourra fort bien demander *qu'elle les lui ouvre*. C'est encore dans cette simplicité naturelle qu'il faut chercher la raison des infinitifs, dont les Américains & les enfans se servent souvent au lieu de l'impératif & du présent. Enfin c'est dans cette simplicité que l'on trouve l'origine du défaut d'articles & de liaisons, assez ordinaires dans les langues des Sauvages & dans les expressions des enfans qui commencent à parler.

Une autre remarque à faire, c'est sur les Racines & sur les Monosyllables. Les Racines sont à proprement parler l'enfance des langues. Notre comparaison se justifie par les premiers sons articulés des enfans qui apprennent à parler. Ils sont tous monosyllabes, dès que la parole devient plus familiere aux enfans, ils s'attachent particulierement aux mots dissyllabes, mais ce n'est qu'à la longue & peu à peu qu'ils apprennent à prononcer les mots composés de plusieurs syllabes.

Avancerois-je un paradoxe, si je soutenois que des enfans qu'on abandonneroit, même après les avoir privés de la fréquentation des grandes personnes sans autre moyen pour s'entretenir que le peu de paroles qu'ils auroient apprises jusqu'à l'âge de cinq à six ans, formeroient entr'eux une langue très-simple & très-abrégée, qui ne seroit guere composée que de Monosyllabes & de Dissillabes? Je crois avoir remarqué cela dans les langues de plusieurs Peuples de l'Amérique. Ces langues sont restées dans une espéce d'enfance, à cause du peu de communication qu'ils ont eu avec le reste des hommes. En un mot la simplicité de leurs langues & celle de leurs idées ont une même origine.

On n'a pas remarqué que les Peuples des Indes Occidentales eussent l'usage des lettres. Je parlerai dans la suite des Hiéroglyphes des Mexicains, & des *Guappas* du Pérou, qui étoient aussi en usage parmi plusieurs autres Peuples de l'Amérique Méridionale. Le P. Hennepin & quelques autres Voyageurs témoignent que les Sauvages Américains ne peuvent se lasser d'admirer comment avec le secours de l'écriture & du papier il est possible de communiquer ses pensées à ceux qui sont éloignés de nous. Ils croyent qu'il y a en cela de la magie, ou du sortilége.

CHAPITRE SIXIE'ME.

De l'habillement des Américains.

TOus les Sauvages de l'Amérique ne vont pas nuds, & parmi ceux qui sont nuds il en est peu qui ne couvrent les parties qui doivent être couvertes: cependant je n'ai garde de mettre la pudeur au rang de ces idées qu'on a appellé *innées*. Elle est un effet de l'éducation & de la coutume. La Nature n'a rien de honteux. Les enfans, qui ne s'en écartent jamais, n'ont pas honte de se découvrir, ils ne rougissent pas de leur nudité; mais aussitôt qu'on a commencé à leur apprendre les conséquences de la nudité, & l'idée que tous les hommes doivent attacher à cet état, ils se forment à la pudeur & rougissent comme leurs parens & leurs maîtres.

(*a*) פתח:

maîtres. D'où vient donc que certains Sauvages, sans aucune éducation & sans la moindre idée de bienséance & d'honnêteté, couvrent cette partie de leur nudité qu'il n'est pas permis de voir? Je répons qu'une longue tradition peut avoir entretenu cette coutume chez eux, bien que de tems immémorial ils en ayent oublié la cause. Leurs premiers Ancêtres pouvoient avoir conservé le souvenir de la desobéissance du premier homme, laquelle a rendu la nudité si honteuse, que les personnes le moins chastes ne voyent guéres certains objets nuds sans rougir aussi facilement que s'ils souffroient une véritable peine à les voir. Quelques Peuples sauvages ignorent si parfaitement l'usage de se couvrir, qu'ils se présentent aux yeux de ceux qui sont habillés, avec autant de simplicité & d'ignorance qu'un enfant de trois ou quatre ans. Ce n'est pas que dans le fond ils soient plus grossiers que les autres : mais ils ont eu le malheur de perdre plutôt les idées, que d'autres Sauvages aussi brutaux pour le moins ont sçu conserver par un pur effet du hasard.

Les anciens *Pictes* n'étoient pas encore vêtus au tems de l'Empereur *Severe* : mais dans la suite ils adoucirent leurs mœurs par le commerce qu'ils eurent avec les Romains, & la coutume de s'habiller qui s'introduisit chez ce Peuple fut un effet de cette politesse & de cette bienséance que les Romains leur inspirerent. La nécessité n'y eut point de part. Les *Hotentots* du Cap de bonne Espérance, & plusieurs autres Peuples d'Afrique vont encore nuds, de même que quelques Insulaires voisins de l'Asie. La noirceur & la saleté servent de voile aux uns, & les couleurs sont d'un pareil usage aux autres. Il pourra arriver un jour que ces Peuples suivent les modes, & qu'ils diversifient autant que nous leurs habillemens. Ceux d'entr'eux qui ont de la pudeur, se couvrent par devant d'un morceau de toile ou de peau, qu'ils attachent du mieux qu'ils peuvent autour des reins, & marchent en cet état avec autant de bonne opinion d'eux mêmes que l'Européen le mieux vêtu. Qu'on ne croye donc pas que la coutume de s'habiller soit un effet de la Religion & de la raison. Ne pourroit-on pas les avoir toutes deux en partage dans la nudité, & s'accoutumer à voir le corps humain en état de pure nature, comme on s'accoutume à voir des statues sans drapperie? Ce n'est pas que je prétende justifier la nudité des Sauvages : outre que le beau sexe perdroit souvent trop à se dépouiller, on ne doit jamais être schismatique en fait de coutumes, qui loin de nuire à la politesse & à la Religion, peuvent au contraire être utiles à l'une & à l'autre.

Coreal dans ses *Voyages aux Indes Occidentales* To. premier page 143. nous dit que les hommes portent dans un étui ce que la bienséance veut que l'on cache, » & même ajoute-« t-il, on assure que dans les lieux non fréquentés des Espagnols ils ornent ces étuits d'or & « de perles «. Comparés cet endroit à un passage de *Brantome*, que je trouve dans les *Vies des Dames Galantes de son tems.* Il y parle de l'usage auquel certaines Dames employoient quelques colifichets de galanterie.

Les Sauvages vêtus de l'Amérique Septentrionale portent sur le dos un manteau de peaux de castor cousues ensemble : d'autres portent simplement sur les épaules la peau d'un ours ou de quelqu'autre bête féroce. C'est-là l'habillement le plus simple & le plus naturel : aussi est-il le premier en date. Ceux qui se couvrent de plumes trempées dans quelque liqueur visqueuse, pour les faire tenir à leur corps, s'éloignent déja de cette simplicité, & commencent de donner dans la vanité des parures. Les Canadois attachent au cou leur manteau de peau, de telle maniere qu'ils ont ordinairement le bras droit hors du manteau; mais étant chez eux, ils quittent le manteau, à moins qu'il ne fasse froid. Les femmes ajoutent la ceinture au manteau : en hiver les uns & les autres accompagnent cet habillement de bonnes manches de castor. Il y a bien peu de différence entre cette maniere de s'habiller & (*a*) celle des anciens Allemans. Quelques autres Peuples Sauvages (*b*) se couvrent d'une espéce de natte. A l'égard des jambes, *Lescarbot* nous dit, que les *Canadois* allant à la chasse se servent *de bas de chausses grands & hauts comme nos bas à botter, lesquels ils attachent à leur ceinture, & à côté par dehors il y a un grand nombre d'aiguillettes sans éguillon.* Cette chaussure a quelque conformité avec nos pantalons. Quelquefois aussi au lieu de bas ils s'enveloppent la jambe d'un morceau d'étoffe, qu'ils lient sous le genou & qu'ils appellent *mitasses*, à ce qu'on nous dit dans une Relation insérée au Tome V. du Recueil de Voyages au Nord.

(*c*) Ces mêmes Sauvages vont ordinairement la tête nue & les cheveux abattus sur les épaules, sans les nouer ni les attacher. Quelquefois les hommes en lient une partie sur le sommet de la tête, & laissent pendre le reste. Il y en a qui entretiennent leur chevelure avec quelque soin, d'autres la coupent entierement, ou la brûlent par le moyen de certaines pierres rougies au feu. Plusieurs Peuples du Nord laissent tomber leurs cheveux en cadenettes d'un côté de la tête, & de l'autre les brûlent avec ces pierres. Les Nations qui sont an Sud du Canada se les brûlent tout près des oreilles. Les Floridiens & quelques autres Sauvages se les retroussent en queue de cheval : les hommes y mettent ensuite des plumes en guise d'aigrette, & les femmes, à ce que dit *Lescarbot*, une aiguille à trois pointes. Plusieurs de ces Peuples se frottent les cheveux avec de l'huile, comme nous avec de l'essence, & mettent ensuite sur leurs têtes

(*a*) Ils ne se couvroient que de paux, qui leur laissoient une bonne partie du corps découverte. *Cesar* dans ses *Commentaires*.

(*b*) *Lescarbot* Histoire de la Nouvelle France. L. 3. Ch. 9.

(*c*) Ceci est tiré de *Lescarbot*.

têtes du duvet, ou de petites plumes d'oiseaux. Cet ornement est bisare, mais dans le fond l'est-il beaucoup plus que cette poudre d'or dont les Anciens se poudroient la tête, ou que cette poudre composée d'amidon avec laquelle nos petits maîtres modernes affectent de blanchir leurs cheveux ou leurs perruques?

Je mets au rang des coutumes conformes à la nature celle de porter les cheveux longs, si générale chez les Indiens Occidentaux. Elle l'étoit aussi autrefois dans les Gaules, & même par toute l'Europe. On sait assez qu'une partie très-considérable des Gaules étoit appellée autrefois (a) *Gaule chevelue*. Il est vrai que dans la suite la coutume devint beaucoup moins générale, que les Peuples François porterent les cheveux fort courts, & qu'il n'y eut que les Rois de France qui pendant la premiere race porterent les cheveux fort longs. Couper les cheveux à un fils de France, c'étoit alors le déclarer déchu du droit de la succession à la Couronne. Avant que la Chine fût conquise par les Tartares, les Chinois n'étoient gueres moins amoureux de leur longue chevelure que nos vieux François. Ils se flattoient, nous dit *Maffée*, qu'à l'article de la mort un bon génie les prendroit par les cheveux & les enléveroit au Ciel. Pour leurs Bonzes, ils les ont courts, parce qu'ils soutiennent gravement qu'en qualité de Ministres privés & de Conseillers de la Divinité ils peuvent se passer d'un tel secours.

Il étoit assez ordinaire aux Anciens d'aller tête nue, & l'on observe que chez (b) les Egyptiens on ne se la couvroit que dans la tristesse. D'abord les Romains adopterent le même usage, mais avec le tems ils le perdirent. Peut-être cette coutume étoit-elle fondée sur une opinion assez raisonnable, qui est que l'air durcit le crane, & lui donne une solidité qu'il n'acquiert pas si facilement lorsque la tête est couverte. Si cette opinion est fondée, ne soyons plus étonnés que les Anglois se battent si bien à coups de tête, puisqu'ils sont accoutumés dès l'enfance à l'avoir nue.

Avant que de finir cet article, *Lescarbot* me fournira encore deux ou trois remarques, où il montre le rapport des Américains avec quelques autres Peuples en ce qui regarde la parure de la tête, » Les Gots, dit-il, laissoient pendre leurs cheveux à gros floccons frisés sur les » épaules, « comme nous venons de le dire des Américains du Nord. » Les Swabes Peuples » d'Allemagne les entortilloient, nouoient & attachoient au haut de la tête, ainsi que nous » l'avons dit des Souriquois & Armouchiquois. En une chose les Armouchiquois sont diffé- » rens des Souriquois & autres Peuples Sauvages. . . . . C'est qu'ils s'arrachent le poil de de- » vant & sont à demi chauves, ce que ne font les autres, à rebours desquels Pline recite qu'à » la chute des Monts Riphées étoit anciennement la région des Arymphéens, que nous ap- » pellons maintenant Moscovites. . . . lesquels étoient tous tondus tant hommes que femmes, » & tenoient pour chose honteuse de porter des cheveux. Voilà comme une même façon de » vivre est reçue en un lieu & reprouvée en l'autre «.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des ornemens du corps.

ON doit regarder comme une espéce de fard les couleurs dont les Indiens Occidentaux ont accoutumé de se peindre le visage. Il est vrai que ce fard est plus grossier, & couché moins délicatement que celui de nos Dames & de quelques uns de nos petits Maîtres: mais il y a quelque apparence que les Indiens de l'Amérique vont en partie au même but, & que les beautés toutes simples, quelque conformes qu'elles soient à la nature, ne leur semblent pas toujours assez touchantes pour s'en contenter. Nos Dames & même nos petits Maîtres sur le retour se fardent aussi, pour réparer les outrages que les débauches & les années font à la nature: mais les Indiens ne poussent pas le raffinement si loin. Les couleurs ne leur servent encore que d'ornement.

L'usage du fard est très-ancien: les Prophétes l'ont censuré chez les Juifs. Les Romains se peignoient quelquefois avec du rouge, & peignoient de même leurs Dieux. Les Ethiopiens & plusieurs autres Peuples d'Afrique se peignoient de la même couleur. Les Pictes ne se contentoient pas des couleurs simples: ils se *matachoient* (c) le corps avec toutes sortes de figures d'animaux; & même dès la plus tendre enfance. Ces ornemens, qui nous paroîtroient fort irréguliers, étoient si fort de leur gout, que pendant long-tems ils ne purent se résoudre à s'habiller, tant ils craignoient de gâter les belles peintures dont ils enjolivoient leurs corps. Les Américains employent différentes couleurs pour ce *matacher*: à l'égard du visage, le bleu, le rouge, le noir & le blanc entrent souvent dans la composition de leur teint. Cependant il est permis à chacun de suivre son goût particulier. Ils se peignent de même la tête, les bras, les jambes, les cuisses: & afin que les marques de cette peinture durent autant que leur vie, (d) après en avoir tracé le dessein sur la peau, on la pique jusqu'au sang avec une aiguille ou avec un

(a) *Gallia comata.*

(b) Les Juifs & les Carthaginois, &c. en usoient de même. Voyez *Solerius de pileo.*

(c) C'est le terme dont on se sert en Amérique pour exprimer cette maniere de se peindre.

(d) *Voyages au Nord*, Tome V.

un petit os bien éguisé : ensuite on frote l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait *matacher*. Les *Pictes* (*a*) pratiquoient la même chose avec un instrument de fer : mais les Goths se rougissoient le visage & tout le corps avec du cinabre. On voit par ce petit détail, que l'usage de se colorer a regné autrefois chez divers Peuples de notre Hémisphére, & que notre fard, qui n'est qu'un coloris plus fin & plus délicat que celui des Américains, tient en quelque façon la place de celui-ci sur le visage des personnes les plus polies des Cours de l'Europe.

Passons à d'autres ornemens plus bisarres & plus extraordinaires que les couleurs. Les Virginiens (*b*) s'impriment sur le dos certaines marques par lesquelles on peut reconnoître sous quel Chef ils vivent : de quoi l'on trouve un exemple chez les Romains. Leurs Soldats portoient la marque impériale ; & cette marque sous l'Empereur Constantin le Grand étoit une Croix qu'il leur faisoit imprimer sur l'épaule. Par un principe de zéle & de dévotion pour la Croix de N. S. J. C. les premiers Chrétiens se la faisoient imprimer sur la main ou sur le bras ; & même aujourd'hui l'on ne revient guéres du pélerinage de Jérusalem & du S. Sépulcre sans un semblable témoignage de son enrollement spirituel sous les enseignes du Sauveur. Les Bresiliens ont l'usage des balafres & des taillades, dont il n'y a point d'exemple en Europe. » Ceux d'entr'eux, dit *Coreal*, (*c*) qui veulent passer pour gens de réputation, & qui ont » mangé beaucoup d'ennemis, se font des taillades & des balafres à la poitrine & en d'autres » endroits du corps. Après cela ils y font pénétrer une poudre noire, qui rend ces balafres » hideuses. A voir ces taillades de loin, on les prendroit pour des pourpoints déchiquetés à » la mode de nos Peres «.

Si les taillades & les balafres n'ont point d'exemple chez nous, il n'en est pas ainsi de quelques autres ornemens des Indiens Occidentaux. La différence qui se trouve entr'eux & nous, c'est qu'en Europe ces ornemens dépendent uniquement de la mode, au lieu que les Américains plus constans trouvent toujours le même agrément dans leur parure ; parce que, sans se mettre en peine des idées d'autrui, ils ne considérent que ce qui fait plaisir à leurs sens. C'est pour cela qu'ils recherchent les couleurs, dont la nature est de réjouïr la vue ; que dans leurs jours de réjouissance ils s'attachent sur-tout aux plus vives, & qu'ils aiment les taillades, parcequ'elles font juger d'eux qu'ils sont gens de cœur & bons Soldats. Quoique la mode dégrade chez nous les couleurs quand il lui plaît, il est très-sûr néanmoins que les sens l'emportent, & que nous sommes contraints d'en juger comme les Sauvages. Un principe d'honneur pourroit nous déterminer aux balafres & aux taillades, si nos Princes faisoient publier par un Edit que tous ceux qui n'auroient pas la précaution de se faire déchiqueter à la Bresilienne, seroient déclarés lâches & déchûs de l'estime du Public. Alors on verroit bientôt des milliers de gens se distinguer par les balafres ; & peut-être qu'en cette occasion quelques-uns des moins courageux piqués d'honneur prendroient aussi brusquement leur parti que les plus braves. Ceux à qui le mal feroit peur, pratiqueroient des moyens pour se taillader sans douleur : quand on seroit venu à bout de corriger l'amertume de la douleur, on embelliroit les taillades à la façon des Sauvages, & la mode s'en établiroit alors par toute l'Europe. Ceci n'est point un paradoxe, tous les hommes craignent le mépris. Il suffit qu'autrefois quelques Bresiliens distingués parmi leurs compatriotes, se soient avisés d'attacher une certaine gloire aux balafres, pour que dans la suite leurs descendans ayent reçû aveuglément cette coutume bizarre, dont la négligence pouvoit les faire mépriser.

Les Américains ont, comme nous, l'usage des pendans d'oreilles, des brasselets & des colliers ; mais chez eux cet usage est également suivi de l'un & de l'autre sexe. Il en étoit de même chez les Anciens à l'égard des joyaux destinés à l'ornement du visage. Les Américains ont aussi des pendans de nez & de levres. Les anciens Hébreux portoient (*d*) des bagues au front, & même au nez ; ce qui se pratique encore aujourd'hui dans les Indes Orientales. Les Bresiliens ont la levre inférieure percée dès leur enfance, & l'on y passe pour l'ornement un os blanc comme de l'ivoire ; quelquefois au lieu d'un os ils passent dans l'ouverture de la levre du jaspe, ou une émeraude bâtarde : souvent même ils en enchassent dans leurs joues. A l'égard des pendans d'oreilles, il seroit fort inutile de citer ici les Peuples qui en ont adopté l'usage : il ne le seroit pas moins de compter ceux qui ont reçu l'usage des brasselets & des colliers. Les Américains le poussent bien plus loin que nous. Ils portent aux jambes & autour du corps ces ornemens que nous ne portons qu'aux bras & au cou ; mais les perles & les émeraudes ne sont pas toujours la matiére de ces ornemens. Les Bresiliens & quelques autres Peuples leur préférent les coquilles & la verroterie que les Européens aportent chez eux. Au défaut de ces choses, quelques Sauvages s'accommodent de petits morceaux de cuivre, de quelques pierres de couleur, & même d'arrêtes de poissons ; plus supportables cependant en cette dépravation de goût que les Hottantots du Cap de Bonne-Espérance, qui se mettent pour ornement des tripes autour du corps. Certains Peuples du Canada, que (*e*) *Lescarbot* nomme *Armouchiquois*,

» ont,

(*a*) ——— *Ferroque notatas,*
Perlegit exangues Picto moriente figuras.
Claudian. de Bello Getico. V. 417.

(*b*) *Lescarbot*, *Histoire de la Nouvelle France*. L. 3. Ch. 11.

(*c*) *Voyages aux Indes Occident.* Tome premier. p. 188.

(*d*) Genes. Ch. 24. v. 47.

(*e*) *Ubi supra*. Ch. 12.

» ont, dit-il, une façon de mettre aux poignets & au-dessus de la cheville du pied ès jambes ; » des lames de cuivre faites en forme de menottes ; & au défaut du corps, c'est-à-dire aux » hanches, des ceintures façonnées de tuyaux de cuivre longs comme le doigt du milieu, en- » filez ensemble de la longueur d'une ceinture, proprement de la façon qu'*Hérodian* récite » avoir été en usage entre les Pictes, quand il dit qu'ils se ceindent (*a*) le corps & le col avec » du fer, estimant cela leur être un grand ornement, & un témoignage qu'ils sont bien ri- » ches, ainsi qu'aux autres barbares d'avoir de l'or «. N'oublions pas entre les ornemens de tête, les frontaux de plumes de plusieurs couleurs fort estimés des Bresiliens, ni les aigrettes des Mexicains, ni les couronnes de poils d'Elan peints en rouge & attachés à une lisiére dont les Canadois ceignent leur tête. Le mérite de ces ornemens n'est pas tout-à-fait inconnu en Europe : il faudroit y être bien étranger pour ignorer le long regne des plumets, que l'inconstance des François a presque banni, mais que les autres Européens (*b*) n'ont pas encore disgracié. Les Dames ont porté long-tems des bonnets de plumes, & des aigrettes, dont l'usage n'est pas non plus entiérement aboli, & pourra même renaître un jour. Les modes meurent & ressuscitent plusieurs fois : j'en apelle à l'expérience.

Le *Tochan* a autour du col de petites plumes extrêmement fines, jaunes & rouges. Elles servent en quelque façon de mouches aux Bresiliens. Ils se les appliquent sur les joues avec de la cire : mais cet ornement est réservé pour les jours de cérémonie. Si au lieu de mouches, nos Dames appliquoient de ces plumes rouges sur leur visage, les yeux en seroient-ils choqués ? c'est un problême dont il faut demander la solution au beau sexe.

CHAPITRE HUITIEME.

De la Beauté des Américains.

Il y a des beautés générales qui frapent également tous les hommes : de même il est une laideur si complette, qu'il n'y a qu'une voix à son égard. Je ne crois pas qu'on puisse jamais trouver aucun Peuple au monde qui soit capable d'admirer la taille d'un cu-de-jatte ou d'un bossu, ni que personne pût être charmé de la beauté d'un homme qui auroit la bouche où les autres ont les oreilles. Il pourra fort bien arriver que l'on n'ait pas de justes idées sur les proportions des Créatures ; mais que l'on s'oublie jusqu'à admirer un homme dont la tête feroit la moitié du corps, ou un cheval dont les quatre jambes seroient inégales en figure & en proportion, c'est ce qui est impossible & qui révolte même les bêtes, puisqu'on observe qu'elles étouffent ou abandonnent les monstres qu'elles mettent au monde. Qu'on ne dise pas que l'Auteur de la nature pouvoit créer les Etres tout autrement qu'ils ne sont. Il le pouvoit sans doute ; mais supposons qu'il eût jugé à propos de créer les hommes bossus, il auroit accompagné nos bosses de certaines proportions qui nous sont maintenant inconnues, & dont les beautés auroient été aussi touchantes, aussi naturelles que celles d'une taille fine & dégagée.

Il faut regarder comme des gens qui n'ont pas une juste idée des proportions, les Peuples qui écrasent le nez à leurs enfans, & ceux qui leur aplatissent la tête. Mais je ne mettrai pas au même rang les Peuples qui aiment les petits fronts, ni ceux qui estiment les cheveux roux, &c. parceque les petits fronts & les cheveux roux ne péchent pas contre les regles de la proportion. Les Noirs d'Afrique préferent les nez camus & les narines bien larges aux nez grands & aquilins ; & l'on trouve en Amérique des gens de leur goût, & même d'un goût encore plus dépravé. Les Bresiliens écrasent le bout du nez à leurs enfans ; & ce bizarre dérangement de la plus belle partie du visage, joint aux ouvertures qu'ils ont aux joues, feroit sur nos yeux un effet des plus extraordinaires. Les Peuples du Mississipi n'ont pas des idées plus raisonnables sur la beauté. Ils estiment, nous dit un Voyageur anonime (*c*), les têtes en pointe & presque de la forme d'une mitre. Les circonstances de son récit sont trop remarquables pour ne les pas inserer ici. » La Mere couche son enfant sur une planche, sur laquelle est étendu un morceau de peau de bête. L'extrêmité de cette planche a un trou, où la tête se » place & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête » dans ce trou, & lui applique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse, qu'elle lie » de toute sa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les ef- » forts qu'on lui fait souffrir vont si loin, qu'on lui voit sortir du nez & des oreilles une li- » queur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui pese sur le front. C'est ainsi qu'il » dort toutes les nuits, jusqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'usage veut qu'il » prenne. «

On remarque que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale sont fort bruns, ou tout au moins d'une couleur olivâtre, comme les Espagnols & les Portugais. On nous dit qu'ils doivent cette couleur (*d*) à l'huile & à la graisse dont ils se frottent, pour se garantir des mouches

(*a*) *Herod.* L. 3. Cap. 47.
(*b*) Surtout les Allemans & les Russes.
(*c*) *Voyages au Nord.* Tome V.
(*d*) *Lescarbot*, ubi suprà.

ches & des maringoins : mais cette raison me paroît foible. Les Samoyedes & les Groenlandois, qui vivent dans un Climat incomparablement plus froid que celui des Canadois & des Peuples du *Missisipi*, & par conséquent moins exposés à la piquure des moucherons, sont cependant beaucoup plus basanés que ceux-ci. Il est assez étonnant que les Américains, qui naissent entre les deux Tropiques, ne soient pas noirs comme les Africains qui naissent sous le même climat. Ceux qui allèguent pour cause de la noirceur des Africains la malédiction de Noë sur la postérité de Cham, débitent une raison qui n'est bonne qu'à être prêchée au peuple dans un Sermon. Pour la détruire, il suffit d'appeller en témoignage les Egyptiens, qui ont retenu long-tems le nom de Cham leur Pere, & qui cependant ne sont guéres plus basanés que les Espagnols. Tenons-nous plutôt aux raisons alléguées par *Lescarbot.* (*a*) » Les ardeurs de la Lybie qui causent cette noirceur d'hommes, sont engendrées des grandes terres » sur lesquelles passe le Soleil ; devant que de venir là, d'où la chaleur est portée toujours » plus abondamment par le rapide mouvement (du Soleil) à quoi aident aussi les grands sables . . . . lesquels sont fort susceptibles de ces ardeurs, mêmement n'étant point arrosez » de quantité de riviéres, comme est l'Amérique, laquelle abonde en fleuves & ruisseaux autant que Province du Monde : ce qui lui donne de perpétuels rafraîchissemens, & rend la » région beaucoup plus tempérée : la terre aussi y étant plus grasse & retenant mieux les rousées du Ciel, lesquelles y sont abondantes, & les pluies aussi à cause de ce que dessus. . . . » Outre cela le Soleil quittant les Terres de l'Afrique donne ses raions sur un élément humide » par une si longue route, qu'il a bien de quoi succer des vapeurs & en traîner quand & lui » grande quantité en ces parties là : ce qui fait que la cause est fort differente de la couleur » de ces deux Peuples & du temperament de leur terre «. Nous ne saurions nous empêcher d'être convaincus que la noirceur des Ethiopiens & des Peuples de Guinée &c. vient du Climat qu'ils habitent, & des qualités que le sperme dont ils sont produits y acquiert, & que dans la suite il conserve de pere en fils.

Du teint passons aux cheveux. Les Américains tant Septentrionaux que Méridionaux les ont généralemenr (*b*) noirs & longs : mais on assure qu'ils ne blanchissent pas aussi facilement que ceux des Européens : aussi sont-ils moins livrés que nous aux débauches & aux soucis, sources ordinaires (*c*) d'une vieillesse prématurée. A l'égard de la beauté des cheveux, notre goût n'est pas exemt de bisarrerie. Autrefois on aimoit assez (*d*) les cheveux tirant sur le roux, & maintenant on a de la peine à les souffrir : les Egyptiens (*e*) haïssoient aussi les blondins & les rousseaux, à cause que Typhon, l'ennemi juré d'Osiris, étoit roux : & qui fait si par maniére d'injure l'on ne disoit pas chez eux *poil de Typhon*, comme nous disons aujourd'hui (*f*) *poil de Judas ?* Du reste il seroit assez difficile de décider pour la brune ou pour la blonde, parceque chacune a son mérite. Les charmes languissans de la blonde plaisent aux uns, & les vivacités de la brune aux autres :

> (*g*) *Qui dit brunette, il dit spirituelle ;*
> *Il dit aussi, vive comme un Démon.*

Mais si l'on s'arrête aux décisions des anciens Poëtes, on prononcera pour les (*h*) blondes. A l'égard de la barbe, on nous dit que les Sauvages en font peu de cas : les François & presque tous les Européens sont à peu près d'accord avec eux sur cet article ; & l'on ne voit guéres en Europe que les Suisses, certains Frisons, & les Docteurs Luthériens en Allemagne, qui s'opposent à la dégradation de ces longues barbes qui en Orient sont l'objet du respect & de la vénération (*i*) des Arabes.

Les Anciens estimoient les grands yeux bleus : nous ne les haïssons pas ; mais nous leur préférons de grands yeux noirs. Croiroit-on qu'autrefois les yeux verdâtres ayent été estimés de nos François, & qu'un Peuple, dont le goût regle celui de toute l'Europe, l'ait eu si bizarre & si particulier ? Cependant il n'est rien de plus vrai : le Sire de *Coucy* fait l'éloge des yeux verds dans une (*k*) Chanson. Nous sommes revenus de ce goût : les grands yeux noirs l'emportent sur les bleus, les verds & les gris. Néanmoins nous ne méprisons pas les petits yeux noirs &

(*a*) Ubi suprà.

(*b*) Les *Canadois* les aiment noirs, roides & luisans de graisse, ils se moquent des têtes frisées, & ne peuvent souffrir qu'on porte barbe. Ce passage est tiré de la *Mothe le Vayer* Lettre 145.

(*c*) On prétend aussi que les Sauvages blanchissent plus tard que nous, à cause qu'ils n'ont pas la tête couverte.

(*d*) La régle n'étoit pas sans exception : les Romains les haïssoient autant que nous, puisque *Martial* dans une de ses Epigrammes les compte parmi les défauts qu'il reproche à un certain *Zoïle*. Les Juifs panchoient pour les cheveux roux, à ce qu'on assure ; & l'on prétend que le Prophete Roi David étoit un de ces blondins qui approchent beaucoup des rousseaux.

(*e*) *Cœlius Rhodigin.* L. 30. Cap. 21.

(*f*) C'est l'opinion du vulgaire. Il s'imagine que Judas, qui trahit J. C. étoit un rousseau.

(*g*) C'est la décision de Monsieur de Fontenelle dans les jolis vers qu'il a faits sur les blondes & sur les brunes.

(*h*) Les anciens Poëtes donnent ordinairement ce trait de beauté aux Déesses.

(*i*) *Voyage de la Palestine.*

(*k*) *Lescarbot* nous fournit le passage de cet ancien maître en amour.

> *Au commencier la trouvai si doucette,*
> *Qu'onc ne cuidai pour li maux endurer,*
> *Me ses clers vis & sa fréche bouchette*
> *Et si bel œil vert, & rians & cler,*
> *M'ont si sorpris*, &c.

& brillans, qu'il nous plaît d'appeller *Chinois*, parcequ'en général les Chinois les ont fort petits; & que par la même raison nous pourions appeller *Tartares*, ou *Scythes*. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale les ont ordinairement noirs & assez grands; mais ceux du Missisfipi les ont petits & agréables.

Les Américains sont grands & bienfaits, fort légers, & fort agiles. J'en ai donné une raison, qu'il seroit inutile de répéter. Ceux des Sauvages qui vivent dans les montagnes ont plus d'agilité que les habitans des plaines & des vallées : les alimens contribuent encore à cette légéreté; mais l'air du climat y contribue-t-il moins? Nous tenons du terroir comme les arbres : si le germe qui nous fait naître est porté dans un autre climat, il perd insensiblement ses premiéres qualités pour en acquérir de nouvelles. Ces changemens sont-ils moins dus aux influences de l'air, qu'une infinité d'effets qui en dépendent? Que l'on tire les Miquelets de leurs montagnes, & qu'on les envoye peupler les marais des *Pays-Bas*, leurs enfans seront avec le tems aussi matériels que les Naturels des *Pays-Bas*. Si au contraire on envoye ceux-ci dans les Pyrénées, ils acquéreront bientôt la légéreté des Miquelets, & les Flamands leurs ancêtres ne trouveront plus en leurs descendans cette graisse fatiguante si estimée chez eux, & cette corpulence étendue, où l'esprit, pour être fort au large, n'en est cependant pas mieux logé. Je vais plus loin : on peut faire dégénérer les Naturels d'un Pays, en changeant chez eux le gouvernement, la police, les modes, & la Religion. C'est ainsi que les Tartares ont dépravé les coutumes de la Chine, & les Japonois celles des Chinois leurs Ancêtres. Le Christianisme a fait des changemens infiniment plus considérables que ceux-là en Europe, & le Mahométisme n'en a pas fait de moindres en Asie & en Afrique. J'ajoute que la différence d'opinions dans une même Religion fait aussi des changemens très-considérables. Un homme qui prie Dieu à la maniere des Protestans observe des ménagemens & des bienséances qui ne conviennent pas à un Catholique. L'un & l'autre s'habituent enfin de telle sorte à ces bienséances, qu'elles deviennent presque naturelles; & quand même dans la suite ils feroient échange de Religion, on trouveroit, à les examiner de bien près, que l'un & l'autre auroient toujours conservé quelque teinture des premiers sentimens de ses Ancêtres. Donnons encore un exemple très-sensible de la maniére dont une Nation peut, non-seulement changer de mœurs, mais perdre même les qualités corporelles & de je ne sais quoi de particulier, qui caractérise les Sectes & les Partis. (*a*) *Ammian Marcellin* & *César* nous le fourniront. Le premier nous dit que les Gaulois sont fort grands, qu'ils ont les cheveux blonds & le teint blanc, le regard féroce, & la voix toujours menaçante; qu'ils sont courageux, qu'ils aiment beaucoup le vin & qu'ils ont grand soin d'être propres & bien habillés. *César* (*b*) nous les dépeint comme amateurs de la nouveauté & d'un caractére assez léger : il ajoute qu'ils sont fort superstitieux. Pourroit-on bien reconnoître nos François au témoignage de ces deux Historiens. En général les François n'ont plus les qualités corporelles qu'*Ammian Marcellin* leur attribue. Ils sont aujourd'hui d'une taille médiocre : ils ont les cheveux noirs, tout au moins châtains ou bruns, le teint de même, le regard mâle sans être farouche, la voix forte & la parole ferme sans être brusque ni menaçante. Ils sont assez sobres, & boivent plutôt pour s'exciter à la joie, qu'ils aiment naturellement, que pour le plaisir qu'ils trouvent à boire du vin. Pour la propreté, nos François ne l'aiment pas moins que les Gaulois leurs ancêtres; & pour l'inconstance & l'amour de la nouveauté, on en peut juger par leur changement éternel de modes, & l'avidité avec laquelle ils s'attachent à ce qui frape leurs sens. Telle étoit l'humeur inconstante que *César* reproche à leurs ancêtres. Mais si cet Empereur vivoit encore, il nous rendroit justice au sujet de la superstition, & conviendroit sans peine qu'on n'en doit point taxer les François de notre siecle. Pour la politesse, que toute l'Europe reconnoît dans nos François, ce Prince l'accorde à ceux de son tems, & convient qu'ils sont (*c*) plus polis que les Allemans.

Ce que je viens de dire suffit pour faire comprendre qu'il n'est nullement impossible qu'un peuple change de mœurs & d'habitudes, & qu'il ne l'est pas même que la postérité d'un homme agile & vigoureux dégénére entiérement de cette vigueur, en conséquence des habitudes que son esprit aura contractées, soit par des principes de Religion, ou pour se conformer au gouvernement, ou pour se soumettre à la tirannie de la mode. Presque tous les Peuples de l'Univers, même ceux des parties les plus septentrionales du Monde, ont été exposés à ces changemens : & si les Sauvages Américains n'en ont reçu aucune (*d*) altération, ils doivent ce bonheur à l'attachement qu'ils ont conservé pour la Nature. Dévoués entiérement à elle, ils ne font guéres que ce qu'elle veut, & s'écartent peu de ses régles. Mais, dira un Européen, *ils sont grossiers jusqu'à la brutalité; ils n'ont ni nos sentimens, ni nos distinctions, ni nos cérémonies, ni nos maniéres, & tout cela fait chez nous le vrai caractére de l'huma-*

(*a*) L. 15. Ch. 12. *Cæsar*. L. 6. Il faut supposer ici, 1°. qu'Ammian Marcellin n'ait pas jugé de tous les Gaulois par ceux d'une seule Province, défaut qui n'est que trop ordinaire aux Historiens & aux Voyageurs. 2°. Du tems de cet Historien on appelloit Gaulois des Peuples qui aujourd'hui n'ont rien de commun avec les François que le voisinage. Du reste il est très-possible que la Religion change aussi quelque chose au tempérament, & il ajoute que la différence des exercices & des alimens a produit un pareil effet.

(*b*) Liv. 4. & Liv. 6.

(*c*) *Cæsar*. Livre 4.

(*d*) Ils se plaignent déja de la corruption que ces Européens ont causée à leurs mœurs & à leurs maniéres. Sur quoi l'on peut lire les nouvelles Relations de l'Amérique.

manité. Qu'un Sauvage vive & s'habille comme nous; qu'il soit poliment débauché, pourvû qu'il cesse de manger les gens, nous pourrons l'adopter sans peine. C'est ainsi que nos bizarreries & nos excès sont raisonnables. Un Cacique qui boit dans une marmitte à deux anses, & la vuide à peu près d'un trait, ou qui choisit pour sa femme la premiere qui lui plaît, ne sera jamais qu'un Cacique; mais un Duc & Pair qui couche dix bouteilles de vin par terre dans une soirée, & visite vingt lieux de débauche dans une nuit, ne déroge en rien à l'humanité.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Exercices des Américains, &c.

JE commencerai par la danse: elle est sans doute aussi ancienne que le Pere du Genre humain; & s'il ne l'a pas inventée, il peut l'avoir vu commencer dans sa famille. On ne doit pas douter que cette justesse d'oreille, qui dans la suite des tems a réglé & mesuré les pas de cet exercice, n'ait été possédée par la premiere postérité d'Adam. Il est même fort vraisemblable que la danse a pris naissance en ce premier âge, où l'homme n'étoit pas encore en proye aux soucis, & vivoit dans un climat agréable, qui n'inspiroit que la joye & la vivacité. Les anciens Juifs mêloient la danse à leurs dévotions: non qu'ils la regardassent comme une cérémonie religieuse, mais parce qu'elle peut servir de témoignage à la joye que le fidelle ressent de pouvoir glorifier Dieu. Les (*a*) Payens dansoient à l'honneur de leurs Idoles; ainsi qu'on l'a dit dans le Discours préliminaire qui est à la tête de cet Ouvrage. Les Indiens Orientaux anciens & modernes, & les Peuples de l'Amérique, ont également consacré la danse dans leurs dévotions. Les Floridiens dansent pour remercier le Soleil de quelque faveur signalée; les Canadois prient aussi leurs Dieux en dansant. En un mot les Virginiens, les Mexicains, les Péruviens, &c. ont non-seulement admis les danses dans le Culte religieux, mais même des postures & des mouvemens fanatiques, que le Mahométisme n'a pas exclus de ses dévotions.

Du sacré venons au prophane. Les Indiens Occidentaux croyent la danse fort salutaire à la santé, & c'est à cause de cela qu'ils font faire souvent des exercices très-violens à leurs malades. Socrate & quelques autres Anciens avoient la même opinion de la danse. Nous n'avons pas diminué l'estime qu'elle mérite: au contraire nous l'avons plûtôt portée à l'excès qu'entretenue dans ses justes bornes. Il est vrai que le desir d'avoir bonne grace & de briller dans les parties de plaisir, y a plus de part que l'envie de se bien porter: mais quoiqu'il en soit, elle est maintenant d'un si grand usage, qu'il est difficile de l'ignorer avec bienséance. Les Dames ont de la peine à souffrir qu'on la méprise: elles préférent en général la légereté d'une capriole, & la justesse d'un pas de menuet, au plus solide raisonnement d'un homme d'esprit qui de sa vie n'a su que marcher. Les Sauvages Américains s'acquittent de cet agréable exercice à leur maniere, & s'y proposent comme nous de réjouir leurs hôtes, de régaler ceux qu'ils honorent, & de se divertir eux-mêmes. Notre légereté étant fort inférieure à la leur, il ne faut pas douter qu'ils ne portassent la danse plus loin que nous, si l'on donnoit à leurs mouvemens une forme plus exacte & plus réguliere; puisqu'ils joignent à la légereté une justesse d'oreille admirable. Les danses des Sauvages de la Nouvelle France (*b*) se font presque toujours en rond, & même sans changer de place: ils dansent avec beaucoup de vivacité, en frappant de leurs pieds la terre, & s'élevant ensuite en demi-saut. Ils tiennent les mains fermées & les bras en l'air, comme un homme qui menace. Nous avons quelques contre-danses qui ont du rapport à cette danse Canadienne. Un des danseurs, apparemment celui qui méne le branle, chante seul, sans que les autres fassent *Chorus*, comme cela se pratique à nos rondes: mais de tems en tems les danseurs font une espéce d'exclamation. Il ne faut pas oublier que les danses accompagnent les délibérations d'Etat, & les affaires les plus sérieuses de leur Conseil. Quelques peuples de l'Amérique Méridionale ont une coutume bien plus extraordinaire: ils vont en dansant (*c*) déclarer la guerre à l'ennemi. Le détail que je pourrois donner ici sur le rapport de la danse des Virginiens, & des Américains Méridionaux avec la nôtre, m'entraîneroit au-delà des bornes que cette Dissertation doit avoir, & seroit même ennuyeux.

Disons quelque chose du chant des Américains. Quoiqu'ils n'y observent ni régle ni art, ils en tirent des usages qui leur sont communs avec tous les autres Peuples: le chant leur sert à louer les Dieux & les hommes, à se divertir & à régler les pas de leurs danses. On croit assez qu'il n'y a ni élégance, ni délicatesse dans les chansons des Sauvages: mais cependant on y trouve des figures, quelque élévation, des expressions distinguées du langage populaire, un sens mystérieux & enveloppé, des inversions de phrases, des saillies qui font l'effet de ce qu'on appelle verve. En un mot on trouve dans ces chansons tous les déréglemens causés par ce que nous appellons fureur Poëtique, fureur qui de tout tems a trompé les Peuples, & leur a persuadé

(*a*) Les Romains instituérent un ordre entier de Prêtres Danseurs sous le nom de *Saliens*.

(*b*) *Lescarbot*. L. 3. Ch. 15.

(*c*) Voy. dans la troisiéme Dissertation du tome 1. du *Recueil de Voyages au Nord*, ce que l'on a remarqué là-dessus & sur la danse du Calumet.

ſuadé que les Poëtes parloient comme les Dieux. Cette verve, ce caractére Poëtique regnent dans les chanſons des Sauvages. Mais pourquoi n'y regneroit-il pas? Sont-ils faits autrement que les Peuples de notre Hémiſphére? Ont-ils des organes différens, un autre cerveau? Et par conſéquent ſeroient-ils moins ſujets que nous à l'entouſiaſme qui produit les vers, à cette imagination déreglée que les Poëtes ont eux-mêmes nommée *yvreſſe*, ſans penſer peut-être à la juſteſſe de la comparaiſon, & ſans avoir le jugement aſſez libre pour conſidérer de ſens froid que ceux qui ſe plaiſent aux égaremens de leur imagination, reſſemblent en quelque façon aux yvrognes? Si quelque choſe manque à un eſprit de ce caractére, ce n'eſt ni la littérature ni un long étalage de faits hiſtoriques ou de queſtions Philoſophiques; c'eſt la culture qui embellit & perfectionne le naturel, qui polit ces talens que l'on ne ſauroit refuſer aux Américains, ſans ruiner les témoignages de tous les Conquérans du Nouveau Monde & de nos meilleures Relations, qui nous aſſurent que tous les Peuples de l'Amérique ont l'uſage de la Poëſie; qu'ils font des Chanſons à la gloire de leurs Dieux & de leurs Héros, comme nous le pratiquons aujourd'hui & comme le pratiquoient autrefois les Peuples de l'Antiquité, même les Scythes, les Cimbres, les Goths & les Allemans, &c; qu'enfin c'eſt par ce moyen qu'ils ont conſervé la tradition de pluſieurs événemens remarquables, & quelques traces de leur Hiſtoire. C'eſt ce qui a été pratiqué de même dans les premiers Siécles du Monde, c'eſt-à-dire, dans le tems d'Orphée, de Linus, & de Muſée, qui peut-être étoient tout enſemble Poëtes, Prophétes & Hiſtoriens. Faut-il s'étonner après cela, que les premiers tems ſoient obſcurcis par une nuée de fables, qui à la faveur de l'entouſiaſme Poëtique ont inondé l'Hiſtoire des anciens tems, & nous ont dérobé la connoiſſance de celle de nos Ancêtres? Car les anciens Peuples de l'Europe étoient des *Chanſonneurs* éternels, qui réduiſoient groſſiérement en vers tout ce qui leur paroiſſoit remarquable, pour conſerver plus facilement par ce moyen le ſouvenir des événemens. On ſait que la Poëſie a cet avantage, & que la cadence, la rime, ou la meſure ſoulagent extrêmement la mémoire. Il eſt certain que les Indiens Occidentaux ont fait, comme nous, cette expérience: & c'eſt pour cela, par exemple, que nous conſervons encore aujourd'hui l'uſage des prieres en vers, pour l'inſtruction du petit peuple & de nos enfans. A l'égard de ce que je viens de dire, que les chanſons étoient les Monumens hiſtoriques des anciens Peuples de l'Europe, & qu'ils le ſont des Américains, on n'ignore pas les avantages des Vaudevilles, dont l'uſage eſt ſur-tout répandu en France. Mais tout le monde ne ſait pas que (*a*) Charlemagne connoiſſant l'utilité de cette Poëſie vulgaire, » fit faire des Lais & des Vaudevilles. . . . contenant les geſtes des » anciens, & voulut qu'on les fît apprendre par cœur aux enfans & qu'ils les chantaſſent, afin » que la mémoire en demeurât de pere en fils & de race en race «.

La Chaſſe & la Guerre ſont les autres occupations des Sauvages: elles l'étoient des anciens Peuples de l'Europe. Ceux qui habitent aux bords de la Mer & des Rivieres, s'adonnent auſſi à la pêche. Les Canots dont ceux-ci ſe ſervent ne ſont pas ſans exemple dans l'Antiquité. Ils ſont faits de peaux couſues enſemble, ou d'oſier travaillé fort proprement, ou d'écorces d'arbres, comme les petites barques Egyptiennes, qui au rapport de (*b*) *Lucain* étoient de la même écorce dont les Anciens faiſoient leur papier. Le cofret dans lequel Moïſe fut mis lorſqu'on le jetta dans le Nil, étoit apparemment une eſpéce de Canot. Les Anglois, (*c*) les Saxons & les Ecoſſois en avoient d'oſier doublé de cuir. *Leſcarbot* croit que les Poëtes ont imaginé la fable des (*d*) Sirénes ſur les Canots. Ceux qui voyoient de loin ces petites barques faites pour une ſeule perſonne, pouvoient être aſſez ſimples pour s'imaginer que la perſonne & ſa barque étoient un Monſtre demi-homme & demi-poiſſon.

Les Sauvages Américains n'habitent pas dans des lieux fermés de murailles & de portes; en quoi ils ont conſervé une image des établiſſemens des premiers habitans du Monde. Vers la *Nouvelle Andalouſie*, dans l'Amerique Méridionale, chacun (*e*) renferme & borne ſes terres avec une eſpéce de retz tiſſu de *Bexuco*, qui eſt une ſorte de coton, & on éleve cette muraille à peu près à demie hauteur d'homme. On nous aſſure que l'Indien qui romproit ou déferoit ce retz, ſe rendroit coupable d'un grand crime: ce qui fait voir qu'ils conſervent toujours les principes de l'équité naturelle au milieu des ténébres de leur ignorance. Par un autre motif les Lacedémoniens ne voulurent pas que leur Capitale fût revêtue de murailles. Ils prétendoient qu'elle ne devoit avoir d'autre défenſe que le courage & la valeur de ſes Citoyens. Autrefois les Allemans & les Anglois ignoroient entiérement l'uſage des briques & de la chaux.

La confiance & la bonne foi de ces Peuples m'obligent de dire quelque choſe du larcin, dont on n'a pas toujours eu la même idée. Il paroît, par les Relations de nos Voyageurs, que les Américains ne ſe volent guéres entr'eux. Le peu de valeur de leurs biens, & la facilité qu'ils ont de les acquérir, empêchent un crime que les anciens Lacédémoniens regardoient comme un jeu d'adreſſe, ou plûtôt comme un avis contre la négligence; & (*f*) les anciens Allemans comme

(*a*) *Leſcarbot* Hiſt. &c. L. 3. Ch. 15.
(*b*) *Conſeritur bibulâ Memphitis Cymba papyro.* L. 4. *Pharſal.*
(c) *Quin & Aremoricus Piratam Saxona tractus Spectabat, cui pelle ſalum ſulcare Britannum, Ludus, & aſſiduo glaucum mare findere lembo. Sidon. Apollina* Carm. VII.
(*d*) Il devoit ajouter des Tritons & des Nereïdes.
(e) *Voyages* de *Coréal*. Tome premier pag. 136.
(*f*) *Julius Cæſar*. Livre 6.

comme un exercice propre à détourner la jeunesse de l'oisiveté : mais ceux-ci vouloient que l'on dérobât hors de l'Etat. Vraisemblablement les Sauvages Américains sont dans le même sentiment. Ils ne font aucune difficulté de piller les Européens, & leurs autres ennemis. Quoiqu'il en soit, toute sorte de larcin est absolument contraire aux loix naturelles, & il est étonnant que les Romains ayent porté l'indulgence pour ce crime, jusqu'à le permettre en certaines fêtes que l'on appelloit (*a*) *Quadrigariorum lusus*. Il est vrai qu'on nous dit aussi que cela se faisoit par maniere de divertissement : mais combien de friponneries ne cachoit-on pas sous ce voile ? (*b*) Les Egyptiens avoient un Prince, Chef, ou Capitaine des voleurs, comme on en a aujourd'hui à Paris, à Londres, & en quelques autres Villes. L'Auteur qui est mon garent en cite un autre, qui assure que le même usage est établi dans les Etats du Prête-Jan. Mais on ne sauroit conclure de tous ces exemples, qu'il soit juste de voler son prochain. On n'en sauroit prouver non plus que les Egyptiens, les François, &c. autorisent le larcin. D'autre côté les Japonois n'en souffrent d'aucune sorte, & le punissent avec tant de sévérité, que les maisons peuvent rester toujours ouvertes au Japon.

Passons aux occupations des femmes. Le bon homme *Lescarbot* commence par leur attribuer celle *de faire de beaux enfans*, à quoi il exhorte sur-tout les femmes qui iront habiter la Nouvelle France, *afin d'y produire force Créatures qui chantent les louanges de Dieu*. Il prouve la nécessité de cette occupation, par l'étymologie (*c*) du nom Hébreu, & montre que Dieu a organisé la femme, cette terre vivante, comme celle que nous habitons. Les femmes des Sauvages se destinent uniquement aux occupations domestiques, telles que sont les soins du ménage, l'agriculture, &c. mais elles n'assistent point aux Conseils des hommes, & ne mangent point avec eux. Comme on ne sauroit accuser les Américains de jalousie, aussi ne peut-on les comparer de ce côté-là aux Italiens & aux Espagnols, qui excluent leurs femmes autant qu'ils le peuvent de la société des hommes; ni aux Mahométans, & aux autres Peuples Orientaux, qui les enferment dans un Serrail. Il y a donc apparence que le mépris seul a part à cette conduite, & que la férocité des Sauvages ne leur permet pas d'en user autrement avec leurs femmes. Les Gaulois, & même les Allemans, tout grossiers que l'Antiquité Romaine nous les représente, traitoient le sexe avec plus de courtoisie. Ils admettoient les femmes à leurs festins & à leurs Conseils, & les plus belles parties de plaisir ne se faisoient guéres sans elles. Les siécles du Christianisme enchérirent en politesse & galanterie. De combien de beaux faits d'armes à l'honneur des Dames l'histoire galante de nos Ancêtres ne nous parle-t-elle pas? Que de lances rompues pour l'amour d'elles! Que de combats à outrance pour défendre leur beauté! Que de Duels entrepris pour faire reconnoître les charmes de sa Maîtresse à quatre ou cinq cens lieues à la ronde! Mais dans le fond cette politesse pour les Dames ne laissoit pas d'être mêlée de beaucoup de férocité. Les devoirs que notre siécle fait rendre au beau sexe, ne vont guéres jusqu'à se faire tuer pour une Maîtresse, & s'il en étoit d'assez féroces pour exiger une pareille galanterie, elles courroient bien risque de vieillir seules dans ces idées à la vieille mode. La politesse est plus naturelle aujourd'hui. Disons mieux : c'est maintenant un beau vernis qui cache les plus grands désordres. Nos galanteries, moins précieuses & plus inconstantes que celles de nos Ancêtres, laissent le chemin ouvert au mépris & à la débauche. Qu'il me soit permis d'hasarder un paradoxe : les Sauvages Américains, tout destitués qu'ils sont de nos lumieres, se gouvernent avec plus d'égalité.

Je finis ces remarques par la déférence des femmes Américaines pour leurs maris. Elle est moins rare chez nous. Toujours renfermées dans la sphére de leur ménage, elles ne pensent pas à se dissiper comme les nôtres : & peut-être que de cette façon les mariages n'en valent que mieux. On observe que les ménages bornés, où chacun garde exactement son poste, sont généralement assez heureux : mais une maison réglée sur ce pied-là ne donne à la femme ni égalité ni supériorité, parce qu'il résulte nécessairement des occupations de la femme, qu'elle doit être inférieure & soumise. Celles de nos femmes qui ne voyent pas le grand monde, s'accommodent encore un peu de ce principe de soumission : mais les autres ne le croyent bon que pour la femme d'un *Toupinamboux*.

CHAPITRE DIXIEME.

Du Commerce des deux Sexes, & des Mariages des Américains.

IL n'est point de Peuple au Monde dont la férocité ne soit désarmée par l'amour. Quelque brutaux que puissent être les Sauvages, ils ont, s'il faut ainsi dire, des formulaires de galanterie, & des sentimens de tendresse que les feux de l'amour épurent. Pour lors il se forme en eux un contraste de douceur & de rudesse, qui nous paroîtroit sans doute aussi ridicule que celui de nos paysans amoureux; quoique dans le fond & l'un & l'autre ne soient ni plus bizarres, ni plus étranges que celui des gens de Cour. Le principe qui fait l'amour naît avec

(*a*) *Suet.* in *Ner.* C. 16.
(*b*) La *Mothe le Vayer* Œuvr. Lettre XXXV.
(*c*) *Nekebah*, C'est-à-dire, *perforata.*

avec les Sauvages comme avec nous : que ce principe ſe développe dans le cœur d'un Sauvage, d'un Européen & d'un Miſantrope, il ne différera jamais que dans la maniere de ſe développer. Le Sauvage Canadien, qui va ſe coucher auprès de ſa belle, en attendant qu'elle daigne éteindre l'allumette qu'il lui préſente, ne ſe trouve pas davantage en contradiction avec la raiſon, qu'un Européen élevé aux belles manieres du monde, qui dans un excès de galanterie diſtribue libéralement toutes les perfections de la Nature à ſa Maîtreſſe, & l'en dépouille enſuite avec la même facilité quand le feu de l'amour eſt éteint, ou que le (*a*) bourru de Moliere, qui, après une declaration conforme à ſon caractére, perd ſa férocité naturelle pour aſſurer ſa Maîtreſſe,

——— *Que ſon Amour la touche au dernier point,*
——— *Qu'il veut qu'il ait ſa recompenſe;*

mais qui ſe voyant enſuite trompé, (*b*) donne tout le ſexe au Diable pour l'amour des infidélités de ſa belle. En un mot le ridicule eſt égal en Europe & en Amérique. L'Ancien d'un Canton Iroquois danſe l'allumette d'auſſi bonne grace & tout auſſi galamment auprès d'une jeune Iroquoiſe, qu'un vieux Gentilhomme cajeole une tendron de quinze ans; & l'amour ne badine pas moins élégamment dans le cœur d'un *Boié*, que dans le cœur d'un Prélat. Le vieux Gentilhomme n'eſt donc pas en droit de ſe moquer de l'Iroquois, ni le Prélat du *Boié*: ils doivent ſe rendre juſtice; & convenir qu'ils ne différent que dans la maniere; mais la nature eſt toujours le peintre : ils doivent ſe dire à eux-mêmes que les idées que notre galanerie employe, nous charment par habitude & non par raiſon.

A l'égard de l'art d'aimer des Américains, par tout ce que j'ai dit, on comprend aſſez qu'il ne ſeroit guéres de notre goût. Cependant il a moins de régles, parce qu'il va droit au but. Mais ſi la ſimplicité de cet art permet de cueillir les roſes ſans peine, il ne les donne pas toujours ſans épines. Le galant fait les avances en Amérique, & la fille y marchande ſouvent comme ici. Toute la douceur qu'on trouve, c'eſt que la régle de cruauté n'eſt pas à beaucoup près ſi génerale que chez nous, & nous ſommes très-perſuadés que les bienſéances ſont mal gardées. L'Amour, qui connoît le terrain, n'attaque les Américains qu'avec les ſeules armes de la Nature. Pour eux ils ignorent l'art de rougir de leurs bleſſures, parce qu'ils n'y reconnoiſſent aucune honte : ils ignorent encore les langueurs & les délais que l'uſage a introduits chez nous, dans les diverſes méthodes établies pour guérir ces ſortes de bleſſures. L'uſage veut que le Sauvage & la *Sauvageſſe* ayent promptement recours au remède. L'idée que ces Peuples ont des filles, qu'ils regardent comme des terres vacantes & libres, qui doivent appartenir au premier occupant, facilite, comme on peut croire, la guériſon des bleſſures de l'amour, & par conſéquent eſt un grand obſtacle à cette galanterie délicate, qui chez nous occupe les plus beaux jours de la vie. Malheureuſement c'eſt à cette idée qu'il faut attribuer auſſi les affreux déſordres des Américains, & les infames proſtitutions des filles nubiles : proſtitutions pouſſées ſi loin (*c*) en certaines Provinces du *Pérou*, qu'il n'y avoit point de filles qui trouvaſſent mieux ni plûtôt à ſe marier, que celles qui étoient le plus diſſolues & le plus abandonnées à tout venant. Autrefois le Paganiſme admettoit ces impuretés en pluſieurs lieux de ſa domination : il ne les a pas abolies aux Indes Orientales, & même le Chriſtianiſme conſerve encore des traces honteuſes (*d*) de ces débauches, ſi oppoſées à la dignité de la Religion de Jesus-Christ.

C'eſt un uſage établi généralement chez les Peuples des Indes Occidentales comme chez ceux de notre Hémiſphére, que celui qui recherche une fille en mariage la demande au Pere; ſans quoi il n'eſt pas juſte qu'il l'obtienne. Il faut auſſi que le prétendant ait de l'induſtrie pour gagner ſa vie. Le premier uſage eſt conforme aux Loix naturelles, & l'autre a ſa ſource dans l'amour d'un pere pour ſes enfans. Le nom de Sauvages que nous donnons à ces Peuples, perſuade trop légerément qu'ils ont étouffé ces idées : on ſe trompe. Il s'en trouve d'aſſez brutaux pour n'en avoir conſervé qu'une légére apparence, mais aucun n'eſt aſſez dénaturé pour les avoir perdues abſolument. Il ſemble même qu'en général les Américains s'écartent moins que nous de ces deux uſages. Nous avons une infinité d'exemples d'enfans ſouſtraits par libertinage ou par d'autres motifs criminels aux volontés de leurs parens, de filles enlevées, de filles qui ſe font enlever, de mariages clandeſtins, & de mariages honteux, d'enfans qui s'uniſſent par les liens de l'hymen ſans aucune reſſource pour gagner leur vie & ſans avoir la volonté de s'en procurer : mais les Sauvages ne tombent-ils jamais dans ces fautes? Nous n'en ſavons rien. Il ſeroit aſſez difficile en cette occaſion de mettre des bornes tout-à-fait juſtes entre la conduite du Sauvage & celle de l'Européen. Cependant, s'il eſt permis d'ajouter foi aux Relations de nos Voyageurs, le Sauvage ſuit mieux que nous les régles que la Nature preſcrit à cet égard. Diſons même qu'il eſt moins en état de les violer que nous, n'étant pas environnés d'une infinité d'objets agréables & amuſans, qui offuſquent nos lumieres & quelquefois nous font oublier les plus communs préceptes de la vertu; qui ſe préſentent ſans ceſſe à notre imagination, & nous

(*a*) *Ecole des Maris.*

(*b*) *C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde.*
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur.
Et je le donne tout au Diable de bon cœur.

(c) *Hiſt. des Yneas du Pérou.*

(*d*) On ſait la licence de certains lieux deſtinés à R. à A. & ailleurs à tous les déréglemens de l'Amour.

nous désolent par leur présence importune quand la Nature & la Raison défendent de leur obéir; qui enfin nous encouragent à imiter ceux avec qui nous vivons : imitation vicieuse, mais dont on n'ose secouer le joug; parce qu'il est dangereux de se rendre ridicule en ne vivant pas comme les autres. Le grand art de la politesse c'est, dit-on, de se former aux usages établis de longue main, & pratiqués par les personnes que le rang distingue. Mais parmi ces usages, combien n'en voit-on pas de pernicieux, qui échauffent les passions, & qui les mettent sans cesse aux prises avec les devoirs de la Religion? Malheur au Misantrope qui s'avisera de les attaquer.

(a) *Il faut parmi le monde une vertu traitable;*
A force de Sagesse on peut être blamable.
La parfaite raison fuit toute extrémité.
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre siécle & les communs usages.

Le libertinage de notre siécle nous fourniroit d'excellens Commentaires sur ces maximes.

Voyons quelles idées les Américains se font de la nécessité du Mariage. Si le *savoir-vivre* nous oblige tous les jours d'adoucir la sévérité de la vertu, & nous permet de préférer l'usage du monde aux austérités de la sagesse, il n'en est pas ainsi des femmes. Il a plu aux hommes de les rendre esclaves d'un devoir qu'ils ont appellé honneur. Cet honneur ne se contente pas de leur défendre d'éteindre les feux de l'amour sans le secours de l'hymen, il leur défend encore de témoigner la moindre envie de se marier, ni de faire une déclaration d'amour dans les formes; il veut que ce sexe, beaucoup plus foible que le notre, dissimule la plus violente de toutes les passions. Que s'il se trouve des filles, qui, plus hardies que le commun de leur sexe, se délivrent quelquefois & avec un courage sans exemple de la captivité de cet honneur tirannique, découvrent généreusement les sentimens de leurs cœurs, envoyent des cartels d'amour à leurs amans, poussent leurs conquêtes avec rapidité, & non contentes de prendre les cœurs d'emblée (b) enlevent jusqu'aux personnes : si, dis-je, on trouve de tels exemples, ils ne feront jamais que des exceptions hardies à la regle que les hommes ont prescrite au beau sexe sur la pudeur. La rareté fait le mérite de ces exemples : mais toutes les filles peuvent-elles les imiter? Et ne sait-on pas que le sublime de l'art est toujours au-dessus des regles? Les personnes d'un caractere médiocre n'oseroient s'en écarter, elles se contentent de dérober au Public la connoissance des remedes qu'elles employent contre l'amour, & de s'écrier (c), en se plaignant de l'injustice des hommes,

Que votre bonheur est extrême,
Cruels Lions, sauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même!
Que j'envie un semblable sort!
Et que nous sommes malheureuses!
Nous en qui les Loix rigoureuses,
Punissent l'amour par la mort.

La conduite des Sauvages est plus grossiere sans doute, mais elle est cependant plus humaine que la nôtre. Comme ils ignorent entierement les regles de la bienséance, ils permettent au sexe d'aimer & de le déclarer : mais d'ordinaire une fille ne séche pas de langueur : on écoute ses soupirs, & le pere obéissant à l'instruction de la Nature fait passer au plutôt la fille entre les bras de l'époux. Une chose aide à marier promptement les jeunes Américaines, c'est la médiocrité du ménage. J'ai dit qu'un pere veut que le mari de sa fille ait de l'industrie : cette industrie se réduit à très-peu de chose. Un Sauvage n'a besoin d'autre gagne-pain que d'un arc & d'un carquois : son domicile est une cabane, les principales pieces de son ménage un branle, un boucan, & quelques peaux de castor. Croit-on qu'il faille beaucoup de soucis & de peines pour commencer un tel établissement? Les enfans naissent, la famille augmente : on la dresse à la fatigue. En attendant que les enfans soient en âge de gagner eux-mêmes leur vie, on court les bois pour leur trouver de quoi dîner, & comme il n'en coute que des courses, on est toujours assuré de trouver la provision à la pointe de la fléche.

Les préliminaires du Mariage durent au *Canada* pour le moins six mois, quelquefois un an, & pendant ce tems-là le galant, à ce que dit *Lescarbot*, « se peinturera le visage pour être » plus beau, & aura une robbe neuve de Castors, Loutres, ou autre chose, &c. » Mais les *Bresiliens*

(a) *Moliere* dans le *Misantrope*
(b) Ainsi que cela est arrivé à l'Auteur du Chef-d'œuvre d'un *I.*
(c) C'est Amaryllis qui parle ainsi dans une scene du Pastor fido traduite par l'Abbé *Regnier Des Marais.*

Bresiliens plus impatiens ne mettent aucune distance entre l'amour & le mariage. Dès qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de songer à s'en donner une : il parle aux parens de la fille, ou, si elle n'en a point, à ses amis, à ses voisins. S'ils l'accordent il la prend, & d'abord elle est sa femme ; s'il la refusent, il se retire & jette les yeux sur une autre : cependant on ne se tient pas à une seule.

(*a*) La prostitution des filles nubiles, en usage chez la plûpart des Indiens Occidentaux, met une différence infinie entre le goût des Maris Américains & la délicatesse des nôtres. Les premiers ne font aucun cas de cette virginité si estimée chez les Juifs, si recherchée par nos *gourmets* en amour, si peu connue encore des Medecins, & si difficile à garder. (*b*) Les Indiens Orientaux sont assez du goût des Américains sur cet article, & j'en parlerai dans la suite. Un droit seigneurial connu autrefois en plusieurs endroits de l'Europe, prouve que la virginité de l'Epouse n'appartenoit pas toujours au mari vassal. (*c*) On nous assure » que ce droit a subsisté en Ecosse long-tems après l'établissement du Christianisme, & que le Roi Malcolme II. » eut beaucoup de peine à abolir cette coutume : il fallut que les Epouses payassent au Seigneur . . . . . une certaine somme d'argent. On assure encore que les Gentilshommes Savoyars & Bourguignons ont joui long-tems du même droit, & que les Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Lyon » n'en ont pas été privés. Etoit-ce un motif de piété qui obligeoit de céder à ces Chanoines un droit que les Indiens Orientaux accordent à leurs Prêtres & à leurs Idoles ? Si tout le monde étoit du goût de celui qui a dit que le métier d'ôter la virginité à une fille est le métier d'un porte-faix, il y auroit de quoi justifier la coutume établie dans les deux Indes, & l'on pourroit dire qu'en laissant cueillir cette fleur à son Seigneur, le Vassal faisoit un vrai coup de Maître. Les Turcs jugent beaucoup mieux du mérite & de la (*d*) rareté du droit Seigneurial : loin de le céder à personne, ils espérent que leurs femmes ressusciteront Vierges, & redonneront en Paradis à la premiere entrevue qu'elles auront avec leurs époux, ce que ceux-ci leur ont ôté sur la terre. Ajoutons à cette coutume singuliere celle d'engager une femme pour un certain terme, autrefois en usage chez les Romains, & pratiquée aujourd'hui par les Chinois, laquelle n'est à tout prendre que le Concubinat connu de tous les Peuples du Monde, sans même en excepter les Chrétiens : la communauté des femmes établie (*e*) dans le Royaume de Calecut, & chez quelques Nations du Bresil ; l'essai & l'achat des femmes, l'un & l'autre permis (*f*) en quelques pays à ceux qui veulent passer sous le joug de l'hyménée d'une maniere qui ne les oblige pas pour toute leur vie ; la pluralité des maris (*g*), privilége, dit-on, accordé aux femmes en quelques lieux des Indes Orientales ; les Mariages des (*h*) Veuves condamnés dans l'Eglise Chrétienne primitive, malgré le précepte de S. Paul, qui déclare qu'*il vaut beaucoup mieux se marier que de brûler*, (du feu de l'incontinence) également

(*a*) On assure que ceux de Ceilan offrent civilement leurs filles & leurs femmes à leurs hôtes : mais, ajoute-t-on, il faut que l'hôte soit d'une qualité qui mérite cette courtoisie. *La Peirere* dans sa Relation d'Islande insérée au Tome I. du *Recueil de Voyages au Nord*, » nous dit que les filles Islandoises offrent aux étrangers qui n'ont pas de femmes, de » coucher avec eux . . . . . & que les Peres même présentent leurs filles aux étrangers ; que si leurs filles deviennent » grosses ce leur est un grand honneur. » Mais Arngrim Jonas auteur Islandois prétend que l'on calomnie ses Compatriotes.

(*b*) Les anciens Thraces ne croyoient pas que les galanteries de leurs filles fussent criminelles : mais étoient-elles mariées, on les observoit de près, & c'étoit un crime capital que de violer la foi conjugale.

(*c*) *Biblioth. German.* Tom. I.

(*d*) D'autant plus rare que sans avoir cette habileté prématurée dont *Quartille* se glorifioit dans *Petrone*, une fille peut perdre en plusieurs façons ce qui donne le droit Seigneurial au Mari. Il en est bien peu qui ne soient dupes sur l'article ; » dont, comme le-dit *Brantome*, aucuns sont ensuite très-» contens, & croient fermement qu'ils en ont en tout hon-» neur fait la premiere pointe, comme braves & déterminés » Soldats, & en font conte le lendemain matin . . . . . à » leurs compagnons & amis, & même possible à ceux qui ont » les premiers entré dans la forteresse sans leur sçû, qui en » rient à part leur saoul, & avec les femmes leurs maîtresses, » qui se vantent d'avoir bien joué leur jeu & leur avoir donné » belle. »

(*e*) Les Parthes & les Lacédémoniens pratiquoient le même usage, & le sage Caton ne dédaigna pas d'en donner un exemple à la République Romaine, en prêtant sa femme à l'Orateur *Hortensius* son ami. L'Auteur des *Lettres Historiques & galantes* cite une avanture fort semblable à celles-là, & *Brantome* rapporte dans ses *Mémoires des Dames Galantes*, l'exemple d'un vieux Mari qui permit à sa femme de faire l'amour & de lui donner un *Grand-Vicaire*, lui recommandant seulement de le choisir discret & modeste, & promettant de tenir comme siens les enfans qui naîtroient de ce commerce, d'où s'ensuivit » qu'elle peupla la maison de deux » ou trois petits enfans, où le mari, parce qu'il y touchoit » quelquefois . . . . . pensoit avoir part & le croyoit & » le monde & tout ; & par ainsi le mari & la femme furent » très-contens & eurent belle famille. « Croiroit-on qu'autrefois le sage Solon avoit ordonné par une Loi, que si la femme n'étoit pas contente de son mari, il lui seroit permis d'avoir recours à ses parens, & de se dédommager avec eux de la foiblesse de l'époux ?

(*f*) Dans le Pegu. Ces Peuples achetent les filles, à condition d'essayer leur humeur, leurs manieres, &c. Si l'on ne s'accorde pas, il est libre au Mari de renvoyer la marchandise essayée : les parens, qui sont les vendeurs, la reprennent & rendent l'argent, mais l'essayeur garde pour soi les enfans provenus de son essai. Les Esseniens, qui faisoient une Secte assez considérable parmi les Juifs, examinoit pendant trois ans si la personne qu'ils vouloient épouser étoit assez saine pour bien porter des enfans. Joseph L. 2. Ch. XII. de la guerre contre les Romains.

(*g*) Plusieurs *Naïres* du *Visiapour* appartiennent, dit-on, à une seule femme. Mais ne se trompe-t-on pas ? Il en est peut-être des *Naires* comme des Nobles Vénitiens, qui, au rapport de S. Didier, s'associent plusieurs ensemble pour entretenir une fille.

(*h*) Cette défense paroît naturelle. Suivant le cours de la vie humaine, on ne doit attendre la dissolution du Mariage qu'à 60 ou 80 ans par la mort de l'un ou de l'autre des conjoints. Qu'est-ce que l'Amour à cet âge, sinon un feu inutile ? Une vieille Veuve remariée est hors d'état de mettre des enfans au monde. Qu'elle aille donc se nourrir de pénitence dans un Couvent, qu'elle renonce de bonne grace aux fruits de l'amour pour ne penser désormais qu'à la régénération de son Ame. Rien de mieux établi que la regle des Américains du *Canada*. Leurs Sauvagesses ne trouvent plus de maris quand elles ont atteint leur septiéme année climactérique. Tout le passé n'est pour elles qu'un songe agréable : *encore me fait-il grand bien de m'en ressouvenir pour la derniere fois*, disoit dans *Brantome*, une vieille qui prenoit congé de son Ami, avant que d'aller en Religion.

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

Il

également pratiqués en Europe & en Asie. » Depuis que le mari est mort, jamais les fem» mes ne se remarient, ains font le deuil de ladite mort toute leur vie, & se teindent le » visage de charbon pilé & de graisse ; & à cela connoît-on qu'elles sont Veuves. » C'est ainsi que s'exprime le Capitaine Jacques *Quartier* (*a*) en parlant des femmes du *Canada*, mais pour les hommes ils prennent deux ou trois femmes. La polygamie est en usage dans toute l'étendue du Nouveau Monde, en Afrique & en Asie : après tout vaut-elle moins que le libertinage des maris qui ont des maîtresses & des concubines ? S'il est vrai qu'il naisse plus de filles que de garçons, les Peuples polygamistes suivent l'ordre de la Nature, qui ne fait rien sans dessein. Ils mettent à profit une infinité de filles, qui ne seroient d'aucune utilité dans le Monde. Mais qu'en cette occasion la Nature dise ce qu'elle voudra : la pureté du Christianisme nous sera toujours un motif d'éloignement pour la pluralité des femmes.

Lescarbot croit que les Sauvages Américains sont plus chastes que les Peuples de notre Hémisphere, & donne trois raisons de cette prétendue chasteté : la nudité, principalement celle de la tête, où la matiere qui sert à la génération prend sa source ; le défaut d'épiceries, de sel & de vin ; & l'usage du tabac. Si les Peuples de l'Amérique sont plus chastes que les autres, c'est qu'ils sont moins génés dans leurs amours, par les raisons que nous avons déja alléguées ; qu'ils se marient dès que la Nature commence à parler, & que la polygamie diversifie les objets de leur amour. D'ailleurs il y auroit de la contradiction à citer la continence des Américains, après ce que nous avons dit des prostitutions de leurs filles, & ce que l'on nous assure de plusieurs d'entr'eux, qu'ils sont fort sujets à la vilaine maladie qui suit les déréglemens de l'Amour. (*b*) Les Floridiens passent pour aimer pis que le sexe. A dix ou douze ans leurs filles ne sont déja plus pucelles. (*c*) Ils se servent de parfums, de distillations, de fomentations & d'autres moyens, pour forcer la nature à faire plus qu'elle ne peut. De leur côté les (*d*) Floridiennes employent le suc de certaines herbes pour des usages dont il est parlé dans les *Dames galantes de Brantome* & dans le *Tableau de l'Amour* du Sieur *Venette*.

Les Américains, (peut-être faudroit-il en excepter quelques Sauvages des Terres Australes, lesquels, au rapport des Voyageurs, n'observent aucunes regles) évitent trois degrés de parenté dans leurs mariages ; savoir celui du fils avec sa mere, du pere avec sa fille, & du frere avec sa sœur. Leurs contrats & leurs promesses de mariage ne tiennent qu'à leur parole, de même que leurs divorces ; & pour le douaire c'est une chose à peu près inconnue en Amérique. Solon & quelques autres Sages de la Grece ne vouloient pas qu'on dotât les filles : mais le motif de ces Sages n'a pas lieu chez les Indiens Occidentaux. L'indifférence que ceux-ci témoignent pour les richesses, est l'unique cause qui fait qu'ils se soucient peu d'un appât auquel la plûpart des maris se prennent chez nous : mais Solon avoit pour objet de conserver la paix & l'égalité dans les ménages des Atheniens ses Compatriotes. Il craignoit que cet usage de doter les mariées, pratiqué sans doute dès-lors chez la plus grande partie de leurs voisins, ne détruisît l'une & l'autre.

Passons aux devoirs des femmes. Je ne dis rien de la culture des terres qui chez les Américains est ordinairement du ressort des femmes, ni des soins du ménage, ni de celui qu'elles sont obligées de prendre de leurs enfans. Il n'est point de Pays au monde où l'on n'exige plus ou moins ces deux derniers devoirs des femmes, quelques bisarres que les usages y soient d'ailleurs. Je ne prétens donc parler que de la foi conjugale à laquelle les hommes assujettissent les femmes, sans prétendre s'y assujettir eux-mêmes. On nous assure que les Américaines sont assez fidelles à leurs maris, & qu'en général ces Peuples ont en horreur, & punissent même de mort, la débauche des femmes mariées, tandis qu'ils s'embarrassent fort peu des galanteries de leurs filles, ainsi que je l'ai déja dit. On sent assez combien cette idée est naturelle. Elle ne le seroit pas moins chez nous, si la Religion & la Raison n'y corrigeoient la nature, ou du moins si l'honneur du monde ne la contraignoit de cacher ses déréglemens. Disons même sans détours, que si l'on pouvoit supprimer l'honneur, on verroit une infinité de filles qui voudroient devenir Sauvages, & qui chercheroient dans un Célibat à la Bresilienne ce qu'elles souhaitent de trouver dans un honnête mariage. Quoi qu'il en soit, un Américain, nous dit-on, date du premier jour du mariage la vertu de son épouse, & se repose dès-lors sur sa foi, au lieu que chez nous le plus débauché de tous les hommes ne s'exposeroit pas volontiers à prendre pour femme une fille qui auroit fait le moindre faux pas ; quelqu'assurance qu'elle

Il n'en est pas en Europe comme en Canada, où les idées naturelles sont moins effacées, ou mieux suivies que chez nous. Nos vieilles Veuves, *qui*, selon l'expression de Brantome, *n'ont pas six dents en gueule*, se remarient comme les jeunes, & font sur le bord de la fosse un dernier effort pour arracher à l'himen ce qu'il n'est plus obligé de leur fournir. Le pis est que l'agonie de ces vieilles est si vigoureuse, que le jeune époux en est souvent dépeché en l'autre monde : mais cela n'empêche pas que dans les Pays de commerce l'arriere-saison des riches Veuves ne soit recherchée des jeunes gens d'une fortune médiocre. Finissons cette remarque, peut-être un peu trop badine, par une coutume singuliere, qui, selon *Brantome*, se pratiquoit de son tems en l'Isle de *Chio*. Toute femme qui prétendoit y rester veuve, étoit obligée de payer un tribut d'argent pour la vacance, & ce tribut s'appelloit *argomoniatique*. A Amst. . . . . . il faut payer une double taxe pour obtenir la permission de faire enterrer une vieille fille.

(*a*) *Lescarbot*, Hist. de la Nouvelle France.

(*b*) *Coreal*, Tome premier de ses Voyages.

(*c*) *Lescarbot* ubi suprà.

(*d*) Idem. Lisez dans les Mémoires du Comte de Rochefort l'effet que la pommade des filles de la Reine fit sur les levres d'un Gentilhomme.

qu'elle lui donnât de sa foi. Un Sauvage raisonne tout autrement. Il suppose qu'une fille peut faire de son corps ce qu'elle veut, parce qu'elle est libre. A-t-elle donné sa parole ? Est-elle engagée à celui qui en veut faire sa femme ? La voilà déchue du pouvoir que la liberté lui donnoit. Tel est le principe des Américains, & c'est là-dessus que peut être fondée leur jalousie qui, s'il est vrai qu'ils en ayent, n'approche pas de celle que nous connoissons aux Italiens & aux Espagnols ; puisque les Américains ne pratiquent ni verroux ni grilles pour mettre à couvert un honneur que toutes les forteresses de l'Univers ne sauroient défendre, quand une femme s'est résolue à le perdre ; qu'ils ne confient point à des Eunuques la garde des femmes ; & qu'enfin ils ignorent des moyens sans nombre, » dont s'aident (ainsi s'exprime (*a*) *Brantome*) les pauvres jaloux cocus, pour brider, ferrer, gêner & tenir de court leurs femmes, » qu'elles ne fassent le saut, bien qu'avec tous ces moyens ils y perdent leur escrime ; car quand » une fois les femmes ont mis ce ver coquin dans leurs têtes, ... le plus beau remede, » seure & douce garde que le mari jaloux peut donner à sa femme, c'est de la laisser aller en » son plein pouvoir. » Le Sauvage a recours au divorce, lorsqu'il a des preuves de son cocuage : après quoi la femme devenue libre & rendue à elle-même par la rupture des liens du Mariage, peut, dit-on, s'engager avec un autre Mari. La jalousie doit être forte quand le Cocu punit de mort l'infidelle. Le François a rarement recours au divorce & moins encore à la peine de mort, que les Loix du Christianisme n'autorisent point non plus que (*b*) celles des hommes : mais ce n'est ni l'amour de la Religion, ni la crainte des Loix qui arrêtent sa violence. Il prend le parti que lui dicte son humeur libre & volage : il paye sa femme infidelle en même monoie, & court les ruelles : plus raisonnable mille fois que les Cocus d'Italie (*c*), ces Argus mélancoliques qui ont sans cesse les yeux ouverts sur la cause prétendue de leur deshonneur.

A l'égard des devoirs des maris envers leurs femmes, les Américains ne les portent pas fort loin. Tout ce que j'ai dit ne prouve pas que leurs femmes soient d'une condition plus relevée que nos servantes : mais la jalousie dont je viens de parler les rend incomparablement plus esclaves en Orient qu'en Amérique. Pourroit-on imaginer rien de plus triste qu'une prison éternelle, où l'on est environné, servi, toujours épié par des Eunuques très-souvent noirs & affreux, où l'on est livré à des pensées criminelles (*d*) que l'oisiveté fait naître, & que le commerce du Monde dissiperoit bien souvent ? En vérité il faut convenir que la jalousie aime à s'aveugler. La Religion Chrétienne nous oblige à traiter les femmes avec de certains ménagemens que l'on n'a pas en Asie. L'Evangile nous ôte le droit (*e*) de vie & de mort sur leurs personnes : il nous prescrit l'humanité à leur égard, il veut que nous traitions comme nous-mêmes un sexe, avec lequel l'Alcoran permet d'agir comme de maître à valet. Je n'ignore pas qu'on trouve chez nous de grandes exceptions à la regle de l'Evangile, & que beaucoup de maris témoignent plus de mépris & de dureté à leurs femmes, qu'on n'en pourroit concevoir dans la conduite du mari le plus bisarre qui soit en Turquie ; que plusieurs autres ne sauroient comprendre qu'une femme épousée *en face d'Eglise*, soit autre chose qu'une bonne servante engagée solemnellement pour toute sa vie ; qu'enfin il en est plusieurs, qui, non contens de tenir leurs femmes dans l'esclavage & de leur refuser tout ce qui peut rendre la vie agréable (*f*), se plaisent à les exposer aux mépris des étrangers, leur ôtent le privilége que la nature leur donne de se faire respecter de leurs enfans, & se font une espece de mérite de les tourner en ridicule : mais la conduite de ces maris n'est pas moins méprisée des gens d'honneur, que celle des femmes coquettes & libertines. Les principes du Christianisme nous donnent également de l'aversion pour la dureté des maris, & pour le libertinage des femmes. La conduite des Américains est mieux suivie, & bien plus conforme à leurs idées. Suivant les Voyageurs, l'amitié que ces Peuples ont pour leurs femmes n'est pas une amitié d'égal à égal, mais elle ressemble à celle d'un Maître envers son valet ; c'est une amitié de support. Ils supposent qu'elles sont nées pour servir, & que tout ce qu'on doit faire c'est de leur pardonner leurs fautes. Cette amitié n'est donc établie que sur la nécessité de satisfaire aux besoins de la nature, & à l'obligation indispensable de conserver le genre humain. Dès que ces motifs cessent, on nous assure que leur amitié cesse aussi ; & c'est pour cela, continue-t-on, que les vieilles femmes sont regardées comme une marchandise de rebut. Il faut pourtant convenir qu'il est étonnant qu'avec de tels principes les Coquettes soient aussi rares dans le Nouveau Monde, qu'elles sont communes dans le nôtre.

Je finirai ces remarques par les sentimens de divers Peuples sur les bâtards. Nous les rendons en quelque façon responsables du crime de ceux qui leur ont donné la vie, & les méprisons

(*a*) *Mémoires des Dames galantes.*

(*b*) Il y a des exceptions à faire. L'adultere prouvé d'une femme est puni de mort en Suisse.

(*c*) *A Paris ce n'est pas comme à Rome ;*
Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot ;
Et le Cocu qui rit pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal. La Fontaine.

(*d*) C'est ce qui a fait dire à *Laberius*, qu'une femme qui est seule n'a que de mauvaises pensées, *Mulier, quæ sola cogitat, malè cogitat.* Ajoutez-y ce que dit Ovide, *casta est quam nemo rogavit*, & vous aurez une idée complette de la maniere dont pense une femme, renfermée par un jaloux.

(*e*) Les anciens Romains traitoient fort durement leurs femmes ; ce qui pouvoit être un effet de la grossiereté des premiers tems de la République.

(*f*) M. S. P. à La H. mort en 1731.

fons comme s'ils étoient criminels eux-mêmes. Mais fi tout ce qu'on a écrit des filles Américaines eft véritable, les bâtards du Nouveau Monde ne doivent point être expofés à des diftinctions défagréables. Cependant quelques (a) Peuples de l'Amérique font, à ce qu'on affure, fi jaloux de la pureté du fang, qu'ils excluent de la fucceffion Royale celui qui chez nous feroit le véritable héritier, & appellent au contraire le fils de la fœur à la fucceffion. Ils en ufent de même pour les autres héritages. Comment conciliera-t-on ces idées? Quoi qu'il en foit, la Religion Juive excluoit autrefois les bâtards du facerdoce, & (b) l'Eglife Chrétienne a cru devoir fuivre fon exemple. Mais quelques autres Religions ne les traitent pas fi rigoureufement, & l'on affure que chez les Mahometans les enfans qu'une Mahometane (c) conçoit pendant le voyage de la Mecque font reconnus pour légitimes, & adoptés dans la race de Mahomet, avec le privilege de porter le turban verd, comme véritables enfans de ce Prophéte. Tel eft l'effet de la dévotion fur le cœur d'un Mufulman: elle le porte à (d) donner un caractére de fainteté à ce qui pourroit en d'autres tems réveiller toute la fureur de fa jaloufie. Qu'on mette quelques Chrétiens dans un pareil cas, peut-être iront-ils auffi loin que les Mufulmans. A l'égard de l'antiquité, elle n'a pas toujours eu de l'averfion pour les bâtards. On a fort bien remarqué le Cocuage perpétuel de fes Dieux, & que fous le regne du Paganifme le Ciel étoit peuplé de bâtards. Il étoit jufte que le défaut de naiffance dans les Dieux & les demi-Dieux excufat celui des hommes, mais loin de s'en eftimer moins pour être d'une naiffance fufpecte, quelques fameux Conquérans ont voulu, à quelque prix que ce fût, paffer pour bâtards des Dieux: Plufieurs grands hommes de l'Antiquité fe font contentés de l'être des demi-Dieux, ou des Nymphes: & c'étoit alors comme qui diroit aujourd'hui dans la Religion Chrétienne être le bâtard d'un Saint ou d'une Sainte. N'oublions pas l'expédient que prirent les Lacédémoniens épuifés d'hommes par les guerres violentes qu'ils eurent à foutenir contre les Mefféniens. Ils envoyerent de jeunes gens à leurs femmes, permirent à leurs filles de coucher avec leurs efclaves, autoriferent les premiers venus à vivre à difcrétion avec elles. S'il eft vrai que les premiers plaifirs de l'amour foient très-fouvent plus propres à donner des Citoyens à l'Etat, que ceux du Mariage, on ne doit point être furpris que les bâtards iffus du commerce illégitime des Lacédémoniens ayent été affez puiffans pour aller fonder Tarente dans un des ~~plus beaux Pays de l'Italie. Il eft vrai que~~ les Lacédémoniens mirent dehors ces bâtards: mais ils n'étoient point en droit de leur reprocher la naiffance, ni de les chaffer de leur patrie. Nos idées ne font plus les mêmes: nous penfons mieux que les Anciens, fans vivre pourtant avec plus de retenue, mais nous ne fouffririons pas que l'on fît chez nous des recrues de bâtards. De telles levées tireroient à conféquence & dépeupleroient les Provinces. Il vaut mieux paffer le mal fous filence, & fe fupporter mutuellement dans le mariage.

(e) *Le nœud d'hymen doit être refpecté,*
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez vous de maniere & de forte,
Que le fecret ne foit point éventé.

CHAPITRE ONZIEME.

De la maniere de vivre des Américains.

IL ne faut chercher ni luxe ni délicateffe dans la maniere de vivre de ces Peuples. Leur vie eft l'image de celle des premiers fiécles du Monde, de ces tems où l'on ne vivoit que de légumes, de glans, & de fruits. Il n'eft pas plus furprenant qu'ils fe paffent d'une infinité de chofes connues chez nous, qu'il l'eft que nous ne puiffions nous en paffer: mais entrons un peu dans le détail. Avant la venue des Européens, les Américains ne connoiffoient pas l'ufage du pain dont nous nous fervons. Ils féchoient & broyoient enfuite des racines qu'ils réduifoient en une pâte dont ils faifoient fouvent des gâteaux. Ils cuifoient cette pâte de plufieurs manieres différentes. C'étoit, felon l'occurrence, ou de la bouillie, ou de la farine: mais s'il falloit fe préparer à la courfe, à la chaffe, ou à la guerre, ils faifoient durcir cette pâte pour s'en fervir en voyage, comme nous nous fervons de bifcuit. Tous ces ufages durent encore chez les Sauvages. Quelques-uns de ces Peuples ont celui du Maïz, qui eft une efpéce

(a) A la *Virginie* & au *Canada*. Cela fe pratique auffi à *Cochin* & dans le Royaume de *Lowando* en Afrique. Voy. la troifiéme *Differtation fur les Voyages* à la tête du *Recueil de Voyages au Nord*.

(b) L'Eglife Catholique. Les Proteftans ne feroient aucune difficulté de recevoir un Miniftre bâtard.

(c) Un Mufulman ne doit point avoir de commerce avec fa femme pendant le pélérinage de la Mecque. Citation qui fe trouve dans la Mothe le Vayer. Lettre 43. au Tome premier de fes Œuvres in-folio.

(d) Les Defcendans de Mahomet font révérés comme des Saints.

(e) La Fontaine dans fes Contes.

espéce de grain qu'ils mangent ordinairement roti, & c'est ainsi (a) que les Juifs & plusieurs autres Peuples de l'Antiquité mangeoient autrefois le blé. La nourriture des premiers Romains approchoit beaucoup de la simplicité de celle des Indiens Occidentaux. D'abord ils vécurent comme eux de bouillie & de racines, que la main même d'un Général d'Armée ratissoit & cuisoit sous la cendre du foyer. Dans la suite, & long-tems après la fondation de la République, ils apprirent l'usage du pain.

A l'égard des autres alimens des Américains, ils consistent en fruits de la terre, en gibier, & en poisson, sans autre sauce que l'appétit; car ils ne connoissent ni ragouts ni autres apprêts, & même on nous assure que les Peuples de l'Amérique Septentrionale (b) ignorent entiérement l'usage du sel, dont les Anciens faisoient un cas si extraordinaire, qu'ils l'ont appellé divin. Ceux-ci ne l'oublioient ni à la table ni à l'Autel, & faisoient souvent leur repas d'un morceau de pain & d'un peu de sel. Pour remédier à la corruption des viandes, les Sauvages de l'Amérique les boucanent ou les séchent au Soleil; ce qui revient à l'usage de les fumer, qui est fort commun en Allemagne.

Pour ce qui est de la boisson des Américains, il faut d'abord la considérer dans toute sa simplicité La nécessité fait avoir recours à l'eau, & le plaisir au vin, ou à quelque liqueur équivalente. Le breuvage le plus naturel, & le seul que nos premiers peres ayent connu, c'est l'eau. Le vin & les autres boissons fortes ne furent inventées qu'après le déluge. Cependant l'établissement de ces boissons artificielles ne fit pas oublier sitôt l'usage de l'eau, & les Héros eux-mêmes en buvoient souvent à leur ordinaire, comme on peut le voir dans *Homere*. Les Sauvages de l'Amérique en usent aussi; mais comme cette boisson froide n'est pas capable d'exciter la vivacité, & ne réveille ni la joie ni l'appétit, il n'est pas étonnant qu'ils ayent inventé des liqueurs fortes, parmi lesquelles il n'en est pourtant aucune qui ait du rapport à celles qui sont en usage en Europe. Le *Caouin* des Bresiliens étant un extrait de Maïz, pourroit peut-être se comparer en quelque façon à l'*eau-de-vie de grain*, & au suc de geniévre dont la populace s'enyvre en Hollande, si la maniere dont le breuvage Bresilien se fait n'étoit entiérement différente. Quoiqu'il en soit, les Indiens Occidentaux font avec leurs boissons fortes les mêmes excès, que les Peuples de notre hémisphere font avec le vin, &c. Le Bresilien noye ses chagrins, & trouve une source intarissable de consolations dans le *Caouin* comme nos buveurs dans le vin. Un Floridien qui s'enyvre de son *Casiné*, y cherche tout le plaisir qu'un matelot Hollandois cherche dans le jus de geniévre, & s'étourdit à la guerre avec le secours de cette liqueur, comme nos Soldats avec de la poudre à canon détrempée dans de l'eau-de-vie, quand il faut monter à l'assaut. Les Orientaux font un pareil usage du suc d'opium. On observe que les Américains n'ont pas moins de penchant à l'ivrognerie que plusieurs Nations Européennes, & si l'on en croit (c) les Relations, un buveur de la Floride mettroit hors de combat le plus assuré buveur d'Allemagne & le plus déterminé Suisse. Ils tiendroient tête aux Héros des premiers tems, qui buvoient dans des gobelets d'une grandeur si demésurée, qu'un jeune homme n'en pouvoit soutenir le poids: ils ne craindroient pas ces vastes coupes de Russie, qu'un étranger est obligé de vuider jusqu'à la derniere goûte, dût-il après cela coucher sous la table; & si les *Boiés* de la Virginie & de la Floride soutiennent avec intrépidité la force de leur *Casiné*, plusieurs de nos gens d'Eglise ne témoignent pas moins de bravoure aux vendanges de Bacchus. A l'égard des Américaines, leur ivrognerie ne céde guéres à celle des hommes. Nos Européennes ne sont pas tout-à-fait exemtes de ce défaut. On accuse les femmes du Nord d'aimer les breuvages forts: les Angloises boivent à l'excès du *Punch* & des biéres fortes: les Hollandoises ne boivent pas moins volontiers le vin doux & l'eau-de-vie, & ni les unes ni les autres ne regardent pas le cabaret comme un rendez-vous qui soit indigne de leur sexe. Même les Dames Françoises ont presque perdu la coutume de tremper leur vin, & semblent vouloir s'accommoder de la violence d'une liqueur que les Romains défendirent long-tems à leurs femmes à cause des suites fâcheuses auxquelles l'yvresse pouvoit exposer leur honneur. En effet il est bien difficile que la vertu ne s'égare dans les fumées de Bacchus: le vin dissipe la honte, & donne du courage à l'amour, il couvre d'un voile agréable ces scrupules que la tempérance montre trop à découvert. Toute l'éloquence, toute la finesse d'une déclaration d'amour faite de sens froid, ne vaut pas la hardiesse qu'inspire le vin.

Esperez peu de vos discours,
L'Amour ne céde pas toujours
A l'ardeur la plus raisonnable.
Souvent en buvant de bon vin,
On trouve le plus court chemin,
Pour rendre la belle traitable.

Il faut avouer que les manieres simples & grossieres des Sauvages, si éloignées par conséquent de

(a) *Ruth.* Ch. 2. v. 14.
(b) *Lescarbot.*
(c) *Lescarbot, Coreal, &c.*

de cette politesse qui nous est devenue presque naturelle, ne font pas concevoir une belle idée de leurs festins. Ils mangent très mal proprement & avec les doigts, n'ayant d'autre couvert que le pavé sur lequel ils marchent, sans s'essuyer ni la bouche, ni les mains. Ils donnent à chaque convié la portion qui lui revient du repas, (a) & c'est ainsi qu'en usoient autrefois les anciens Grecs. Ils ignorent l'usage des fourchettes & des serviettes, mais comme la bouillie est un de leurs principaux alimens, la nécessité leur a appris à faire (b) des cuilliers qui imitent fort imparfaitement les nôtres. Des Relations nous parlent aussi (c) de certaines buchettes dont quelques-uns de ces Peuples se servent au lieu de fourchettes, pour porter la viande à la bouche; ce qui a du rapport aux petits bâtons (d) dont les Chinois se servent au même usage. A peine les Américains avoient-ils celui de couper les viandes: avant la venue des Européens chez eux, ils les déchiroient sans autre façon. (e) En quelques endroits de l'Amérique Septentrionale celui qui donne le repas ne mange point, & ne s'occupe qu'à servir ses hôtes: en d'autres il chante jusqu'à ce que le repas soit fini, & s'il ne fait pas l'office de chantre, il en donne la commission à quelque personne de sa dépendance. On convient sans peine que toutes ces manieres sont si grossieres, qu'il est difficile de ne pas les traiter de sauvages: cependant notre ancien Monde peut en montrer de fort semblables à celles du nouveau Monde. On nous assure (f) que les Chinois n'assistent point aux repas qu'ils donnent: les Perses, nous dit-on encore, ne se servent pas de couteaux à table, & présentent les morceaux tout taillés à ceux qu'ils ont invités. Mais laissons les manieres des Peuples qui sont éloignés de nous, & cherchons en Europe des exemples de cette grossiereté que nous avons trouvée dans les Sauvages. Il n'y a pas encore long-tems que les Hollandois ignoroient l'usage des napes & des serviettes: un linge bleu faisoit le tour de la table, & passant de main en main étoit seul destiné à essuyer la bouche & les doigts des Convives. Ce peuple ne connoissoit d'autre fourchette que les doigts, qui souvent même servoient encore & de cuilliers & de couteaux. Il est vrai que l'excessive propreté, dont les Hollandoises se piquent chez elles, étoit en partie la cause de la dégoûtante simplicité de leurs repas: mais ce motif ne rend la simplicité Hollandoise ni plus aimable ni plus digne d'être imitée, que celle que nous connoissons aux Américains. J'observerai en passant, que les Cuisiniers François ont donné aux Hollandois, & à toutes les Nations de l'Europe, d'excellentes leçons sur le bon goût & sur les apprêts. Les principes auxquels on les a formés ne se perdront pas sitôt.

Les Anciens avoient des festins religieux, les Sauvages en ont de pareils: il s'y agit souvent de préparatifs de guerre, qu'ils accompagnent toujours de quelques Cérémonies religieuses. Ces festins sont aussi mêlés de chansons à l'honneur de leurs Dieux & de leurs Héros, & de malédictions contre l'ennemi. Nous ne pratiquons plus aujourd'hui de semblables cérémonies: mais nous remarquerons que les Allemans (g) traitoient autrefois de la guerre & de la paix dans leurs festins. Nous ne trouvons rien dans les nôtres, qui se ressente de la piété que l'on attribue à ceux des Anciens, si ce n'est la solemnité de certains jours, qui souvent nous excite à boire & manger avec nos amis pour des desseins bien différens de ceux que la piété doit inspirer. Mais après tout qui nous assurera qu'il y ait eu beaucoup de Religion dans les festins religieux des Anciens? Défaisons-nous de cette prévention qui nous aveugle sur le mérite de l'Antiquité, & nous fait parler avec entousiasme de la vertu de nos Ancêtres. Les préliminaires du repas étoient autrefois pour les Dieux; on leur sacrifioit, on leur faisoit des libations, on leur adressoit des prieres. Un signe de croix, un *Benedicite* font les préliminaires des nôtres. Chez les Allemans les prieres de table sont assez bien proportionnées à la longueur de leurs repas.

Au *Canada* les femmes (h) ne mangent point avec les hommes: elles s'assemblent dans un endroit séparé. Cet usage s'observe aussi en Espagne & en Italie, mais par des motifs qui peut-être sont inconnus au *Canada*. Le François plus raisonnable, & presque le seul au monde qui naisse avec des manieres libres & aisées, fait peu de cas de la bonne chere, si les Dames ne sont de la partie. Les Gaulois leurs prédécesseurs avoient les mêmes égards pour le sexe: & les Allemans, que l'on accuse à tort de n'avoir du goût que pour le bon vin, admettoient aussi les femmes à leurs festins, comme les anciens Gaulois. Les uns & les autres les admettoient encore aux Conseils. Mais les premiers Romains, nés pour les conquêtes, & uniquement occupés à celle de l'Univers, méprisoient tout ce qui ne portoit pas le nom de Soldat & traitoient avec beaucoup de dureté leurs femmes & leurs enfans. La galanterie ne s'introduisit qu'avec le luxe dans la République, & le beau Sexe ne fit l'honneur des festins de Rome, qu'après que les Romains eurent commencé de perdre leur humeur guerriere, & pour ainsi dire eurent quitté Mars pour servir l'Amour. Les Hollandois font des parties de plaisir avec les Dames, comme si elles n'y étoient pas présentes, rien de plus commun chez eux que de voir les hommes séparés des femmes dans un même appartement. On s'y voit, on s'y regarde, mais on ne s'y communique pas, & le galand quitte sa maîtresse avec autant de respect & de gravité, que s'il ne la connoissoit

(a) *Feithii Antiq. Homeric.* L. 2.
(b) *Lescarbot.*
(c) *Relation de la Louisiane.* Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord.*
(d) *Mémoires de la Chine par le P. le Comte.*
(e) *Lescarbot* ubi sup.
(f) *La Moth le Vayer.* Lett. 94. Tome II. de ses *Œuvres* in-fol.
(g) Les anciens Perses avoient la même coutume.
(h) *Lescarbot* ubi sup.

connoissoit point. Le principe qui sépare les Sauvages d'avec les femmes, n'est pas à beaucoup près le respect. C'est au contraire le mépris; c'est un air de supériorité qu'ils se donnent sur un sexe qu'ils ne croyent fait que pour leur usage. Peut-être que dans son origine, le principe des Hollandois n'étoit pas trop éloigné de celui des Sauvages du *Canada*. La fierté brusque des premiers me persuade que les hommes s'y croyoient autrefois supérieurs aux femmes, & l'idée grossiere qu'ils ont de la liberté ne leur permet guéres de se gêner aux égards que la politesse demande ailleurs pour les Dames. Pour prouver en quelque façon ce que je viens d'avancer ici touchant cette supériorité, voyons la signification du mot, qui, en langue Hollandoise, désigne une femme mariée. On ne peut le traduire en François que par ces deux-ci (*a*) *femme Domestique*. Quoiqu'il en soit, on auroit tort maintenant d'attribuer aux Hollandois du mépris pour le beau Sexe: on voit au contraire qu'ils font de leur mieux pour perdre le caractere dominant de leur Pays, mais pour l'effacer entiérement, il faudroit corriger l'éducation de la jeunesse. Car après tout il est certain que la maniere dont elle est élevée, éloigne les garçons des filles, parce qu'on ne leur enseigne pas le moyen de les fréquenter avec politesse. De-là il résulte qu'en matiere d'amour ils ne savent que ce que (*b*) le fils de frere Philippe ne pouvoit ignorer à vingt ans (*c*). D'autre côté les jeunes filles peu accoutumées à voir des hommes, ignorent parfaitement l'art de se défendre contre leurs ruses, & tombent dans leurs filets avec une facilité qui prouve le peu d'expérience qu'elles ont de la légéreté des hommes. Il seroit difficile de trouver un Pays où le Sexe fût plus naïf & plus ingénu en amour, ni qui se persuadât mieux qu'un conteur de fleurettes vise directement au mariage.

On nous assure que les Sauvages Américains observent exactement entr'eux les devoirs de l'humanité. Peu jaloux de l'abondance des biens, ils se partagent mutuellement leur chasse & leurs provisions, sans se charger des soucis qui rongent ailleurs les hommes, & qui les allarment si fort quand ils jettent les yeux sur l'avenir, qu'on peut dire d'eux avec raison ce que le Chevalier de Cailli a dit d'un Avare,

Qu'ils veulent avoir dequoi vivre après leur mort.

» Les Sauvages, dit (*d*) *Lescarbot*, que j'ai déja cité si souvent, ont cette charité mutuelle; » laquelle a été ravie d'entre nous depuis que le mien & le tien ont pris naissance. Ils ont » l'hospitalité, propre vertu des anciens Gaulois, lesquels contraignoient les passans & les » étrangers d'entrer chez eux & y prendre la réfection «. On peut dire à la louange des François, qu'ils sont les véritables imitateurs de l'hospitalité des anciens Gaulois; car il n'y a point de Nation qui ait (*e*) plus d'égards pour les étrangers. Les Allemans ont hérité de leurs Ancêtres ce caractere si digne de l'humanité, & si estimé chez les premiers hommes, que chacun se faisoit dans les anciens tems un devoir de loger les étrangers & les Voyageurs. On nous dit encore que les anciens Grecs, & les Romains après eux, avoient la coutume de serrer avec soin pour les étrangers une portion de ce qui se desservoit de leur table. Les Loix Judaïques recommandoient aussi fort expressément d'avoir de la charité pour les étrangers.

Lorsque les Sauvages de l'Amérique Septentrionale s'assemblent pour des affaires publiques ou particulieres, l'ouverture des délibérations se fait par la pipe. Il faut avouer que l'usage du tabac n'est pas moins commun en Asie qu'aux Indes Occidentales. Les Turcs en font leurs délices, & même la passion de ces Musulmans pour le tabac est si grande, (*f*) qu'on voit quelquefois des Turcs empalés pour leurs crimes demander aux passans une pipe de tabac. il y a plus de cent cinquante ans que cette plante fut connue en France sous le nom d'*herba Medicæa*, & ensuite sous celui de *Nicotiane*. Depuis ce tems-là elle s'est établie par toute l'Europe, & vraisemblablement l'usage s'en continuera jusqu'à la consommation des siécles. Les Anglois, & les Hollandois surtout, ont la coutume d'offrir la pipe à ceux qui les viennent visiter. Je ne m'étendrai pas davantage sur le mérite d'une plante qui n'est pas ennemie du vin, & qui n'entretient pas moins agréablement la méditation des gens de lettres, que l'indolence des fainéans. *Lescarbot* écrit que les Sauvages du *Canada* soutiennent quelquefois la faim pendant huit jours par le moyen de la fumée du tabac.

CHAPITRE

(*a*) *Huisvrou.*

(*b*) Voyez les *Contes* de la *Fontaine*.

(*c*) On peut dire d'eux, sans vouloir choquer les particuliers, qui peuvent faire exception à ce défaut général de la Nation.

Qu'ils sont très-neufs hors la boutique,
Et quelque peu d'Arithmétique.

(*d*) *Histoire de la Nouvelle France.* Tout ce que dit cet Auteur des Américains Septentrionaux se peut dire aussi des Méridionaux.

(*e*) On peut ajouter, & qui en soit plus mal payée.

(*f*) *Thevenot* dans ses Voyages.

CHAPITRE DOUZIEME.

De leurs Maladies, & de la Méthode qu'ils employent à les guérir.

LEs Américains ſe guériſſent très-ſouvent de leurs maladies par un exercice violent. Cette méthode eſt fort agréable à la Nature : c'eſt par le mouvement du corps qu'elle ſe débarraſſe de pluſieurs ſuperfluités dangereuſes, qu'elle briſe les particules groſſiéres qui embarraſſent le ſang, & qu'en lui rendant la fluidité néceſſaire, elle lui aide à diſſoudre par la liberté de la circulation les humeurs épaiſſes qui le corrompoient. Rien n'eſt plus ſimple que ces principes, le deſir de vivre & de conſerver ſa ſanté enſeigne ces raiſonnemens ; mais cependant ils ſont dus à une expérience réitérée, que les Américains ont acquiſe inſenſiblement comme nous. Il eſt certain que le ſeul exercice du corps feroit chez nous plus de cures que les plus habiles Médecins n'en peuvent faire avec leurs formules & leurs recettes, ſi l'on ne ſe livroit à la molleſſe, & ſi la crainte de la mort n'ôtoit chez nous la force & le courage aux malades. L'exercice continuel de nos Artiſans les garantit de beaucoup d'infirmités, auſquelles ils ſe verroient expoſés, s'ils avoient le loiſir d'être malades. Il ne faut donc pas être ſurpris que les Américains toujours actifs ſoient plus ſains & plus vigoureux que nous.

Les Floridiens ont l'uſage des vomitifs comme nous ; mais ils ne les employent guéres que dans les grandes maladies. Ils ſcarifient les parties attaquées de rumatiſme. Les Breſiliens & ceux de la Nouvelle Andalouſie ont auſſi l'uſage des vomitifs : mais ils ſe guériſſent des rumatiſmes par la friction. L'exceſſive chaleur du jour, & la grande fraîcheur des nuits aſſez ordinaire en ces Climats Méridionaux, peuvent avoir apris à ces peuples l'utilité de la friction. » Quelque ridicules que nous paroiſſent les uſages des Américains dans la cure des maladies, » il faut ſuppoſer qu'il y a quelque raiſon légitime qui les autoriſe «. C'eſt ainſi que s'exprime *Coreal*. Les Breſiliens font faire de longues diettes à leurs malades, & défendent leur méthode par cet Aphoriſme, *qu'il faut tuer le mal par la faim*. Les Américains obſervent encore de faire ſuer leurs malades. Nos Médecins, tant les anciens que les modernes, ont converti en ſyſtêmes toutes ces pratiques différentes, que la ſeule expérience autoriſe chez divers Peuples du vieux & du nouveau Monde. Les Péruviens ne ſe ſervoient que de ſimples pour la guériſon de leurs malades : mais pour les fluxions & généralement pour les maladies externes, ils employoient ou le feu naturel, ou le feu artificiel, reméde connu autrefois des Egyptiens, qui l'employoient non ſeulement dans les fluxions & les rumatiſmes, mais même dans les maladies les plus dangereuſes. Les Maures employent auſſi le feu dans leurs maladies, & ſurtout pour guérir des maux de tête.

On ſait aſſez que les hommes les mieux conſtitués ſont expoſés à des maladies fâcheuſes ; qu'un ſimple atome peut cauſer des maux incurables, & qu'enfin nous naiſſons (a) avec de malheureuſes diſpoſitions à des infirmités ſans nombre. Il ne faut que jetter les yeux ſur la Deſcription anatomique du corps humain, pour voir que la vigueur de l'homme, ſa capacité, ſes lumiéres, ſon intelligence ne tiennent à rien, & que la délicateſſe des reſſorts qui le font agir eſt infiniment plus merveilleuſe que celle de la plus parfaite de toutes les montres. C'eſt cette délicateſſe qui a fait dire que le paſſage de la ſanté à la maladie eſt imperceptible, que la vie & la mort ſe touchent, que la mort naît avec l'homme ;

> (b) *Qu'il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,*
> *Qu'il périt en détail imperceptiblement.*

A conſidérer l'homme dans cet état de miſére, il y aura lieu de s'étonner qu'il puiſſe réſiſter ſeulement la moitié d'un ſiécle à des fatigues infinies : cependant il les mépriſe, il s'y expoſe, il ſe défend courageuſement contre les maux qui l'environnent, & prolonge même ſa vie au-delà des bornes étroites qui lui ſont preſcrites. Mais ce n'eſt point à la Médecine qu'il doit ſa vigueur, c'eſt à des travaux ſans ſoucis, à une vie uniforme, à cette tranquilité dont nous ſommes privés malgré nos lumiéres, & que la ſimple nature accorde aux Américains. Il la doit enfin à cette heureuſe indifférence pour des biens ſouvent inutiles, ou qui ſont à charge à celui qui les poſſede ; indifférence qui ne ſe trouve guéres que chez les Sauvages. Les Voyageurs nous apprennent que par ce moyen ils vivent ſains & robuſtes juſqu'à cent ans & même bien au-delà. (c) *Leſcarbot*, après avoir dit que les Américains Septentrionaux vivent ordinairement cent quarante ou cent ſoixante ans, ajoute, *qu'en tout âge les Sauvages de la Nouvelle France ont toutes leurs dents*, ce qui eſt peu connu chez nous paſſé cinquante ans. Il ne l'eſt guére plus de vivre au-delà des ſoixante. Ni les Cours des Princes, ni les Bourgeois même ne peuvent produire que peu d'exemples de perſonnes qui parviennent à quatre-vingt ans ; mais on trouve beaucoup

(a) *Totus homo à naturâ morbus*. Les principes, qui donnent la vie, portent leur corruption avec eux, &c. *Gui Patin* a dit des choſes curieuſes ſur cette matiére dans ſa Theſe : *Eſt-ne totus homo à naturâ morbus?*

(b) *Mad. Des-Houlieres.*

(c) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

beaucoup de personnes de cet âge à la campagne, dans les bois & dans les montagnes, où les passions & les plaisirs ne pénétrent pas si facilement. Le Nord de l'Europe, les montagnes de la Suisse, & quelques Provinces de France nous fournissent aussi des exemples d'une longue vie, ce qui cependant est fort au-dessous de ce que les Relations du Nouveau Monde nous apprennent de la vieillesse vigoureuse & de la longue vie des Américains.

Les Prêtres Médecins des Sauvages employent souvent les charmes & les enchantemens pour la guérison de leurs malades. Nous avons parmi nous un ordre de gens qui abuse de la crédulité du vulgaire, par une méthode assez semblable à celle de ces Imposteurs Américains. (*a*) Les Ensalmistes, ou plutôt les Anselmistes, se vantent de guérir les playes par les paroles: les *Salutadores*, c'est-à-dire *Salueurs*, font accroire aux Espagnols qu'ils ont la même vertu par le nom de Sainte Catherine; d'autres en Italie guérissent la morsure des Serpens au nom de Saint Paul, d'autres au nom de Saint Hubert. Il seroit inutile de donner ici le détail d'une infinité de moyens superstitieux que l'on a mis en œuvre pour guérir les maladies. Les uns sont abolis, les autres subsistent encore, & trouvent du crédit chez le Peuple. Quand ces pratiques ridicules seront détruites, il s'en élevera de nouvelles sur leurs ruines. Les Anciens sont tombés avant nous dans les mêmes extravagances, & nous nous en moquons aujourd'hui. L'Amérique pourroit nous en reprocher de pareilles.

Les Sauvages font quelquefois parade de leur constance. (*b*) Ils prennent des charbons allumés & les mettent sur leurs bras: (*c*) ils se font des incisions, &c. Sans alléguer des exemples de cette nature, l'Histoire de la découverte des Indes Occidentales sera un monument éternel du courage de ces Peuples idolâtres au milieu des tourmens que le zèle des Espagnols leur faisoit souffrir pour les attirer, disoient-ils, à la foi de JESUS-CHRIST. Les pénitences, les austérités, & la discipline du Mexique, du Pérou, de la Virginie, &c. se trouvent aussi dans les Cultes anciens & modernes. Surtout la discipline des jeunes gens des Pays que je viens de nommer est très-remarquable; mais le noviciat des Capucins & celui de la Trape ne le sont pas moins. Si nous passons aux Mahométans, nous trouverons chez eux des recrues de Fidéles qui souffrent des tourmens presque inoüis par ce faux principe de Religion qui ne ruine que le corps, mais qui ne déracine point l'orgueil. Les anciens Lacédémoniens éprouvoient à l'Autel de Diane la patience de leurs enfans. Pour faire leur noviciat, les jeunes garçons qui avoient atteint 15 ou 16 ans se fouettoient tout nuds, jusqu'à ce que le sang coulât aux yeux de la plus chaste des Déesses. Les anciens Perses éprouvoient aussi par une discipline très-longue & très-rude, ceux qui vouloient entrer dans le Collége des Mages. Une des moindres épreuves étoit celle du feu & de l'eau.

CHAPITRE TREIZIEME.

De la Civilité des Américains, de leurs Vertus & de leurs Vices.

LEs Sauvages de l'Amérique n'ont point ce détail de civilité, dans lequel nos usages nous font entrer: ils ignorent cet échange de complimens, & cette agréable, mais passagére affabilité, qui sont les deux sources des faux jugemens que l'on fait sur le caractére de ceux avec qui l'on se rencontre dans le commerce de la vie civile. Ils ignorent tout ce que nous apellons bienséances, & ne génent que le moins qu'ils peuvent les volontés de la Nature: ils n'ont ni la retenue, ni la propreté, ni la discrétion que le *savoir-vivre* nous aprend, & ne connoissent que fort imparfaitement ces égards & ces ménagemens que l'on se doit entre égaux, & de maître à serviteur. Toutes ces qualités ne s'accordent guéres avec un genre de vie, où l'on connoît moins la société par ses agrémens que par la nécessité de s'unir. Ajoutons qu'elles ne s'acquiérent que par l'usage du monde, en fréquentant des personnes pour lesquelles on est forcé d'avoir des égards, soit à cause de leur âge, soit à cause de leur rang, ou parceque ces personnes sont étrangéres, ou parcequ'on ne les connoît pas encore. Car le défaut de connoissance demande une retenue qui tient du respect, & qui n'est véritablement connue que des personnes en qui la bonté du cœur s'accorde avec la politesse des maniéres. Les Sauvages Américains, uniquement occupés à pourvoir aux nécessités de la vie, que la Nature n'étend pas au-delà de la médiocrité, s'embarrassent peu de ces égards qui nous font dépendre les uns des autres. En un mot, si l'on excepte l'obéissance que ces Peuples rendent à leurs Chefs, la déférence qu'ils témoignent à leurs Anciens, & celle des enfans pour leurs Parens, on peut dire qu'ils méprisent tous les principes qui menent à la politesse des mœurs. On peut fort bien comparer les Sauvages aux enfans: les idées naturelles des uns & des autres ne s'accommodent que des maniéres qui autorisent leur indépendance: ils renoncent volontiers à tout ce qui peut les géner. Et de-là je tire ces conséquences, que plus on aime l'indépendance & moins on est susceptible de politesse; que l'arrogance & la grossiéreté sont plus ordinaires aux Républicains qu'à

(*a*) *Naudé*, Apologie pour les grands hommes accusés de Magie. Edit. de 1712.

(*b*) *Lescarbot* ubi suprà.

(*c*) *Coreal* & autres.

qu'à ceux qui vivent ſous un gouvernement Monarchique ; & qu'au contraire la ſubordination qui eſt établie dans les Monarchies eſt plus capable d'entretenir la politeſſe. Ceux qui connoiſſent les mœurs des Républicains modernes, & qui ont bien lû l'hiſtoire des anciennes Républiques, ne prendront pas pour des paradoxes les maximes que je viens d'avancer.

Je ne prétens pas comprendre les Mexicains & les Péruviens dans le caractére que j'ai attribué aux autres Américains. L'Hiſtoire de ces Peuples nous fournit de grandes preuves de leur politeſſe, à la vérité différente de la nôtre, mais cependant auſſi eſtimable, puiſqu'elle étoit fondée ſur les mêmes régles qui établiſſent le *Savoir-vivre*, par lequel nous nous donnons le pas ſur tous les Peuples de l'Univers. Les Mexicains adouciſſoient par l'éducation la groſſiéreté qui eſt naturelle aux enfans, formoient leurs inclinations, (*a*) leur enſeignoient la modeſtie & la civilité, même la maniére de marcher & d'agir, corrigeoient les défauts de la jeuneſſe, empêchoient le progrès des paſſions naiſſantes. Les Péruviens ne ſe donnoient pas moins de peine pour former la jeuneſſe de leur Etat. Les uns & les autres entretenoient chez eux une ſubordination, qui n'a rien d'inſupportable, quand elle eſt fondée ſur la naiſſance que la Providence nous a marquée, ou ſur le rang qu'elle nous aſſigne, & que la tirannie n'y a point de part. Sans cette ſubordination les hommes n'ont plus de vrais égards les uns pour les autres, parcequ'ils tâchent tous de s'attribuer une égalité pleine d'inſolence & d'orgueil. Cela eſt évident en certains Pays, où l'Etranger ne voit qu'avec peine le moindre faquin décider ſur la conduite de ſes Souverains, & ſe comparer inſolemment aux premiéres perſonnes de ſa Patrie, parcequ'il ſe trouve revêtu d'un bien qui lui ſoumet le jugement de ſes concitoyens, & change leurs idées en ſa faveur, quoique, le bien à part, il dût leur paroître auſſi groſſier que les Sauvages des Indes Occidentales.

(*b*) Les Sauvages de la Nouvelle France n'obſervent en s'abordant aucuns préliminaires d'amitié : ils vont droit où ils doivent aller, s'aſſeyent étant arrivés, ſe mettent à fumer, & font enſuite paſſer la pipe de main en main. Ce que les Canadiens pratiquent avec la pipe, ſe pratique avec le verre par les Allemans & par les Peuples des Pays-Bas. Ils boivent à la ronde dans le même verre, & celui qui regale boit le premier : cependant cet uſage s'abolit parmi les gens de façon. Quand les Floridiens arrivent à leurs Aſſemblées, ils ſe ſaluent mutuellement, après avoir ſalué leur Chef & les plus anciens de l'Aſſemblée. Nous gardons le même ordre dans notre maniére de ſaluer.

Nous obſervons de ſaluer ceux qui éternuent, & ſouvent même de leur faire quelque ſouhait. Les anciens Payens ont eû cette coutume avant nous, & l'Yncas *Garcilaſſo de la Vega* (*c*) témoigne qu'elle étoit en uſage à la *Floride*.

Les Sauvages ont les mêmes principes de vices & de vertus que nous avons : on ſait aſſez que cette propoſition eſt inconteſtable. On ſait qu'un enfant Américain & un enfant Européen, qui viennent de naître, ne différent en rien encore ; & quand même il ſeroit vrai qu'il y a une ſubordination d'ames, comme des Payens & même des Chrétiens l'ont dit, il n'en ſeroit pas moins véritable que Dieu a créé l'un & l'autre pour être des créatures raiſonnables. Malheureuſement nous ne ſaurions nous empêcher de mettre une extrême différence entr'eux & nous. Ce faux jugement vient de notre orgueil. Peu s'en eſt fallu qu'on n'ait regardé les Américains comme des gens d'une autre eſpéce, organiſés d'une autre maniére, & conſéquemment incapables de concevoir comme nous. Suivant ce principe, il ne falloit pas les tourmenter, pour les convertir au Chriſtianiſme. Eſſayons de détruire un préjugé, qui, au tems de la découverte du Nouveau Monde, a fait périr des millions d'Américains, & ne nous autoriſe que trop encore à violer à l'égard de ceux qui reſtent les droits de l'humanité. Nous voyons dans l'Hiſtoire de la découverte de ce Continent de beaux exemples de courage & de valeur : on trouve dans l'Amérique Septentrionale cette force & cette intrépidité, qui ne ſont pas les moindres parties de la Vertu héroïque. Enfin tous ces peuples craignent beaucoup les reproches, & la honte que traîne après ſoi la lâcheté. » Ils ſont, dit » *Leſcarbot*, excités à bien faire par l'honneur, d'autant que celui entr'eux eſt toûjours ho- » noré & s'acquiert du renom, qui a fait quelque bel exploit. « En récompenſe il faut avouer qu'ils tombent dans un vice bien oppoſé à la magnanimité ; c'eſt la vengeance, à laquelle les Peuples de l'une & l'autre Amérique ont une inclination ſurprenante, & qui dégénére en brutalité ; mais il y a même en cette vengeance une eſpéce de générosité. Ils l'exercent contre les hommes, parcequ'ils ont la force de leur réſiſter, (*d*) & ſauvent la vie aux femmes & aux petits enfans. Ils retiennent ceux-ci dans un eſclavage perpétuel. Les Peuples de l'Antiquité en uſoient de même.

Les Péruviens faiſoient obſerver dans leur Empire le premier principe de la Morale, dicté aux hommes par la Loi naturelle ; ſçavoir, de ne rien faire aux autres que ce que nous voudrions qu'on nous fît. Nous avons déja donné des exemples de cette équité naturelle, qui eſt comme gravée dans le cœur de l'homme. Les Américains obſervent les uns envers les autres une fidélité inviolable, & reſſerrent les liens de leurs ſociétés avec un déſintéreſſement qui n'eſt pas commun ailleurs. Ils réſervent pour leurs ennemis les ruſes & les ſubtilités, même le

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.
(*c*) *Hiſtoire de la Conq. du Mexique.*
(*d*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

le parjure; ce qui est l'effet de l'orgueil des hommes : car nous avons tous quelque penchant à exclure du droit naturel ceux qui ne sont pas de notre société. Mais ce penchant, qui surtout se fait sentir en tems de guerre, n'est pas également violent dans les cœurs de tous les hommes. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être à cette disposition qu'est dû le mépris que l'on a pour les Etrangers & pour leurs maniéres, & ces façons de parler injurieuses dont les François eux-mêmes n'ont pû se défaire encore : *C'est un Allemand; il me prend pour un Allemand; il entend aussi peu raison qu'un Suisse.* Il faut avouer que ces expressions caractérisent fort bien ces peuples : mais un Allemand seroit-il moins en droit de dire, *c'est un François*, s'il vouloit donner l'idée d'un homme léger & changeant ?

Les Américains sont ennemis de l'avarice. Insensibles aux peines & aux plaisirs que donnent des biens préparés de longue main, ils n'amassent que les provisions nécessaires à la vie, & tiennent le reste pour superflu. On observe que dans les échanges qu'ils font avec les Européens, ils s'attachent particuliérement à l'utile, & s'il en faut croire les Voyageurs, l'estiment beaucoup plus que nous. Un d'entr'eux dit à ce sujet qu'ils mesurent la valeur des choses à l'usage qu'ils prétendent en tirer, au-lieu que chez nous la valeur des choses dépend très-souvent de notre imagination, & d'un faux éclat qui flate la vanité. J'avoue pourtant qu'à certains égards ils ne sont ni moins vains ni moins glorieux que nous; mais la maniére de leur vanité est différente, & leurs idées sont moins corrompues.

Ils aiment assez à donner : ils ne se visitent guéres sans se faire mutuellement des présens. Il seroit plus difficile de donner une idée avantageuse de leur tempérance & de leur sobriété, que de leur libéralité. J'ai déja parlé de l'inclination qu'ils ont à boire avec excès. Ils mangent de même, & souvent avec dissolution. Voilà à peu près à quoi se réduit ce qu'on pourroit dire touchant les vertus & les vices des Sauvages. Un plus long détail seroit inutile, & rendroit suspect tout ce qu'on avanceroit sur cette matiére. Je le dis encore, ils suivent mieux que nous les regles de la nature : mais ils naissent comme nous avec le germe des passions, & ce germe pourra se mieux développer un jour par cette addition continuelle d'idées étrangéres aux idées simples & naturelles, qui fait notre mal. Si, en les exposant sans cesse à tous les objets dangereux qui corrompent notre jugement, il est possible qu'ils résistent toujours à la tentation, il faudra convenir de bonne foi qu'ils ont un naturel plus heureux que nous.

CHAPITRE QUATORZIEME.

De l'Agriculture des Américains.

JE n'ai que peu de remarques à faire sur ce sujet. Ces Peuples ne cultivent point la terre à notre maniére. (*a*) Ils la remuent avec des crocs de bois, (ou plûtôt avec des pie- » ces de bois pointues,) netoient les mauvaises herbes & les brûlent (sur la terre. Les cen- » dres de ces herbes servent à l'engraisser, ce qui se pratique de même en plusieurs endroits » de l'Italie.) Ils engraissent aussi leurs chams de coquillages de poisson . . . . . . puis assem- » blent leur terre en petites mottes éloignées l'une de l'autre de deux pieds, & le mois de » Mai venu ils plantent leur bled dans ces mottes de terre, à la façon que nous faisons les » féves, fichant un bâton, & mettant quatre grains de bled séparés l'un de l'autre . . . . » dans le trou; & entre les plantes dudit bled . . . . ils plantent des féves. . . . . . . La mois- » son faite ils serrent leur bled dans la terre en des fosses qu'ils font en quelque panchant de » colline, pour l'égout des eaux, garnissant de nattes ces fosses : & cela font ils parce qu'ils » n'ont point de maison à étages, ni de coffres pour le serrer autrement : puis le bled conser- » vé de cette façon est hors la voie des rats & souris. «

» Plusieurs Nations de deçà, continue l'Auteur qui nous fournit ce passage, ont eu cette » invention de garder le bled dans des fosses; car *Suidas* en fait mention . . . . & *Proco- » pe* au second Livre de la Guerre Gothique dit, que les Goths assiégeant Rome tomboient » souvent dans des fosses où les habitans avoient accoutumé de retirer leurs bleds. *Tacite* » rapporte aussi, que les Allemans en avoient, & sans particulariser davantage, en plusieurs » lieux de France ils gardent aujourd'hui le bled de cette façon. « Au tems des semailles les Anciens assemblent le Peuple pour labourer ou fouir, & l'on prépare en même tems de quoi boire & se réjouir, comme cela se pratiquoit autrefois, & comme on l'observe encore aujourd'hui chez tous les Peuples de l'Univers.

CHA-

(*a*) *Lescarbot* ubi suprà.

CHAPITRE QUINZIÉME.

Des Guerres des Américains.

LEs guerres des Américains ne sont causées ni par l'avarice ni par l'ambition, mais par une espece de point d'honneur, qui fait que l'un ne veut pas céder à l'autre. Elles ont presque toujours pour principe des injures, dont la mémoire passe chez eux de pere en fils comme un héritage. Cette humeur guerriere est peut-être aussi ancienne que les premiers établissemens des Asiatiques en Amérique. Voici du moins ce qu'on croit pouvoir avancer sur cet article. Les hommes naissent libres & ennemis de la contrainte ; mais avec ce caractere ils aiment à se faire des sujets : ils ne peuvent souffrir de concurrent, & cependant ils veulent trouver de l'émulation : quand ils l'ont trouvée ils ne se contentent pas de disputer, ils veulent vaincre : ont-ils vaincu, ils veulent abaisser l'émule. Où les trouver ces émules ? Les Puissances du Ciel sont trop élevées, les bêtes ne sont pas en état de disputer avec nous sur le point d'honneur : il faut donc chercher dans sa propre espece des sujets capables d'entretenir cette émulation, & voilà, ce me semble, l'origine des guerres éternelles des Américains. Qu'on examine attentivement les disputes, le point d'honneur, les petites guerres & les haines des enfans, il me paroît qu'on y trouvera le même principe. Ils se querellent par émulation, méprisent, soumettent, mortifient le vaincu. Celui-ci se releve, secoue le joug, se venge. La querelle devient sérieuse, & la haine succede à l'émulation. C'est aussi à cette jalouse émulation, effet naturel de l'orgueil humain, qu'il faut attribuer l'amour des anciens Grecs pour la guerre. Ils étoient si prévenus en sa faveur, qu'ils reconnoissoient cette inclination pour la premiere des vertus, & que pour mieux marquer le respect qu'ils avoient pour elle, ils tiroient du nom du Dieu de la Guerre (*a*) le mot qui exprime l'excellence de la bonté. Ils avoient la coutume de se tenir toujours armés, ils alloient armés aux festins, aux plaisirs, aux réjouissances dont ils honoroient les Dieux, & ne perdoient jamais de vue cette émulation chatouilleuse, si bien marquée dans le caractere des Héros de l'ancienne Grece. Les Américains, en qui nous connoissons moins cette vertu héroïque dont nous faisons assez volontiers hommage aux Grecs & même aux Romains, observent aussi de se tenir continuellement armés. On remarque le même génie dans les Peuples guerriers de l'Asie, & dans les anciens Peuples du Nord. Enfin ne diroit-on pas que les Espagnols ont voulu du moins conserver l'image d'une coutume que leurs Ancêtres, les Cantabres & les Iberiens, n'avoient pas moins adoptée que les autres Peuples guerriers de l'Antiquité ? On sait avec quel attachement les Espagnols modernes gardent l'épée à leur côté, & que, s'il faut ainsi dire, les plus vils Artisans de cet Etat y attachent leurs Lettres de Noblesse.

Tous les Peuples de l'Amérique commencent leurs guerres par des motifs établis sur la simple Loi naturelle, qui permet d'user de représailles, pour rétablir les droits dont on a été dépossédé, ou pour réparer la bréche qui a été faite à ce que nous regardons comme nôtre. On leur a tué leurs compatriotes, leurs amis, leurs proches. Il s'agit de les venger. Les Anciens sont les Orateurs, ils animent à la guerre, donnent le signal de la marche, & ne cessent en marchant d'exhorter les guerriers à la vengeance. On sait que les Grecs avoient la même coutume, & que le chant de quelques Poësies, qui contenoient des exhortations à la vertu militaire & au mépris de la mort, servoit chez eux de préliminaires au combat. La mélodie du chant étoit d'une nature à faire le même effet que les vers.

Les harangues des Bresiliens durent (*b*), nous dit-on, quelquefois six heures. Quelques Peuples de la Nouvelle France éprouvent le sort de la guerre d'une façon assez remarquable. (*c*) Ils se font attaquer par leurs femmes, & se battent contr'elles dans toutes les formes. S'ils en sont vaincus, c'est pour eux un bon augure ; mais s'ils les battent, c'est un présage de leur malheur. Les Américains Septentrionaux déclarent la guerre par le refus du Calumet, & les Méridionaux par le refus de recevoir les danseurs qu'on leur envoye. Je parlerai de toutes les cérémonies du Calumet en un autre endroit. Ceux qui reprennent le Calumet qu'on refuse de recevoir, se retirent après avoir fait la danse de guerre, sans que le Peuple ennemi viole en aucune façon envers eux le Droit des Gens. Ne pourroit-on pas comparer ces Cérémonies à nos Déclarations de Guerre par des Hérauts, à son de trompe, &c. ?

La mêlée commence par de grands cris, qui sont en usage chez les Peuples les plus civilisés. On dit que les anciens Lacédémoniens faisoient le contraire, & qu'ils commençoient la bataille avec beaucoup de silence & de phlegme. Les Bresiliens jouent d'une espece de flutte, qu'ils font avec les os des jambes de leurs prisonniers. Et la vûe de ces os, & le son de ce funeste instrument animent également ces Peuples, dont l'acharnement inconcevable trouve des exemples même chez les Nations qui portent le nom de Chrétiens. Il est du devoir des Guerriers Sauvages de se refuser quartier ; il l'est encore plus de périr en se défendant, & après avoir exterminé

(*a*) Ἄριστος, excellent, d'Ἄρης nom Grec du Dieu Mars. V. *Feithii* Antiq. Aomer. Lib. IV.

(*b*) *Coreal.*

(*c*) *Lescarbot.*

exterminé beaucoup d'ennemis. Leur courage n'eſt pas une fougue paſſagere, que la moindre réſiſtance arrête ; ce n'eſt point un feu, qui s'allume & s'éteint tout d'un coup, effet d'une violente agitation des eſprits, qui ſe calmant enſuite trop ſoudainement, abandonnent l'ame à des réflexions qui lui repréſentent toutes les horreurs de la mort. Ils ne cédent qu'à la ſurpriſe, & à des coups qui ôtent le pouvoir & la volonté de périr en ſe défendant. Ils ſe battent avec la même vigueur, pour empêcher que leurs morts ne tombent entre les mains des ennemis. Les anciens Grecs, preſque auſſi féroces que les Sauvages Américains, les abandonnoient aux bêtes des champs après les avoir mutilés ; mais pour prévenir ces indignités on ſe battoit pour ces morts, ou, ſi l'on ne pouvoit mieux faire, & s'il arrivoit que ces morts fuſſent des Princes ou des Généraux, on les rachettoit à prix d'argent. Souvent on régloit un cartel pour les enterrer, ce qui de tout tems s'eſt obſervé chez des Peuples civiliſés. On dit que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale (*a*) tuent tous ceux qui ſont en état de leur réſiſter, au lieu que les Méridionaux amenent leurs priſonniers pour les engraiſſer & pour (*b*) les manger enſuite, ce qui eſt peut-être une eſpece de ſacrifice, ou tout au moins une cérémonie religieuſe. Pluſieurs anciens Peuples ont immolé les ennemis à leurs Dieux, & c'eſt ainſi que les Peuples du Mexique, du Pérou & de la Floride l'ont pratiqué, ſuivant le témoignage de nos Voyageurs. Nous trouvons dans l'Hiſtoire ſainte quelques exemples de cette deſtruction religieuſe : qu'il me ſoit permis de donner ce nom à la maniere dont les Juifs exterminerent les Cananéens & les autres Peuples infidelles. Dieu le vouloit pour ſa gloire ; & parce que les Cananéens le pratiquoient ainſi à l'honneur de leurs Idoles, il ordonna aux Juifs d'uſer de ces repréſailles. Je ne dirai rien des autres raiſons alléguées par les Théologiens pour juſtifier cette conduite.

Les Breſiliens choſiſſent pour leur Capitaine ou Cacique, celui qui a tué le plus d'ennemis. Si l'on en croit *Leſcarbot* (*c*), qui devoit connoître un Pays où il avoit ſéjourné aſſez longtems, les Chefs ou Capitaines des Sauvages du *Canada* parviennent à cet honneur par ſucceſſion de valeur. C'eſt-à-dire que le fils eſt élu, s'il a la vertu du pere, mais s'il dégénere, on choiſit un autre Chef. Il reſte une foible image de cette ancienne coutume en quelques Etats de l'ancien Monde. A l'égard des Sauvages, il eſt vraiſemblable que leurs Gouvernemens ſont formés ſur ces idées naturelles, « que le Chef doit être uniquement redevable de » ſon élévation au choix de ceux qui conſentent d'être ſes ſujets ; qu'il n'eſt *éligible* qu'à cau» ſe de ſon habileté & de ſa vertu ; que ſa capacité venant à manquer il faut ſe ſoumettre à un » autre Chef. » Ces maximes ſont admirables dans un Gouvernement, dont toutes les fins aboutiſſent à des guerres perpétuelles : alors la néceſſité de ſe défendre détermine entierement au choix d'un homme de tête & de cœur. Mais cette méthode pourroit être dangereuſe dans nos Etats, où les vûes immenſes de la politique, & les reſſorts innombrables des cabales, jetteroient bientôt les Peuples dans la diviſion & dans la miſere ; peut-être même dans l'Anarchie, état infiniment plus funeſte que le regne d'un Prince privé des qualités néceſſaires à la Royauté. La guerre fait en quelque maniere chez nous un corps ſéparé du reſte du Corps politique, & par cette raiſon les Charges militaires ſont électives. Mais les premiers Peuples du Monde ne mettoient aucune différence entre le Capitaine & le Roi : de ſorte qu'il falloit néceſſairement déférer le pouvoir au plus courageux. Ce pouvoir n'étoit point borné quand il s'agiſſoit de guerre, mais il l'étoit dans les Conſeils & dans les Affaires domeſtiques. Un Auteur ſavant & judicieux a très-bien remarqué (*d*), qu'Agamemnon étoit contredit dans les Conſeils, mais qu'il menoit en maître abſolu les Grecs au combat. Avant que les Romains euſſent fait deſcente en l'Iſle de la Grande-Bretagne, les anciens Anglois choiſiſſoient des Chefs qui les menoient à la guerre, réſervoient le Gouvernement politique aux Aſſemblées des Peuples, & ſe rendoient armés à ces Aſſemblées, qui pouvoient avoir beaucoup de rapport à celles des Canadiens, & des Iroquois, ſoit pour la maniere de s'y rendre, ou pour celle de les tenir. Quelques Peuples d'Allemagne pratiquoient anciennement la même choſe, ce qui ne les empêchoit pas d'élire un Prince ou un Roi, qui n'étoit qu'un Général d'Armée (*Dux*) ; & afin que dans le domeſtique il ne fît rien de contraire au bien de l'Etat & à la ſûreté de ſes compatriotes, les principaux du Peuple veilloient attentivement ſur ſes actions, & préſidoient, comme les Anciens parmi les Sauvages Américains, aux Aſſemblées publiques. Les Floridiens, quoique gouvernés par des Chefs plus abſolus, ne s'éloignent pas de cet uſage, puiſqu'au rapport des Relations ces Chefs ne ſont que les premiers Guerriers de la Nation.

Les Armes des Américains ſont l'arc, la fléche & la maſſue ; c'eſt ainſi que l'on peut appeller la *Tacape* des Breſiliens, & le Caſſe-tête des Iroquois & des Canadiens. Ces Armes ſont de l'invention du premier Age du Monde : on n'en connoiſſoit point d'autres dans la premiere Antiquité. Tous ces Peuples vont (*e*) nuds à la guerre, mais ils portent une eſpece de *pavois* (*f*) qui leur couvre tout le corps à la façon des anciens « Gaulois . . . . . deſquels ceux » qui

(*a*) *Leſcarbot*, *Coreal*, *Hennepin*, &c.

(*b*) Pluſieurs Voyageurs prétendent que l'antropophagie de ces Peuples eſt fort au-deſſous de ce que les Eſpagnols & les Portugais en ont écrit.

(*c*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

(*d*) *Feith.* Antiq. Homer. L. 2.

(*e*) *Leſcarbot* ubi ſup.

(*f*) Ceux des Breſiliens ſont larges, plats, comme le fond d'un tambour. *Coreal.*

» qui ne pouvoient guayer les rivieres fe mettoient fur leurs boucliers qui leur fervoient de ba-
» teaux . . . . . Avec ces pavois ils ont chacun fa maffe de bois, le carquois fur le dos & l'arc
» en main, marchant comme en danfant, » & portant en guife d'enfeignes & d'étendarts les chevelures des ennemis qu'ils ont affommés à la guerre. (*a*) On nous dit « qu'ils amenent
» ordinairement avec eux des Concubines, pour amufer la jeuneffe, afin de bannir de leur
» efprit le fouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur patrie. » Quelque élevé que foit à nos yeux le mérite des Héros de l'ancienne Grece, il nous fera permis de les comparer ici aux Guerriers du Miffiffipy & du Canada. Ils menoient, comme les Iroquois & les Hurons, leurs Concubines & leurs maîtreffes à la guerre, & ces Concubines étoient ordinairement des prifonnieres de guerre.

Les embufcades & les efcarmouches de ces Sauvages ont beaucoup de rapport à la maniere de combattre en ufage chez les Tartares. J'en ai dit quelque chofe dès le commencement de cette Differtation. C'eft ainfi que fe battoient autrefois les Parthes & les Maffagetes, &c. Après le combat, les guerriers s'en retournent avec précipitation, & enlevent la chevelure de ceux qu'ils ont tués; mais s'ils emmenent des prifonniers, ils ne leur enlevent la chevelure, qu'après leur avoir fait fouffrir des fupplices inexprimables, qui ne finiffent que par un dernier acte de barbarie, qu'ils appellent (*b*) *boire le bouillon de fon ennemi*. En effet ils boivent fon fang & le font boire à leurs enfans. *Enlever la chevelure*, c'eft prendre toute la peau de la tête avec les cheveux : ils la gardent comme un monument de leur valeur, & celui qui enleve un grand nombre de chevelures, paffe pour un guerrier accompli. A prendre l'Hiftoire fainte au pied de la lettre, il femble que les Juifs ayent autant eftimé l'honneur d'enlever le prépuce Philiftin, que les Iroquois celui d'enlever la chevelure. Mais, quoi qu'il en foit, les Anciens ne fe contentoient pas de tuer leurs ennemis, ils leur enlevoient la tête, revenoient au camp avec ce trophée de leur victoire, portoient quelquefois ces têtes pendues au poitrail de leurs chevaux, & les attachoient enfuite folemnellement aux portes ou à la muraille d'un Temple. Souvent ils les embaumoient & les confervoient avec foin, pour montrer dans l'occafion à leurs amis ce monument de leur valeur. Les Boiens prenoient les cranes de leurs ennemis, & les garniffoient d'or ou d'argent, après les avoir vuidés pour les faire fervir de gobelets. Tous ces ufages vont au même but : c'eft d'éternifer cette valeur, ou plutôt cette férocité, qui chez les Grecs & chez les Romains fe paroit du nom de vertu.

CHAPITRE SEIZIÉME.

De l'Amour de la Patrie.

L'Amour de la Patrie n'eft pas toujours l'effet du raifonnement ou du devoir d'un honnête homme. Il ne faut pas s'imaginer que, toutes les fois qu'on penfe au Pays natal, on n'ait en vûe que le bonheur de l'Etat, le bien du Prince, le falut de fes Concitoyens. Cette affection, fi eftimée des Anciens qu'elle en a mérité des ftatues, n'eft bien fouvent (*c*) *qu'un charme phyfique qui nous lie, qui nous attache à la piece de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds*. C'eft l'effet de l'éducation, de l'habitude, du tempéramment; une fuite du préjudice que la *tranfplantation* caufe à nos corps, qui, femblables aux plantes, ne peuvent s'accommoder à toute forte de climats, & fouvent même s'affoibliffent, & perdent leurs bonnes qualités dans un terroir étranger. Il eft certain que beaucoup de perfonnes fe trouvent dans ce fâcheux état, que l'on appelle ordinairement *Maladie du Pays*; mais le pis eft que cette maladie eft prefque toujours accompagnée d'une indifpofition d'efprit, que les plus beaux raifonnemens ne fauroient guerir, & qui eft au-deffus des forces de la Medecine.

Nous trouvons dans les plus Sauvages de tous les hommes les caracteres qui forment un amour raifonnable de la Patrie, & ceux auxquels on peut reconnoître la maladie du Pays. L'Antiquité nous fournit d'excellens exemples du premier; mais l'Hiftoire moderne n'en fournit pas de moins remarquables. Si l'on jette les yeux fur les Conquêtes des Efpagnols au Mexique & au Pérou, l'on y verra des Peuples facrifier leurs biens & leurs vies à l'amour de la Patrie, & combattre la tirannie de ces cruels Conquérans avec toute l'intrépidité, dont eft capable un Soldat, qui n'a que le cœur fans la difcipline. Pourquoi donc ne rendrions-nous pas aux Américains la même juftice, qui eft dûe aux Grecs, aux Romains, aux François, aux Suiffes, aux Hollandois, en un mot à tous ceux que nos Hiftoriens ont immortalifés, pour avoir défendu courageufement leur Patrie & leur Liberté? Qu'on ne croye donc pas que les peuples de l'Amérique ayent été animés d'un autre efprit que les Peuples de notre Hémifphere : nés auffi libres que nous, ils n'étoient nullement obligés de nous céder leurs biens & leur liberté. Serions-nous affez injuftes, pour n'attribuer qu'à une férocité de Bête ce que l'Amour de la Patrie a fait faire aux Indiens Occidentaux? Dom *Antoine de Solis*, Auteur de l'*Hiftoire de la Conquête du Mexique*, ne peut s'empêcher d'accorder aux Mexicains la gloire d'avoir pouffé la défenfe de leur

(*a*) La *Poterie* hiftoire de l'Amériq. Sept.
(*b*) La *Poterie* ubi fupra.
(*c*) La *Mothe le Vayer*. Oeuvr. diverf. Lettre 77.

leur Etat jusqu'aux derniers efforts de valeur & de patience. Ajoutons à cet aveu le généreux discours de l'Empereur *Guatimozin* à Cortez après la perte de son Empire, puisqu'on y trouve toute la grandeur d'ame que nous admirons dans les Héros de nos Histoires. Les Peuples du Pérou n'ont reçu le joug des Espagnols, qu'après avoir combattu vaillamment pour la défense de leur Pays, & fait contr'eux tous les efforts dont ils étoient capables au milieu des Guerres Civiles qui déchiroient alors leur Patrie. Depuis deux cens ans les Peuples du Chili disputent sans relâche leur liberté; ceux de la Floride n'ont pu encore être subjugués. Qu'on aille même chez les plus Sauvages des Indes Occidentales, & l'on y remarquera certainement quelques traits du caractere auquel nous reconnoissons le véritable amour de la Patrie. La brutalité des Nations du Bresil, du Paraguay, du nouveau Mexique, de l'Amazone, &c. cache des principes aussi solides que ceux qui nous font agir.

A l'égard de cet autre amour de la Patrie, qui mérite bien plutôt le nom de maladie ou d'infirmité, les personnes raisonnables ne le prendront jamais pour une vertu. C'est au contraire une indisposition très-dangereuse, qui fait blâmer sans sujet les meilleures choses, qui porte à mépriser toutes les bonnes qualités des étrangers, & prévient injustement contre leurs lumieres. Ceux que cette maladie attaque, ne raisonnent plus. Tout leur déplaît, tout les choque : les arbres, les plantes, les fruits n'ont pas à beaucoup près les proprietés qu'ils découvrent en ce que la terre produit chez eux. Un *Sol* étranger, (c'est ainsi qu'ils parlent) corrompt la nature, ils s'y corrompent eux-mêmes : les Elémens y contractent des qualités infiniment différentes de celles de leur pays natal, & toujours nuisibles, l'air y reçoit des influences pernicieuses, les usages y sont bizarres, les coutumes extravagantes, les pratiques ridicules. A peine accordent-ils aux étrangers le privilege de raisonner. Tout ce qui n'est pas de leur Pays natal, est grossier, barbare, affreux. Des Nations entieres, & même très-éclairées, ne peuvent s'empêcher, malgré leurs lumieres, de tomber dans plusieurs de ces excès. Les Grecs & les Romains appelloient barbares tous les autres Peuples. Les Chinois prétendent être les seuls éclairés dans l'Uuivers. Lorsque les Espagnols commencerent leurs conquêtes dans le Nouveau-Monde, les Mexicains virent avec une surprise extraordinaire l'industrie & la valeur de ces nouveaux venus : ils ne pouvoient concevoir qu'il y eût ailleurs qu'au Mexique de la politesse & des lumieres. Les Anglois décident assez hardiment sur leur mérite au préjudice des étrangers ; ils méprisent les manieres & les usages des autres Pays ; ils se plaisent même à paroître étrangers chez leurs voisins. Les François ne leur doivent gueres de ce côté là : on sait qu'ils ont pour les coutumes de leur Pays une complaisance aussi aveugle, que celle des Peuples dont nous venons de parler. Enfin toutes les Nations du Monde donnent généralement la préférence à la Terre qu'elles occupent : quelque ingrate, quelque stérile qu'elle puisse être, elle a pour eux des charmes inexprimables. Tel écoute avec plaisir les grenouilles de ses marais, qui se trouvant à quelques lieues de sa Patrie ne pourroit souffrir la mélodie d'un rossignol, uniquement parce qu'il se trouve transplanté. Tel autre vit tranquillement parmi les loups & les ours de ses montagnes, & trouve plus de grace dans la grossiéreté de son Canton, que dans l'ingénieuse politesse des François. Il semble que des gens de ce caractere soient du naturel des plantes sauvages, qu'il faut laisser croître dans la bourbe des marais, ou dans les montagnes. Après tout, si la douceur que (*a*) les Sauvages de Groenlande éprouverent à la Cour de Dannemarck ne les empêcha pas de regretter la pauvreté de leur Patrie, ni de chercher de revoir, au péril même de leur vie, les glaces du Septentrion; serons-nous surpris que des Peuples accoutumés aux voyages, & civilisés par le commerce des étrangers, préferent leurs stériles campagnes aux plaines riantes & fertiles de leurs voisins? Qu'ils habitent plus volontiers entre les rochers & sous des neiges éternelles, que dans le voisinage des vignes & des orangers? Qu'enfin ils se félicitent chez eux de la pesanteur de leur tempéramment, & la mettent hardiment au-dessus de cette légéreté de génie si estimée des autres Peuples? Voilà comment on aime à se faire des idées avantageuses de sa naissance, de son caractere, de son état, & qu'on met tout en œuvre pour faire sentir ses prétendus avantages aux étrangers. Un Peuple, en prenant le pas sur l'autre, s'attribue le plus de mérite qu'il peut, sans que la bienséance lui serve de regle en cette occasion. Ceux qui n'ont fréquenté que des gens de leur Province, ont ordinairement ce défaut. Ecoutons un de nos François encore tout neuf & qui n'a rien vû. Il ne doute pas que la France ne soit le premier Empire de l'Univers; il s'imagine que toute la Terre doit fléchir le genou devant son Roi, il ne parle qu'avec emphase des avantages de sa Patrie. Il s'imagine que tous les Peuples se sont réunis pour témoigner en faveur du mérite de sa Nation, & c'est beaucoup s'il ne cite même les *Toupinamboux* & les *Margajats* comme garans de ce qu'il avance.

CHAPITRE

(*a*) *Recueil de Voyages au Nord.* Tome I. » Nous voyons » les Suisses, que nous prenons pour les hommes d'Europe » de la plus grosse pâte, quoiqu'il s'en trouve de très-excel- » lens en toute sorte de professions, être sujets à une foiblesse » pour ce regard. . . . La plûpart de ceux qui quittent » leurs Cantons incultes & sauvages pour venir en France ou » ailleurs, tombent dans une maladie qu'ils nomment *Heim- » vei* . . . . . le seul desir de revoir leur Pays les rend si héti- » ques & si imbécilles, qu'ils courent fortune de la vie, s'ils » ne retournent visiter leurs foyers & leurs montagnes aussi » affreuses qu'infertiles. » La *Mothe le Vayer*, Tome II. de ses Oeuvres *in-folio*. Lettre 77.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Du Commerce des Américans, de leurs procès, de leurs esclaves, &c.

LES Américains, & principalement les Sauvages, ne vendent ni n'achetent à prix d'argent. Tout leur Commerce consiste à troquer, comme cela se pratiquoit dans les premiers tems, & lorsque l'on ignoroit encore tous les artifices que l'avarice a inventés pour enrichir les négocians. Autrefois les Indiens Orientaux, & plusieurs anciens Peuples, ne connoissoient pas d'autre maniere de négocier que le troc. (*a*) Lycurgue même donna une Loi, pour établir chez les Spartiates un usage, qui rendoit l'or & l'argent bien moins nécessaires qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Il ne paroît pas que les Peuples de l'Amérique ayent aucune connoissance de ce que nous appellons *pratique* & chicane, ni par conséquent qu'ils ayent besoin de Notaires, d'Avocats & de Procureurs, misérables suppôts de l'injustice des hommes. Les affaires civiles se terminoient chez les Mexicains par l'autorité d'un Tribunal, qui jugeoit en derniere instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures : le demandeur & le défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ. Le seul délai qu'on pût apporter à la décision d'une affaire contestée, c'étoit l'appel au Tribunal supérieur, où le Prince présidoit lui-même. Heureux Pays, où celui qui disputoit son bien contre un ravisseur n'étoit pas exposé à le perdre par la chicane étudiée de ses propres défenseurs ! La justice du Pérou s'administroit avec la même brièveté qu'au Mexique : les Floridiens ont recours à l'arbitrage & au jugement de leurs Caciques, dont la décision, à ce qu'on nous dit, sert de Loi sans appel & sans mécontentement des parties. (*b*) On nous dit encore que les Turcs ne se sont pas chargés de toutes les formalités captieuses de notre Jurisprudence, & que le nombre de ceux qui font profession de cette science parmi ces infidelles est si petit, que dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman il n'y a pas tant de gens de justice que dans la seule ville de Paris. (*c*) Chacun plaide sa cause en Perse, même les femmes, & l'on n'y voit ni Procureurs, ni Notaires, ni Avocats. Il est vrai qu'avec cela les procédures y sont assez difficiles ; mais on a du moins l'avantage d'éviter les longs détours d'un chicaneur, à qui la plus juste cause ne sert jamais qu'à faire sa main. D'où vient donc que les Chrétiens, qui font profession d'une Religion pleine de moderation & d'équité, paroissent beaucoup plus (*d*) enclins aux procès, que tous les Peuples dons nous venons de parler ? Est-ce une suite de leurs grandes lumieres, qui les rendent plus ingénieux & plus pénétrans ? Ou plûtôt ne devroient ils pas (*e*) ce caractére au mêlange de Loix & de Coutumes qui s'est formé en Europe, par celui d'une infinité de Peuples barbares sortis du Nord ?

Les Américains n'ont point d'autres esclaves que ceux qu'ils font à la guerre, ainsi que cela se pratiquoit autrefois chez les Peuples de l'Antiquité. Ceux-ci les revendoient souvent, & même c'étoit chez eux un commerce très-considérable : mais les Américains ne les vendent pas, ils les retiennent à leur service, les affranchissent quelquefois, & les adoptent dans leurs familles. Cependant les esclaves servent ordinairement de victimes à leur vengeance, & peut-être doit-on regarder comme une espéce de sacrifice le massacre qu'ils font de ces misérables prisonniers. C'est de quoi nous avons déja parlé. (*f*) On dit que parmi les Anciens ceux de l'Isle de Chio furent les premiers qui allerent acheter dans les Pays étrangers, non des prisonniers, mais des gens libres, & l'Historien Grec ajoute que ces avares marchands attirerent sur eux la colére des Dieux. Ils furent, dit-il, opprimés par ces esclaves, dont ils opprimoient la liberté. Nos Peuples Chrétiens, qui font aujourd'hui le même trafic, & vont sur les Côtes d'Afrique charger leurs Vaisseaux de Négres, qu'ils vendent ensuite aux Indes Occidentales, ont à craindre un pareil sort.

CHAPITRE

(*a*) *Feithii* Antiq. Homer. L. 2.

(*b*) *Voyage de Loir* cité par la *Mothe le Vayer*. Tome II. de ses Œuvr. divers. Lettres 109.

(*c*) *Voyage de Chardin*. Tome VI. Edit. in-12.

(*d*) Un Proverbe Espagnol dit, que les Juifs se ruinent à leurs Pâques, les Maures à leurs Nôces, & les Chrétiens à leurs Procès. *La Mothe le Vayer*. Tome II. de ses Œuvr. in-folio. Lettre XXXVIII.

(*e*) Les chicanes & les procès se multiplierent vers les derniers tems de la République Romaine. Ce fut alors que la Jurisprudence devint épineuse. Les difficultés augmenterent sous le régne des Empereurs, mais elles augmenterent bien davantage, lorsque les Gots & les autres Peuples du Nord de l'Europe, qui se déborderent dans l'Empire Romain, établirent leurs Loix & leur Jurisprudence dans les pays qu'ils occuperent. Il se fit insensiblement un mêlange prodigieux de tours ds chicane & de questions juridiques, qui embarasserent les procédures, & qui durent en partie leur origine à la différence qui se trouvoit entre la Coutume des nouveaux venus & celle des anciens habitans. Ces mêlanges & ces différences produisirent bien-tôt une infinité de Livres de Droit. Et en même-tems que cette Jurisprudence se répandoit comme un torrent dans toute l'Europe, il s'établit avec la même rapidité des Avocats, des Notaires & des Procureurs sans nombre, qui, pour vivre plus grassement aux dépens de leurs Parties, firent de leur mieux pour embarasser les causes.

(*f*) *Feithii Antiq. Homer*. L. 3.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

De leurs Cérémonies funébres, &c.

Quelque bizarres & ridicules que nous paroiſſent les différentes manieres de pleurer les morts établies dans le Monde, il eſt certain que le principe en eſt juſte, raiſonnable, & naturel. Tous les hommes ne peuvent s'empêcher d'accorder à ceux qui leur appartiennent ou qu'ils eſtiment, ces derniers témoignages de leur affection; mais la maniere dont l'affliction ſe manifeſte eſt l'effet du tempérament ou de l'inclination. L'idée que l'on s'eſt faite enſuite de l'état des hommes après la mort, ſoit par la Tradition ou par la Religion, a été capable d'ajouter beaucoup de choſes à ce tempérament & à cette inclination, ou tout au moins de mettre en régle & de réduire en Coutume Nationale cette douleur ſi juſte, ſi raiſonnable, ſi naturelle. Il me ſemble que telle eſt à peu près l'origine de toutes les Cérémonies funébres que nous connoiſſons, & même de celles que nous trouvons les plus ridicules. Eſſayons de juſtifier ce que nous venons d'avancer, en donnant, pour ainſi dire, les preuves Généalogiques de deux uſages pratiqués en quelques Cérémonies funébres. On nous aſſure que certains Peuples ont la coutume de ſe couper les cheveux en ſigne de deuil, d'interroger leurs morts ſur la cauſe de leur départ de ce Monde, & de leur demander fort ſérieuſement s'ils ont manqué de quelque choſe en cette vie, ſi l'on a négligé d'avoir ſoin d'eux, quel a été le ſujet de leur chagrin, &c. Voici comment cette coutume peut s'être établie. Quelque perſonne de marque en ayant perdu une autre qui lui étoit chére, s'abandonne aux larmes & aux regrets, ſe dépouille de ſes ornemens, & dans l'excès de ſa douleur ſe déſeſpére, s'arrache les cheveux, adreſſe des plaintes au défunt, paſſe même des plaintes aux invectives, revient enſuite à cette tendreſſe affectueuſe qui parle toujours dans la premiere douleur, apoſtrophe le défunt en pluſieurs manieres, & veut preſque l'obliger à rendre raiſon de ſa mort. On convient ſans peine que la douleur eſt violente, & qu'elle eſt l'effet d'une amitié qui ne l'eſt pas moins, mais elle l'eſt auſſi d'un tempérament fort vif, qui ne s'accommode pas des paſſions muettes. J'ai dit que cette perſonne eſt de marque : cela ſuffit pour lui trouver des imitateurs, des ſujets, des ſerviteurs, qui pleureront comme elle pleure, qui ſe couperont les cheveux pour l'amour du mort, qui lui adreſſeront des plaintes, &c. N'oublions pas que celui qui pleure & celui qui eſt pleuré, étant des gens de conſidération, l'on pourra célébrer pour l'amour d'eux un anniverſaire tout pareil à cette douleur ſi vive & ſi naturelle, dont j'ai donné la deſcription. D'autres perſonnes imiteront la Cérémonie, & la choſe tournera inſenſiblement en formulaire. Si l'on ajoute à cela des idées que la ſuperſtition prête aſſez communément aux cérémonies des morts, & celles que les Peuples le moins éclairés ont obſervées de l'immortalité de l'ame, on pourra peut-être remonter à l'origine de pluſieurs coutumes, auſſi bizarres que l'eſt celle d'interroger les défunts ſur le ſujet de leur mort.

(*a*) Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale pleurent les morts, & les gardent après leur décès. L'Auteur que je cite dit qu'ils ſe ſervent d'une eſpéce de baume pour préſerver les corps de la pourriture : mais un Ecrivain plus moderne (*b*) parle auſſi d'un vermillon qu'on applique ſur le viſage du mort, & donne à ce baume le nom *d'huile d'animaux*. Il ſeroit fort inutile de rappeller ici ce que tout le Monde ſait de l'ancienneté des embaumemens, & de leur uſage chez les Egyptiens, les Juifs, les Péruviens, &c. Ces Peuples Américains obſervent auſſi la coutume de pleurer les morts pluſieurs jours de ſuite, & de chanter des chanſons funébres à leur louage. Les parens du défunt & quelques vieilles s'acquittent de ce devoir; ce qui étoit de même en uſage chez les Romains; car ils avoient de (*c*) vieilles pleureuſes à gage, & certains (*d*) chants funébres que des flutes deſtinées aux fenérailles accompagnoient. Les Grecs n'employoient que des hommes aux chants mortuaires, mais les Hébreux ajoutoient aux chants, aux pleurs & aux lamentations les jeûnes, le ſac, & la cendre. Aujourd'hui les Catholiques & les Luthériens chantent auſſi pour les morts. Nous laiſſons aux parens & aux amis les pleurs, que la nature ou la tendreſſe exigent d'eux : nous voyons même avec quelque ſatisfaction les larmes qui n'ont d'autre ſource que la bienſéance, quoiqu'elles paroiſſent auſſi naturelles que les premieres, dans les mouvemens d'affection qu'excite d'abord la vue d'une perſonne, qui pendant ſa vie étoit liée en pluſieurs manieres à ceux qui la pleurent. Il ne nous appartient pas de caractériſer ces larmes ſi ſouvent trompeuſes, ſi communes en tous les ſiécles, & ſur-tout ſi familieres aux femmes. Il en eſt qui ſe déſeſpérent avec autant de facilité, que ſi elles avoient aimé véritablement. (*e*) On nous dépeint la douleur des Gaſcones & des Languedociennes comme une ſource abondante de ſaillies originales, qui tarit deux ou trois jours après la perte de l'objet qu'elles paroiſſent regretter. Ces ſaillies ſont accompagnées de pleurs, de gémiſſemens, d'exclamations, de ſanglots. Des amies mêlent leurs larmes

à

(*a*) *Leſcarbot* dans l'*Hiſtoire de la Nouvelle France.*
(*b*) *La Potterie*, Hiſtoire de l'Amérique Septentrionale.
(*c*) *Præſicæ.*
(*d*) *Næniæ.*
(*e*) *Leſcarbot* ubi ſup. donne une fort plaiſante deſcription du deuil de ces femmes.

à celles de l'affligée. Elles pleurent parce qu'elles voyent pleurer, & ſoupirent en apparence avec autant d'amertume, que ſi elles étoient affligées. Le concert de larmes & de ſanglots ſe fait entendre à pluſieurs maiſons à la ronde, & pendant qu'il dure, on donne un détail exact des belles qualités du défunt, ou de la défunte. La vivacité du climat fournit à l'imagination une infinité de particularités touchantes, mais cette vivacité les fait oublier avec la même promptitude : l'affligée ſe met bien-tôt en état de conſoler celles qui pleuroient à ſon intention.

Quelques Sauvages de l'Amérique ſe barbouillent le viſage avec du noir, pour marquer leur deuil. Les Juifs mettoient de la cendre ſur leur tête : les Héros d'Homére & de Virgile ſe rouloient dans la pouſſiere, & s'en couvroient auſſi la tête. En tems de deuil les Américains Septentrionaux ne ſe coupent point les cheveux, & affectent, pour témoignage de leur affliction, de n'avoir que de méchans habits ſur le corps. Les anciens Grecs portoient auſſi des habits craſſeux & uſés ; mais ils ſe coupoient les cheveux, & les jettoient ſur le mort qu'ils avoient chéri, ainſi que les Floridiennes le pratiquent encore à l'égard de leurs maris. Je parlerai de cette coutume dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Egyptiens, les Juifs, & pluſieurs autres Peuples Orientaux, déchiroient leurs habits pour témoigner leur triſteſſe. Les premiers ne ſe coupoient point les cheveux, mais ils ſe barbouilloient le viſage, s'abſtenoient pendant ſoixante & douze jours de pluſieurs ſortes d'alimens, ne ſe lavoient point, ne prenoient aucun plaiſir, & paſſoient ce terme de ſoixante & douze jours dans les pleurs. Les Mexicains en employoient dix aux obſéques de leurs morts, mais les Anciens Thraces faiſoient les obſéques trois jours après le décès. Je cite ces exemples, pour montrer la conformité des Américains avec les autres Peuples du Monde en ce qui regarde les Cérémonies funébres : cependant il feroit inutile de faire ici un plus long détail de ces Coutumes, puiſqu'il faudra y revenir dans la ſuite.

Les Américains brûlent, ou enterrent avec le mort, tout ce qui lui a ſervi pendant ſa vie, & même une partie de ſes richeſſes : les Mexicains & les Péruviens lui donnoient auſſi des domeſtiques, pour lui tenir compagnie, ou pour le ſervir après cette vie. Dans (*a*) Homére Achille fait porter des armes ſur le bucher de ſon cher Patrocle, égorge une douzaine de jeunes hommes pour l'amour de ce favori, lui donne des chevaux & des chiens, lui expédie enfin tout ce qu'il croit devoir lui être agréable en l'autre Monde. Les anciens Gaulois, les Peuples de la Grande Bretagne, & les Germains pratiquoient les mêmes uſages (*b*).

Les Juifs & les Chrétiens enterrent leurs morts : l'uſage de les enterrer eſt très-ancien. Il a précédé celui de brûler les corps, & l'on obſerve que les Romains l'ont eu dans les premiers tems de leur République. En général les Américains enterrent auſſi leurs morts, mais les Breſiliens (*c*) les mettent debout dans des foſſes creuſées en forme de tonneau, & font ordinairement ces foſſes dans leurs *Aldeas*. Les anciens Romains, & quelques autres Peuples enſéveliſſoient très-ſouvent les morts dans leurs propres maiſons & dans leurs jardins : d'où, ſelon *Servius*, eſt venue la coutume d'adorer les Dieux Domeſtiques que les Anciens appelloient Lares : cependant les Loix des 12. Tables ordonnoient que l'inhumation des corps ſe fît hors de la Ville. (*d*) Les Breſiliens ont un autre uſage aſſez remarquable : c'eſt de chanter à l'honneur des morts toutes les fois qu'ils paſſent près de leurs foſſes ; ce qui eſt une eſpéce de commémoration que ces Sauvages font pour eux.

Les Sauvages du Canada, les Miſſiſſipiens, & pluſieurs Nations de l'Amérique Méridionale font des préſens à leurs morts. Cet uſage revient à celui de quelques Peuples de l'Antiquité, qui portoient libéralement aux défunts, ce qu'ils croyoient devoir leur être agréable en l'autre Monde.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

De la maniere dont les Américains conſervoient l'Hiſtoire.

(*e*) J'AI dit que les Américains ignoroient l'uſage de l'Ecriture : cependant on nous aſſure que les Peuples de la Nouvelle Eſpagne, & principalement ceux du Jucatan, faiſoient avec des feuilles d'arbres certains livres dans leſquels ils écrivoient, ou repréſentoient les événemens mémorables. On y voyoit la maniere dont ils diviſoient les tems, l'idée qu'ils avoient du cours des Aſtres, ce qu'ils ſavoient de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle. Si cela eſt bien véritable, le papier du Jucatan devoit avoir quelque rapport avec celui des anciens

(*a*) *Feith.* L. 1. *Antiq. Homer.*

(*b*) Ces Peuples, nous dit-on, enterroient avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas à deſſein de s'en ſervir en l'autre Monde, mais afin qu'il ne reſtât rien d'eux qui pût donner la moindre penſée aux vivans de la perte qu'ils avoient faite. Il n'eſt pas même permis de nommer un mort parmi les Sauvages de la Nouvelle France, parce qu'ils regardent comme un outrage qu'on leur renouvelle la douleur de la perte qu'ils ont faite. La *Mothe le Vayer.* Œuvr. div. Lettres 97.

(*c*) *Leſcarbot* ubi ſuprà. *Coreal* dans ſes Voyages.

(*d*) *Coreal* ubi ſuprà.

(*e*) *Acoſta* Hiſtoire des Indes.

ciens Egyptiens. Le zèle destructeur des Moines & des Prêtres Espagnols, qui prenoient pour opérations magiques & pratiques superstitieuses tout ce qu'ils n'entendoient pas, fit condamner ces précieux monumens au feu : ainsi il est impossible de déterminer au juste le rapport de ces Livres avec les nôtres. Ce qu'on en peut dire de plus certain, c'est qu'ils étoient pleins d'hiéroglyphes & de peintures, qui servoient à représenter des événemens historiques, & les phénoménes de la Nature. Je parlerai de l'Année Mexicaine dans la suite de cet Ouvrage : maintenant il suffira de donner une idée générale de ces caractéres, ou figures hiéroglyphiques. Pour désigner l'année que les Espagnols entrérent dans le Mexique, ils peignoient sur une roue, qui chez eux signifie le cours de l'année, un homme avec un chapeau, & vêtu à l'Espagnole : mais comme cette maniere d'exprimer ses pensées ne donnoit pas une idée assez complette des objets, ils suppléoient à ce défaut, en apprenant par cœur des discours en prose & des Piéces de Poësie de la façon de leurs Savans. Ces Piéces servoient de Commentaires aux hiéroglyphes, & conservoient, en passant de bouche en bouche, la tradition des événemens.

A l'égard des Peuples du Pérou, ils n'avoient ni lettres, ni caractéres à la façon des Chinois, ni chiffres comme les Arabes, ni hiéroglyphes à la maniere des Egyptiens. Cependant ils avoient quelque connoissance de la peinture, mais elle étoit fort grossiére. En général ils ne tenoient pas d'autres Régistres, ou mémoriaux, que la Tradition orale, & les *Quappas* ou *Quippos*. Ces *Quippos* étoient des cordons de coton ou de boyaux, auxquels d'autres cordons étoient attachés avec des nœuds de distance en distance & de différentes couleurs, suivant les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Les nœuds étoient plus ou moins gros, selon l'idée qu'il s'agissoit d'exprimer. Il est difficile de concevoir tout ce que ces cordons leur représentoient, ni tous les secours que leur mémoire en recevoit. Il suffit de dire qu'ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Loix, de Rituels, de Cérémoniaux, &c. & qu'ils faisoient avec les cordons, leurs cordelettes, leurs nœuds, leurs couleurs, autant de combinaisons différentes que nous en faisons avec les vingt & trois lettres de l'Alphabet. Ces *Quippos* étoient sous la garde de certains Officiers publics, que l'on appelloit *Quippocamaios*, dont la Charge répondoit en quelque façon aux Notaires & aux Sécretaires d'Etat.

Les Péruviens se servoient aussi de petites pierres qu'ils disposoient en forme de roue, quand ils vouloient apprendre quelque chose par cœur, & conserver la mémoire d'un fait remarquable. C'étoit un foible équivalent de l'écriture, mais qui cependant témoignoit à son défaut l'effort d'imagination dont l'esprit humain est capable. Au tems de la découverte de l'Amérique les Péruviens, que les Missionnaires Espagnols convertissoient à la foi Chrétienne, apprenoient les principes de la Religion avec ces petites pierres disposées en roues. L'une de ces roues exprimoit le *Credo*, l'autre le *Pater*, l'autre l'*Ave*, &c.

Finissons par la disposition des caractéres, ou plutot des Hiéroglyphes des Mexicains. Souvent ils les arrangoient en cercle, ou de bas en haut, ou du centre à la circonférence. Toutes ces manieres n'ont aucun rapport avec la maniere d'écrire des Latins, des Grecs, des Hébreux & des Chinois.

TABLE DES CHAPITRES

De la Dissertation sur les Peuples de l'Amérique.

SUP-

SUPPLEMENT

A LA

DISSERTATION PRÉCÉDENTE:

Où l'on explique les Cérémonies Religieuſes des Peuples de l'Amérique.



SUPPLÉMENT A LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE:

Où l'on explique les Cérémonies Religieuses des Peuples de l'Amérique.

RELIGION DES PEUPLES DE LA BAYE DE HUDSON, &c.



E Nord de l'Amérique est si peu connu, & ce que les Relations nous en disent est si incertain, qu'il seroit impossible de donner une description raisonnable de la Religion de ses Peuples. Voici tout ce que j'ai pu en recueillir: c'est que les Sauvages qui habitent aux environs de la *Baye de Hudson* n'ont aucun principe distinct de Religion, & que (*a*) chacun, à ce que dit un Voyageur qui a décrit assez exactement cette Baye, s'y fait un Dieu à sa mode, auquel il a recours dans ses besoins, par exemple, quand il est malade. C'est ne dire que très-peu de chose en s'exprimant de la sorte. Nous ne savons pas mieux quelle idée les Sauvages du *Détroit de Frobisher* & des Côtes situées au Nord-Ouest de l'Europe se font de la Divinité: peut-être est-elle la même que celle des autres Sauvages de l'Amérique Septentrionale: mais puisqu'on ne sauroit dire précisément en quoi consiste leur Idolâtrie, il vaut autant se taire sur ce sujet, que payer de fables la curiosité du Lecteur.

(*b*) Un Voyageur dit, avec beaucoup de raison, que la vie errante & libertine éloigne l'esprit du Sauvage de la connoissance de Dieu: cette réflexion est censée. Nous avons une preuve de cette vérité dans la conduite des gens du Monde. Cependant, continue-t-il (*c*), les Sauvages, « ne sont point insensibles au bonheur & aux disgraces qui leur arrivent. Ils semblent avoir quelque principe du Manichéisme. Ils reconnoissent...... un bon & un mauvais esprit: Ils appellent (*d*) *Quichemanitou* le Dieu de prospérité; celui dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie, qui préside dans tous les effets heureux de la nature. » Ils appellent *Matchimanitou* le mauvais esprit, l'ennemi de la prospérité de l'homme, celui qui les afflige, auquel ils attribuent les maux qu'ils souffrent. Ils croyent que le Soleil est le bon principe, & la Lune le mauvais: ce qui a quelque rapport à la croyance des Anciens

(*a*) *Relation de la Baye de Hudson* dans le Tome VI. *du Recueil de Voyages au Nord* de la premiere Edit.

(*b*) La *Poterie* Histoire de l'Amérique Septentr. Tome I. 1722.

(*c*) On ne parle ici que des Peuples les plus Septentrionaux de l'Amérique, qui font la traite avec les Anglois & les François pour le Castor & les autres pelleteries.

(*d*) *Manitou* est le nom que tous ces Peuples donnent à un Génie, qu'ils croyent résider en ce qui a vie, & même dans les choses inanimées. Ils adorent ce Génie dans tout ce qui frappe leurs sens. Un Oiseau, un Bœuf, un Ours, une fléche ont un *Manitou*. Chaque Sauvage a son *Manitou* particulier, qu'il regarde comme son Dieu tutelaire. Cela revient à l'opinion de plusieurs Peuples anciens & modernes; que chaque homme a son Génie familier qui le gouverne jusqu'à la mort. « Ils l'exposent dans leurs Cabanes, & ils lui font des sacrifices de Chiens ou d'autres Animaux. Les Guerriers (Ilinois) portent leurs *Manitous* dans une natte, & ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les Charlatans (c'est-à-dire les Jongleurs) ont pareillement recours à leurs *Manitous* » &c. *Lettre du Pere Marest Missionnaire aux Ilinois* dans le XI. Recneil des *Lettres Edifiantes & Curieuses.*

ciens, qui (*a*) attribuoient à la Lune des influences mauvaiſes & pernicieuſes. Les Sauvages dont je parle, ſemblent reconnoître le Soleil pour le Souverain Maître de l'Univers. Ils l'encenſent avec du tabac, & cela s'appelle chez eux (*b*) *fumer le Soleil.* Voici comment ils pratiquent une Cérémonie Religieuſe, que je crois pouvoir déſigner ſous le nom d'*encenſement.* Les Chefs des familles s'aſſemblent dès la pointe du jour chez quelqu'un des principaux Chefs. Celui-ci allume le Calumet, le préſente trois fois au Soleil Levant, & pendant qu'il le conduit avec ſes deux mains ſelon le cours du Soleil, juſqu'à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui adreſſe ſes vœux, lui demande ſa protection, le ſupplie de le diriger en ſes entrepriſes, & lui recommande toutes les familles du Canton. Enſuite le Chef fume dans le Calumet & le préſente à l'Aſſemblée, afin que ceux qui la compoſent *fument le Soleil* chacun à leur tour.

Avant que d'aller plus loin il faut donner ici la deſcription du *Calumet.* (*c*) » C'eſt une maniere de (*d*) Pipe fort longue, faite de pierres rouges, enjolivée de têtes de (*e*) Pics-bois, » & de Canars branchus, qui ſe perchent ſur les arbres. La tête de ces Oiſeaux eſt de la » plus belle écarlate qui ſe puiſſe voir, & parée de beaux plumages. Ils ſuſpendent ou atta- » chent au milieu du bâton qui fait le corps du *Calumet*, des plumes d'aîles d'un oiſeau qu'ils » appellent *Kibou*, qui eſt une ſorte d'Aigle. On ne fait aucune entrepriſe conſidérable, qu'au- » paravant on n'ait danſé le *Calumet.* » Le P. *Hennepin* parle de ce Calumet avec beaucoup plus de préciſion. (*f*) » Le *Calumet*, dit-il, eſt une grande Pipe à fumer, de marbre rou- » ge, noir ou blanc. Elle reſſemble aſſez à un marteau d'armes : la tête en eſt bien polie, & » le tuyau, long de deux pieds & demi, eſt une canne aſſez forte, ornée de plumes de tou- » tes ſortes de couleurs, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes, entrelaſſés de pluſieurs » manieres. On y attache deux aîles, & cela le rend aſſez ſemblable au Caducée de Mercu- » re, ou à la baguette que les Ambaſſadeurs de Paix portoient autrefois à la main. Cette » canne eſt fourée dans des cols de Huars, qui ſont des Oiſeaux tachetés de blanc & de noir, » gros comme nos oyes, ou dans des cols de Canars branchus ..... Ces Canars ſont bigar- » rés de trois ou quatre couleurs différentes. Chaque Nation embellit le *Calumet* ſelon ſon » uſage, ou ſelon ſon inclination particuliere. Le *Calumet* ſert d'aſſurance à tous ceux qui » vont chez les Alliés des Nations qui le donnent.... C'eſt un ſymbole de paix, & l'on eſt » généralement perſuadé qu'il arriveroit de grands malheurs à celui qui violeroit la foi du *Ca- » lumet.* C'eſt le ſceau de toutes les entrepriſes, des affaires de conſéquence & des Cérémo- » nies publiques. » La *Hontan* dans ſes Voyages dit (*g*), que le tuyau du *Calumet* « a quatre » ou cinq pieds de long. Le corps de cette pipe a huit pouces, (apparemment de diamétre) » & la bouche où l'on met le tabac trois. »

Revenons à la Religion de ces Peuples. Ils ne pratiquent la Cérémonie de *faire fumer le Soleil* qu'en des occaſions de conſéquence; car dans le culte ordinaire ils s'adreſſent à leur *Manitou*, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils reçoivent ordinairement de leurs *Jongleurs.* L'Auteur de l'*Hiſtoire de l'Amérique Septentrionale* (*h*) dit que certains Sauvages, qui habitent vers les Côtes Septentrionales, croyent que dans les tempêtes l'eſprit de la Lune ſe met au fond de la mer & y excite l'orage. Pour l'appaiſer ils lui ſacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le Canot, jettant tout à la mer, même le tabac. Le ſacrifice eſt accompagné du chant, & de quelques autres cérémonies qui tendent à chaſſer ce mauvais eſprit.

Pour ſavoir l'événement de leurs affaires, ces Sauvages s'adreſſent à leurs *Jongleurs*, & ceux-ci rendent leurs Oracles avec beaucoup de cérémonies & d'une maniere qui ne manque pas d'artifice. Le *Jongleur* fait avec des perches enfoncées dans la terre une Cabane ronde, qu'il entoure de peaux de *Caribous* ou d'aurres Animaux, avec une ouverture en haut aſſez large pour paſſer un homme. Ce *Jongleur* s'y enferme ſeul, chante, pleure, s'agite, ſe tourmente, fait des invocations, des imprécations, demande au *Matchimanitou* ce qu'il ſouhaite. Celui-ci répond avec fracas : en quoi il n'y a rien qui choque la haute idée que tous les hommes ſe font de la Majeſté divine. Cette idée ne permettoit pas aux Payens de croire que les Dieux parlaſſe ſans beaucoup de bruit, ni même ſans commettre quelque déſordre dans la Nature. Si le Jupiter d'Homere hauſſe le ſourcil, l'Olympe tremble : s'il parle, les élémens ſont émus. D'abord l'entouſiaſme du Jongleur ſe fait appercevoir par un bruit ſourd, comme d'une roche qui tombe, & toutes les perches ſont agitées avec une violence ſi ſurprenante, que l'on croiroit que tout ſe renverſe. C'eſt au milieu de cette agitation ſacrée que le Jongleur rend l'Oracle. Je donne cette deſcription ſur la foi du Sieur *de la Poterie.*

RE-

(*a*) Ils donnoient à Pluton le Dieu des Ténebres, & à Proſerpine ſa femme, qui dans le Syſtème des Anciens eſt la même que la Lune, la direction de tout ce qui ſe fait entre la Terre & la Lune. Ces deux Divinités nocturnes étoient les fideles dépoſitaires de nos maux.

(*b*) La *Poterie* ubi ſuprà.

(*c*) La *Poterie* ubi ſup.

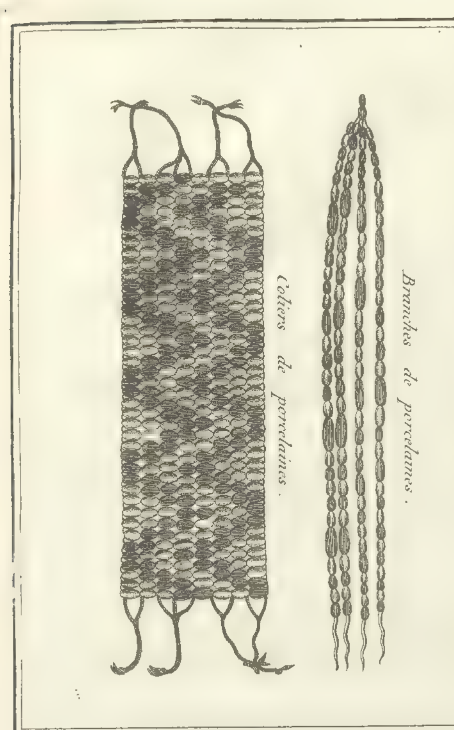
(*d*) Calumet, dit *La Hontan* dans ſes Voyages, eſt un mot Normand, dérivé de Chalumeau. Les Normans l'établirent dans les premiers Voyages qu'ils firent au Canada. Les Iroquois appellent le *Calumet*, *Ganandoë*, & les autres Sauvages *Poagan.* Toutes les Relations s'accordent à dire que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ont une vénération extraordinaire pour le *Calumet*; qu'ils le regardent comme un myſtere, & comme un préſent que le Soleil a donné aux hommes. J'en dirai davantage lorſque je parlerai des Cérémonies de guerre des Américains.

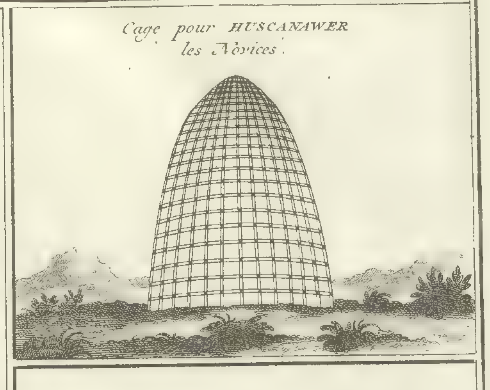
(*e*) *Peaks* en Anglois. Voyez l'*Hiſtoire de la Virg.* 12. 1706. Edit. d'Amſterdam.

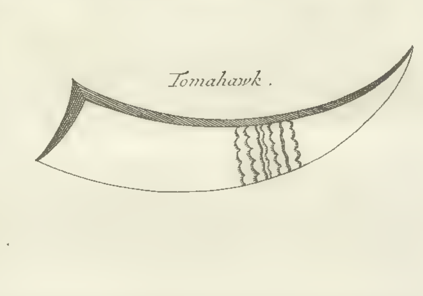
(*f*) *Nouvelle Découv.* dans l'*Amérique Sept.* Utrecht 1697.

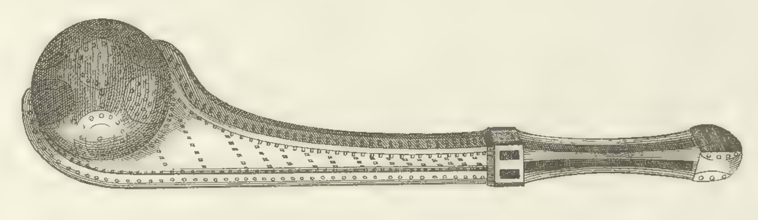
(*g*) On voit ici la figure du *Calumet.*

(*h*) La *Poterie* Tome I.

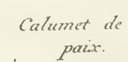


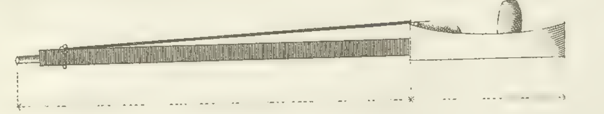






Casse-tête.





Autre, ou pipe de
paix des Virginiens.



RELIGION *des* PEUPLES *qui habitent ſur les bords du* MISSISSIPY, *des* CANADIENS, *des* SAUVAGES *de* TERRE-NEUVE, *des* IROQUOIS, *&c.*

Si l'on en croit le P. *Hennepin* (*a*) on ne voit aucun véritable ſentiment de Religion, ni aucun culte réglé parmi ces Peuples. *Quelques idées confuſes & quelque eſpéce de vénération pour le Soleil, qu'ils reconnoiſſent, mais ſeulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & conſerve tout*, font à peu près leur Religion. Quand les *Nadoueſſans* & les *Iſſatis* prennent du tabac, ils jettent leurs regards ſur le Soleil, & comme cet Aſtre ſemble être le ſeul objet qui excite dans leur eſprit quelque dévotion, lorſqu'ils ont allumé le *Calumet*, ils le lui préſentent & le prient d'y fumer. Ces Peuples, & tous ceux qui habitent ſur les bords du Miſſiſſipy, ne donnent qu'au Soleil les foibles marques de cette reconnoiſſance que nous devons à l'Etre Suprême. Ils lui offrent les prémices de leur Chaſſe dans la Cabanne de leur Chef, qui met ſans doute à profit les offrandes que ſon Peuple fait à cet Aſtre. Quand ils apperçoivent l'Aurore, ils envoyent au Soleil levant la premiere fumée de leurs *Calumets*, en marmotant quelques paroles, qui ſont peut-être leurs prieres du matin. Enſuite ils fument vers les quarre parties du Monde. On aſſure que (*b*) les habits de cérémonie de quelques-uns de ces Peuples ont ordinairement deux Soleils figurés, & qu'ils portent ſur le corps des repréſentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de Serpens, &c.

Le Religieux que je cite ici, nous donne un détail plus circonſtancié de la Religion de ces Nations & des ſentimens ſur leſquels elle eſt bâtie, dans ſa troiſiéme *Relation de la Louiſiane*, qui porte pour titre, *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe.* Voici la ſubſtance de ſes paroles. » La plus grande partie de ces Barbares croit la Création du Monde. Le Ciel, » diſent-ils, la Terre, & les hommes ont été faits par une femme qui gouverne le Monde » avec ſon fils. C'eſt, continue le P. *Hennepin*, peut-être à cauſe de cela que ces Sauvages » comptent leurs généalogies par les femmes. Le fils eſt le principe du bien, & la femme la » cauſe du mal : cependant ils croyent que l'un & l'autre jouiſſent également d'une parfaite » félicité. La femme, diſent-ils encore, tomba du Ciel enceinte, & fut reçue ſur le dos d'une » tortue qui la ſauva du naufrage «. Il ſemble qu'on puiſſe remarquer dans ce ſyſtême bizarre quelque légére idée des vérités contenues dans l'Hiſtoire de la chûte du premier homme, telles que Moïſe les rapporte. » D'autres Sauvages de ce même Continent croyent qu'un cer- » tain Eſprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Sau- » vages qui demeurent au bas du Fleuve S. Laurent, *Atahauta*, eſt le Créateur du Monde, » & qu'un nommé *Meſſou* en a été le réparateur après le Déluge. . . . Ils diſent que *Meſſou* » allant un jour à la chaſſe, ſes chiens le perdirent dans un grand lac, qui venant à ſe débor- » der couvrit la terre en peu de tems. . . Ils ajoutent que par le moyen de quelques animaux » il répara le Monde avec cette Terre. Les Sauvages qui habitent au haut du Fleuve Saint » Laurent & du *Miſſiſſipy*, diſent qu'une femme deſcendit du Ciel & voltigea quelque tems » en l'air, cherchant où poſer ſon pied. La Tortue lui offrit ſon dos. Elle l'accepta, y fit ſa » demeure. Dans la ſuite les immondices de la Mer ſe ramaſſérent autour de la Tortue, & il » s'y forma inſenſiblement tout autour une grande étendue de terre. . . . Cependant la ſoli- » tude ne plaiſant point à cette femme . . . . il deſcendit d'en haut un eſprit qui la trouvant » endormie s'approcha d'elle. Elle devint enceinte après cette approche, & accoucha de deux » garçons qui ſortirent de ſon côté. Ces enfans devenus grands s'occupérent à la chaſſe, & » comme l'un étoit beaucoup plus habile chaſſeur que l'autre, la jalouſie fit naître bientôt » la diſcorde. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le mal-adroit, dont l'humeur étoit » farouche, traita ſon frère ſi mal, que celui-ci fut obligé de quitter la Terre & de ſe retirer » dans le Ciel. Après cette retraite l'Eſprit retourna vers la femme, & de cette ſeconde en- » trevûe naquit une fille, qui eſt la Mere des Peuples de l'Amérique Septentrionale ». Le Lecteur pourra trouver quelque rapport entre cette fable & l'hiſtoire de *Caïn* & d'*Abel*, telle que Moïſe nous l'a conſervée.

Le Sieur de la *Poterie* nous donne dans ſon *Hiſtoire de l'Amérique Septentrionale* un Syſtême de la Création ſuivant les Sauvages aſſez différent de celui là. » Les Sauvages croyent & » tiennent pour aſſuré qu'ils ont tiré leur origine des Animaux, & que le Dieu qui a fait le » Ciel s'appelle *Michapous*. Ils ont quelque idée du déluge, & croyent que le commencement » du Monde n'eſt que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par ce *Michapous*, lequel en- » ſuite créa tous les Animaux qui ſe trouverent ſur des bois flottans, dont il fit un cayeu, qui » eſt une maniere de pont, ſur lequel il demeura pluſieurs jours ſans prendre aucune nourri- » ture. *Michapous*, diſent-ils, prévoyant que toutes ſes Créatures ne pourroient ſubſiſter long- » tems ſur ce pont, & que ſon ouvrage ſeroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim

(*a*) *Nouvelle Découverte dans l'Amérique Septentrionale.* *Hennepin.* Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord.*
(*b*) *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe*, par le P.

» faim . . . . & ne se voyant alors que Maître du Ciel, se trouva obligé de recourir à *Michinisi* le Dieu des eaux; & voulut lui emprunter de la terre pour y loger ses Créatures. » Celui-ci ne se trouva pas disposé à écouter la demande de *Michapous*, qui envoya tour à » tour le castor, le loutre & le rat musqué de la terre au fond de la mer, sans pouvoir recou- » vrer que fort peu de grains de sable, & cela seulement par le moyen du dernier «. *Michapous* mit habilement le peu de sable à profit, puisqu'il servit de levain à une haute montagne. Le Renard fut invité de tourner autour de cette montagne : *Michapous* l'assura que ces tours agrandiroient la terre. Le Renard tourna donc quelque tems, pour augmenter le Globe terrestre : mais il se lassa bientôt, & *Michapous* acheva le reste. Les idées de ces Sauvages sur plusieurs Phénoménes de la Nature, comme les tremblemens de terre, le tonnere, les feux célestes, &c. ne sont pas moins extraordinaires. Ils en ont de très-bisarres sur l'origine des bêtes & sur la création de l'homme, qu'ils font naître de la corruption des premiers animaux que *Michapous* détruisit à cause de la discorde qui régnoit entr'eux. Ces hommes nouvellement créés inventérent contre les bêtes l'arc & les fléches. Un jour il arriva qu'un d'entr'eux s'étant écarté des autres, découvrit une cabanne dans laquelle il trouva *Michapous* qui lui donna une femme, & limita les devoirs de l'un & de l'autre. La chasse & la pêche furent le partage de l'homme; la cuisine, la quenouille, & tous les soins du ménage furent destinés à la femme. *Michapous* fit pour les compagnons de cet homme des contrats de mariage de même teneur. Il les maria tous de sa main, leur donna puissance sur les animaux, & les avertit qu'il les avoit créés pour mourir, mais qu'après leur mort ils iroient dans un lieu de plaisir. Les hommes vécurent heureux & contens pendant quelques siécles: mais le genre humain s'étant extrêmement multiplié, il fallut chercher de nouveaux Pays de chasse. La discorde & la jalousie se mêlerent enfin parmi ces Chasseurs, & voilà l'origine de la guerre.

Ce même Auteur nous apprend que les Sauvages font des festins à l'honneur de *Michapous*, & qu'on est obligé d'y manger toutes les viandes jusqu'aux os, qu'ils consacrent à *Michapous* & aux Génies. C'est un mauvais présage pour le Maître du festin, que les conviés ne mangent pas tout ce qui leur a été présenté. Il doit s'attendre à quantité de traverses dans ses entreprises. Ils immolent, à ce qu'il dit, des chiens au Soleil.

(*a*) Champlain nous rapporte une autre opinion de quelques Sauvages du *Canada* sur la Création, &c. Il y a, disent-ils, un seul Dieu Créateur de toutes choses. Après avoir créé la Nature, il prit un certain nombre de fléches, les planta dans la terre, & tira l'homme & la femme de ce germe digne du caractére de ces Peuples, qui ne vivent que pour se détruire par la guerre. Ils croyent une *quaternité*, c'est-à-dire, une Essence Divine en quatre personnes; à savoir, Dieu qui est le pere, le fils, la mere & le Soleil. Cette mere est le principe du mal.

Otkon, *Otkée* chez les Virginiens, *Atahauta*, *Manitou* chez les Canadiens, &c. sont des noms qui dans les différens langages de ces Peuples expriment peut-être la même idée. C'est l'Esprit universel qui donne l'être & le mouvement à la matiere. C'est la cause premiere, dont les Sauvages conçoivent la puissance & les facultés à leur maniere, & toujours fort confusément. Mais pourroit-on même attendre un pareil raisonnement de ces Peuples, puisque, si l'on en croit le P. *Hennepin*, ils n'ont jamais fait en matiere de Religion le moindre usage de leur raison, & qu'ils sont même, selon lui, *incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet? Cependant*, ajoute-t-il, *on trouve pourtant chez eux des sentimens confus de Divinité.* (*b*) *Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu, d'autres un Génie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité, &c. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel. Ils s'imaginent qu'il y a un esprit en chaque chose, & même dans celles qui sont inanimées.* Ils leur adressent des prieres & des vœux; ils conjurent les Rivieres, les torrens, & ces cascades effroyables que les Relations du Mississipy & du Canada appellent des *Sauts*: ils accompagnent ces conjurations de l'offrande de quelques peaux de Castor qu'ils attachent aux branches d'un arbre voisin du *Saut*. S'il y a sur leur route quelque torrent ou des chûtes d'eau, ils y jettent une robe de Castor, du tabac, de la porcelaine, &c. C'est un sacrifice par lequel ils espérent d'attirer sur leurs personnes la bénédiction de l'Esprit qui réside dans le torrent. Le détail des prieres consiste à demander bonne chasse à l'Esprit du *Saut*, à le supplier de se laisser traverser sans risque, à implorer sa protection contre l'ennemi, & à le mettre de la partie dans la vengeance qu'ils méditent. Revenus de leur expédition, ils lui immolent des prisonniers.

» Cependant, continue ce Religieux, ils n'ont point de cérémonie extérieure de Religion, » qui montre qu'ils rendent quelque Culte à la Divinité. On ne leur voit ni Sacrifice, ni » Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion..... Ils croyent seulement qu'un Esprit » universel leur inspire ce qu'ils doivent faire «, qu'il dirige leurs songes & pensées; jusques-là que s'ils se croyent inspirés à tuer un homme, ou à faire quelqu'autre mauvaise action, ils ne croiront pas commettre un crime en exécutant leur projet. On sent assez les contradictions de ce bon Pere dans tous les raisonnemens qu'il fait sur la Religion des *Mississipiens*. Qu'appelle-t-il

(*a*) Dans ses Voyages.

(*b*) Les Peuples qui habitent aux environs du *Mississipy*.

t-il rendre un Culte à quelque Divinité ? S'ils croyent qu'un Esprit universel gouverne le Monde, & pénétre non-seulement tout ce qui est animé, mais même tout ce qui ne l'est pas; s'ils croyent devoir suivre les mouvemens qu'il leur inspire, se confier en lui, & lui adresser des Prieres & des Sacrifices, n'est-ce pas avoir un Culte & quelques Cérémonies Religieuses.

Ces Peuples ont des Jongleurs, qui rendent les Oracles, interprétent les songes, qu'ils regardent comme des ordres & des avertissemens de Dieu, prédisent l'avenir, (*a*) se vantent même de faire venir la pluye, le beau tems, le calme, l'orage, la fertilité, & de rendre la chasse heureuse. On peut croire qu'ils ne manquent ni de détour ni d'adresse pour défendre leur imposture, quand l'événément ne répond pas à la prédiction. Je ne m'étendrai pas davantage sur leur Jonglerie, qui ne différe en rien de celle dont j'ai déja parlé.

On nous assure que ces Sauvages attribuent une ame raisonnable à plusieurs sortes d'animaux, & qu'ils ont sur-tout de la vénération pour les os d'Elan & de Castor. Ils s'imaginent que les ames de ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps; qu'elles en avertissent ensuite & les vivans & les morts; que s'il arrive qu'on les traite mal; les animaux de cette espéce ne veulent plus se laisser prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre. Il faut croire que l'adresse & la subtilité de ces animaux sont l'origine de cette opinion des Sauvages. Je finirai le caractére de l'Idolâtrie de ces Peuples par un trait digne de leur ignorance & de cette foiblesse d'esprit, qui est inévitable dans les ténébres dont ils sont enveloppés: c'est qu'ils croyent aux prodiges, & qu'ils craignent le tonnerre. On en voit, dit le P. *Hennepin*, (*b*) qui portent toujours avec eux un corbeau décharné, qu'ils disent être le maître de leur vie: d'autres choisissent un hibou, une coquille de mer, un os : cependant le cri d'un hibou les effraye; ils en tirent un mauvais augure. Il y a apparence que celui-là n'est pas leur esprit familier.

Les *Natchés*, autre Peuple du Mississipy, ont chez eux de tems immémorial une espéce de Temple, où ils conservent du feu qu'un Prêtre destiné à la garde du Temple a soin d'entretenir allumé. (*c*) Cet édifice est dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef est descendue. Les *Tensas* ou *Taenças* adorent la même Divinité. Ces Peuples lui consacrent aussi des Temples, des Autels, des Prêtres, avec un feu qu'ils entretiennent, comme les *Natches*, à son honneur. Ce feu perpétuel étoit, comme l'on fait, le symbole du Soleil chez plusieurs Nations de l'Antiquité. A tous les déclins de la Lune, ils portent par forme de Sacrifice à la porte du Temple un grand plat rempli de ce qu'ils ont de plus délicat, dont leurs Prêtres font une offrande à cet Astre déifié.

Je donne sur la foi de (*d*) l'Auteur de la *Relation de la Louisiane*, qui a été publiée sous le nom du *Chevalier de Tonti*, la description d'un des deux Temples du Soleil. » Il est enfer- » mé, nous dit-on, dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre deux, forme » une espéce de parvis, où le Peuple se proméne. On voit au-dessus de cette muraille un grand » nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands » criminels. Au-dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande » quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophées. Le dedans » du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtés, de plusieurs figu- » res différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'Autel, où » brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de » cappes blanches ont soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé que tout le monde » fait ses prieres avec des hurlemens extraordinaires. Les prieres se font trois fois le jour, au » lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On y voit un cabinet ménagé dans la muraille. » C'est le Tabernacle du Dieu. Deux Aigles déployées & tournées vers le Soleil y sont sus- » pendues «. Cette description nous donne une assez belle idée du Culte Religieux des Peuples du Mississipy. S'imagineroit-on de trouver un appareil si éclatant de dévotion sur les bords d'un Fleuve, où l'on ne croyoit rencontrer que des Sauvages grossiers & brutaux ? Mais le Voyageur n'auroit-il pas fait jouer ici son imagination ?

Les Peuples du *Canada* donnent le nom de (*e*) *Grand Esprit* à cet Etre suprême, que les autres Sauvages reconnoissent pour l'*Esprit Universel*. Ces Peuples raisonnent très-conséquemment; s'il en faut croire le Voyageur auquel un (*f*) Moine défroqué a prêté sa plume & son caractére. » Ils prouvent, dit-il, l'existence de l'Etre suprême par la composition de l'Uni- » vers, qui fait remonter à un Etre supérieur & tout-puissant: d'où il s'ensuit que l'homme » n'a pas été fait par hazard...... Ils adorent cet Etre supérieur de la maniere du monde » la plus abstraite, & voici comment ils s'expliquent.... L'Existence de Dieu étant insépa- » rablement unie avec son Essence, il contient tout, & il donne le mouvement à toutes cho- » ses. Enfin tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit est ce Dieu, qui subsistant sans bornes,

(*a*) *Hennepin* ubi suprà.
(*b*) Idem ubi supra.
(*c*) Voyez Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.
(*d*) Insérée dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.
(*e*) Le Baron *de la Hontan* dans ses Voyages.
(*f*) Le Sieur *Gueudeville Ex-Catholique*, Auteur des Dissertations qui composent l'*Atlas Historique*, & de plusieurs autres Ouvrages. Ce Moine défroqué qui a semé la bouffonnerie dans la plus grande partie de ses écrits, ne l'a pas épargnée dans les Voyages du Baron de la *Hontan* qu'il a cru rendre plus agréables par-là, quoique souvent aux dépens de la vérité. A l'égard des Sauvages du Canada, s'ils raisonnoient avec toute la précision qu'il leur attribue, on pourroit croire qu'ils ont étudié tous les détours de la Dialectique de l'Ecole.

» nés, sans limites & sans corps ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni » de quelque autre chose que ce puisse être, quelque belle, vaste ou étendue qu'elle soit : ce » qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela est si vrai, que dès qu'ils » voyent quelque chose de beau, de curieux, ou de surprenant, sur-tout le Soleil & les au- » tres Astres, ils s'écrient ainsi, *ô Grand Esprit*, nous te voyons par-tout. C'est de cette » maniere qu'en réfléchissant sur les moindres bagatelles, ils reconnoissent un Etre Créateur » sous ce nom de *Grand Esprit*, ou de Maître de la vie «. Pourroit-on mieux paraphraser, & justifier plus ingénieusement la maniere obscure & incertaine, dont il paroît que ces Peuples Sauvages expriment leur croyance touchant le premier Principe de la Nature? La méthode avec laquelle il les fait raisonner sur les mystéres de la Religion Chrétienne n'est pas moins subtile. On y voit étalées toutes les difficultés qu'un libertin est capable de former ou de recueillir pour la détruire.

SACRIFICES & ADORATIONS *des* SAUVAGES *du* CANADA.

J'ai dit que les Peuples du Canada & ceux de la Baye de *Hudson*, &c. donnent le nom de *Kitchi-Manitou* au Grand Esprit. Ils lui attribuent le bien, comme au contraire ils attribuent le mal à ce mauvais Génie dont j'ai déja parlé sous le nom de *Matchi-Manitou* : mais outre cela ils établissent des Intelligences bien ou mal-faisantes dans tout ce qu'ils trouvent merveilleux; & selon que les choses leur paroissent utiles ou pernicieuses, ils font présider sur elles de bons ou de mauvais Génies. La *Hontan* dit qu'ils mettent l'or & l'argent au nombre des choses que les mauvais Génies gouvernent : l'idée est assez juste. Ils voyent une partie des soins & des fatigues que les François se donnent pour amasser des richesses : que diroient-ils, s'ils voyoient ici l'avarice des Européens dans toute son étendue?

Les Sauvages, dit la *Hontan*, (*a*) ne font jamais de Sacrifices de Créatures vivantes au *Kitchi-Manitou* : mais ils brûlent à son honneur des Marchandises qu'ils trafiquent avec les François, & le Sacrifice va quelquefois à plus de cinquante mille écus. Voici le détail que ce Voyageur nous donne de toute la Cérémonie. On choisit pour la solemniser un jour serain & un tems calme : alors chaque Sauvage porte son offrande sur le bucher. Ensuite quand le Soleil est le plus élevé sur l'Horison, les jeunes Canadiens se rangent autour du bucher avec des écorces allumées, pour mettre le feu au bucher. Les guerriers chantent & dansent jusqu'à ce que le Sacrifice soit consumé, pendant que les vieillards haranguent le *Kitchi-Manitou* & présentenr de tems en tems au Soleil leurs *Calumets* allumés. Les danses & les chansons durent toute la journée, & les hommages du *Calumet* se rendent depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, en observant de l'adorer à son levant, à son midi, & à son couchant. La planche représente le Sacrifice des Canadiens à *Kitchi-Manitou*.

Nous donnerons ici le formulaire de leurs prieres. Ils demandent au *Grand Esprit*, à ce *Kitchi-Manitou*, qu'ils reconnoissent pour le maître de leur vie, qu'il les protége contre les méchans & qu'il leur accorde sa faveur, qu'il conserve le courage & la force des guerriers, qu'il fortifie l'esprit des vieillards & qu'il leur inspire de bons conseils, qu'il augmente & conserve leurs familles, qu'il garentisse leurs enfans des mauvais esprits & de la main des méchans, afin que ces enfans consolent & réjouissent la vieillesse de leurs parens. Ils le prient de répandre sa bénédiction sur les moissons, sur les villages & sur les chasseurs, de les instruire de sa volonté par des songes, & de les conduire après leur mort au Pays des Ames.

Leurs chansons roulent sur la beauté des Ouvrages de la Nature, sur la bonté de Dieu, sur leurs victoires & la défaite de leurs ennemis. Les femmes font des harangues au Soleil quand il se léve, & lui présentent en même-tems leurs enfans. Les Guerriers sortent du village pour danser la danse du *Grand Esprit*, lorsque cet Astre va se coucher : cependant il n'y a point de jour fixé pour les Sacrifices & pour les danses particulieres. C'est le Baron de la *Hontan* qui nous fournit ce détail.

Je suis parsuadé qu'un long séjour & des courses de quelques années dans ces Pays Septentrionaux de l'Amérique nous procureroient un détail plus exact, plus clair, & beaucoup plus suivi de la Religion de ces Peuples : mais il faudroit que le Voyageur écartât ses préjugés, qu'il eût plus d'étude & plus de lumieres que n'en ont ordinairement ceux qui courent les Pays, qu'il eût la capacité nécessaire pour développer l'origine des principes des Sauvages, & sur-tout qu'il eût assez de patience & de douceur pour raisonner avec eux. Quelque brutaux & grossiers que soient les Peuples dont on vient de parler, on a pû voir qu'ils ne sont nullement Athées, & que leur grande ignorance ne les empêche pas de remonter à une premiere Cause, supérieure à ces Génies qu'ils croyent résider dans tous les Etres. Pour ce qui est de leur conversion au Christianisme, on nous assure qu'elle est très-difficile, & qu'ils restent fermes dans leurs

(*a*) Cependant les Sauvages du Missisipy immolent des prisonniers aux Génies qu'ils croyent présider sur les eaux, ainsi qu'on l'a dit ci-devant.



LE GRAND SACRIFICE des CANADIENS à QUITCHI-MANITOU ou le GRAND ESPRIT.

leurs idées sans pouvoir se résoudre à gouter les mysteres du Christianisme, qu'ils écoutent avec une indifférence capable de démonter le zele d'un bilieux dévot. Les raisons qu'ils allèguent pour refuser d'embrasser le Christianisme, se réduisent souvent à la réponse que fit un Prince Idolâtre des Indes Orientales à l'Archevêque de Goa (*a*), *Si Dieu avoit voulu que je fusse Chrétien, je le serois dès ma naissance.*

On nous assure qu'on ne remarque presqu'aucun signe de Religion dans les Sauvages de *Terre-neuve.*

CÉRÉMONIES NUPTIALES *des* PEUPLES *de la* BAYE *de* HUDSON, *du* MISSISSIPY, *&* *du* CANADA.

Une (*b*) *Relation de la Baye de Hudson* nous dit, que les Sauvages de cette Baye prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : ils ont même la coutume d'épouser les sœurs de leurs femmes, parce qu'ils croyent qu'elles s'accommoderont mieux ensemble que si elles étoient étrangeres (*c*). Un autre Auteur nous assure, que le même usage se pratique par les Peuples de la Louisiane, & que rien n'y est plus commun que de voir quatre ou cinq sœurs femmes d'un même mari. Celle qui devient mere la premiere a des prérogatives, qui consistent à être exempte de plusieurs travaux du ménage. A l'égard des préliminaires du mariage, un Sauvage qui en veut à quelque fille abrege ordinairement la galanterie. Il s'explique dès qu il a conçu de l'amour, & pour obtenir l'objet qui le charme régale la famille de sa maîtresse & fait quelques présens au pere de cette belle. On la lui accorde, il l'emmene sans marchander pour la dot.

Ce que le P. *Hennepin* rapporte sur le mariage de ces Peuples est plus exact & plus détaillé. Il nous dit « que leur mariage n'est point un contrat civil. Le mari & la femme n'ont » pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent, continue-t-il, ensemble pour tout » le tems qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympatie subsiste entre les parties. » La discorde commence-t-elle à se glisser dans le ménage, ils se séparent sans autre formalité. Ils marient leurs filles très-jeunes, & quoique l'âge ne permette pas encore le commerce du mari avec sa femme, celle-ci ne laisse pas d'avoir soin de son petit ménage : cependant le mari va à la chasse, & porte à son beau-pere les profits de sa journée. Souvent même on se marie sans entrer dans tout le détail de l'amour : point de caresses, point de conversation, point de badinage pour se connoître avant que de s'unir d'un nœud, souvent si funeste ailleurs. Supposons, par exemple, qu'un Sauvage & une Sauvagesse se voyent pour la premiere fois de leur vie, & que tout à coup l'envie d'en venir à l'hymen prenne l'un d'eux, celui qui ressent cette envie brusquera fort bien les regles qui doivent s'observer en cette occasion. L'amoureux Sauvage demandera san façon à celle dont il voudroit faire sa femme, si elle veut de lui, & celle-ci repondra oui ou non (*d*), sans aller consulter sa famille. Le consentement donné tête à tête est suivi d'abord d'une espece de cérémonie, que l'on peut regarder comme l'effet d'une modestie de Sauvagesse & de la future œconomie de cette femme. C'est que le soir de ses nôces, la fiancée prend une hache, s'en va couper du bois dans les champs, en prend ensuite sa charge, met son bois à terre devant la porte de la cabanne du futur époux, & s'assied auprès de son bien-aimé, qui pour toute caresse lui dit, *il est heure de se reposer.* Quelque-tems après celui-ci se rend auprès d'elle, & se couche. Le Pere *Hennepin* ajoute que l'amitié de ces Sauvages est fort incertaine, & qu'après avoir rompu ensemble ils ne se voyent plus qu'avec la derniere indifférence. Quand la séparation se fait, la femme emporte quelquefois ses hardes & les pelleteries, quelquefois aussi elle n'emporte qu'une bande d'étoffe qui lui sert de juppe avec une couverture. Les enfans suivent leur mere, qui continue de les nourrir, parce que les biens de chaque famille, ou de chaque *Tribu*, (ainsi s'exprime le P. *Hennepin*,) sont communs. Il y en a qui suivent leur pere : mais en général les Sauvages qui font divorce laissent les enfans à leurs femmes, & disent qu'ils ne croyent pas qu'ils soient à eux. Cela est fondé, s'il est vrai quelles soient aussi commodes que le prétend le P. *Hennepin* : du moins paroît-il par tout ce qu'il en dit, qu'elles n'aiment pas le joug de la foi conjugale, & qu'elles se séparent très-volontiers de leurs maris. Les hommes ne sont pas de meilleure foi sur l'article : un Sauvage qui se trouve en course loue une femme pour quelques jours, ou même pour quelques semaines, sans que les parens de cette femme prise à terme y trouvent à dire, parce qu'ils gagnent des pelleteries à ce commerce. La femme légitime, ou pour mieux dire la premiere femme, garde le logis, & fait les semailles, pendant que l'autre court le Pays avec le mari : mais celui-ci étant de retour chez lui renvoye cette compagne de voyage avec des présens, & revient à

(*a*) *Histoire du Christ. des Indes* par M. *de la Croze*, Liv. IV.

(*b*) Dans le Tome IV. du *Recueil de Voyages au Nord.*

(*c*) Ibid. Tome V.

(*d*) On trouvera que ces paroles contredisent à ce qui a été dit dans la Dissertation précédente. Mais qui voudroit se rendre garant des contradictions qu'on ttouve dans les détails que les Voyageurs nous donnent des Religions de l'Amérique ?

à sa femme domestique, à moins que les charmes de la voyageuse n'ayent ruiné sa rivale dans l'esprit du mari commun. N'oublions pas que la femme a le même droit, & qu'il lui est permis de se dédommager de l'absence de son époux.

Ce que je viens de rapporter de la maniere dont ces Sauvages jugent du Mariage & de la foi conjugale, n'empêche pas les exceptions. De même que nous avons parmi nous des gens Sauvages sur ces articles, ils en ont aussi parmi eux qui observent tous les devoirs qui sont attachés au Mariage, & qui ne le regardent pas comme un joug, mais comme un état de félicité. En un mot, on trouve au Canada des maris qui aiment tendrement leurs femmes.

(a) Dès qu'un homme a fait les présens aux parens de sa *future*, elle lui appartient; c'est un achat dans les formes. Quelquefois les parens prennent les enfans de leurs gendres, & leur rendent les présens qu'ils en ont reçus, ce qui arrive fort rarement. J'ai dit dans la Dissertation précédente, que ces Peuples ont peu de penchant à la jalousie. Cependant il y a des Sauvages qui, aussi jaloux que des Italiens, punissent avec sévérité les infidelités de leurs femmes. Un mari de ce caractere coupe le nez ou les oreilles à sa femme, la tue même, sans qu'il lui en coute autre chose qu'un présent aux parens de la défunte, pour essuyer, disent-ils, leurs larmes.

(b) Les Guerriers Sauvages ne se marient point avant vingt-cinq ou trente ans, de peur d'épuiser leur jeunesse dans le commerce des femmes. Ceux qui approchent d'elles avant cet âge passent en quelque façon pour des lâches, ou du moins pour des gens qui ne sont bons ni à la guerre, ni à la chasse. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils en soient plus chastes pour vivre dans le célibat. Les *Canadiens* croyent qu'une chasteté constante cause des vapeurs & des maux de reins: ainsi le jeune Guerrier qui veut entretenir sa santé doit (c) *courir l'allumette* une fois toutes les semaines.

(d) Il faut décrire ces amourettes du *Canada* sur le rapport du B. *de la Hontan*. On ne parle jamais de la galanterie aux *Sauvagesses* durant le jour. Elles prétendent que la nuit est plus propre pour les fleurettes. « (e) Dès qu'un jeune homme, après avoir rendu deux ou trois » visites à sa Maîtresse, soupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y » prend pour en être tout à fait persuadé. Il faut remarquer que les Sauvages vivent dans une » espece d'égalité conforme aux sentimens de la Nature; (& qui les met à l'épreuve des vo» leurs & des ennemis domestiques), ce qui fait que leurs logemens sont ouverts de nuit » & de jour.... Deux heures après le coucher du Soleil, les .... esclaves ont soin de cou» vrir les feux avant que de se retirer. Alors le jeune Sauvage entre bien enveloppé dans la » Cabanne de sa belle, allume au feu une espece d'allumette, puis ..... s'approche du lit » de la Dame. Si elle éteint l'allumette, il se couche auprès d'elle, mais si au lieu de cela el» le s'enfonce dans la couverture, il se retire; car c'est une marque qu'elle ne veut pas le re» cevoir. » Voilà ce que c'est que cette allumette, dont toute la cérémonie est représentée ici en quatre figures.

Le même Auteur nous assure, que ces amoureuses Sauvagesses boivent le jus de quelques racines pour s'empêcher de concevoir, ou pour faire périr leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant, elle ne trouveroit jamais à se marier: il faut donc qu'elles soient bien sûres de ne manquer jamais l'avortement. « Ce qui est le plus singulier, ajoûte-t-il, c'est qu'el» les permettent au Galant de s'asséoir sur le pied de leur lit simplement pour causer, & que » s'il en survient un moment après un autre qui soit plus de leur goût, elles n'hésiteront point » à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est .... qu'elles ne veulent point » dépendre de leurs Amans, ... » & cette maniere d'agir justifie ce que j'ai avancé touchant l'idée que ces Peuples ont de la liberté du Sexe dans cet état d'indépendance qui précede le Mariage.

Un Sauvage du *Canada*, après s'être acquis la réputation de brave guerrier en se signalant contre les ennemis de sa Nation, prend-il la résolution de se marier? Il fait un bail d'un certain nombre d'années. Les engagemens à vie seroient pour eux un vrai supplice, ou tout au moins un esclavage insupportable. Le Sauvage cherche donc une fille qui lui convienne: ensuite les parties s'accordent & communiquent le mariage prémédité aux parens, qui s'assemblent dans la cabanne du plus ancien d'entr'eux. C'est-là qu'au jour assigné on trouve un festin à la Canadoise. Chacun s'y rend bien pourvu de joie: on y chante, on y danse la danse du mariage. Après ces divertissemens les parens du futur époux se retirent, à la reserve de quatre des plus vieux, & pour lors la nouvelle épouse se présente à l'une des portes de la cabanne, accompagnée de quatre vieilles parentes. Le plus décrépit des quatre parens de l'époux la vient recevoir, & la conduit auprès de son futur mari dans un lieu où les deux épousés sont debout sur une natte. On leur présente une baguette qu'ils prennent chacun par un bout, pendant

(a) Le P. *Hennepin* dans le Tome V. *Recueil de Voyages au Nord*.

(b) *Hennepin* ubi suprà, & le B. *de la Hontan*.

(c) C'est le terme dont on se sert pour désigner les courses nocturnes des Amans du *Canada* V. La *Hontan*.

(d) On supprime tous les ornemens & toutes les fleurs dont le Baron a chargé son récit; parce qu'il paroît que son imagination a presque été le seul guide qu'il a suivi. On ne peut donc se hasarder à croire sur sa parole un Voyageur si opposé au Pere *Hennepin*, dont le récit simple & naturel persuade mieux que les embellissemens d'un Moine qui se plaît à déguiser la vérité.

(e) C'est le B. *de la Hontan* qui parle.



SAUVAGE qui alume une ALUMETTE, pour aller trouver sa MAITRESSE.



SAUVAGE en conversation avec sa MAITRESSE etant assis sur le pied de son Lit



SAUVAGE dont la MAITRESSE se cache dans sa couverture ne voulant pas le recevoir



SAUVAGE dont la MAITRESSE éteint L'ALUMETTE pour le recevoir.

dant que les vieillards font de très-courtes baguettes, qu'ils rompent enfin en plusieurs morceaux, dont ils font la distribution aux témoins. Après cette cérémonie, on emmene la mariée hors de la cabane, & les jeunes filles qui l'attendent à la porte la reconduisent chez son pere, où l'époux est obligé de l'aller voir jusqu'à ce qu'elle soit mere. Dès-lors elle fait son paquet, renonce à la maison paternelle, se retire chez son mari, & vit en communauté avec lui tant que le mariage subsiste.

(*a*) L'Auteur de l'*Histoire de l'Amérique Septentrionale* nous apprend d'autres circonstances assez curieuses touchant les Cérémonies nuptiales des Peuples du *Canada*. C'est, dit-il, la coutume qu'après que le galant s'est assuré du cœur de sa belle, il parle à son pere, ou du moins à son plus proche parent, qui prend la commission d'aller trouver de nuit celui de la fille. Il l'éveille, allume sa pipe, & la lui présente en lui demandant sa fille. Quand les sentimens sont d'accord, le pere du jeune homme fait assembler tous les parens de son côté : c'est pour leur déclarer qu'il va marier son fils. Ces parens apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent pour doter le jeune Sauvage. La mere du garçon porte une partie de ces marchandises à la cabane de la fille, & dans ce moment la mere de la fille dit à celle-ci qu'elle l'a mariée à un tel. La belle ne peut s'en dedire, il est même de son honneur d'y consentir sans replique ; & par un abus étrange, ajoute l'Auteur que je cite, les meres & les freres aînés peuvent prostituer cette fille, parce que son corps n'est pas à elle, mais à ses parens. Cependant elle pleure sa virginité, à ce qu'il dit en (*b*) un autre endroit. Celle qui a reçu les présens les distribue à toute la famille, en lui donnant avis de la nouvelle alliance. Chacun contribue à la dot de la mariée. La mere & la sœur du jeune homme apportent aussi des présens à la future, que l'on équippe superbement le jour de ses nôces. Cela veut dire qu'on lui met une peau de castor sur le corps, & qu'on lui parfume les cheveux avec de la graisse d'ours. Ainsi ajustée elle se rend chez sa belle-mere, qui la dépouille de ses ornemens, lui en donne d'autres en échange & y ajoute une chaudiere. Elle retourne chez son pere : on l'y des' abille encore. La mere lui donne une charge de maïs qu'elle apporte à son mari, qui la deshabille une troisiéme fois. Les deux familles se partagent tous les présens de la dot.

La continence du nouveau marié est exemplaire, il la porte jusqu'à se défendre pendant six mois les approches de la Place, qu'il a eu la gloire de conquérir. Cependant il lui est permis, suivant les Loix Canadiennes, de consommer le mariage quatre jours après la cérémonie : mais il se persuade que la modération est un témoignage autentique de l'estime qu'il a conçue pour son épouse, & veut qu'on croye qu'il n'envisage que l'honneur de s'allier dans la famille. C'est ainsi que s'exprime à-peu-près l'Auteur que je transcris ici. C'est à lui à répondre de la vérité exacte de ce qu'il avance, ou de la broderie dont il l'accompagne peut-être. « Au bout de » l'an, ajoute-t-il, la mariée s'en retourne .... chez sa mere, qui devient maîtresse de la chasse, de la pêche, & de tout ce que son gendre peut avoir. Celui-ci, qui ne trouve plus sa « femme au logis, se doute bien qu'elle est chez sa mere : il va l'y trouver lorsqu'il croit que « tout le monde est endormi. Le pere & la mere de la jeune femme sont aux aguets pendant » qu'elle repose (ou fait semblant de reposer) après tous ces préliminaires, au coin de son feu. » Le marié n'est pas si-tôt entré, qu'il connoît que ce feu lui est destiné : il s'assied auprès de » sa femme. Le beau-pere se leve avec indifférence, remplit sa pipe, & la lui donne à fu- » mer. La belle-mere .... lui apporte un plat de viande, le met à ses pieds : il mange sans » dire mot. » Pour conclusion, il reste deux ans avec son beau pere, & pendant ce tems-là chasse, pêche, commerce, tout appartient à sa belle-mere, ainsi que je viens de le dire. Voici (*c*) le formulaire que doivent suivre d'abord ces deux nouveaux mariés dans leur maniere de vivre. La bienséance leur défend de se parler pendant le jour, excepté pour se dire quelques duretés. La pudeur sauvage exige expressément cette démarche. Lorsque les deux ans sont accomplis, le gendre se sépare du beau-pere, & fait son ménage particulier, à moins qu'il ne pense à se donner une belle-sœur pour seconde femme. « Le mari ne doit .... en prendre » d'autre que de la part des parens de son beau-pere, qui peut lui donner ses autres filles. S'il n'en » a pas, la belle-mere adopte pour son gendre une fille esclave, on lui donne quelque niéce. » C'est l'intérêt, nous dit-on, qui fait la regle de cette coutume. « Tout ce qui revient au gen- » dre appartient à la belle-mere ; & comme il arriveroit que, s'il prenoit une seconde femme » dans quelque autre famille, la mere de cette seconde femme auroit le même droit que celle » de la premiere, on a jugé à propos de fixer en quelque façon l'inconstance des maris sauva- » ges, en les obligeant de n'épouser que les filles d'une même famille, lorsqu'il leur prend » envie d'avoir plusieurs femmes à la fois. On trouve quelque chose de pareil dans l'Histoire » de Jacob. Il épousa Rachel & Lea : il épousa jusqu'à leurs servantes. La premiere femme a » des prérogatives sur les autres ; ce qui est une source de jalousie dans la famille des femmes, » & cause des querelles domestiques, que le mari commun souffre & regarde avec un sens » froid dont il prétend même se faire honneur. Il croit que la jalousie de ses femmes est un » témoignage de leur amour. »

Passons aux suites du mariage. Les (*d*) Sauvages de la Nouvelle France préférent les filles aux garçons, & prétendent qu'elles sont le soutien de la Famille. Une

(*a*) La *Potterie Histoire l'Amérique Septent.* Tome II.
(*b*) Ibid. Tome premier.
(*c*) La *Potterie Histoire de l'Amérique Septent.*
(*d*) La *Potterie* Ibid.

Une femme attaquée du mal périodique du Sexe est éloignée de la Société civile. On éteint tous les feux de sa cabane : on nétoye le foyer, on en jette toutes les cendres, on allume de nouveaux feux avec une pierre à fusil. La malade est condamnée à demeurer dans une cabane éloignée, & tout-à-fait séparée des autres. La séparation dure huit jours. On ne boit pas même dans le ruisseau où elle a bu, on évite d'y puiser de l'eau, & la malade a soin d'y mettre des marques qui font connoître l'état où elle est. Lorsqu'une fille se trouve atteinte pour la premiere fois de la maladie du Sexe, elle est trente jours sans voir personne que des femmes qui ont soin d'elle, & pendant ce tems-là elle se *matache* avec du Charbon. Quand une femme est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans, & si elle est prête d'accoucher, on lui prépare une cabane où elle reste trente jours, & quarante (a), si elle accouche de son premier enfant. Toutes ces coutumes ont du rapport aux Loix Judaïques. A l'égard de celle qui veut que le mari & la femme n'ayent aucun commerce ensemble jusqu'à ce que leur enfant ait deux ans, elle est trop raisonnable pour que le lecteur n'en reconnoisse pas tout le mérite. Si elle est vraie, les Sauvages ne sont pas trop sauvages sur cet article. Le même Auteur ajoûte, que quand l'accouchée est en danger de mort, on la rapporte dans son logement ordinaire, mais après qu'elle est rétablie, ou si elle vient à mourir, on abat la cabane que l'on transporte en un autre endroit.

La stérilité est une des principales causes du divorce des Américains, quoiqu'il soit permis chez ces Peuples de se séparer quand on le juge à propos. Le Baron *de la Hontan* nous dit que les Canadiens s'avertissent ordinairement huit jours d'avance, & alléguent alors les meilleures raisons qu'ils peuvent trouver pour se quitter avec quelqu'apparence d'honnêteté. En général, ajoute-t-il, ces Sauvages n'y regardent pas de si près, & donnent pour toute raison quelque maladie supposée, le desir de se reposer, ou la tranquillité dont ils ont besoin pour rétablir leur santé. Heureux remede, dont la recette est trop chere en Europe pour l'employer aussi facilement qu'en Amérique ! Cependant il est certain que cette recette nous feroit d'un grand usage, & qu'elle porte avec soi un caractere de félicité qui n'est pas commune. Quand au *Canada* un mari & une femme ont résolu de se séparer, voici la cérémonie qu'ils pratiquent. On porte dans la cabane, où le mariage s'est fait auparavant, les petits morceaux de la baguette qui avoit servi à cette occasion. On les brûle solemnellement, après quoi voilà un divorce formé, qui se fait sans dispute ni querelle. Les femmes ont également comme les hommes la liberté de se remarier, & cela est juste ; cependant une espece de bienséance ne veut pas qu'elles *convolent en secondes nôces* du vivant du premier mari. Lorsque le mari & la femme se séparent, les enfans se partagent également : car les enfans, nous dit le Baron, sont le trésor des Sauvages. Si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Les deux figures représentent le Mariage & le Divorce des Peuples du Canada.

A cinquante ans les femmes ne trouvent plus de maris ; parce que les Canadiens regardent comme une folie de se marier à des femmes trop âgées, pour pouvoir en avoir des enfans, & ils ne trouvent rien de touchant dans les charmes usés d'une femme sur le retour. Quel est donc le parti que prennent celles qui se trouvent méprisées à cause de l'âge ? Ne pourroient-elles pas dérober quelques années à la connoissance du public ? Mais, quoi qu'il en soit, si la sincérité ne leur permet pas de tromper les hommes, il faut avouer qu'elles la poussent plus loin que nos Dames. Une Canadienne vieille & amoureuse adopte un prisonnier de guerre, & lui sauve la vie pour l'employer dans l'occasion. On doit être persuadé que l'esclave n'est pas un des moindres guerriers ; & il est bien permis de croire qu'il n'est pas ingrat, & qu'il témoigne vivement la reconnoissance que mérite une passion, qui donne la vie à tous les hommes, & lui prolonge la sienne.

Des JONGLEURS : *de la maniere dont ces Peuples en usent avec les malades, &c.*

Tous les Sauvages dont je parle sont fort sains, & exempts de quantité de maladies auxquelles nous sommes exposés. Les Canadiens (b) sont sujets à la petite vérole & aux pleuresies : mais comme avec cela ils sont très-robustes, quand un homme meurt à l'âge de soixante ans ; ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent souvent cent ans, & même au-delà. Une (c) *Relation de la Baye de Hudson*, que j'ai déja cité plus d'une fois, nous apprend que les Sauvages de cette Baye ont une vieillesse très-vigoureuse. Mais lorsque dans un âge décrépit leur vigueur est absolument épuisée ; ils se déterminent à une mort volontaire, dont voici la cérémonie. Le vieillard décrépit fait un festin à sa maniere, y convie la famille, & lui adresse la parole dans un dernier discours qui roule sur l'union & les intérêts de sa maison. Ensuite il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, lui présente une corde qu'il se passe courageusement

(a) Le B. *de la Hontan* dit qu'elles observent une espece de purification de trente jours pour un garçon, & de quarante pour une fille.

(b) La *Hontan* ubi suprà.

(c) Dnas le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord.*



CEREMONIE NUPTIALE du CANADA.



MANIERE dont les PEUPLES du CANADA, font le DIVORCE.

ment autour du col, & le prie de l'étrangler, parce qu'il se regarde comme un fardeau inutile au Monde. Les Massagétes rendoient autrefois un pareil service à leurs vieux parens. Les Sauvages de la Baye, ajoute-t-on, s'estiment heureux de mourir dans un âge décrépit : ils se flattent de renaître en l'autre Monde à l'âge des enfans à la mammelle, & de vivre alors dans une jeunesse éternelle : mais s'ils ont le malheur de mourir jeunes, il leur arrive tout le contraire en l'autre vie. Ils renaissent vieux, & infirmes. Cette idée ridicule pourroit bien s'être formée sur une opinion, reçue autrefois des anciens Juifs & de plusieurs autres Peuples ; qui est, que la longue vie est un présent du Ciel, qu'elle est la récompense de la vertu, & que les Dieux punissent par les infirmités en cette vie, & ensuite par la mort, ceux qui ne sont pas gens de bien.

Un des remedes le plus en usage parmi tous ces Peuples, c'est la sueur. (*a*) Ils ont diverses manieres de faire suer ; mais celle que les Nations du haut du Mississipy pratiquent, est trop remarquable, pour ne pas en donner ici la méthode. On fait faire une étuve, dans laquelle le malade entre tout nud avec des personnes aussi nues que lui, & qui doivent avoir soin de le frotter. Cette étuve est couverte de peaux de Taureaux sauvages, de cailloux, & de morceaux de rochers tout rouges. Le malade enfermé dans cette étuve doit retenir de tems en tems son haleine, & pendant qu'un Jongleur chante de toute sa force, ceux qui sont dans l'étuve avec le malade chantent aussi en frottant le corps du pauvre patient.

Ils ont l'usage de guérir les maux de cuisse & de jambe par le moyen des scarifications qu'ils font à ces parties, avec un couteau de fer ou de pierre. Ensuite ils frottent ces plaies avec de l'huile d'Ours, ou avec de la graisse de bêtes fauves. Ils ont des remédes contre le venin des serpens, & savent composer des breuvages contre les fiévres.

Tous ceux que l'on appelle *Jongleurs*, sont parmi ces Peuples Médecins & Prêtres. Ils ne parviennent à la dignité de *Jongleur* qu'après un noviciat, (*b*) lequel consiste » à s'enfermer » neuf jours dans une cabane, (*c*) sans manger & avec de l'eau seulement : Le Novice ayant » à sa main une espéce de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, invo» que l'Esprit, le prie de lui parler, de le recevoir Médecin, & cela avec des cris, des hur» lemens, des contorsions, & des secousses de corps épouvantables, jusqu'à se mettre hors » d'haleine, & écumer d'une maniere affreuse. Ce manége, qui n'est interrompu que par « quelques momens de sommeil auquel il succombe, étant fini au bout de neuf jours, il sort » de sa cabane... en se vantant d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçu de lui « le don de guérir les maladies, de chasser les orages, & de changer les tems. » Le P. *Hennepin* ajoute à ces particularités, qu'on ne peut s'imaginer rien de plus horrible que les cris & les contorsions de ces *Jongleurs*, lorsqu'ils mettent en pratique leurs prétendus enchantemens. Il est certain qu'ils s'acquittent de tout cela avec beaucoup d'adresse : mais en général les cures qu'ils peuvent faire avec le secours de ces tours de passe-passe, paroissent plutôt l'effet du hazard, que de la connoissance des maladies. Il faut pourtant leur accorder l'usage de plusieurs simples ; & l'utilité que leur expérience réitérée découvre dans les sueurs, les scarifications, & les frictions dont je viens de parler, ne doit pas être méprisée. Il y auroit également de l'injustice, à soutenir qu'ils ne guérissent personne, & à nier que le peu de gens qu'ils guérissent ne soit plus que suffisant pour entretenir leur crédit.

Un *Jongleur*, dit la *Hontan*, est une espéce de Médecin, ou pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez fou pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais Esprits.... Tout le monde se raille de ces *Jongleurs* en leur absence... on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie ; cependant on les laisse approcher des malades, soit pour les rejouir, ou pour voir ces Opérateurs gesticuler, sauter, crier, hurler, &c.... Tout ce tintamarre se termine par demander un festin de cerf ou de grosses truites pour la compagnie, qui a le plaisir de se divertir.

Ce *Jongleur* vient voir le malade, & l'examine fort soigneusement, promettant en même-tems de faire déloger le mauvais Esprit. D'abord il se retire seul dans une petite tente faite exprès, où il chante, danse, & hurle comme un *loup-garou* : ensuite il vient sucer le malade en quelque partie du corps, & lui dit, en tirant des osselets de sa bouche, que ces osselets sont sortis de son corps, qu'il prenne courage, puisque sa maladie est peu de chose, & qu'afin d'être plutôt guéri, il doit envoyer ses esclaves.... à la chasse aux Elans & aux Cerfs... dont sa guérison dépend. C'est par des artifices presqu'aussi grossiers que nos Charlatans tâchent de se maintenir en Europe. N'oublions pas une particularité remarquable, (*d*) c'est que si le *Jongleur* manque d'adresse à trouver des raisons pour justifier la mort de la personne qu'il traite, on le tue souvent sans autre forme de procès.

(*a*) L'ouverture

(*a*) La *Hontan* donne une autre description du lieu où les Sauvages du *Canada* se font suer. » L'endroit est, dit-il, une » espéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y » met au centre une écuelle pleine d'eau-de-vie brûlante, » ou de grosses pierres enflammées, ce qui cause une si gran» de chaleur qu'en moins de rien on y sue prodigieusement «. Ils ne passent jamais huit jours sans suer, & ne craignent pas de se jetter tout humides de sueur dans l'eau ou dans la neige, même en hyver.

(*b*) *Relation* de la *Louisiane* dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

(*c*) Un jeûne de neuf jours ne paroît guéres vraisemblable.

(*d*) *Relation*, &c. ubi suprà.

(*a*) L'ouverture de la *Jonglerie* se fait par un festin : les anciens assistent à la cérémonie : le Médecin s'y rend chargé d'un sac qui contient ses médicamens, & tenant à la main une *gourde* emmanchée d'un bâton qui passe au travers. D'abord il entonne des chansons sur ses remédes, & marque la cadence avec sa gourde, qui est remplie de petites pierres. L'entousiasme saisit bientôt ceux qui composent l'assemblée : l'on n'entend plus que le mêlange des voix & des gourdes. Après cela le Médecin étale des drogues, fait quelques invocations, & recommence à chanter, toujours dans une agitation extraordinaire. Ensuite le *Jongleur* s'approche de son malade avec toute la confiance d'un habile Médecin, & tourne plusieurs fois en cadence autour de lui pendant que l'assemblée chante. Enfin il touche le patient par tout le corps, l'examine avec l'attention d'un homme qui est connoisseur, ou qui veut persuader qu'il l'est, & après l'avoir examiné lui déclare gravement qu'il a un sort en tel endroit de son corps, qu'il faut l'ôter, qu'il y va donner ses soins, que la maladie est difficile, & qu'il faudra faire bien des choses pour réussir. Les parens du malade écoutent l'arrêt de cet Esculape, s'abandonnent à sa bonne foi, & lui demandent ses bons offices pour le patient. On chante des chansons sur la plaie, ou sur la partie malade, & l'on apporte une chaudiere pour y mettre les présens destinés au Prêtre-Médecin, qui, tout occupé en apparence des moyens qu'il doit employer pour guérir son patient, songe, ou fait semblant de songer aux remédes nécessaires. Revenant ensuite comme d'un profond assoupissement, il déclare qu'il connoît le mal. On le croit, on lui livre le malade. Après qu'il l'a bien tourmenté par les remédes qu'il lui applique, ou qu'il lui fait avaler, & par les mouvemens violens qu'il lui fait faire, il annonce aux assistans que le malade est guéri, ou qu'il ne l'est pas. Un *Jongleur* adroit n'en vaut pas moins, & ne perd rien de l'estime que son art lui a acquise : il se tire d'affaire en attribuant le défaut de succès au mauvais état du malade, à la puissance du sort, à la volonté des Esprits qui s'opposent à sa *Jonglerie*.

La profession de *Jongleur* est lucrative; souvent celle de Charlatan ne l'est pas moins en Europe. (*b*) Les Ilinois & les Nations du Sud excellent en Maîtres *Jongleurs*. Ces Sauvages se vantent de pouvoir tuer un ennemi qui est à deux cens lieues d'eux : pour cet effet ils font la figure de cet homme, & tirent dans la figure une fléche vis-à-vis du cœur. D'autres prennent un caillou de la grosseur d'un œuf de pigeon, & font quelques conjurations sur ce caillou. Il s'en forme, disent-ils, un pareil dans le corps de leur ennemi. Rappellons-nous ici les enchantemens de la Canidie d'Horace.

On rapporte une autre maniere de *jongler* assez remarquable. Lorsqu'un malade se croit ensorcelé, ou du moins quand le *Jongleur* lui persuade qu'il l'est, celui-ci suivi d'une bande d'apprentifs *Jongleurs* se rend dans la cabane du malade, que l'on étend devant lui par terre sur une peau de Castor ou de quelqu'autre animal. Le Médecin touche du doigt toutes les parties du corps du patient, jusqu'à ce qu'il vienne à la partie affligée, où le prétendu sort a été jetté. Un des Disciples du Maître *Jongleur* applique sur la partie malade une peau de chevreuil pliée en plusieurs plis, après quoi le Médecin se jette à corps perdu sur le possédé, suce la peau, écume, se frappe le dos, & n'épargne pas même celui du malade qu'il presse sur toutes les parties de son corps, afin que le charme en sorte. Il sort en effet. Le *Jongleur* montre à l'assemblée le charme, qu'il avoit caché subtilement dans sa bouche, ou dans les replis de la peau. Cependant il n'est pas toujours à propos que le charme sorte au premier signal, la prudence veut que l'opération soit variée : aussi arrive-t-il souvent qu'elle est réitérée plusieurs fois de suite sans aucun succès. Il est vrai que c'est aux dépens du malade, mais chez eux tout comme ici, il vaut mieux nuire au malade qu'à l'art.

Quelques-uns de ces *Jongleurs* donnent des secrets, ou des charmes, pour la guerre & pour la chasse. (*c*) Un Auteur qu'il ne faut suivre qu'avec précaution, à cause des fautes d'exactitude qui se remarquent dans sa relation, dit que les plus fameux *Jongleurs* sont ou bossus ou boiteux; qu'ils font passer quelquefois leur malade au travers des flammes & des feux du Village; que pour obtenir sa guérison ils ordonnent des danses dans lesquelles les femmes & les filles se prostituent; qu'ils plongent le malade tout nud dans l'eau, ou dans la neige au fort de l'hyver.

Ils consacrent en quelque façon les remédes dont ils se servent, & la cérémonie s'en fait avec beaucoup de mystére. On les met sur une peau, on ordonne un festin solemnel, on danse toute la nuit autour des remédes. Qui ne croiroit qu'après cela ils sont plus salutaires & plus efficaces? Le *Jongleur* met dans son sac les médicamens ainsi consacrés.

Les gesticulations bizarres des *Jongleurs* sont bien exprimées dans la premiere figure de la Planche, qui représente aussi les cérémonies funébres de ces Peuples.

CÉRÉMONIES

(*a*) La *Potterie Histoire de l'Amérique Septent.*
(*b*) La *Potterie* ubi suprà.
(*c*) La *Potterie* ubi suprà.



REJOUÏSSANCES des PEUPLES du CANADA, pendant que l'on porte le DÉFUNT, à la Cabane des MORTS.



CONVOI FUNÈBRE des PEUPLES de CANADA.

CE'RE'MONIES FUNEBRES *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSISIPY, &c.

Le P. *Hennepin* (*a*) rapporte que les *Nadoueſſans* pleurent ceux qu'ils ont perdus à la guerre, pour exciter leurs compatriotes à la vengeance, & juſqu'à ce qu'elle ait été ſatisfaite. La *Relation* qui porte le nom du Chevalier de *Tonti*, dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*, nous parle d'une Nation du *Miſſiſſipy* qui pleure à la premiere vue des étrangers. La raiſon en eſt qu'ils s'imaginent que leurs parens ou amis décédés ne ſont qu'en voyage, & qu'ils attendent leur retour, ils eſperent toujours de les rencontrer parmi ces voyageurs étrangers. Cette Relation nous dit encore qu'ils pleurent beaucoup plus à la naiſſance de leurs enfans qu'à leur décès, parce qu'ils regardent leur naiſſance comme une entrée dans un champ de miſere & d'infortune.

Ils croyent la tranſmigration & l'immortalité de l'Ame. Quelques Sauvages s'imaginent qu'elle doit paſſer dans le corps de quelque animal; d'autres, ſe flattent, qu'après avoir été grands guerriers & gens de bien, ils iront revivre chez une Nation parfaitement heureuſe, à qui la chaſſe ne manque jamais : ſi au contraire ils ont mal vécu, ils doivent s'attendre de reſſuſciter chez une Nation malheureuſe & dénuée de chaſſe. (*b*) Les Caciques ou Chefs des *Natches*, prétendant être deſcendus du Soleil, croyent y retourner après leur mort. Les Peuples qui habitent aux environs du Miſſiſſipy & du Canada s'imaginent, à ce que dit le P. *Hennepin*, » que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort : ils enterrent » avec le mort ſon arc, ſes fléches, du bled, de la viande, afin qu'il ait de quoi ſe nourrir en » attendant qu'il ſoit arrivé au Pays des Ames : & comme ils en donnent à toutes les choſes » ſenſibles, ils diſent, que les hommes chaſſent encore après leur mort les ames des Caſtors, « des Elans, des Renards, &c. « Les raquettes ont auſſi des ames pour les animer, ſans quoi les chaſſeurs de l'autre Monde ne pourroient pas s'en ſervir à paſſer les neiges : celles des arcs & des fléches leur aident à tuer les bêtes, celles de l'hameçon & des filets, à pêcher, &c. Il eſt bon de donner un échantillon de ces folies, qui ne ſont peut-être que les ſuites de l'idée qu'ils ſe font d'un Génie univerſel, ainſi que je l'ai déja dit. Ils croyent encore que les ames des défunts ſe promenent pendant quelque tems parmi les vivans, & prennent part à toutes leurs réjouiſſances : auſſi leur laiſſent-ils une portion de leurs feſtins.

A l'égard de la ſépulture de leurs morts, ils la font avec autant de magnificence qu'ils le peuvent : ils parent les morts, leur peignent le viſage & le corps de pluſieurs ſortes de couleurs. Après cela (*c*) ils les mettent dans un cercueil d'écorce d'arbre, dont ils poliſſent fort proprement la ſuperficie avec des pierres ponces fort légéres. Ils font une paliſſade autour du tombeau qui eſt toujours élevé à ſept on huit pieds de terre.

J'ai parlé des feſtins que ces Sauvages font pour les Médecins & les malades. Ils en font auſſi pour les morts. Ces repas répondent à la circonſtance qui en eſt la cauſe. Tout s'y paſſe avec triſteſſe, les parens du mort gardent le ſilence, la danſe & le chant en ſont exclus. Tous les conviés y font des préſens aux parens, & les jettent à leurs pieds après leur avoir fait un compliment. *Voilà*, diſent-ils, *pour le couvrir, ou pour lui faire une cabane, ou pour environner ſon tombeau d'une paliſſade*, &c.

Les femmes portent le deuil un an entier, & pendant ce tems-là il ne leur eſt point permis de ſe divertir. Le pere & le frere du mari défunt ont ſoin de la veuve. Le Baron *de la Hontan*, dit au contraire que le veuvage des Peuples du Canada ne dure que ſix mois. » Et ſi pendant » ce tems-là celui des deux conjoints qui reſte, ſonge à l'autre deux nuits de ſuite pendant le » ſommeil, il s'empoiſonne d'un grand ſens froid...... mais ſi le veuf ou la veuve ne rêve » qu'une ſeule fois au défunt ou à la défunte, ils diſent que l'Eſprit des ſonges n'étoit pas » bien aſſuré que le mort s'ennuyât *au Pays des Ames*, puiſqu'il n'a fait que paſſer, ſans avoir » oſé revenir « : alors ils ne ſe croyent plus obligés d'aller tenir compagnie au mort. Il eſt bien juſte qu'en de pareils cas ils attendent une ſeconde ſommation : & quand ils n'iroient voir le défunt qu'à la dixiéme, ce ſeroit un grand effort de bonne foi & d'amitié.

Pluſieurs de ces Nations ſolemniſent des fêtes à l'honneur des morts. On tire leurs os des tombeaux, on les tranſporte même en d'autres ſépulcres, après les avoir ornés de peaux & de coliers de porcelaine. Tout cela ſert, diſent-ils, à ſoulager les pauvres défunts. La célébration de ces fêtes revient tous les ans, mais ils n'ont point de (*d*) jour limité pour cette ſorte de ſolemnité. Ils s'envoyent réciproquement des députés pour ſolemniſer ces anniverſaires. En un mot les Peuples de l'Amérique Septentrionale pratiquent très-ſcrupuleuſement tout ce qui peut

(*a*) En ſa *nouvelle Découverte d'un très-grand Pays*, &c. Edit. d'Utrecht 1697.

(*b*) *Relation de la Louiſiane* Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

(*c*) Le Sieur de la *Potterie* dit qu'ils couvrent le cadavre d'écorces d'arbre, ſur leſquelles on jette de la terre & des pierres, & qu'on entoure de pieux, afin que les animaux ſauvages ne le déterrent pas. Ces funérailles, ajoute-t-il, ne ſe font de cette maniere que dans les villages. Lorſqu'ils meurent en campagne, on les met dans un cercueil d'écorce entre les branches des arbres, où on les éleve ſur quatre piliers.

(*d*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amérique Septent.*

peut honorer la mémoire des défunts. Ils vont pleurer fur leurs tombeaux, ils y gémiffent, ils y récitent des prieres, ils font des préfens aux Parens qui vivent encore, afin, difent-ils, d'*effuyer leurs larmes*. Ils ont des cérémonies particulieres pour les enfans des perfonnes qui leur font cheres. Ils mettent leurs corps dans une peau qui eft peinte de plufieurs couleurs, & les portent enfuite au fépulcre fur une efpéce de traineau : mais ils ne font aucun préfent aux parens de ces enfans, au contraire ils en reçoivent eux-mêmes pour *effuyer leurs propres larmes*. N'oublions pas de remarquer que le mort s'en va bien équippé & bien muni. (*a*) On lui donne des fouliers neufs, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un calumet, une chaudiere, de la viande, du tabac, & un pot de terre plein de *Sagamite*; c'eft de la bouillie faite de bled. Si le mort étoit un guerrier, on l'équippe à la guerriere, on lui donne fon arc & fes fléches. Les Ames des fléches ne manquent jamais de fuivre leur maître. Il n'y a pas jufqu'à celles des chaudieres qui ont fervi au guerrier défunt, qui ne foient de la partie, & qui ne fe faffent un plaifir de l'aller fervir dans un Pays délicieux qu'ils placent à leur Occident, & qu'ils croyent habité par des chaffeurs éternels : car la feule idée qu'ils ont de ce Paradis, c'eft qu'ils y chafferont aux fiécles des fiécles. Cette idée charnelle leur ôte le moyen de comprendre celle que nous nous faifons des félicités du Ciel. Si, après avoir écouté long-tems de fens froid ce qu'on leur dit fur l'inaction, ou même l'inutilité des fens après cette vie, on s'avife de leur demander s'ils ne trouvent pas nos fentimens fur le Paradis plus raifonnables que les leurs, ils répondent qu'*ils ont leur Paradis & nous le nôtre*. Dira-t-on après cela que les Sauvages Américains fructifient beaucoup dans la Religion Chrétienne? Un bon Miffionnaire ne doit-il pas perdre une partie de cette patience qui eft le plus grand ornement de notre Religion, (*b*) lorfqu'un Sauvage lui dit, *tu n'as point d'efprit de nous demander ce que nous penfons d'un lieu* (*c*) *fi élevé au-deffus de nos têtes, où il eft impoffible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Écriture dont tu nous parles, un homme qui foit revenu de là-haut, & la maniere dont il y eft monté. . . .* Si les *Ames de ceux de ton Pays vont au Ciel, voilà qui eft bien pour eux, mais nous n'allons point au Ciel après notre mort, nous allons au pays des Ames*, &c. Ce n'eft pas la force du raifonnement qui démonte la raifon du Miffionnaire, c'eft plutôt le défaut de prife, s'il eft permis de parler ainfi. On ne peut attaquer un Sauvage par la révélation : il ne la croit pas. L'attaquera-t-on par la nature, ou l'amenera-t-on à la foi avec le fecours des lumieres de la raifon humaine? C'eft une entreprife dont l'homme feul n'eft pas capable : elle n'appartient donc qu'au S. Efprit. C'eft lui qui fait le miracle de nos converfions, s'écriera le Miffionnaire.

Le Baron de la *Hontan* nous donne quelques autres particularités touchant les Cérémonies funébres que je viens de décrire fur la foi du P. *Hennepin*. » Dès qu'un Sauvage eft mort, » on (*d*) l'habille le plus proprement qu'il eft poffible, & les efclaves de fes parens le viennent » pleurer. Ni meres, ni fœurs, ni freres n'en paroiffent nullement affligés. Ils difent qu'il » eft bienheureux de ne plus fouffrir, car . . . . ils croyent que la mort eft un paffage à une » meilleure vie. Dès que le mort eft habillé, on l'affied fur une natte comme s'il étoit vi- » vant. Ses parens fe rangent autour de lui, chacun lui fait une harangue ; on lui raconte fes » exploits, on lui récite les beaux faits de fes Ancêtres. Le dernier Orateur s'explique en ces » termes «. A moins que le Baron n'ait embelli fon récit de circonftances tirées de fon imagination, il faut avouer qu'un Panégirifte du Canada tourne les chofes d'une maniere très-fenfée, & qu'il penfe affez finement. » Te voilà, dit l'Orateur Sauvage, affis avec nous ; » tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant tu » ceffes d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eft-ce qui » nous parloit, il y a deux jours? Ce n'eft pas toi, car tu nous parlerois encore ; il faut donc » que ce foit ton Ame, qui eft à préfent dans le grand Pays des Ames avec celles de notre » Nation. Ton corps, que nous voyons ici, fera dans fix mois ce qu'il étoit il y a deux cens » ans. Tu ne fens rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'es rien. Cependant à caufe de l'ami- » tié que nous portions à ton corps lorfque l'efprit t'animoit, nous te donnons des marques » de vénération, &c.

» Après que ces harangues font finies, les parens fortent pour faire place aux parentes, qui » font le même compliment au défunt. Enfuite on l'enferme vingt heures dans la cabane des » morts, & pendant ce tems-là on fait des danfes & des feftins, (*e*) qui ne paroiffent rien » moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées fes efclaves le portent fur leur dos juf- » qu'au lieu où on le met fur des piquets de dix pieds de hauteur, enfeveli dans un double » cercueil d'écorce, dans lequel on met fes armes, du tabac, des pipes, & du bled d'Inde. » Pendant que ces efclaves portent le cadavre, les parens & les parentes danfent en l'accom- » pagnant, & d'autres efclaves fe chargent du bagage, dont les parens font préfent au mort, » & le tranfportent fur fon cercueil. Les Sauvages de la *Riviere Longue* brûlent les corps :
» Ils

(*a*) Le P. *Hennepin* ubi fuprà.
(*b*) Le P. *Hennepin* ubi fuprà.
(*c*) Le Ciel.
(*d*) On oint tout fon corps & fes cheveux d'une huile que le Sieur de la Potterie appelle *huile d'animaux*. La *Potterie* *Hiftoire de l'Amér. Septent:*
(*e*) Le P. *Hennepin* dit le contraire, ainfi qu'on vient de le dire. Mr. de la *Potterie* s'accorde mieux avec le P. *Hennepin* en cette circonftance qu'avec le Baron de la *Hontan*.



JONGLEUR qui vient guerir un MALADE.



ESCLAVES qui pleurent le MORT.



Les PARENS se rendent au DÉFUNT à cause de sa MORT.

» ils les conservent dans des caveaux, jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour » les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cé» rémonie. Les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en » particulier, c'est-à-dire, en les nommant par leur nom. Ils se moquent de nous, lorsqu'ils » nous entendent raconter le sort de nos Parens, de nos Rois, de nos Généraux, &c.

» Dès qu'un Sauvage est mort, ses esclaves se marient à d'autres femmes esclaves, & de» viennent libres. Les enfans qui proviennent de ces mariages sont adoptés & réputés enfans » de la Nation, parce qu'ils sont nés dans leurs villages, dans leurs pays, & qu'ils ne doivent » pas, disent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'esclavage, puis» qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont soin » d'aller tous les jours, en reconnoissance de leur liberté, offrir au pied du cercueil de leur » maître quelques pipes de tabac «.

(a) Lorsqu'il meurt un enfant aux Sauvages de la Baye de *Hudson*, on lui coupe une partie des cheveux, le pere fait cette fonction, ou la mere à son défaut: ils font un paquet de ces cheveux en maniere de poupée, & le mettent ensuite au plus bel endroit de la cabanne. On y ajoute ce qu'on a de plus précieux. La mere porte vingt jours le deuil de l'Enfant, & raconte sa douleur aux bons amis de la famille, qui viennent lui rendre visite. Le mari leur fait un festin, leur donne à fumer, & ceux-ci lui font des présens. Les amis doivent par devoir manger tout ce qui leur est présenté, mais le pere affligé ne mange rien, & se contente de la fumée de son tabac.

(b) Ceux qui ont assisté aux obséques, profitent de la dépouille du mort, & s'il n'avoit rien, c'est à ses parens à y suppléer. Le deuil consiste à ne se couper ni graisser de quelque tems les cheveux, à se négliger entierement, & à ne porter que des haillons. Le pere & la mere portent le deuil de leur fils. Les garçons le portent du pere, & les filles de la mere.

Maniere de tenir les CONSEILS *chez les* PEUPLES *du* CANADA *& du* MISSISSIPY.

(c) Le Conseil de ces Peuples est composé des Anciens de la Nation, c'est-à-dire, des Vieillards au-dessus de soixante ans. Avant que le Conseil s'assemble, le Crieur l'indique par les cris qu'il fait dans toutes les rues du Village. Alors les Anciens se rendent à une cabane, qui est le lieu du Conseil. Ils s'y asseyent en forme de lozange, & après qu'on a délibéré sur ce qu'il est à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur sort de l'Assemblée: les jeunes gens le renferment au centre d'un cercle qu'ils forment. Ensuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui est bien.*

La mistérieuse cérémonie du *Calumet*, qui est comme le sceau des délibérations de ces Peuples, permet de mettre leurs Conseils parmi les Cérémonies Religieuses.

Leurs DANSES.

(d) Cette même raison m'oblige à parler ici de leurs Danses. Ils en ont de plusieurs sortes: celle du *Calumet*, la danse du Chef, la danse de Guerre, la danse du Mariage, & la danse du Sacrifice. Elles différent dans la cadence & dans les sauts. Toutes ces danses ont leur agrément: celle du *Calumet* est la plus belle. On la danse pour faire accueil à des étrangers, ou pour recevoir des Ambassadeurs. Si ces étrangers, ou ces Ambassadeurs arrivent par terre, ils doivent envoyer un Messager au village, pour avertir qu'il porte le *Calumet* de paix: quelques jeunes gens s'avancent alors, se rangent en ovale. Les étrangers s'approchent d'eux: ils dansent ensemble, & forment un autre ovale autour de celui qui porte le *Calumet.* La danse dure une demie-heure; après quoi l'on conduit ces étrangers au festin. Si ceux-ci arrivent par eau, ils doivent envoyer un Canot au village avec le *Calumet* de paix à la proue en forme de mât. Un autre Canot part du village pour se rendre au-devant de l'étranger.

CÉRÉMONIES *de* GUERRE *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSISSIPY, &c.

Je commencerai la description de ces cérémonies par celle du *Calumet.* Les Sauvages de l'Amérique ont (e) le *Calumet* de guerre & le *Calumet* de paix. Lorsqu'une Nation, après avoir porté le *Calumet* chez une autre, est attaquée de l'ennemi, celle qui a reçu le *Calumet* est

(a) La *Potterie* Histoire de l'Amérique Septentr.
(b) La *Potterie* ubi suprà.
(c) Le Baron *de la Hontan* dans ses Voyages.
(d) Le même. Ibid.
(e) Ils se distinguent par la diversité des plumes. *Hennepin Nouv. Découverte*, &c.

eſt obligée de défendre les intérêts de la Nation attaquée. Si dans le fort du combat, un Médiateur préſente le *Calumet*, on fait auſſi-tôt ſuſpenſion d'armes. Si les deux partis l'acceptent, & fument dans le *Calumet*, la paix eſt faite, & chacun ſe retire chez ſoi. Mais il eſt permis de le refuſer, ſans violer pour cela le droit que les Sauvages lui attribuent, & qui eſt le même que chez nous le Droit des Gens. (*a*) Son plumage rouge ſignifie que l'on offre du ſecours, le blanc & le gris mêlés enſemble ſignifient une paix profonde, & un ſecours offert non ſeulement à ceux à qui l'on préſente le *Calumet*, mais encore à leurs alliés. Un *Calumet* rouge d'un côté & de l'autre blanc & gris, marque en même-tems la paix & la guerre; la paix pour le Peuple que le côté mêlé de blanc & de gris regarde : la guerre pour ceux vers qui le rouge eſt tourné.

Les grandes entrepriſes des Sauvages ſont toujours précédées d'une danſe du *Calumet*. Cette danſe cimente les Alliances; elle prépare à la guerre, elle marque auſſi la joye publique, comme chez nous les feux que l'on allume après une victoire ſignalée & à la naiſſance des Princes, &c. Enfin elle eſt l'équivalent de nos Bals; car les Sauvages du *Canada* donnent ſouvent aux étrangers qu'ils diſtinguent le divertiſſement du *Calumet*, comme nous celui du Bal.

Décrivons cette danſe du *Calumet*, que le *Baron de la Hontan* & les autres Voyageurs appellent la *danſe de guerre*. Cette cérémonie ſe fait l'hyver dans une cabane, & l'été en pleine campagne. Alors on environne de branches d'arbres la place du Bal; on y étend une grande natte de jonc peinte de diverſes couleurs, & ſur cette natte, qui ſert de tapis de pied, on poſe (*b*) le Dieu tutelaire de celui qui fait la danſe. On place le *Calumet* à la droite de ce Dieu; car la fête ſe célébre à ſon honneur, ou du moins c'eſt lui qui préſide à la cérémonie, & l'on éleve autour du *Calumet* un trophée d'arcs, de fléches, de caſſe-têtes & de haches. Après cet arrangement, & peu de tems avant que la danſe commence, c'eſt-à-dire, à meſure que l'Aſſemblée ſe forme, on va ſaluer la Divinité. L'hommage conſiſte à la parfumer de tabac. Ceux qui ont les plus belles voix occupent les meilleures places : les autres ſe placent en rond ſous les branches. Les uns & les autres y ſont aſſis ſur leur derriere. Un des principaux de l'Aſſemblée prend reſpectueuſement le *Calumet*, & le ſoutenant des deux mains, le fait danſer en cadence en danſant lui-même, obſervant toujours de s'accorder aux voix des chanteurs. Tous les mouvemens du *Calumet* ſont biſarres, & peût-être ſignificatifs. Tantôt on le montre à l'Aſſemblée, quelquefois on le préſente au Soleil, ſouvent on le panche vers la terre, on lui étend les aîles, comme pour le faire voler, enfin on l'approche de la bouche des Aſſiſtans, comme ſi l'on vouloit leur donner le *Calumet* à baiſer. C'eſt-là le premier Acte de cette réjouiſſance que l'on peut appeller religieuſe. On fait enſuite un combat au bruit d'un tambour, ou d'une eſpéce de timbale; le ſon de cet inſtrument guerrier eſt quelquefois mêlé à celui des voix. Alors le Sauvage qui tient le *Calumet*, invite quelque jeune Champion à venir prendre des armes qui ſont cachées ſous la natte, & le défie au combat. Le jeune guerrier prenant ſon arc, ſes fléches & ſa hache, attaque celui qui tient le *Calumet*. Le combat ſe fait en cadence, & la victoire ſe déclare enfin pour le *Calumet*, qui d'abord avoit paru tourner le dos. Il étoit indubitable que le ſort décideroit en ſa faveur. Le troiſiéme Acte de la cérémonie concerne entierement le vainqueur du jeune guerrier. Il récite ſes faits militaires à l'Aſſemblée. Au récit de chaque exploit, (*c*) il donne un coup de maſſue ſur un poteau planté au centre du cercle & quand il a fini ſon récit, le Préſident de l'Aſſemblée, fait préſent au guerrier d'une belle robe de Caſtor, après quoi le *Calumet* paſſe dans les mains d'un autre Sauvage, de-là à un troiſiéme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que toute l'Aſſemblée ſe ſoit acquittée du même devoir. S'il s'agit d'une alliance en cette danſe du *Calumet*, le Préſident fait la concluſion de la cérémonie, en donnant le *Calumet* aux Députés de la Nation alliée.

Ces Sauvages déclarent la guerre, en renvoyant un priſonnier à la Nation avec laquelle ils veulent ſe brouiller. On lui donne un hache dont le manche eſt peint de rouge & de noir, avec ordre de la remettre à ſes compatriotes. On renvoye même quelquefois juſqu'à trois ou quatre priſonniers, après avoir exigé d'eux avant de partir qu'ils ne ſerviront point en cette guerre. Les déclarations de guerre commencent par un feſtin, auquel le (*d*) Chef de l'entrepriſe invite tous ſes amis. C'eſt un conſeil de table qui pourroit bien avoir du rapport à ceux des anciens Germains. Le P. *Hennepin* dit qu'ils font quelquefois dix ou douze feſtins avant leur départ. Quoiqu'il en ſoit, le Chef y fait part de ſon deſſein, & des meſures qu'il va ſuivre pour l'exécuter. Les Chanſons & les Danſes du *Calumet* accompagnent l'ouverture qu'il a faite de ſon entrepriſe. Il y fixe le jour du départ & le lieu de rendez-vous. On choiſit ordinairement la nuit afin de mieux dérober ſa marche, mais lorſqu'elle doit

(*a*) La *Potterie*.

(*b*) Le *Manitou*.

(*c*) La *Hontan* dans ſes Voyages.

(*d*) Si le grand Chef de guerre marche, il fait ſavoir dans tout le Village par ſon Crieur le jour qu'il donnera le feſtin de guerre. Alors ceux qui ont envie d'être du parti, font porter leurs Plats à la cabane du grand Chef. Après que l'Aſſemblée eſt formée, le grand Chef ſort dans la Place publique la maſſue à la main & ſuivi de ſes Guerriers qui s'aſſeyent autour de lui. Auſſi-tôt ſix Sauvages, portant chacun l'inſtrument de guerre qui a du rapport à la tymbale, viennent s'accroupir au pied du poteau planté au centre du Cercle. En même-tems le grand Chef regarde fixement le Soleil, & toute la troupe des Guerriers l'imite : en cet état il harangue le Grand Eſprit, ou plûtôt il lui fait une priere. Enſuite on offre le Sacrifice. La *Hontan* dans ſes *Voyages*.

doit être générale, les préparatifs s'en font avec beaucoup d'éclat. On fait des festins & des sacrifices; les femmes & les filles ont ordre de se prostituer, pour mieux mettre les guerriers dans les intérêts de la patrie. Enfin on accorde des honneurs extraordinaires à ces héros, & on leur paye d'avance par des présens les chevelures qu'ils se promettent d'enlever aux ennemis.

Suivant le B. *de la Hontan*, les Sauvages du Canada commencent à faire la guerre à vingt ans, & cessent de porter les armes à cinquante. Depuis vingt ans jusquà cinquante on les appelle *guerriers*. Ces *guerriers* n'entreprennent rien sans l'avis des Anciens, auxquels ils doivent proposer tous leurs desseins. Les Anciens délibérent sur ces desseins, après quoi l'Orateur sort de la cabane du Conseil, & fait savoir la résolution qui a été prise dans le Conseil, de la maniere que je l'ai dit ci-dessus.

Les préparatifs de guerre durent l'espace de deux à trois mois. Le Chef de geurre (*a*) chante toutes les nuits des Chansons de guerre, jeûne de deux en deux jours, fait la chaudiére à part, prépare avant son départ un festin solemnel auquel tous les guerriers du canton sont invités; attache des chaudiéres & des colliers de porcelaine aux perches de sa cabane, donne des présens & en reçoit. Avant que d'aller en campagne, il harangue les Anciens, en leur déclarant à peu près le tems qu'il destine à sa course. Ensuite il se met en marche & chante sa *chanson de mort*. Cette chanson est remplie de termes qui expriment tout ce que la fureur peut dicter. Ce qu'il y dit de moins fort, c'est qu'il abandonne son corps au sort de la guerre. Il chante, dit-on, jusqu'à l'exécution de l'entreprise, & jeûne tous les jours jusqu'au soir. Son visage est alors *mataché* de noir, ses soldats se *matachent* à peu près de même, (*b*) afin, disent-ils, que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Il mange seul. Quelques Peuples du *Canada* font le lendemain de leur départ une fête solemnelle, pour obtenir du Grand Esprit un heureux retour. Voici le précis de la description qu'en donne un Voyageur, qui dit avoir été témoin oculaire de la Fête, & qui par ce moyen a pû connoître à fond les Cérémonies & les Coutumes de ces Peuples. « (*c*) Il se fit, dit-il, un festin solemnel le lendemain du départ (des Miamis) pour obtenir » de l'Esprit un heureux retour. Ils dresserent un Autel, sur lequel ils exposerent leurs » *Dieux*. C'étoient des peaux d'Ours agencées en maniére d'Idoles, dont ils avoient bar» bouillé les têtes d'une terre verte. A mesure que *les dévots* passoient *en revue devant* » *ces Divinités*, ils faisoient les génuflexions requises. . . . Les Jongleurs, *& tous ceux* » *de cet ordre*, tenoient à la main leurs sacs de Médecine & de Jonglerie; ils jettoient, di» soient-ils, le sort sur ceux qu'ils vouloient faire mourir, *& l'on en voyoit alors qui fei*» *gnoient de tomber morts*. Les Jongleurs leur mettoient quelque drogue sur les lévres: ils » paroissoient ressusciter ces morts en les sécouant rudement. On faisoient plusieurs figures » grotesques, & ridicules, on dansoit au son des Gourdes & des Tambours, *on se divi*» *soit en deux troupes, dont l'une attaquoit, l'autre défendoit*, & ces combattans avoient » pour armes des peaux de loutre & de couleuvres. Ces peaux, disoient-ils, donnoient la » mort à ceux sur qui on jettoit le sort: *mais par un effet tout contraire, elles rendoient* » *la vie aux amis. Le Maître de Cérémonie, marchant gravement entre deux Vieillards* » *& deux femmes, alla lui-même signifier l'heure de la Cérémonie à tout le Village; im*» *posant en même-tems les mains sur tous ceux qu'il rencontroit, comme pour leur don*» *ner sa bénédiction, & ceux qui la recevoient se jettoient par terre, embrassoient les* » *jambes de ce Maître de Cérémonie, croyant sans doute qu'après cela ils en auroient bien* » *meilleure part à la faveur du Grand Esprit. On ne vit ensuite que danses pieuses* » *& saintes, on n'entendit que chiens déplorant à leur maniere la rigueur du sort, qui* » *les faisoit servir de victimes, pour appaiser la colére du Grand Esprit, & pour atti*» *rer sa bénédiction sur le Peuple. Enfin l'on sacrifia les pauvres bêtes.* Après cela les » *Jongleurs travaillerent à ressusciter, c'est-à-dire, à tirer d'extase*, des personnes mortes » *en apparence*, & ces personnes *rendues à elles-mêmes* dansoient à part, tandis que d'au» tres faisoient à leur tour les mortes. Hommes, femmes, filles, garçons mouroient pêle» mêle, & ressuscitoient de même ». *Les Jongleurs mouroient & ressuscitoient comme les autres. Les extases furent suivies des miracles. Quelques-uns avalerent des bâtons d'un pied & demi de longueur, & quelques autres des plumes de Cigne & d'Aigle. Ils moururent. Un Jongleur les ressuscita. Ils allerent danser pour remercier les Dieux.* Ces Cérémonies durerent cinq jours sans relâche. La nuit on se mettoit à couvert le jour on retournoit en procession à la Place publique du Village. La Dévotion finit par des largesses, que le Peuple fit aux Jongleurs.

Les guerriers emménent avec eux des femmes & des concubines. Quand ils sont près des terres de l'ennemi, ils envoyent à la découverte, & détachent quelques-uns d'entr'eux afin que le corps de bataille ne soit point surpris. Lorsqu'ils ont fini leurs entreprises, qui sont pour l'ordinaire des coups fourrés & des embuscades, ils enlevent la chevelure des morts, & font

(*a*) Chaque Guerrier a sa *Chanson de guerre*, qu'il peut chanter, pourvû qu'il ait fait une campagne. La *Hontan*.
(*b*) *Hennepin* Voyage en un Pays &c.

(*c*) La *Potterie Histoire de l'Amérique Sept*. La description que l'on donne n'est que dressée sur son récit, & c'est à cause de cela qu'elle est en partie en lettre Italique.

ſont ce qu'ils appellent le *cri lugubre*. Même ils avertiſſent l'ennemi, mais en ſe ſauvant à toute jambe, qu'il vienne donner la ſépulture à ſes morts; car ces Peuples, tout dépouillés qu'ils nous paroiſſent de l'humanité, croyent qu'il eſt du devoir des hommes d'accorder ſans délai aux morts les honneurs de la ſépulture. Voilà ce que les Ilinois & les autres Sauvages du Canada pratiquent à l'égard des Iroquois, ſuivant la *Hontan*. Tous ces Sauvages ſe partagent dans leurs familles les priſonniers qu'ils ont faits; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces priſonniers, qu'ils expoſent en public avec une baguette à la main de ſept à huit pieds de long, ornée de bouquets de plumes blanches, chantent ſans diſcontinuer pendant qu'on décide de leur ſort, & malgré les inſultes qu'ils doivent attendre de leurs ennemis: ſur quoi l'on peut voir la deſcription qu'en donne le P. *Hennepin*, & ce que je vais dire à leur ſujet dans l'article qui ſuit celui-ci.

(*a*) En revenant de l'expédition, on fait aſſidument ſa Cour aux principaux Chefs. Les jeunes guerriers danſent le *Calumet*, dès que la nuit vient, & qu'il faut camper. Le Capitaine, à qui ils rendent cet hommage, leur envoye un guerrier de ſa famille, pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon *Calumet* de guerre. Je dis que c'eſt un hommage: il ſe peut auſſi que ce ſoit un Acte de ſuppliant. La fin de cette Cérémonie » ſe faiſoit tous les jours, à ce » que dit le P. *Hennepin*, ... par ceux qui avoient eu des parens tués à la guerre. Ils pre- » noient pluſieurs fléches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs, en » pleurant amérement «.

Le Chef tient pendant la guerre une eſpéce de table ouverte, où les principaux Sauvages ſe rendent. On danſe chez lui après le repas, & tandis qu'une partie de l'aſſemblée danſe, on entend les pleurs & les gémiſſemens de ceux qui ont perdu leurs parens, ou leurs amis à la guerre. Cette cérémonie, qui paroît d'abord une réjouiſſance, ne devient plus qu'un mêlange biſarre d'affliction, de joye, & de cruauté. Ces Peuples allient aſſez bien des paſſions, que l'on ne croiroit guéres capables de s'accorder.

MANIERE *dont ces* PEUPLES *traitent leurs* PRISONNIERS *de* GUERRE.

Dès qu'un Priſonnier eſt lié, (*b*) il chante ſa *Chanſon de mort*, parce qu'il ſait bien que ſa vie ne tient preſqu'à rien. La campagne étant finie, ou pour mieux dire la courſe, les Sauvages retournent à leur village. En approchant ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lorſqu'ils ſont prêts d'arriver chez eux, ils recommencent le *chant lugubre* autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Cependant les jeunes gens de douze à quinze ans ſe rangent en haye, armés de bâtons, pour frapper les priſonniers, & les coups redoublent, dès que les Guerriers ont fait leur entrée & que l'on voit paroître les chevelures des ennemis, qui ſont les trophées des exploits de ces Guerriers. Le lendemain le Conſeil s'aſſemble pour diſtribuer ces malheureux. On les diſtribue preſque toujours aux femmes qui ont perdu leurs maris, & aux filles qui ont perdu leurs peres.

(*c*) Après que la diſtribution eſt faite, ceux qui ſont devenus les maîtres de ces priſonniers, ont droit de vie & de mort ſur leurs perſonnes. On a ſoin de les bien nourrir, & même on leur donne les (*d*) meilleurs morceaux, afin qu'ils ayent la force de ſouffrir la mort avec conſtance.

J'ai dit que la mort de ces priſonniers eſt une eſpéce de Sacrifice. Cela ſe juſtifie par l'arrêt de condamnation. Si (*e*) celle à qui un priſonnier vient d'échoir veut qu'il meure, elle lui dit que ſon pere, ſon frere, ou ſon mari, n'ont point d'eſclave pour le ſervir dans le *Pays des morts*; qu'il faut donc qu'il parte inceſſamment pour les aller ſervir. Un témoin oculaire de cette cérémonie, & qui m'a fourni la *Chanſon de mort*, ajoute que ſouvent elles diſent à l'eſclave condamné à mort, il *faut que ta mort appaiſe l'ame de celui que tu as tué*. Les Iroquois ornent de ce qu'ils ont de plus précieux le priſonnier deſtiné au feu. Après l'avoir engraiſſé long-tems, ainſi qu'il a été dit, ils le conduiſent au poteau du ſupplice, garni de colliers de porcelaine depuis les pieds juſqu'à la tête.

Après la condamnation l'on attache l'eſclave au poteau, & on lui brûle tout le corps avec des inſtrumens de fer, pendant qu'il chante ſa chanſon de mort. La conſtance du miſérable que l'on brûle de la ſorte, eſt admirable. On ne lui voit point verſer de larmes; s'il en verſoit, on lui reprocheroit ſa foibleſſe: il conſerve au milieu des tourmens une tranquillité étonnante, ſe moque même de ſes bourreaux, & leur reproche qu'ils ne s'entendent pas à brû-

ler

(*a*) *Hennepin Nouvelle Découv.*

(*b*) Voici le ſtile de cette Chanſon: » je ſuis brave & intrépide; je ne crains aucune ſorte de mort, car je ſuis un » Guerrier qui mépriſe les ſupplices les plus affreux. Ceux » qui les craignent ſont des lâches & des poltrons. Ils ſont » pires que les femmes. La vie n'eſt rien pour ceux qui » ſont courageux. Que le déſeſpoir & la rage abîment mes » ennemis! que je les dévore! que je boive leur ſang? &c «. Je tiens cette chanſon d'une perſonne née à la Nouvelle *York*.

(*c*) La *Potterie* ubi ſuprà.

(*d*) La *Potterie*, *Hennepin* dans ſa *Nouvelle Découverte*.

(*e*) La *Hontan*.

ler les gens. (a) Après bien des tourmens réitérés, on lui enleve la chevelure avec la peau, qu'on laisse pendre sur les épaules du patient : on lui applique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant, pour lui étancher le sang. Ensuite on le délie du poteau ; ce qu'ils appellent donner la vie au prisonnier, & on le conduit à coups de pierres du côté du Soleil couchant, car les Sauvages placent le séjour des ames à l'Occident. Alors on le déchiquette tout en vie encore ; & quand enfin il est expiré, tout le monde court la nuit, & frape à droite & à gauche à coups de bâtons : c'est ainsi, disent-ils, qu'ils chassent l'ame de ce prisonnier, qui pourroit bien s'être cachée pour tirer vengeance des maux & des indignités qu'on a fait souffrir à son corps. Quelques jours après l'exécution des prisonniers, on fait une fête solemnelle pendant laquelle on se regale. Les danses & les chansons n'y sont pas oubliées ; mais le grand objet de la fête, c'est la distribution des chevelures enlevées aux captifs, & à ceux qu'ils ont tués dans le combat. Les guerriers attachent à cette chevelure un collier de porcelaine, qui représente le corps de celui qui a été tué.

Il arrive assez souvent que celle à qui l'on donne un prisonnier pour esclave, se laisse toucher à la pitié, lui accorde la vie, lui ôte les liens de captivité, se l'attache par ceux de l'amour. (b) Quel que puisse être le motif qui fait accorder la vie à l'esclave, il faut le réhabiliter solemnellement dans l'état de liberté dont il étoit déchu par les malheurs de la guerre. On l'*adopte*, & pour cet effet on le conduit au bord de l'eau pour l'y laver. Les femmes & les filles pleurent encore la mort de celui dont il prend la place ; mais les hommes chantent des chansons de guerre, & couvrent le corps de l'adopté d'une robbe neuve de Castor : après quoi il devient parent de la famille à laquelle il étoit échu en partage dans le combat. Cette cérémonie s'appelle aussi *enfantement*. (c) On en célébre la solemnité par un festin où le prisonnier est adopté pour fils, frere, oncle, cousin, ou neveu, selon son âge, ou sa qualité.

Au reste il est à remarquer que les anciens Scythes enlevoient aussi la peau de la tête & la chevelure à leurs ennemis. C'est ainsi que le dit *Cœlius Rhodiginus*, sans néanmoins citer son garant.

Je finirai cet article par une coutume qui doit contribuer infiniment à animer le courage de ces Peuples. C'est qu'ils ne font point d'échange de leurs prisonniers. » Dès qu'ils sont liés, » dit la *Hontan*, ils sont considérés comme morts de leurs parens, aussi-bien que de toute » leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été si fort blessés .... qu'il leur ait été im» possible de se tuer eux-mêmes : en ce cas-là on les reçoit, *pourvû qu'ils ayent pû se sauver* » *des mains de leurs ennemis* : au lieu que quand les premiers reviendroient, ils seroient mé» connus, même de leurs proches, & personne ne voudroit absolument les recevoir. «

CEREMONIES SUPERSTITIEUSES *de ces* PEUPLES, *avant que d'aller à la* CHASSE.

C'est le P. *Hennepin* (d) qui parle de cette cerémonie pratiquée par les Iroquois & par les Peuples du Myssisipy. Quelques jours avant que d'aller à la chasse des Taureaux sauvages, les Anciens de ces Peuples envoyent cinq ou six de leurs Chasseurs dans les endroits où se fait la Chasse aux Taureaux. Ces Chasseurs y dansent le *Calumet* avec autant de cérémonie que s'ils se trouvoient parmi des Nations alliées ; & quand ils sont de retour, on expose trois jours à la vûe de tout le monde des chaudiéres ornées de plumes. Pendant ces trois jours une femme distinguée marche en procession avec la chaudiére sur son dos à la tête d'un grand nombre de Chasseurs. Cette troupe suit un Vieillard, qui porte avec beaucoup de gravité en guise d'enseigne ou d'étendard un morceau de toile, ou quelque chose de pareil. » Ce Vieillard, » à ce que dit le P. *Hennepin*, en donnant la description d'une procession dont il fut témoin » oculaire, fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amé» rement la mort des Taureaux qu'ils espéroient de tuer. A la dernière pause les Anciens de » la troupe envoyérent deux des plus habiles Chasseurs à la découverte des Taureaux sau» vages. Ils leur parlérent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la Chasse de » ces Animaux. Ensuite ils allumérent de la fiente de Taureau séchée au Soleil, & amorcé» rent leurs *Calumets* de ce feu nouveau, pour faire fumer les Chasseurs qu'ils avoient en» voyés à la découverte. Après la cérémonie, cent hommes allérent par derriére les monta» gnes, & cent autres marchérent d'un autre côté pour enfermer les Taureaux, &c. «

La premiére Chasse d'un jeune Sauvage est précédée d'un jeûne religieux, auquel il se prépare, dit-on, avec cette attention qui manque rarement à ceux *qui, au sortir de l'enfance, font leur Noviciat* en quelque dévotion que ce soit. Le jeûne dure trois jours. Le Novice doit se *matacher* le visage avec du noir. C'est un hommage qu'il croit être dû Grand Esprit

(a) Le Baron de la *Hontan* dit que les prisonniers sont traités beaucoup plus cruellement, lorsqu'il y a des preuves qu'ils ont tué des femmes & des enfans. S'ils peuvent vérifier qu'ils n'ont tué que des hommes, on se contente de les tuer à coup de fleches ou de fusil.

(b) Voy. ce qui a été dit ci-dessus.

(c) *Hennepin*, Voyage en un Pays plus grand que l'Europe.

(d) *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe* dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

prit. Il choisit dans chaque espéce de bêtes fauves un morceau qu'il lui consacre, & qui est si saint, qu'aucun autre Sauvage que le Chasseur n'ose y toucher, pas même pour apaiser sa faim.

Leurs VŒUX.

Les Relations ne nous parlent pas de cette Dévotion. Voici le seul exemple qu'on puisse en donner. (*a*) Lorsqu'ils se trouvent dans la disette, ils promettent au Grand Esprit, qu'une portion de la premiére bête qu'ils tueront sera donnée pour l'amour de lui à quelqu'un des plus considérables de la Nation, & qu'on ne mangera pas de l'animal avant que la distribution en soit faite. » Il arrive, dit l'Auteur cité, qu'ils gardent quelquefois la bête pendant » deux mois, « attendant toujours qu'il se trouve une personne de marque pour lui donner le *morceau voué:* si en attendant la bête se gâte, ils la brûlent pour en faire un sacrifice. Ceux qui ne font aucun vœu pour fléchir la clémence du Grand Esprit, se recommandent au moins à leur *Manitou.* Ils lui présentent trois fois la pipe allumée, font des lamentations, lui demandent grace, le prient de les exaucer, & lui recommandent leurs personnes & leurs familles. Cette dévotion est mêlée de chants lugubres.

ARMOIRIES & HIEROGLYPHES *des* SAUVAGES.

Je doute que le Lecteur soit fort prévenu en faveur de l'habileté des Sauvages en fait de blason : mais comme il plaît au Baron de la *Hontan* de donner le nom d'Armoiries à certaines figures grossiéres, que les Peuples peignent sur les arbres comme des monumens de leurs victoires, & qu'ils révérent peut-être comme des Divinités; je leur donnerai aussi le même nom. Voici ce que c'est. Lorsqu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, les vainqueurs, en s'en retournant en leur Pays, ont accoutumé de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent, & de peindre sur ces arbres dépouillés de leur écorce quelques images grossiéres, qui sont ou des Figures hiéroglyphiques & symboliques du caractére qu'ils s'attribuent, ou des Images de leur Génie tutélaire. Ces Images sont faites avec du charbon pilé & broyé dans de la graisse, ou dans de l'huile.

Ces Peuples se servent aussi d'hiéroglyphes pour exprimer leurs pensées. Le B. de la *Hontan* nous en fournit quelques exemples, tel que celui-ci. Les Armes de France avec une hache au-dessus & plusieurs dizaines signifient que les François ont *levé la hache*, c'est-à-dire déclaré la guerre, & combattu contr'eux avec autant de guerriers qu'il y a de dizaines dans la figure.

ANNE'E *de ces* PEUPLES.

(*b*) L'Année des Hurons & de plusieurs autres Peuples du Canada & du Mississipy est composée de douze Mois Lunaires synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laissent passer une de surnuméraire, qu'ils appellent la *Lune perdue.* Tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent le Mois de Mars la *Lune aux vers*; à cause que ces Insectes commencent alors d'éclore ; le Mois d'Avril la *Lune aux Plantes*, le Mois de May la *Lune aux Hirondelles*, & ainsi des autres. Les Peuples Flamans ont le même usage dans leur Langue. Ils appellent le Mois de *Février* le (*c*) *Mois dans lequel on émonde les arbres*, (*d*) le Mois d'Avril, le Mois *où les prés sont en état d'être fauchés* &c. Il faut expliquer ce que j'ai dit de la *Lune perdue* des Sauvages. (*e*) Supposé que Mars soit le trentiéme Mois Lunaire de ces Peuples, & qu'ainsi il achéve la révolution de trente mois, il y aura entre Mars & Avril une *Lune perdue;* après quoi on comptera la Lune d'Avril pour la premiére de la révolution synodique de trente Mois. C'est-là la seule explication dont il semble que le récit du Baron soit susceptible. Au lieu de semaines, dont ces Peuples n'ont pas l'usage, ils comptent depuis le premier jusqu'au vingt-sixéme de leurs Mois Lunaires ; ce qui contient justement l'espace de tems qui court depuis l'instant auquel la Lune commence à faire voir le fil du Croissant sur le soir, (c'est ainsi que s'exprime le Baron) jusqu'à ce qu'elle devienne presque imperceptible au matin. C'est ce qu'ils appellent le *Mois d'illumination.* » Par exemple, dit le Baron, un Sauvage dira : je partis le premier du *Mois* » *des Eturgeons* (qui est le Mois d'Août) & je revins le 29. du *Mois au Bled d'Inde*, qui » est celui de Septembre. Ensuite le jour suivant, qui étoit le dernier, je me reposai. Ce- » pendant comme il reste encore trois jours & demi de *Lune morte*, (comme ils parlent) » pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné le nom de jours nuds. « On con-

(*a*) La *Potterie* ubi suprà.
(*b*) *La Hontan.*
(*c*) *Snoeimaand.*
(*d*) *Grasmaand.*
(*e*) La *Hontan* ubi suprà.

conçoit assez les embarras & les obscurités de cette supputation. Ils réglent leur jour artificiel & la nuit par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais, dira-t-on, cette supputation ne peut être exacte, lorsque le Soleil ou la Lune ne paroissent pas sur leur Horison. Le Baron répond, qu'une longue expérience & une attention extrême, qui n'est guéres le partage de gens aussi distraits que nous le sommes au milieu des occupations qui nous accablent, leur aprend à connoître exactement l'heure du jour & de la nuit, bien que le tems soit couvert.

Leurs MEMORIAUX *lorsqu'ils traitent de quelque* AFFAIRE.

Les Hiéroglyphes servent à ces Peuples pour exprimer leurs pensées, ainsi que je l'ai déja dit. Mais quand ils traitent de quelque affaire capitale, ils se servent de Colliers, (a) qui sont des grains de porcelaine, ou des morceaux de coquille coupés en long, noirs & blancs, enfilés & arrangés d'une telle maniére, qu'ils font diverses figures assez agréables. Ces Colliers ont deux pieds de long sur trois à quatre pouces de large. Ils leur servent en quelque façon d'écriture, lorsqu'il s'agit de quelque négociation, ou de terminer un procès, &c. Les Guerriers en font des bracelets & des ceintures, qu'ils mettent sur des chemises blanches. Le Lecteur comprendra mieux l'usage de ces Colliers, en lisant dans les Relations des Voyageurs les négociations des François ou des Anglois avec les Sauvages. Il suffit de lui dire, que chaque Collier renferme un point à traiter, ou quelque circonstance notable. Par exemple, s'il s'agit de négocier avec une Nation auparavant ennemie, ou si l'on veut communiquer des affaires à un allié, on lui envoyera autant de Colliers que l'on a de choses à ménager. L'un signifiera un avis, l'autre sera un compliment de condoléance, une réconciliation, témoignera que l'on entre dans un dessein, que l'on prend part à quelque entreprise, &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de* CIBOLA, *de la* NOUVELLE ALBION, *du* NOUVEAU MEXIQUE, *de* CALIFORNIE, &c.

Si l'on doit ajouter foi à la Relation du Moine *Marc de Nisa*, qu'*Antoine de Mendosa*, Viceroi de Mexique, envoya avec quelques autres Espagnols à la découverte des Côtes Septentrionales de l'Amérique situées sur la Mer du Sud, *Zuny* ou *Cibola* est un Etat bien réglé, pour ne devoir pas être regardé comme la demeure d'un Peuple Sauvage. Les gens y habitent en des Villes où l'on voit des maisons de pierre : ils sont sous une forme de Gouvernement qui laisse entrevoir qu'ils n'ignorent pas absolument ce qui sert à entretenir la police ; mais cela n'empêche pas que ce peu de Religion qu'on a reconnu en eux ne soit extrêmement bisarre, s'il est vrai, comme le rapporte *François Vasquès*, que ce Peuple de *Cibola* n'adore que l'eau, » à cause, lui disoient-ils, qu'elle fait croître les grains & les autres alimens ; ce » qui montre qu'elle est l'unique soutien de notre vie. «

François Drake, fameux Navigateur Anglois du seiziéme Siécle, découvrit la *Nouvelle Albion* sur la Mer du Sud à 38. ou 40. dégrés de Latitude Septentrionale. Il crut reconnoître des marques de Religion chez les habitans de cette Côte. Il vit des femmes qui se déchiroient les joues, qui pleuroient, qui se maltraitoient en plusieurs façons; & tout cela lui parut quelque chose de religieux. Il eut l'honneur de saluer le Roi, ou le Cacique du Pays, & toute sa Cour. Leur parure & leurs ornemens, qui consistoient en plumes, peaux de lapins & couches de couleurs placées bisarrement sur le corps du Roi & de ses Courtisans, ne furent pas capables de tenter *Drake*, en faveur de qui le Roi de la *Nouvelle Albion* voulut abdiquer la Couronne. Sa Majesté la posa lui-même sur la tête de l'Anglois, lui mit autour du col la Chaîne Royale, & accompagna d'une chanson toute cette cérémonie. Mais il eut beau faire, l'Anglois refusa la Dignité Royale avec autant de générosité, que le Souverain de la *Nouvelle Albion* la lui offroit. On pourroit nous demander quelles marques de Religion on a pû trouver en tout cela. Mais il auroit fallu le demander à *Drake* lui-même. Il nous dit que ces Sauvages se mêlant parmi ses gens pleurérent, gémirent, se déchirérent le visage, en leur faisant des offrandes, & que ses Anglois tâchérent de leur faire comprendre qu'il falloit adresser sa dévotion au vrai Dieu. Du reste il ne nous apprend pas en quoi pouvoit consister le Culte de ces Sauvages. Il est difficile de dire quelque chose de solide sur des conséquences tirées de quelques signes ordinairement trompeurs.

Tout ce qu'on peut dire de la Religion des Peuples du *Nouveau Mexique*, c'est qu'ils adorent des Idoles. Veut-on quelque chose de plus ? Les plus dévots de ces Idolâtres ont chez eux

(a) *La Potterie* ubi suprà. Voyez ci-dessus la figure de ces Colliers.

eux des Oratoires, pour servir le Diable : dans ces Oratoires ils lui offrent de la viande pour son entretien. Ils lui dédient des Chapelles en des lieux élevés : (*a*) le Diable va s'y divertir, & s'y délasse ordinairement, lorsqu'il se trouve obligé de voyager d'une Ville à l'autre. On remarquera que les Voyageurs s'épargnent (*b*) un grand détail, en faisant intervenir le Diable dans toutes les idées que les Peuples Idolâtres se font de l'Etre suprême. C'est en matiére de Religion le systême des *Qualités occultes*. Les Sauvages de la Province de *Los Quires* paroissent adorer le Soleil, la Lune & les Etoiles. La conjecture est fondée sur ce qu'on a vu chez eux des tentes & des pavillons, où ces corps célestes étoient peints. En général on nous dit que tous ces Peuples entretiennent une correspondance fort étroite avec le Démon.

Fernand Alarchon croyant avoir remarqué que les Californiens adoroient le Soleil, usa, pour les gagner, d'un moyen qui n'a rien d'Apostolique. Mais après tout il s'agissoit de procurer de nouveaux sujets à son Roi, & des fidéles à la Religion. Il leur déclara que le Soleil l'avoit envoyé pour les exhorter à la paix & à l'union. Quelques Indiens doutérent de la vérité de la Mission : » Pourquoi, lui répondirent-ils, a-t-il tardé si long-tems à vous envoyer? *J'étois trop jeune auparavant*, leur dit-il. La réponse étoit bonne à donner à un Sauvage. La conclusion de la conférence fut que les Naturels le reconnurent pour fils du Soleil. Le prétendu fils du Soleil voulant faire des Elus, éleva une Croix de bois, & commanda à ses Espagnols de l'adorer pour servir d'exemple aux Infidéles. Il prescrivit à ceux-ci le tems & la forme de l'Adoration. Ayant remarqué sans doute qu'ils adoroient au matin le Soleil levant, il leur dit qu'il falloit adorer la Croix à la même heure. Le Pere *Picolo*, dans son (*c*) *Mémoire touchant la Californie*, rapporte qu'il ne put remarquer parmi les Californiens *aucune forme de Gouvernement, ni presque de Religion & de Culte réglé.* » Ils adorent la Lune, » ils se coupent les cheveux. Je ne sai, ajoute-t-il, si c'est dans le décours, à l'honneur de » leurs Divinités. Ils les donnent à leurs Prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de supers- » titions. «

CEREMONIES NUPTIALES, & *autres* COUTUMES *des* INDIENS *du* NOUVEAU MEXIQUE.

(*d*) La Polygamie est en usage chez ces Peuples. On dit que les Indiens de *Cibola* n'épousent qu'une seule femme. Ceux de *Californie* ne permettent pas que leurs filles fréquentent les hommes. Ils punissent de mort l'adultére. Le veuvage des femmes dure six mois, après quoi il leur est permis de se remarier.

Les Californiens & leurs voisins ont chez eux des garçons qui sont obligés de porter l'habit de femme. Ils leur servent à des usages infames. Le mariage est défendu à ces jeunes hommes ; & l'infamie du crime est poussée si loin, que celui qu'on prostitue venant à mourir, son frere est obligé de succéder à ses débauches. L'impudicité que j'indique ici avec autant de ménagement que le sujet peut le permettre, tourne en devoir chez ces misérables Peuples, & pour récompense ces débauchés vivent des charités du Public. Ils vont de porte en porte demander leur pain. Les autres Indiens de l'Amérique Septentrionale tombent dans les mêmes excès, & cachent sous le nom d'*Hermaphrodites* la honte de ceux dont ils abusent.

Les Indiens de *Cinaloa* adoptent dans leur famille, selon l'usage reçu parmi les *Nadouessans*, & autres Peuples de l'Amérique Septentrionale. On fourre dans le gosier de celui qui doit être adopté une baguette, qui lui fait rejetter avec violence tout ce qu'il a dans le corps. C'est là sa régénération.

(*e*) Lorsqu'un d'entr'eux tombe malade & paroît en danger de mort, on creuse au plutôt une fosse. Dès qu'il est expiré, on le brûle avec sa maison & ses effets : on enterre ces cendres, & l'on répand sur la fosse une poudre, dont ceux qui honorent la mémoire du défunt composent un breuvage fort. Ils en boivent jusqu'à l'yvresse. Les Californiens ont aussi la coutume de brûler leurs morts, & avec eux tout ce qui leur a appartenu. Quand pour toute preuve on n'auroit devant les yeux que cet usage bisarre, il n'en faudroit pas davantage pour se convaincre que ces Peuples sont persuadés de l'immortalité de leur ame.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* VIRGINIE.

Je commence cette description par un trait d'histoire, qui sert à défendre la grandeur d'ame des Peuples, que nous appellons *Sauvages*. (*f*) *Oppechancanough*, Empereur des Virginiens,

(*a*) Voyez *Purchas*.

(*b*) Dans le stile des Missionnaires, ou plutôt de tous les Théologiens du Christianisme, qui dit un *Idolâtre*, quel qu'il soit, dit toujours un homme qui adore le Diable.

(*c*) Tome 3. du *Recueil de Voyages au Nord*.

(*d*) Tiré de *Purchas*.

(*e*) Tiré de *Purchas*.

(*f*) *Histoire de la Virginie*, Edit. de 1706.

niens, ayant eu le malheur de tomber entre les mains des Anglois, le Chevalier *Berckley*, Gouverneur de la Colonie Angloise, voulut un jour le faire voir en public. Le Prince Virginien, à qui la vieillesse avoit tellement appésanti les yeux qu'il ne pouvoit les ouvrir sans le secours d'un de ses Sujets, entendant beaucoup de gens autour de lui, se fit ouvrir les yeux à l'instant. La vûe de cette multitude le mit en colere. Il demanda fierement qu'on fit venir le Gouverneur, lui fit des reproches de la maniere dont on le traitoit, & lui dit avec dédain, » si le sort vous avoit fait tomber entre mes mains, je n'aurois jamais eu la lâcheté de vous » exposer à la risée de mon Peuple «. Je rapporte cette circonstance, parce qu'elle sert à justifier les Indiens de l'Amérique sur plusieurs idées grossieres & puériles, que certains Voyageurs leur attribuent, non-seulement par rapport à la Religion, mais même par rapport aux notions les plus communes de la bienséance.

(*a*) Voici ce qu'un Auteur né Virginien a écrit touchant la Religion des Peuples de la Virginie. » Ces Indiens, dit il, regardent comme un sacrilége de révéler les principes de leur » Religion «, d'où il faut conclure que, si leurs voisins sont dans le même sentiment, l'impossibilité que nous trouvons à concilier les Relations qui nous viennent de ces Pays-là n'a rien d'étonnant. Il ne l'est pas non plus qu'un voyageur détruise le récit de celui qui l'a précédé. Il ne faut qu'une attention médiocre, pour remarquer qu'ils attribuent souvent à un même Peuple des idées directement opposees & toujours confuses, parce qu'ils n'ont pû apprendre que superficiellement les choses, & qu'ils les ont saisies avidement, avec précipitation & sans examen. Cependant si l'on veut les écouter, ils soutiendront hardiment qu'ils parlent toujours comme instruits. » Un jour, continue l'Auteur que je cite, nous tombâmes sur le » *Quioccosan*, ou Temple des Indiens, à une heure que tout le monde étoit à un rendez- » vous pour consulter sur les bornes des terres que les Anglois leur avoient données. Ravis » de trouver une si bonne occasion, nous résolumes d'en profiter. . . . . Après avoir ôté de » la porte de ce Temple douze ou quinze trones de bois, dont elle étoit barricadée, nous y » entrâmes, & nous n'apperçûmes d'abord que les murailles toutes nues & un foyer au milieu. » Cette Maison. . . . avoit autour de dix huit pieds de large & trente de long, avec un trou » au toît pour donner passage à la fumée. La porte du Temple étoit à l'une des extrêmités. » En dehors & à quelque distance du Bâtiment, il y avoit des pieux tout autour, dont les » sommets étoient peints, & représentoient des visages d'hommes en relief. Nous ne décou- » vrîmes aucune fenêtre en tout ce Temple, ni d'autre endroit par où la lumiere pût entrer, » que la porte & le trou de la cheminée. D'ailleurs, nous remarquâmes qu'à l'extrêmité » opposée à la porte, il y avoit une séparation de nattes fort serrées, qui renfermoit un espace » d'environ dix pieds de long, & où l'on ne voyoit pas la moindre clarté. Nous eûmes d'abord » quelque répugnance à nous engager dans ces ténébres : mais enfin nous y entrâmes. . . . » & trouvâmes vers le milieu de l'enclos des pieux, sur le sommet desquels il y avoit de » grandes planches. Nous tirâmes de-là trois nattes roulées & cousues. . . . dont l'une con- » tenoit quelques ossemens, l'autre un coutelas à l'Indienne, que les Virginiens nomment » (*b*) *Tomahawk*. On avoit attaché à l'un de ces *Tomahawk* la barbe d'un Coq d'Inde peinte » en rouge, & les deux plus longues plumes de ses aîles pendoient au bout, attachées avec » un cordon de cinq ou six pouces. La troisiéme de ces nattes renfermoit quelques piéces » de rapport que nous prîmes pour l'idole des Indiens. Le détail de ces piéces de rapport » consistoit en une planche de trois pieds & demi de long, où l'on voyoit une entaillure » au haut, pour y enchasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu qui étoient cloués à » quatre pouces du bord, & servoient à représenter la poitrine & le ventre de cette statue. » Au-dessous il y avoit une autre planche plus courte de la moitié que la précédente, & que » l'on y joignoit avec des morceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendoient à » 14. ou 15. pouces du corps, & servoient, à ce que nous crûmes, à former la courbure des » genoux, lorsqu'on ajoutoit cette Image. Nous trouvâmes encore dans la natte des piéces » de toile de coton rouge & blanc, & des rouleaux faits pour les bras, pour les cuisses & les » jambes, qui plioient au genou.

» Il seroit difficile de voir aujourd'hui quelqu'une de ces Images, parce que les Indiens ont » grand soin de les cacher à la vûe du public . . . . Nous mîmes les habits de celle dont nous » parlons sur les cercles pour en faire le corps, nous y fixâmes les bras & les jambes, pour » nous en former l'idée ; mais la tête, & les brasselets magnifiques, dont on la pare ordinai- » rement, n'y étoient pas, ou du moins nous ne pûmes les trouver . . . . Lorsque cette Image » est revêtue de ses ornemens, elle doit paroître fort vénérable dans ce lieu obscur, où le » jour n'est introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on releve, & de cette » lumiere sombre qui vient de la porte & du trou de la cheminée du Temple. Ces ténébres » servent à exciter la dévotion du Peuple ignorant. Mais ce qui contribue à maintenir l'im- » posture, c'est que d'un côté, le principal des Magiciens y entre tout seul, & qu'il peut » remuer l'Image sans que personne s'en apperçoive, & que de l'autre, un Prêtre se tient avec » le Peuple pour l'empêcher de pousser la curiosité trop loin, sous peine d'encourir ses cen- » sures & l'indignation de la Divinité «.

Les

(*a*) *Histoire de la Virginie*, &c.

(*b*) Voyez la Planche ci-dessus.

Les Virginiens donnent divers noms à cette Idole. Les uns l'appellent *Okée*, d'autres *Quioccos*, ou *Kiwasa*. Peut-être faut-il regarder ces noms comme des épithétes qui changent selon les fonctions qu'ils attribuent à cette Divinité, ou selon les différentes idées qu'ils s'en forment dans leurs exercices de devotion, & dans leurs discours ordinaires. » D'ailleurs, dit l'Auteur » que je cite, ils croyent que cette Idole n'est pas un seul Etre, & qu'il y en a plusieurs de » même nature outre les Dieux tutelaires «. Ils donnent à tous ces Etres, ou *Genies*, le nom général de *Quioccos*. Ainsi je désignerai particuliérement sous le nom de *Kiwasa* l'Idole dont je parle ici.

Le Graveur n'a pas représenté l'Idole *Kiwasa* dans son Temple; il l'a placée en pleine campagne dans une Cabane faite de nattes, sur une espéce de Siége, ou d'Autel, que les Virginiens nomment *Pawrance*. (*a*) Ces Peuples consacrent à cette Divinité des Chapelles & des Oratoires, où l'on voit souvent plusieurs différentes représentations de l'Idole. Ils en tiennent même chez eux dans l'intérieur du logis : ils les consultent dans l'occasion, & leur communiquent leurs affaires. Elles leur servent alors de Dieux tutelaires, & c'est d'elles, disent-ils, que la bénédiction découle sur la famille.

Ces Idolâtres représentent souvent *Kiwasa* avec une pipe à la bouche, & même il fume réellement, car la pipe est allumée. La vérité est qu'un Prêtre se cache derriere l'Idole, & fume adroitement pour elle. L'obscurité où le Dieu habite ne permet pas qu'on distingue le fumeur, ni que le Peuple se voyant trompé perde le respect qu'il doit aux directeurs de sa Religion. C'est de la même façon que plusieurs Dieux des Peuples de notre Hémisphére ont sué, gémi & pleuré.

Kiwasa se manifeste souvent par des Oracles, ou par des Visions. On le consulte pour la chasse, ou pour des objets de moindre importance. Comme chez eux un caprice est l'effet de l'inspiration du Dieu, si dans le tems qu'ils vont à la chasse, il leur vient dans l'esprit de jouer, ils se déterminent au jeu, parce qu'ils croyent que leur Dieu l'ordonne ainsi, & que même dans les plus vils sujets leur volonté doit dépendre immédiatement de la sienne. Lorsqu'il est nécessaire de l'invoquer, quatre Prêtres se rendent au Temple du Dieu, & le conjurent par le moyen de certaines paroles qui sont inconnues au Peuple. Alors *Kiwasa* se déguise sous la forme d'un bel homme, orne le côté gauche de sa tête d'une toufe de cheveux qui lui descend jusqu'aux talons, & paroissant en cet état au milieu de l'air, prend aussitôt le chemin du Temple. D'abord il s'y promene avec agitation, mais il se calme un moment après, & fait appeller huit autres Prêtres. L'Assemblée étant formée, il lui déclare sa volonté; après quoi il reprend le chemin du Ciel.

Les Virginiens honorent aussi le Soleil. Dès la petite pointe du jour, les dévots de l'un & de l'autre Sexe vont à jeun se laver dans une eau courante. L'ablution dure jusqu'à ce que le Soleil paroisse, & même les enfans âgés de dix ans sont obligés à cet Acte religieux. Quand le Soleil est sur l'Horison, on lui offre du tabac. La Divinité que l'on voit ici représentée après l'Idole *Kiwasa*, est un autre objet de l'adoration des Peuples de la Virginie. C'est elle qui dirige les Vents & les Saisons. Toutes les choses dont son Image est chargée sont symboliques.

Ces Idolâtres n'épargnent ni les offrandes ni les sacrifices à leurs Dieux, & le plus léger sujet de crainte leur fournit l'occasion de faire fumer (*b*) la graisse, ou le tabac, en l'honneur de ces Divinités qu'ils croyent toujours prêtes à les accabler. (*c*) » S'ils entreprennent un voya» ge, ils brûlent du tabac *pour obtenir l'assistance du Soleil*. . . . . s'ils traversent un lac, ou » une riviere, ils y jettent du tabac, ou même ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir » un heureux passage de l'Esprit qu'ils croyent présider en ces lieux. Lorsqu'ils reviennent de » la chasse, de la guerre, ou de quelqu'autre entreprise considérable, ils offrent une partie de » leurs dépouilles, du meilleur tabac, des fourures, des couleurs dont ils se peignent, la graisse » & les meilleurs morceaux du gibier qu'ils ont pris «. Les anciens pratiquoient une partie de ces usages.

» Ils ont aussi *quelques traditions ridicules*. . . . Vers les cascades de la Riviere *James* il » y a un rocher, où paroissent distinctement plusieurs marques qui ressemblent aux traces d'un » Géant, & qui sont éloignées autour de cinq pieds l'une de l'autre. Les Indiens croyent . . . » qu'un de leurs Dieux ayant marché sur ce roc, y laissa les empreintes de ses pieds «.

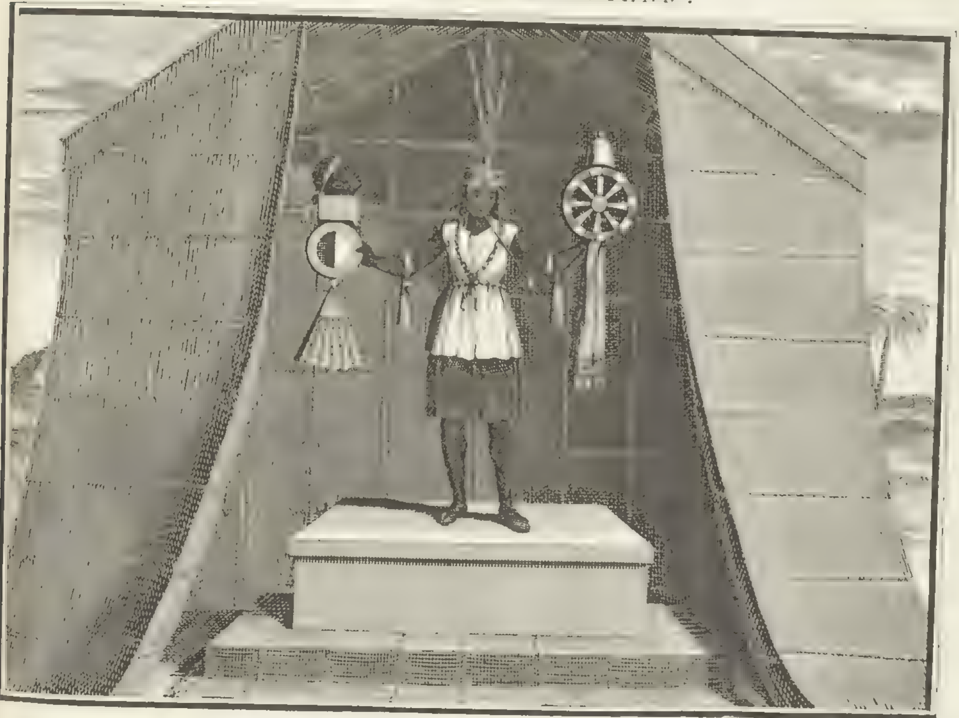
J'ai observé que les Virginiens ont des figures symboliques. » Ils élevent souvent des Pyra» mides & des Colonnes de pierre, qu'ils peignent & qu'ils ornent selon leur gout. Ils leur » rendent même toutes les marques extérieures d'un Culte religieux, non pas comme au Sou» verain Dieu «, mais comme à des représentans de Dieu, parce que, selon les Virginiens, ces choses sont des symboles & des Hiéroglyphes de l'Etre suprême. Ils honorent sa Majesté devant le signe, ils l'honorent dans le signe, sans pourtant honorer le signe. C'est dans la même intention » qu'ils gardent chez eux certains paniers faits de pierre «, qui sans doute leur représentent aussi quelque caractére de la Divinité. « Ils offrent des sacrifices aux Rivieres & aux » Fontaines «, parce que leur cours éternel est l'image de l'éternité de Dieu.

» Ils

(*a*) Tiré de *Purchas*.
(*b*) Les Virginiens s'en servent au lieu d'encens.
(*c*) *Histoire de la Virginie*.



KIWASA IDOLE des VIRGINIENS.



Le DIEU des VENTS, autre Idole des VIRGINIENS.



PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté droit.

PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté gauche.



B. Picart

MAGICIEN de la VIRGINIE.

» Ils élevent des Autels par tout où il leur arrive quelque chose de remarquable .... mais » il y a un Autel particulier qu'ils honorent préférablement à tous les autres. Avant l'entrée » des Anglois en Virginie, le grand Autel étoit en un lieu que les Virginiens appelloient *Ut-* » *tamussak* On voyoit là le principal Temple du Pays, & ce lieu étoit le Siége Métropolitain » des Prêtres. On y voyoit aussi trois grandes Maisons, chacune de soixante pieds de longueur, » & toutes remplies d'Images. Ils conservoient les corps de leurs Rois dans ces Maisons reli- » gieuses pour lesquelles les Naturels du Pays avoient un si grand respect, qu'il n'étoit permis » qu'aux Rois & aux Prêtres d'y entrer. Le Peuple n'y entroit jamais, & n'osoit même ap- » procher de ces Sanctuaires qu'avec la permission des premiers. Le grand Autel étoit d'un » crystal solide de trois ou quatre pouces en quarré. . . . On sacrifioit sur cet Autel aux jours » solemnels «: & comme en général les hommes se persuadent sans peine, que tout ce qui sert aux mystéres ne peut manquer d'avoir un caractére d'excellence; n'oublions pas que » le crystal » étoit si transparent, qu'on pouvoit voir au travers le grain de la peau d'un homme. Avec » cela il étoit d'un poids si prodigieux, qu'incapables de le traîner plus loin, on fut obligé de » l'enfouir dans le voisinage «, pour le cacher aux yeux des Anglois. Cette pesanteur miracu- leuse n'est pas sans exemple dans les Religions de notre Monde. Combien de peines & de fa- tigues n'a-t-il pas fallu essuyer pour vaincre la résistance des Dieux, des demi-Dieux, & des autres Vicaires de la Divinité, dont les Statues ou les Images s'opiniâtroient à ne pas bouger d'une place? Entre les prérogatives extraordinaires qu'Homére donne si libéralement à ses Dieux, il n'a eu garde d'oublier la pesanteur.

J'ai dit que les Virginiens appellent leurs Autels *Pamorances*. » C'est pour cela qu'ils res- » pectent beaucoup un petit Oiseau qui répéte continuellement ce mot. ... Ils disent que cet » Oiseau est l'Ame d'un de leurs Princes. . . . Ils ajoutent qu'un Indien . . . . ayant tué un » de ces Oiseaux, sa témérité lui couta cher. Il disparut peu de jours après, & l'on n'enten- » dit plus parler de lui. . . Lorsqu'en voyage ils se trouvent près d'un *Pamorance*, ils ne » manquent pas d'instruire les jeunes gens qui se rencontrent avec eux de l'occasion qui l'a » fait bâtir, & du tems auquel la chose s'est faite. Ils les exhortent à rendre à l'Autel le res- » pect qui lui est dû «. C'est par ces instructions orales que se perpétue chez eux la tradition des miracles de leurs Dieux, des merveilles de leur Religion & de la Doctrine qu'elle en- seigne.

SENTIMENS *des* VIRGINIENS *sur la* DIVINITE', *la* CRE'ATION, *&c.*

» Les Virginiens, nous dit l'Auteur qui nous fournit ces extraits, reconnoissent un Dieu » bienfaisant, qui demeure dans les Cieux, & dont les influences bénignes se répandent sur » la terre. Il est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement » tranquille, *& qui pis est souverainement indifférent.* Il répand ses biens sur les hommes, » sans choix, sans distinction, sans s'embarrasser de leurs affaires « . . . . Il les abandonne entiérement à leur franc arbitre, tandis qu'il reste dans une indolence d'où le Culte qu'on lui rend n'est pas capable de le tirer. Il est donc inutile de le prier, puisque rien n'est capable de le toucher. Voilà un systême très-mal lié, & peut-être aussi très-mal rapporté par ceux qui ont écrit de la Religion de ces Peuples. J'ai dit aussi, en parlant (*a*) de *Kiwasa*, que les Virginiens se croyent immédiatement inspirés de lui en tout ce qu'ils pensent, d'où il résulte qu'il agit sur leur volonté; & par conséquent, il s'embarrasse des occupations des hommes. Quoiqu'il en soit, voyant qu'ils n'ont rien à craindre de la fade & indolente bonté de leur Dieu, ils tâchent de mettre dans leurs intérêts un mauvais génie, incomparablement plus actif que Dieu. Mais on ne sauroit dire s'ils le croyent son sujet, son égal, ou son Lieutenant, & si c'est lui qu'ils nomment *Okée*, ou *Kiwasa*. Toujours est-il sûr » qu'ils servent avec beau- » coup de zéle ce mauvais Esprit, ce qui revient à-peu-près au Culte que les Peuples de Mis- » sissipy & du Canada rendent au mauvais Génie. C'est lui, disent les Virginiens, qui se mêle » des affaires de ce Monde, il nous visite, il trouble l'air, il excite les tempêtes, &c. Nous » l'appaisons par des sacrifices «.

(*b*) Quelques autres Peuples de la Virginie croyent que Dieu, qu'ils supposent éternel, ayant résolu de créer le Monde, créa d'abord une classe de Dieux subalternes, qu'il établit ensuite pour gouverner l'Univers, après avoir emprunté leur secours pour le créer. Après cela il créa le Soleil, la Lune & les Etoiles. Ceux-ci sont d'un rang inférieur aux autres Dieux. La premiere chose que les Dieux créérent ce fut l'eau. Ils en tirerent toutes les Créa- tures, tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle eut commerce avec un de ces Dieux Créateurs, & mit les hommes au monde. Voilà l'Origine du Genre humain.

Leurs

(*a*) On lit dans *Purchas* qu'ils adorent le Démon, sous le nom d'*Okée*, ou *Kiwasa*.

(*b*) Tiré de *Purchas*.

Leurs PRESTRES *&* *leurs* DEVINS; *leur* DISCIPLINE, *&c.*

La Planche représente un Prêtre & un Devin. „ (*a*) L'habit des Prêtres est une espéce de „ jupe de femme plissée, qu'ils mettent autour du col, & qu'ils attachent sur l'épaule droite : „ mais ils tiennent toujours un bras dehors, pour s'en servir en cas de besoin. Ce manteau „ est arrondi par le bras, & ne va que jusqu'au milieu de la cuisse. On le fait de peaux bien „ préparées & mollettes, avec la fourure en dehors.

„ Ces Prêtres ont la tête rasée de près, excepté sur le sommet, où ils laissent une crête dé- „ liée, qui va depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou, & sur le haut même du front. „ Ils laissent sur le haut du front une bordure de cheveux, qui, soit par leur force naturelle, „ soit par la roideur que leur donnent la graisse & les couleurs dont ils les plâtrent, devien- „ nent hérissés, & s'avancent en dehors, comme la corne d'un bonnet.

„ Les Magiciens, ou Devins, coupent aussi leurs cheveux ras, & ne laissent qu'une crête. „ Ils portent sur l'oreille la peau d'un Oiseau, dont le plumage est obscur, & ils se barbouil- „ lent avec de la suie, ou quelqu'autre chose de cette nature, de même que les Prêtres. Par „ modestie ils pendent à leur ceinture la peau d'un loutre, dont ils font passer la queue entre „ leurs jambes. Ils y attachent aussi une poche, qui s'appuye sur la cuisse, & dont le dessous „ est orné de quelques longues franges, ou d'éguillettes ".

On nous assure que les Virginiens ont beaucoup de respect pour leurs Prêtres, „ & que ceux- „ ci travaillent à se l'attirer par la maniere effroyable dont ils se barbouillent tout le corps, par „ la singularité de leurs habits, & par l'arrangement de leurs cheveux ". Tout ce qu'ils disent passe pour des oracles, & fait une forte impression sur l'esprit du Peuple. Ils vivent souvent séparés de la société des hommes, dans les bois, ou dans des huttes écartées. Ils sont d'un accès assez difficile : ils ne se donnent aucune peine pour leur vie, parce qu'on a soin de leur apporter de quoi vivre près de leur demeure. On s'adresse à eux en des nécessités pressantes : par exemple, on va leur demander de la pluie, on les prie de faire retrouver des choses perdues : ils servent aussi de Médecins, à cause de la connoissance qu'on leur attribue de la nature. Enfin leur avis décide pour la guerre ou pour la paix, & rien d'important ne se fait sans les consulter.

„ Le Devin est l'associé du Prêtre, non-seulement à l'égard des fraudes, mais pour les pro- „ fits qui en reviennent, & quelquefois ils officient l'un pour l'autre.

„ Le service religieux se fait en une langue générale, qui n'est entendue que des principaux „ de la Nation à-peu-près comme chez nous le Latin ". Comme les enchantemens font une partie considérable de la Religion du Pays, il faut en donner la description, telle qu'on la trouve dans l'*Histoire de la Virginie* qui nous a déja fourni plusieurs extraits. „ Il y a, nous „ dit l'Auteur de l'Histoire, bien des occasions où les Virginiens employent les enchantemens; „ ils n'épargnent pas non plus les sacrifices à l'esprit malin. Ils lui offrent à chaque saison de „ l'année les prémices de leurs fruits, des oiseaux, du poisson, du bétail, des plantes, des „ racines, &c. Ils renouvellent leurs offrandes, toutes les fois qu'ils ont quelque grand succès „ à la guerre, à la chasse, ou à la pêche.

„ (*b*) Le Capitaine *Smith* étant tombé entre leurs mains, ils pratiquerent à son occasion „ un sortilege, ou enchantement, dont nous allons donner la description. Il s'agissoit de „ savoir s'il étoit bien ou mal intentioné pour eux, & si d'autres Anglois devoient arriver. On „ alluma dès le matin un grand feu, autour duquel on traça un cercle de farine, après quoi „ un homme, qui étoit apparemment le Chef des Prêtres ou Magiciens, s'approcha du feu, „ en faisant plusieurs gestes extraordinaires. Il étoit couvert d'une peau : il avoit sur la tête une „ couronne de plumes avec des peaux de Belettes & de Serpens. En cet équipage il commen- „ ça l'invocation d'une voix tonnante, & chanta des chants magiques, en quoi il fut secondé „ des autres Prêtres, qui étoient au nombre de six. Le chant fut réitéré plusieurs fois : dès „ qu'il cessoit, les Prêtres posoient quelques grains de bled à terre, & le Grand-Prêtre jettoit „ de la graisse & du tabac dans le feu. Après cela on traça deux autres cercles. Les Prêtres „ prirent des buchettes, & les mirent dans les intervalles des grains de bled qui étoient à-peu- „ près rangés cinq à cinq. La cérémonie dura trois jours ".

(*c*) Ces Devins se mêlent aussi de conjurer les orages, & pour cet effet ils se rendent au bord de l'eau, s'adressent à elle par des cris affreux accompagnés d'invocations & de chants; après quoi ils jettent au milieu de l'eau du tabac, des morceaux de cuivre, & autres sembla- bles bagatelles, pour appaiser la Divinité qui y préside.

On a accusé les Virginiens de sacrifier de jeunes enfans. Le Capitaine *Smith* mal informé des circonstances de ce prétendu sacrifice, qui n'est autre chose qu'un noviciat qu'ils font faire à ceux qu'ils destinent aux mystéres de leur Religion, nous en a donné la description de la maniere suivante.

(*a*) Ils

(*a*) *Histoire de la Virginie*, ubi suprà.
(*b*) Ceci est en partie tiré de *Purchas*.
(*c*) *Purchas*.

(*a*) Ils peignirent de blanc quinze jeunes garçons des mieux faits, âgés de douze à quinze ans : ils les conduisirent devant une assemblée nombreuse de Prêtres & de Peuple, tous peints avec tant d'artifice, qu'un Peintre n'auroit pû mieux faire. » Le *Werowance*, (c'est le nom » que les Virginiens donnent à leurs Princes) présidoit à cette assemblée. Tous ceux qui la » composoient, tenoient en leurs mains des gourdes & des rameaux d'arbre. Le Peuple passa » toute la matinée à danser & à chanter autour des jeunes garçons : l'après midi on les plaça » tous quinze sous un arbre, & l'on fit entr'eux une double haye de gens armés de faisseaux de » petites canes. On choisit alors cinq jeunes hommes, qui allerent prendre tour-à-tour un de » ces garçons, le conduisirent à travers la haye, & le garantirent à leur propre dam & avec » une patience merveilleuse des coups de baguettes qu'on fit pleuvoir sur eux. Pendant ce » cruel exercice, les meres apprêtoient en pleurant & se désolant des nates, des peaux, de la » mousse & du bois sec, pour servir aux funérailles de leurs enfans. Après cette cérémonie, » on abatit l'arbre, on mit en piéces le tronc, on coupa les branches & les rameaux, on en » fit des guirlandes pour les couronner, & l'on orna leurs cheveux des feuilles de l'arbre » abatu.

» On ne put savoir ce que ces enfans devinrent ; mais on les jetta les uns sur les autres dans » une vallée, où l'assemblée fit de grandes réjouissances. Le *Werowance* interrogé sur ce pré- » tendu sacrifice, répondit que tous ces enfans n'étoient pas morts, mais que l'*Okée* suçoit le » sang de la mamelle gauche à ceux qui lui tomboient en partage, jusqu'à ce qu'ils fussent morts ; » que les cinq jeunes hommes gardoient les autres dans le désert pendant neuf mois, sans qu'il » leur fût permis en tout ce tems-là de converser avec personne. C'est, ajouta-t-il, du nom- » bre de ces jeunes gens, que nous tirons nos Prêtres & nos Devins «.

L'Auteur de l'*Histoire de la Virginie* croit que ces Prêtres Médecins ont voulu persuader au Peuple ; que l'*Okée* suce le sang de la mamelle gauche aux enfans qui lui tombent en partage ; afin que si quelques-uns des jeunes Novices succombent à la rigueur de leur Noviciat, la répu- tation de la Prêtrise soit à couvert. Il ajoute que le récit du Capitaine *Smith* n'est autre chose qu'une description imparfaite de cette Discipline, par laquelle on fait passer ceux qui aspirent à la Prêtrise, ou qui ont assez d'émulation pour travailler à être reçus un jour parmi les grands hommes de la Nation. C'est ce que les Virginiens appellent *Huscanawer* : en voici la des- cription, telle qu'on la trouve dans l'*Histoire de la Virginie*. » On la célébre ordinairement » une fois en quinze ou seize ans, à moins que les jeunes gens ne se trouvent plus souvent en » état d'y être admis. C'est une discipline par laquelle tous leurs jeunes hommes doivent pas- » ser, avant que d'être reçus au nombre des grands hommes, ou des *Cockarouses* de la Na- » tion. . . . . Les Chefs du lieu où se doit faire la cérémonie, choisissent les jeunes hommes les » mieux faits & les plus éveillés qu'il y ait, . . . pour être *Huscanawers*. Ceux qui refuse- » roient de subir l'épreuve de cette discipline, n'oseroient demeurer avec leurs compatriotes. » On fait d'abord quelques unes des cérémonies rapportées par *Smith*, dont la principale est « la retraite, ... on les enferme plusieurs mois de suite, sans qu'ils ayent dans leur solitude « aucune autre nourriture, que l'infusion, ou la décoction de quelques racines qui boulever- » sent le cerveau. En effet ce breuvage, qu'ils appellent *Wisoccan*, joint à la sévérité de la » Discipline, rend *ces Novices* fous à lier : *ils continuent quelque tems en cet état. Cepen-* » *dant* on les garde enfermés dans un enclos bien fort & fait exprès pour cet usage. . . . . . » (*b*) Cet enclos a la figure d'un pain de sucre ; il est ouvert en maniere de treillis, pour don- » ner passage à l'air. . . . . Il n'y avoit pas encore un mois que treize jeunes hommes y avoient « été *Huscanawers*, & qu'on les avoit mis en liberté «. C'est-là dedans que ces nouveaux ini- tiés perdent le souvenir de toutes choses, oublient biens, parens, amis & même leur Langue. » Lorsque les Prêtres Médecins trouvent que les *Novices* ont assez bu de ce *Wisoccan*, ils « en diminuent peu-à-peu la dose, jusqu'à ce qu'ils les ayent ramenés à leur premier bon » sens : mais avant qu'ils soient rétablis, ils les conduisent à leurs différentes Villes, *ou Villa-* » *ges, apparemment pour les faire reconnoître au Peuple.* Après cette cruelle fatigue, les » jeunes hommes n'oseroient dire qu'ils se souviennent de la moindre chose, dans la crainte » d'être *Huscanawers* une autre fois. Alors le traitement est si rude, qu'il n'en échappe gué- » res la vie sauve. Il faut *qu'un Novice* devienne sourd & muet, & qu'il apprenne tout à » nouveaux frais. . . . . Que l'oubli de ces jeunes gens soit feint ou réel, il est sûr qu'ils ne « veulent rien connoître de ce qu'ils ont su autrefois, & que leurs gardiens les accompagnent » jusqu'à ce qu'ils ayent tout appris de nouveau. . . . . En un mot ils recommencent à vivre, » après être morts en quelque maniere, & deviennent hommes en oubliant qu'ils ont été au- « trefois enfans. . . . . . La peine que les Gardiens de ces jeunes gens se donnent est si ex- « traordinaire, & ils doivent observer, durant tous le cours de cette rude discipline, un se- » cret si religieux, que c'est la chose du monde la plus méritoire que de se bien acquitter de » cette charge. C'est aussi un moyen sûr pour parvenir aux grands emplois . . . . mais d'au- » tre côté on peut compter d'être bientôt expédié pour l'autre monde, si par légéreté, ou par « négligence on manque tant soit peu à son devoir «. L'auteur de ce récit ajoute » que ceux » qu on

(*a*) Tiré de *Purchas*, & de l'*Histoire de la Virginie*.

(*b*) Voyez en la figure ci-dessus.

» qu'on avoit *Huſcanawé* de ſon tems, étoient de beaux garçons bien tournés & pleins de » feu, de l'âge de quinze à vingt ou vingt-cinq ans, & qui paſſoient pour riches. Cela, con- » tinue-t-il, me faiſoit croire d'abord que les vieillards avoient trouvé cette invention, pour » s'emparer des biens de la jeuneſſe; puiſqu'en effet ils les diſtribuent entr'eux, ou les deſti- » nent, *diſent-ils*, à quelqu'uſage public..... Les Indiens prétendent qu'on n'employe ces » violens moyens, que pour délivrer la jeuneſſe des mauvaiſes impreſſions de l'enfance, & de » tous les préjugés qu'elle contracte avant que la raiſon puiſſe agir. Ils ſoutiennent que, re- » mis alors en pleine liberté de ſuivre les Loix de la Nature, ils ne riſquent plus d'être les du- » pes de la coutume ou de l'éducation, qu'ils ſont plus en état d'adminiſtrer équitablement la » juſtice, ſans avoir aucun égard à l'amitié ni au parentage «. Les anciens avoient la même opinion de leurs initiations. On croyoit alors qu'elles purifioient l'entendement & rectifioient les idées. Nos Modernes n'ont gueres changé de goût. Il ſeroit inutile & peut-être dangereux d'en faire ici l'application.

Leurs FESTES *&* *leurs* DE'VOTIONS.

Voici ce que dit le même Auteur ſur ce ſujet. » Il ne paroît pas qu'ils ayent un tems » fixe, ni certains jours deſtinés à célébrer leurs Fêtes: mais ils ſe réglent pour cela ſur les dif- » férentes ſaiſons de l'année. Par exemple, ils célébrent un jour à l'arrivée de leurs oiſeaux » ſauvages, un autre au retour de la ſaiſon de la chaſſe, & pour la maturité des fruits: mais » la plus grande de toutes leurs Fêtes eſt au tems de la moiſſon. Ils employent alors pluſieurs » jours à ſe divertir, & mettent en uſage la plupart de leurs divertiſſemens, comme les dan- » ſes guerrieres, & les chanſons héroiques. ...

Au retour de la guerre, ou après avoir échappé de quelque danger, ils allument des feux, & ſe réjouiſſent auprès, tenant chacun ſa gourde ou ſa ſonnette à la main. Hommes, femmes & enfans danſent ſouvent pêle-mêle autour de ces feux. Il ſemble même que ce ſoit en cela que conſiſté leur principale dévotion. Quelques voyageurs ont prétendu qu'en cette occaſion ils rendoient un Culte Religieux au feu. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt cette cérémonie que la Planche repréſente ici.

En général leurs dévotions ne ſont que des cris de joye mêlés de danſes & de chanſons, excepté qu'en tems de triſteſſe & d'affliction ces cris de joye ſont convertis en hurlemens. Les Prêtres préſident à la dévotion, ornés de leurs Ornemens Sacerdotaux, qui ſont entr'autres la gourde, cette jupe que nous avons décrite, & des peaux de ſerpens ou de belettes, dont les queues s'attachent proprement ſur le ſommet de la tête en guiſe de tiare. Ces Prêtres commencent le chant, & ſont toujours l'ouverture de l'exercice Religieux. Souvent ils y ajoutent les conjurations magiques, dont une partie des myſteres eſt renfermée dans ces chants, dont nous venons de parler. Le bruit, les geſtes, les grimaces, tout contribue à rendre ces conjurations afreuſes.

Je remarquerai ici qu'un de leurs actes de piété, c'eſt de jetter au feu le premier morceau de ce qu'ils mangent à leurs repas. Mais diſons encore un mot de leurs danſes. Il faut les conſidérer comme étant du reſſort de cet Article, puiſqu'elles ſont une dépendance ſi conſidérable du Culte des Virginiens, qu'il eſt difficile d'y diſtinguer le profane d'avec les Religieux. » Ils » danſent de deux maniéres, à ce que dit l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie*, ſeuls ou tout » au plus en petit nombre, ou pluſieurs enſemble; mais ils n'ont aucun égard au tems ni à la » figure. A la premiere ſorte de danſe, il n'y a qu'une ſeule perſonne, ou deux, ou trois » tout au plus. Cependant les autres, qui ſont aſſis en cercle ſur le pavé, chantent à toute » outrance, & ſecouent les ſonnettes. Les Danſeurs chantent quelquefois eux-mêmes, lan- » cent des regards terribles & ménaçans, frappent des pieds contre terre, & font mille poſtu- » res & mille grimaces. L'autre danſe, où il y a grand nombre d'Acteurs, ſe fait en rond « autour d'un cercle planté de pieux, où l'on voit quelque ſculpture, ou tout autour d'un feu » qu'ils allument dans une place commode: (c'eſt la dévotion qui eſt repréſentée par la figu- » re.) Chacun y paroît avec la ſonnette, ou l'arc & la fléche à la main..... Ils ſe couvrent » auſſi de *feuillages*, s'ajuſtent de la maniere la plus biſarre qu'ils ſe puiſſent imaginer, & » danſent dans cet équipage. Quelquefois ils mettent trois jeunes femmes au milieu du cercle.

» Tous les ſoirs ils font des feux: l'on y chante & l'on y danſe. « C'eſt un rendez-vous pour ceux qui veulent ſe divertir. La deſcription d'un bal, que l'Hiſtorien qui nous fournit cet extrait a copiée d'un Voyageur plus ancien, montre que les Virginiens ont quelque goût pour cette ſorte de plaiſir.

Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE *&* *leurs* HIEROGLYPHES

Les Virginiens ont l'uſage du *Calumet*, comme les Peuples dont nous avons déja parlé. Lorſqu'ils doivent recevoir des étrangers, voici les Cérémonies qu'ils obſervent à leur égard.

» Le



*Les **VIRGINIENS**, adorent le **FEU**, et se rejouissent, apres avoir été delivrez de quelque danger Considerable.*

» Le *Werowance*, accompagné de ses gens, va au devant des étrangers à quelque distance du » lieu de sa résidence, les prie de s'asseoir sur des nattes que ses gens portent exprès, & les » invite en même tems à la cérémonie du *Calumet*, laquelle est suivie d'une petite conversa- » tion. Après cela on se rend à la demeure du *Werowance*, qui ordonne de leur laver les » pieds, les régale, & leur donne ensuite un divertissement, composé de chansons & de dan- » ses grotesques..... Quand il est heure de se coucher, on choisit deux jeunes filles des plus » belles qui se trouvent pour avoir soin.... de l'Ambassadeur, ou des principaux étrangers. » Ces filles le deshabillent, & d'abord qu'il est au lit elles s'y glissent doucement une de cha- » que côté. Elles croiroient même violer les droits de l'hospitalité, si elles ne satisfaisoient à » tous ses désirs, & leur réputation souffre si peu de cette complaisance, que les autres filles » leur portent envie, comme du plus grand honneur qu'on leur puisse faire. Cela ne s'observe » qu'à l'égard des étrangers de la premiere distinction «.

Lorsque la paix est conclue, ils enterrent un *Tomahawk*, pour témoigner que toute inimitié est éteinte. C'est ce que les Canadiens appellent *enterrer la hache*. Ils plantent souvent un arbre sur le *Tomahawk*, pour montrer que l'amitié va fleurir entr'eux comme un arbre. Lorsqu'on est sur le point de faire la guerre, le *Werowance* consulte les Prêtres & les Devins, assemble les principaux de la Nation, & tient un Conseil général. « (*a*) Les jeunes hommes, » qui se trouvent à ces assemblées, ont accoutumé, sur tout si l'on s'attend à une guerre, de » se peindre tout le corps de blanc, de rouge, de noir & de diverses autres couleurs entre- » mêlées. Par exemple, ils se barbouillent de rouge la moitié du visage, & l'autre moitié de » noir ou de blanc. Ils font de grands cercles de différentes couleurs autour de leurs yeux, » avec des moustaches monstrueuses, & mille autres figures grotesques sur tout le reste du corps. » Pour se rendre plus..... terribles, ils sement des plumes, du duvet, ou du poil de quel- » que bête sur la peinture toute fraiche. En cet équipage ils se rendent au Conseil, & d'abord » qu'ils y sont arrivés, ils commencent à danser avec les fléches ou le *Tomahawk* à la main. » Ils chantent en même tems la gloire de la Nation, & les prouesses de leurs Ancêtres, & font » avec leur *Tomahawk* des signes qui marquent qu'ils vont faire un terrible carnage de leurs » ennemis «.

Ils ne se battent gueres en pleine campagne; ils tâchent de surprendre leurs ennemis & de les détruire à la faveur de quelque embuscade, comme les Canadiens & les Iroquois. L'Auteur que je cite dit « qu'ils n'épargnent ni hommes, ni femmes, ni enfans, pour prévenir toute » vengeance » : en quoi ils seroient plus cruels que les autres Peuples de l'Amérique Septentrionale.

Ils expriment leurs pensées d'une maniere qui a du rapport aux Hiéroglyphes. Par exemple, ils se servent de certaines représentations d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, ou d'autres choses, pour désigner certaines idées. C'est à ces représentations que le Baron de la *Hontan* a donné le nom d'*Armoiries*. Lorsqu'ils se préparent à un voyage, ou qu'ils vont à la guerre » ils peignent certaines marques sur leurs épaules pour se distinguer, & faire voir de quelle » Nation ils sont. La marque ordinaire est une, deux ou trois fléches, qu'une Nation peint » la pointe en haut, une autre la pointe en bas, une troisiéme en travers, &c. «. (*b*) Une de leurs Idoles marche avec eux à la guerre. Ils chantent en marchant au combat.

Leurs MARIAGES *&* *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

On nous assure » (*c*) que les Indiens *de la Virginie* regardent le mariage comme une action » fort solemnelle, & que les vœux qu'ils font alors passent pour sacrés & inviolables.... Il est » permis au mari & à la femme de se quitter, s'ils ne vivent pas de bonne intelligence ; mais » cependant le divorce y est en mauvaise odeur, & les personnes mariées poussent rarement » leurs démêlés jusqu'à la séparation..... Quand on en vient là, tous les liens du mariage » se rompent, les parties ont la liberté de se remarier.... chacun prend les enfans qu'il ai- » me le plus.... & si les parties intéressées ne sont pas d'accord sur cet article, on sépare » les enfans en nombre égal, & l'homme choisit le premier «.

Les Virginiens observent aussi de séparer les femmes de la société civile, lorsqu'elles sont attaquées de certaines infirmités. J'ai parlé du libertinage des filles du Canada & du Mississipy : On veut nous persuader que les Virginiennes sont infiniment plus modestes. » Quoique l'on » dise que les jeunes Indiennes se prostituent pour peu de chose, je n'ai jamais pu découvrir » qu'il y eût aucun fondement à cette accusation «. C'est ainsi que s'exprime l'Auteur de l'*Histoire de la Virginie*. Je crois, continue-t-il, que » c'est une calomnie dont on les noircit. » Les Indiens desavouent cette coutume, quoiqu'ils reconnoissent que leurs filles sont maîtres- » ses d'elles-mêmes, & peuvent disposer de leurs personnes comme il leur plaît. Je sai d'ailleurs » que s'il arrive à quelqu'une d'avoir un enfant, elle est perdue de réputation pour toute sa » vie, & qu'elle ne sauroit plus trouver un mari «. Comment accordera-t-on cette apologie de la

(*a*) *Histoire de la Virginie.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Histoire de la Virginie.*

la pudeur des Virginiennes, avec ce que j'ai rapporté à la page précédente ?

On dit que les hommes ont du penchant à la jalousie. Si cela est, leur honneur n'en est pas mieux à couvert. Quand même un Mari s'épargneroit tous les soins de la vie, & ne retiendroit que celui-là, il pourroit être assuré d'avoir de l'occupation pour le reste de ses jours. » C'est apparemment par un effet de cette jalousie qu'ils excluent de la couronne les enfans de » leur souverain, & la transportent à son frere maternel, s'il en a quelqu'un, ou à son défaut » aux enfans de sa sœur aînée : parce que le côté de la femme leur paroît toujours le plus sûr : » mais le mâle au même degré succéde préférablement aux femmes, quoique celles-ci soient » préférées aux mâles qui se trouvent dans un degré plus éloigné «.

» A l'égard de leurs enfans, dès qu'ils sont nés, ils les plongent dans l'eau froide «. Lorsqu'ils deviennent un peu grands, & jusqu'à ce qu'ils approchent de l'âge viril, ils les gouvernent à peu près comme les Canadiens, & les autres Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Leurs REMEDES, &c.

Il n'est pas nécessaire de répéter que leurs Prêtres sont Médecins. C'est un bonheur pour l'Europe, que nos Ecclésiastiques ne se soient pas encore avisés de réunir la guérison du corps à celle de l'ame. Les Virginiens guérissent par les sueurs les maladies causées par un froid subit, ou par des chaleurs excessives. Ils sucent les apostumes, ils scarifient les playes, ils appliquent le feu aux tumeurs » par le moyen d'une buchette de bois léger, qui réduite en charbon » brûle comme un fer chaud. Avec l'autre extrêmité de la buchette ils percent la chair, où il » se fait une playe qu'ils tiennent ouverte jusqu'à ce que toute la mauvaise humeur en soit sor- » tie. Ils font aussi un petit Cone .... avec une espéce de bois pourri, en appliquent la » base sur la partie affectée, & y mettent le feu, jusqu'à ce que tout soit brûlé, & qu'il ait for- » mé un véritable cautére «.

Les Prêtres étudient les qualités des plantes, mais ils cachent au Peuple cette science & l'art de guérir les maladies. Ils mettent cette connoissance au rang des mysteres, & croyent qu'elle ne doit être communiquée qu'à ceux qui se destinent à la Prêtrise. Ils disent que Dieu les puniroit, s'ils découvroient leurs remédes. Laissons le détail des remédes qu'ils employent, parce qu'il n'est pas du ressort de cette description : mais n'oublions pas que l'application s'en fait avec beaucoup de grimaces, de contorsions, de chants, d'hurlemens, qui préviennent le malade & les spectateurs en faveur du Médecin. Ce bruit, se dit-on à soi-même, & ce desordre seroient-ils l'ouvrage d'un mort ? Non : c'est Dieu qui agit sans doute. Tel est le raisonnement qu'ils font en cette occasion.

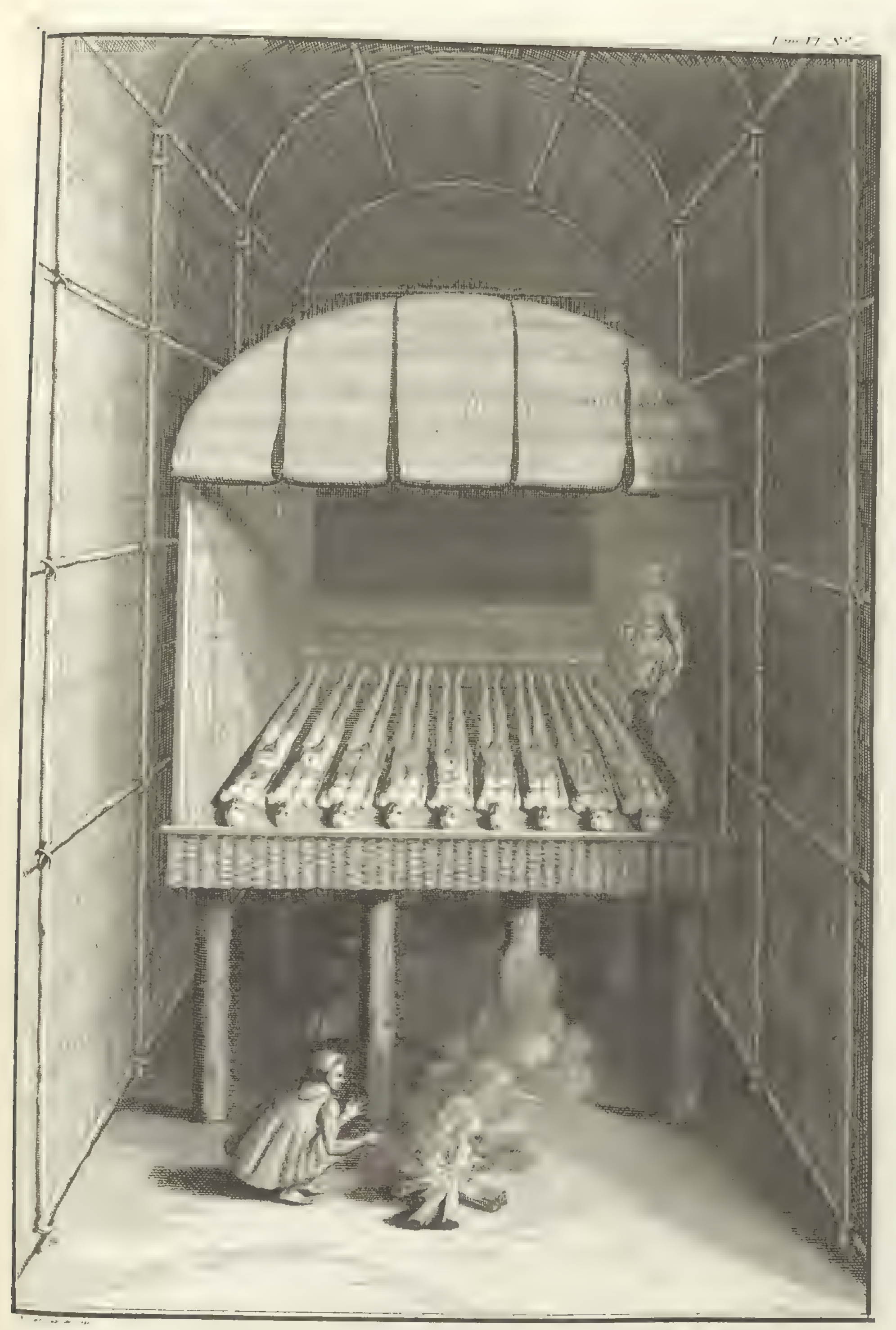
La maniere de faire suer les malades, est la même que celle dont j'ai donné la description, en parlant des Peuples du Mississipy. J'y renvoye le Lecteur.

Leurs CE'RE'MONIES FUNEBRES *& leur croyance sur l'Etat de l'Ame après la* MORT.

Commençons par les cérémonies qu'ils observent à l'égard de leurs souverains. » Les Virgi- „ niens conservent religieusement les corps de leurs Rois & de leurs Chefs, & voici com- „ ment ils s'y prennent. Ils fendent d'abord la peau tout le long du dos, & l'arrachent toute „ entiere, s'il est possible. Ils décharnent ensuite les os sans offenser les nerfs, afin que les „ jointures puissent rester ensemble. Après avoir fait sécher les os au Soleil, ils les remettent „ dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide avec un peu d'huile ou de graisse, ce qui „ la garantit de la corruption. Lorsque les os sont bien placés dans la peau, ils en remplis- „ sent adroitement les vuides avec du sable très-fin, & ils la recousent en sorte que le corps „ paroît aussi entier, que s'ils n'en avoient pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainsi pré- „ paré dans un lieu destiné à cet usage, ils l'y étendent sur une grande planche natée, qui est „ (*a*) à quelque élévation du sol, & ils le couvrent d'une nate, pour le garantir de la pous- „ siere. La chair, qu'ils ont tirée du corps, est exposée au Soleil sur une claye, & quand elle „ est tout-à-fait séche, ils l'enferment dans un panier bien cousu, & la mettent aux pieds du „ cadavre. Ils placent dans ces tombeaux une Idole de *Kiwasa*, qui, à ce qu'ils prétendent, „ a soin de garder ces corps. Un Prêtre se tient nuit & jour dans ce Mausolée auprès d'un feu „ allumé : c'est-là qu'il s'acquitte de quelques pieux devoirs auxquels il s'imagine que les dé- „ funts s'intéressent. S'il ne le croit pas, il le fait pourtant accroire au Peuple ". La Planche représente la disposition des corps, & la cérémonie du Prêtre.

On ne pratique pas le même usage à l'égard des particuliers. Ceux-ci sont ensevelis dans des fosses assez profondes, après les avoir enveloppés de peaux ou de nates. On pose sur des bâtons les corps enveloppés de la sorte, l'on y ajoute leurs principaux effets, & l'on couvre

(*a*) C'est un échafaut de 9. à 10. pieds de haut. *Purchas*.



TOMBEAUX des Rois de la VIRGINIE.

vre tout cela de terre. Après la sépulture du corps, les femmes *mettent leur visage en deuil*, car c'est ce qu'on peut dire de la couleur dont elles le peignent par le moyen de charbon noir détrempé dans une certaine quantité d'huile, qu'elles préparent pour cet usage. En cet état elles hurlent, & lamentent vingt-quatre heures de suite.

Ils croyent l'immortalité de l'Ame, & qu'après cette vie elle est suivant ses mérites ou heureuse ou malheureuse. Leur Enfer (*a*) c'est une grande fosse qu'ils placent à l'extrêmité de l'Univers au Soleil couchant. C'est-là que les méchantes Ames doivent brûler sans miséricorde. (*b*) D'autres disent qu'elles sont suspendues entre le Ciel & la terre. Ils ajoutent que la vérité de ces souffrances leur est confirmée par des morts, qui leur apportent de tems en tems, comme ils le pratiquoient autrefois chez nous, & comme ils le pratiquent encore en quelques Pays, des nouvelles de l'autre Monde. Cet Enfer s'appelle *Popogusso*. Les *Werowances* & les Prêtres vont à coup sûr dans un Paradis qu'ils placent aussi au Soleil couchant & derriere les Montagnes. C'est-là que ces bienheureux se réjouissent éternellement: mais qu'elle réjouissance? Couronnés de plumes, le visage barbouillé de quelques couleurs bisarres, avec cela possesseurs paisibles de certaines bagatelles, dont les plus considérables sont le tabac & la pipe, ils dansent & chantent avec leurs ancêtres. Tel est l'objet de leur immortalité. C'est bien peu de chose sans doute, & cependant ils en excluent la *populace*. Il n'y a chez eux de résurrection que pour les Prêtres & pour les Grands.

Leurs ANNE'ES, *leurs* MEMORIAUX.

» (*c*) Ils comptent le nombre des années par celui des hyvers, qu'ils appellent *Cohonk*, du » cri des Oyes sauvages qui ne viennent chez eux qu'en hyver. Ils distinguent l'année en cinq » différentes saisons. La premiere est, quand les arbres bourgeonnent, ou fleurissent au prin- » tems. La seconde, lorsque les épis sont formés & bons à rotir. La troisiéme, est l'été. » La quatriéme, la moisson. . . . La cinquiéme, l'hyver. . . . Ils comptent les mois par » les Lunaisons, sans avoir aucun égard au nombre qu'il y en a dans l'année «, & leur donnent, suivant la coutume de Canada, le nom des choses qui sont remarquables en ces lunaisons. » Par exemple, ils ont la lune des cerfs, la lune du grain, la premiere & la seconde » lune de *Cohonk*, &c. Ils ne partagent point les jours en heures, mais ils en font trois por- » tions, qu'ils nomment le montant & la descente du Soleil.

» Ils comptent par unités, par dixaines, par centaines, &c. & pour ce qui concerne la » maniere de conserver la mémoire des événemens, ou des affaires de la vie civile, ils ont » l'usage de certains cordons qui ont du rapport aux *Quippos* des Peruviens. Ils se servent » aussi de certains morceaux de bois, sur lesquels ils font des coches, &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* FLORIDE.

» (*d*) Les Peuples de la Floride sont Idolâtres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des » Divinités, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ni des sacrifices. Toutefois ils ont des » Temples, mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfer- » mer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples, en forme » de trophée, les dépouilles de leurs ennemis «. Voilà tout ce que l'Ynca *Garcilasso de la Vega* nous dit de la Religion des Floridiens. On peut avec raison les comparer à ces Peuples Idolâtres de l'Antiquité, qui adoroient tout ce qui leur paroissoit extraordinaire ou singulier, s'il est vrai que la superstition fit adorer aux Floridiens un pillier que le Capitaine *Ribaut* avoit élevé sur une hauteur, avec les Armes de France, lorsqu'il découvrit cette partie de l'Amérique Septentrionale. Ils offrirent des sacrifices à ce Monument, ils le couronnerent de fleurs, & l'ornerent de guirlandes & de festons. En un mot, ils lui rendirent des hommages véritablement religieux.

Sous le nom de *Toia* les Floridiens adorent (*e*) le Diable, ou plûtôt ce mauvais Principe qu'ils opposent à leur suprême Divinité. Persuadés que cette derniere Puissance ne sauroit leur nuire, à cause de la bonté dont elle est douée, ils tâchent d'appaiser l'autre, dont, à ce qu'ils disent, ils sont cruellement tourmentés. (*f*) Le Démon leur fait des incisions dans la chair, les effraye par des visions, & leur apparoît de tems en tems, pour les obliger à lui sacrifier des victimes humaines. Supposons que le Démon ne se donne pas la peine d'agir en ces occasions, ces Prêtres ont trop à cœur les intérêts des Peuples, pour manquer à ce qu'ils lui doivent. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'ils sont eux-mêmes le mauvais génie, & qu'ils suppléent à la malice que la crainte des Floridiens lui prête.

(*a*) Un

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Histoire de la Virginie.*
(*d*) *Histoire de la Conq. de la Floride par Garcilasso de la Vega.*
(*e*) *Lescarbot, Purchas.*
(*f*) *Purchas.*

(*a*) Un autre Auteur nous dit ce qui fuit de la Religion des Peuples de la Caroline. » Ils » adorent un feul Dieu, Créateur de toutes chofes, à qui leur grand Pontife offre des facri- » fices, mais ils ne croyent pas que les affaires des hommes méritent fes foins. Ils difent » qu'il commet des Divinités fubalternes & inférieures au gouvernement de ce bas Monde : » c'eft-à-dire, qu'il le laiffe à la difpofition des bons & des mauvais Efprits, à qui les Prêtres » d'un rang inférieur font des facrifices & autres dévotions «.

A l'égard des Peuples qui habitent autour des Montagnes d'*Apalache*, ils adorent le Soleil, comme auteur de la vie & créateur de la Nature. Il femble qu'ils ayent confervé quelques traces du Déluge univerfel : car ils difent que le Soleil ayant retardé de vingt-quarre heures fa courfe ordinaire, les eaux du grand Lac *Theomi* fe déborderent de telle forte, que les fommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réferve de celle d'Olaimy, que le Soleil garantit de l'inondation générale, à caufe du Temple qu'il s'y étoit bâti de fes propres mains, & que les Apalachites confacrerent dans la fuite comme un lieu de pélerinage, où ils alloient porter à cet Aftre leurs hommages religieux. Tous ceux qui purent gagner cet afile furent préfervés du Déluge. Au bout de vingt-quatre heures le Soleil reprit fes premieres forces, & renvoyant les eaux dans leurs bornes, diffipa les vapeurs que ces eaux avoient répandues fur la terre. C'eft en reconnoiffance de cette délivrance mémorable, que les Floridiens, qu'on appelle *Apalachites*, ont cru devoir adorer le Soleil. Nous allons voir comment ils l'ont adoré, & tout le détail de ce Culte.

CULTE *rendu au* SOLEIL *par les Floridiens ; leurs* FESTES, *leurs* TEMPLES, &c.

Je commencerai par le Culte des *Apalachites*. Leur Service religieux confifte à faluer le Soleil levant, & à chanter des hymnes à fa louange. Ils lui rendent tous les foirs le même hommage. Outre cela ils lui font quatre fois l'année des facrifices & des parfums folemnels fur la Montagne d'*Olaimy* : mais comme ils n'offrent rien de fanglant à cet Aftre, parce qu'ils le regardent comme le Pere de la vie, & qu'ils croyent que celui qui la donne aux Créatures ne fauroit agréer un Culte qui la leur ôte ; l'on ne peut guéres donner le nom de facrifices aux offrandes qu'on lui fait, puifqu'elles ne confiftent qu'en parfums qu'on brûle, en préfens qu'on fait aux Prêtres, & en chanfons qu'on chante à l'honneur de l'Aftre du jour. La veille de la Fête deftinée à l'offrande des parfums, les Prêtres vont en retraite à la montagne pour mieux fe préparer à l'action folemnelle du lendemain : le Peuple fe contente de s'y rendre avant le jour. Tout eft éclairé pendant la nuit de feux qu'on allume fur la montagne, mais les dévots n'oferoient approcher du Temple, ou plûtôt de la Grotte, qui eft dédiée au Soleil. L'accès de ce lieu de dévotion n'eft permis qu'aux (*b*) *Jouanas*, & c'eft à eux que les dévots remettent leurs offrandes & leurs dons, que ces *Jouanas* fufpendent enfuite à des perches placées à chaque côté du portail. Les offrandes reftent fufpendues jufqu'à la fin de la cérémonie : alors ils en font la diftribution conformément à la volonté du Donateur.

Dès que le Soleil commence à luire, les *Jouanas* commencent à chanter fes louanges, en fe jettant à genoux à plufieurs reprifes ; après quoi ils jettent des parfums dans le feu facré, qui eft allumé devant la porte du Temple. Ces deux actes d'adoration font fuivis d'un troifiéme, qui n'eft pas moins effentiel. Le Prêtre verfe du miel dans une pierre creufée exprès pour cet ufage, & qui eft devant une table de pierre. Il répand auprès de la pierre beaucoup de Maïs, à demi brifé & dépouillé de fa peau. C'eft la pâture de quelques (*c*) Oifeaux, qui, felon l'opinion des Floridiens, chantent les louanges du Soleil. Pendant que les Prêtres brûlent les parfums, & chantent à l'honneur de cet Aftre, le Peuple fe profterne & fait fes dévotions. La cérémonie finit par les jeux, les danfes, & les plaifirs. L'effentiel de la fête s'acheve à midi. Alors les *Jouanas* entourent la table, en redoublant les chanfons & les cris de joye, & quand le Soleil commence à dorer de fes rayons les bords de la table, ils jettent dans le feu tout ce qui leur refte de parfums. Ce n'eft pas-là tout-à-fait la fin de cette cérémonie. Après la derniere offrande des parfums, fix *Jouanas* choifis au fort reftent auprès de la Table, & donnent la liberté à fix Oifeaux du Soleil. On les avoit apportés dans ces cages, pour les faire fervir à cette cérémonie. La délivrance de ces Oifeaux myftérieux eft fuivie d'une proceffion de dévots, qui defcendent de la montagne avec des rameaux à la main, & fe rendent à l'entrée du Temple. Les *Jouanas* les introduifent. Enfuite les pélerins fe lavent le vifage & les mains dans une eau facrée. Telle eft la defcription de cette cérémonie. Je l'ai tirée d'un (*d*) Auteur, qui nous la donne fur les Mémoires de deux Anglois.

Le Temple confacré au Soleil & à fon culte par les Floridiens d'*Apalache*, eft une grotte fpacieufe taillée naturellement dans le roc à l'Orient de la Montagne. On dit qu'elle a deux

(*a*) *Defcription des Colonies Angloifes* dans le *Recueil de divers Voyages*, impr. in-4°. à Paris.
(*b*) Nom des Prêtres des Floridiens.
(*c*) On les appelle *Tonatzulis*.
(*d*) *Rochefort* dans fon *Hiftoire des Antilles*.

deux cens pieds de long, qu'elle est ovale, que sa voute s'éleve à six vingt pieds de hauteur; & que de la voute, percée au milieu jusqu'au-dessus du terrain de la montagne, il vient assez de jour pour éclairer cette grotte.

On trouve dans l'*Histoire de la Conquête de la Floride* par *Garcilasso* la description d'un autre Temple des Floridiens de *Cosaciqui*: mais il semble qu'il étoit uniquement destiné à la sépulture des principaux du pays. Les Espagnols trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, placés autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre. » Ces coffres » enfermoient les morts embaumés de telle sorte, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre » ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau très-bien faites. » Les petits coffres étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies » de perles de toutes sortes «. Le Temple de *Talomeco* étoit la sépulture des *Caciques* du pays. La description que nous en donne *Garcilasso* mérite bien que nous l'insérions.

« Le Temple de *Talomeco*, où est la sépulture des *Caciques*, a, dit-il, plus de cent pas » de long sur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toit fort élevé, pour » suppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture est » de roseaux fort déliés, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent » aux tapis de jonc des Maures; ce qui est très-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis mis l'un » sur l'autre, servent pour empêcher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple, » ce que les particuliers de la contrée & leurs voisins imitent dans leurs maisons.

» Sur le toit de ce Temple il y a plusieurs coquilles de différente grandeurs, & de divers » poissons, rangées dans un très bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir » apportées, ces Peuples étant si éloignés de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les » fleuves & les rivieres qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans » en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toujours un grand coquillage de limaçon de » mer entre deux petites écailles, avec des intervalles d'une piéce à l'autre, remplis par plu- » sieurs filets de perles de diverse grosseur en forme de festons, attachés d'une coquille à l'au- » tre. Ces festons de perles, qui vont depuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au vif éclat » de la nacre & des coquilles, font un très-bel effet, lorsque le Soleil donne dessus.

» Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On voit à l'entrée douze statues » de géans faites de bois. Ils sont représentés d'un air si farouche & si menaçant, que les » Espagnols s'arrêterent long-tems à considérer ces figures, dignes de l'admiration de l'an- » cienne Rome. On diroit que ces géans soient mis-là, pour défendre l'entrée de la porte. Car » ils sont en haye des deux côtés, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit » pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

» Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque côté, des massues gar- » nies de cuivre qu'ils tiennent élevées, & semblent tout prêts à les rabattre avec fureur, sur » ceux qui se hasardent d'entrer. Les seconds ont des marteaux d'armes, & les troisiémes, » une espéce de rame; les quatriémes, des haches de cuivre, dont les tranchans sont de pierre » à fusil. Les cinquiémes tiennent l'arc bandé, & la fléche prête à partir. Rien n'est plus » curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas est d'un morceau de corne de cerf fort » bien mis en œuvre, ou de pierre à fusil afilée comme un poignard. Les derniers géans ont » de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en posture ménaçante, ainsi que » les autres; mais tous d'une maniere différente & fort naturelle.

» Le haut des murailles du Temple en dedans est orné conformement au dehors du toit; car » il y a une espéce de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon » ordre, & entr'elles on voit des festons de perles qui pendent du toit. Dans l'intervalle » des coquilles & des perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quan- » tité de plumes de diverses couleurs très-bien disposées. Outre cet ordre, qui regne au- » dessus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toit plusieurs plumes & plu- » sieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachés par haut & par bas, » ensorte qu'il semble que ces ouvrages soient prêts à tomber.

» Au-dessous de ce plafond & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre cô- » tés, deux rangs de statues, l'un au-dessus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, » de la hauteur des gens du pays. Chacun a sa niche joignant l'une de l'autre, & seulement » pour orner la muraille, qui eût été trop nue sans cela. Les hommes ont tous des armes en » main, où sont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs, avec des houpes au bout » faites d'un fil très-délié, & de diverses couleurs. Pour les statues des femmes, elles ne por- » tent rien en leurs mains.

» Au pied de ces murailles, il y a des bancs de bois fort bien travaillés, où sont posés les » cercueils des Seigneurs de la Province, & de leurs familles. Deux pieds au-dessus de ces » cercueils, en des niches dans le mur, se voyent les statues des personnes qui sont-là ense- » velies. Elles les représentent si naturellement, que l'on jugecomme elles étoient au tems » de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

» L'espace qui est entre les images des morts, & les deux rangs des statues, qui commen- » cent sous la corniche, est semé de boucliers de diverses grandeurs, faits de roseaux si for- » tement tissus, qu'il n'y a point de trait d'arbalêtre, ni même de coup de fusil qui les puisse

» percer.

» percer. Ces boucliers font tous ornés de perles & de houpes de couleur, ce qui contribue » beaucoup à leur beauté.

» Dans le milieu du Temple, il y a trois rangs de caiffes fur des bancs féparés. Les plus » grandes de ces caiffes fervent de bafe aux médiocres, & celles-ci aux plus petites, & d'or- » dinaire ces piramides font compofées de cinq ou fix caiffes. Comme il y a des efpaces en- » tre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de côté & d'autre, & de voir dans le » Temple tout ce qu'on veut.

» Toutes ces caiffes font remplies de perles, de forte que les plus grandes renferment les » plus groffes perles, & ainfi en continuant jufqu'aux plus petites, qui ne font pleines que » de femence de perles. Au refte la quantité des perles étoit telle, que les Efpagnols avoue- » rent qu'encore qu'ils fuffent plus de neuf cens hommes, & euffent trois cens chevaux, ils » ne pouvoient tous enfemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple «. On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, fi l'on confidére que depuis plufieurs fiécles les Indiens de la Province apportoient dans ces caiffes toutes les perles qu'ils trouvoient, fans en retenir une feule : & de-là on peut juger par comparaifon, que fi tout l'or & tout l'agent qu'on a apporté du Pérou en Efpagne, ne s'étoit pas tranfporté ailleurs, les Efpagnols pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent la plupart de leurs Eglifes.

» Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de peaux de cha- » mois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, fans compter plufieurs habits de » peaux avec le poil teintes différemment, plufieurs vêtemens de chats, de martres, & d'au- » tres peaux auffi bien paffées qu'au meilleur endroit d'Allemagne & de Mofcovie.

» Autour de ce Temple, qui par-tout étoit fort propre, il y a un grand magafin divifé en » huit falles de même grandeur, ce qui lui apporte beaucoup d'ornement. Les Efpagnols en- » trerent dans ces falles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de » longues piques ferrées d'un très-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles qui font trois » ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eft enrichi de chamois de » couleur, & aux extrêmités il y a des houpes, avec des perles qui contribuent beaucoup à » leur beauté.

» Il y avoit dans la feconde falle des maffues femblables à celles des géans, garnies d'an- » neaux de perles, & par endroits de houpes de diverfes couleurs, avec des perles alentour. » Dans la troifiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la qua- » triéme, des épieux parés de houpes, près du fer & à la poignée; dans la cinquiéme des » efpéces de rames ornées de perles & de franges; dans la fixiéme des arcs & des fléches très- » belles. Quelques-unes font armées de pierres à fufil, éguifées par le bout en forme de poin- » çon, d'épées, de fer de piques, ou de pointes de poignard, avec deux tranchans. Les » arcs font émaillés de diverfes couleurs, luifans, & embellis de perles en divers endroits. » Dans la feptiéme falle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache apportés de loin, » garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de rofeaux tiffus » fort adroitement, & parés de houpes & de femence de perles «.

Quelques Peuples de la Floride facrifient leurs premiers nés au Soleil, ou plûtôt à leurs Souverains. Du moins eft-il certain que cette cruelle cérémonie fe fait en préfence d'un de ces Princes ou Caciques, qu'ils appellent *Paraouftis*. Pendant que la mere du petit enfant fe couvre la face, pleure & gémit devant le bloc fur lequel la victime doit être écrafée, & que les femmes qui l'ont accompagnée, chantent & danfent en faifant un cercle, une autre femme paroît au milieu du cercle, tenant l'enfant entre fes bras, & le montrant de loin au *Paraoufti*. Cette femme danfe comme fes compagnes, & chante en danfant, les louanges du *Paraoufti*. Après cela, le Prêtre qui paroît dans le lointain de la planche au milieu de fix autres Floridiens, vient écrafer cet enfant. La victime doit toujours être un garçon.

(*a*) Ces mêmes Peuples offrent avec beaucoup de cérémonie la repréfentation d'un cerf au Soleil. Ils choififfent pour cet effet la peau du plus grand cerf qu'ils puiffent trouver. Après l'avoir remplie de toutes fortes d'herbes, ils l'ornent de fleurs & de fruits, & l'élevent au fommet d'un grand arbre, la tête tournée au Soleil levant. Cette cérémonie fe fait tous les ans vers la fin du mois de Février : elle eft toujours accompagnée de prieres & de chanfons, que le *Paraoufti* & un des premiers *Jouanas* entonnent eux-mêmes à la tête des dévots. Les Floridiens demandent au Soleil qu'il lui plaife de benir les fruits de la terre, & de lui conferver fa fécondité. Pour la peau du cerf, elle refte expofée fur l'arbre jufqu'à l'année fuivante.

Ils ont une autre fête remarquable. (*b*) Le Peuple s'affemble fous la conduite d'un *Paraoufti* pour aller rendre fes devoirs à *Toia*. Les Voyageurs ignorant ce que c'étoit que ce *Toia*, ont dit tout court que c'étoit le Diable. J'ai fait remarquer plus haut que *Toia* eft le mauvais Principe. Quoiqu'il en foit, cette cérémonie paroît être un acte de contrition, par lequel ils croyent obtenir la faveur de cette Idole. Les Floridiens s'affemblent dans une grande place, que les femmes ont ornée & préparée le jour qui précéde celui de la cérémonie. Après que l'affemblée s'eft formée en cercle, trois *Jouanas*, peints de plufieurs fortes de couleurs depuis les

(*a*) Purchas.

(*b*) Purchas, *Lefcarbot*.



SACRIFICE que les FLORIDIENS font au SOLEIL, de leurs PREMIERS nez.



OFRANDE que les FLORIDIENS font d'un CERF au SOLEIL.



CEREMONIE, observée par un des ***ROIS*** *de la* ***FLORIDE****, avant que de faire une Expedition.*



Un des ***ROIS*** *de la* ***FLORIDE****, consultant son* ***MAGICIEN****, avant que de marcher a l'E[illegible].*

les pieds jusqu'à la tête, paroissent au milieu du cercle avec des tambours, au son desquels ils dansent & chantent en faisant des gestes & des grimaces extraordinaires. L'Assemblée répond en Chœur au chant de ces Prêtres, qui, après avoir fait trois ou quatre tours de danse, quittent brusquement la partie & s'enfuyent dans les bois. C'est-là qu'ils vont consulter *Toia*. Cette fuite mystérieuse interrompt la dévotion: mais les femmes la continuent tout le jour par des pleurs & des hurlemens. Elles font des taillades & des incisions avec des écailles de moules aux bras de leurs filles, & jettent en l'air, comme un hommage dû à *Toia*, le sang qui découle de ces playes en invoquant trois fois cette Idole. Deux jours après les *Jouanas* reviennent des bois où ils s'étoient retirés pour la consulter, & dansent en la même place qu'ils avoient quittée si brusquement. La danse finit par un repas, dont une abstinence de trois jours ne les met guere en état de se passer: mais elle étoit inévitable, parce que les Dieux se manifestent plus librement à ceux qui jeûnent. Le cerveau s'échauffe par l'abstinence, & reçoit plus facilement les impressions de l'entousiasme. Finissons ces descriptions par une remarque; c'est que les Floridiens se vantoient, comme les Mexicains, d'avoir une prophetie qui les avertissoit de la venue des Espagnols.

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Leurs Prêtres sont medecins, comme ceux des autres Peuples de l'Amérique: ils sont aussi les Conseillers & les Ministres d'Etat du *Paraousti*. Ce triple caractere est accompagné de gravité, de modestie, & d'une abstinence extraordinaire. Avant que d'être promus à la Prêtrise, ils doivent passer par les épreuves d'une longue Discipline, sous la conduite des autres Prêtres qui leur enseignent les mystéres de la Religion, & pour ainsi dire, préparent leur esprit à ces idées qu'ils doivent un jour imprimer au Peuple. On les exerce par le jeûne, l'abstinence, la retraite, la privation des plaisirs des sens; mais la rigueur du noviciat est adoucie par des visions & par une communication intime avec la Divinité. C'est ainsi que le rapportent les Voyageurs. Que leur récit soit exactement véritable ou non, toujours ne faut-il pas douter que les vieux Prêtres n'enseignent aux jeunes, qu'au moins ils doivent paroître convaincus de la sainteté d'une vocation, qui tout à la fois les rend maîtres de l'ame & du corps. Cette Discipline dure trois ans.

Ils portent à la ceinture un sac plein d'herbes médecinales & d'autres médicamens; ce qui est aussi de l'usage des Prêtres Virginiens: ils connoissent assez bien la valeur de ces remedes & les propriétés des simples. Du reste ils ont l'usage des vomitifs, des sueurs, & des scarifications. Ils n'essuyent point le sang qui coule des playes qu'ils ont faites, ils le sucent avec la bouche, & souvent avec un chalumeau. Les Floridiens croyent que le soufle & l'attouchement de leurs Prêtres-medecins ne peut qu'être salutaire aux malades. Le Prêtre (*a*), à ce que nous dit une relation moderne, accompagne ses opérations de quelques paroles. Quand tous ces remedes n'opérent pas la guérison, il prescrit le bain; & si le bain ne fait rien, il expose le patient à la porte de sa cabane, le visage tourné au Soleil. Alors le Prêtre medecin conjure cet Astre de rendre la santé au malade, par la douce influence de sa lumiere. C'est-là la derniere ressource du malade & du medecin.

Ces Prêtres sont revêtus d'un manteau de peaux coupées en bandes inégales. Quelquefois cet habillement est fait à la façon d'une longue robe, & pour lors ils l'attachent avec une ceinture de peau, d'où pend le sac qui renferme leurs remedes. Ils ont les pieds & les bras nuds, sur la tête ils portent un bonnet de peau qui finit en pointe: souvent au lieu de bonnet, ils ont la tête ornée de plumes.

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE.

Les Floridiens sont extrêmement vindicatifs. On reconnoît ce caractere à tous les autres Américains. (*b*) Pour mieux s'exciter à la vengeance, les premiers tiennent certaines assemblées, où l'un d'eux est placé dans un lieu assez écarté. Un autre se leve, & prenant un javelot à la main va frapper le premier de toute sa force, sans que celui qui est frappé se remue en aucune façon: le javelot passe en d'autres mains jusqu'à ce que le blessé tombe par terre. Alors les femmes & les jeunes gens le relevent en pleurant, lui donnent à boire du *Casine*, qui est le breuvage ordinaire des guerriers, & le portent en une cabane où l'on recommence à pleurer autour de lui. Les femmes & les filles apprêtent quelques remedes pour la guérison du blessé, pendant que l'assemblée boit, se réjouit, chante les prouesses de ses Ancêtres, & s'anime à la vengeance. Toute la cérémonie est une commémoration de la mort de leurs compatriotes, elle leur remet devant les yeux les mauvais traitemens qu'ils ont reçus de leurs ennemis, & la vûe du blessé ne manque jamais d'inspirer à toute la Nation une haine irréconciliable.

Avant

(*a*) *Coreal.* Tome I. de ses Voyages. (*b*) *Lescarbot*, *Purchas.*

Avant que de marcher à la guerre, ils assemblent un Conseil où les *Jouanas* donnent leurs avis. Rien ne s'y résout sans leur participation, & sans qu'ils ayent consulté auparavant l'Oracle de leur Idole. Les fumées du *Casine* contribuent, autant que l'Oracle, à faire prendre des résolutions desespérées, qui sont les seules que tous ces Peuples connoissent : mais il n'appartient qu'aux guerriers de boire du *Casine*, & l'on n'en boit qu'après avoir donné les preuves de sa valeur.

(a) Avant que de faire une expédition, le *Paraousti* se tourne du côté du Soleil, le conjure de lui être favorable, & prenant de l'eau dans une écuelle de bois, après avoir fait plusieurs imprécations contre l'ennemi, jette cette eau en l'air, de telle maniere qu'elle retombe en partie sur ses guerriers. *Puissiez-vous*, leur dit-il en même-tems, *répandre de cette façon le sang de vos ennemis!* Il prend une seconde fois de l'eau, la répand sur le feu qui est à côté de lui, & s'adressant aux mêmes guerriers, *Puissiez-vous*, ajoute-t-il, *détruire nos ennemis avec autant de promptitude que j'éteins ce feu!* Des cris effroyables & des grimaces expressives accompagnent ces deux actions.

(b) Celles du *Jouána*, qui est consulté sur le sort de l'expédition, ne le sont pas moins. Le prétendu Magicien se met sur un bouclier dans une attitude qu'il seroit inutile d'exprimer, puisque les paroles seroient au-dessous de l'art du graveur. Il vaut donc mieux renvoyer le Lecteur à la figure, en lui faisant remarquer que le Prêtre consulté trace un cercle de figures inconnues, au milieu duquel il s'enferme. Ces figures servent au moins à donner au Peuple une plus grande opinion de sa science. Après un quart d'heure d'agitation, de grimaces, de contorsions aussi violentes que les mouvemens convulsifs les plus violens, il perd cette attitude forcée : le Dieu abandonne son Ministre, qui se relevant tout étourdi va rendre compte au *Paraousti* du succès de la conférence spirituelle, lui déclare le nombre de ses ennemis, la maniere dont ils sont campés, & le succès de l'expédition. On veut nous persuader qu'ils rencontrent juste : mais qu'est-ce que cela prouve ? Le hasard favorise aussi nos Astrologues, & pour cela les regles de leur art n'en sont pas moins fausses.

Ils enlevent le crane & la chevelure à leurs ennemis, comme les autres Peuples de l'Amérique Septentrionale, & pendent à des perches dressées exprès les bras & les jambes de ceux qu'ils ont tués à la guerre. (c) Ils font une assemblée autour de ces perches, pour écouter les malédictions qu'un *Jouana* prononce contre l'ennemi. Trois hommes sont à genoux devant le Prêtre, qui tient une petite Idole à la main. Un de ces trois hommes bat la mesure sur une pierre avec sa massue, & répond aux imprécations du Prêtre, pendant que les deux autres chantent au bruit de leurs calebasses.

Les femmes de ceux qui sont morts à la guerre, vont implorer l'assistance du *Paraousti*. Elles se présentent à lui baignées de larmes : effet surprenant de l'amour qu'elles portent à leurs maris ! Que ce soit adresse ou sincérité, on ne doit pas douter que ces larmes n'excitent puissamment la vengeance des guerriers.

Les Hermaphrodites, qui, comme nous l'avons déja dit, sont des personnes d'un genre de vie fort suspect, servent à porter les fardeaux & les provisions de guerre. Ils servent aussi à transporter les malades & les blessés. Ces Hermaphrodites portent les cheveux longs comme les femmes, & sont l'objet du mépris des Guerriers.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, *leurs* OPINIONS *touchant l'Immortalité de l'Ame.*

Les Floridiennes, dont nous venons de parler, ne se contentent pas d'aller verser des larmes aux pieds du Roi, pour l'exciter à venger la mort funeste de leurs époux. Elles vont pleurer & gémir sur les tombeaux des défunts, & pour dernier témoignage de la tendresse conjugale, ces veuves désolées se coupent entiérement les cheveux, & les sément sur ces tombeaux. En voilà donc pour toute la vie, diroient certaines gens qui croyent de la meilleure foi du monde que la perte d'un époux mérite une douleur éternelle. Point du tout : leur deuil est à terme, comme celui de nos veuves. Les Floridiennes ne peuvent se remarier, qu'après que leurs cheveux sont revenus à leur premiere longueur, c'est-à-dire, lorsqu'ils passent les épaules.

Ils ensévelissent leurs *Paraoustis* avec toute la magnificence qu'ils sont capables d'imaginer. Le tombeau est entouré de fléches plantées en terre par la pointe. On met au-dessus de ce monument la coupe qui servoit à ce Souverain. Trois jours se passent en pleurs & en jeûnes à son honneur & sur son tombeau. Les *Paraoustis* ses alliés viennent le pleurer avec les mêmes cérémonies. On se rase la tête pour l'amour de lui. Enfin des pleureuses de profession le pleurent trois fois le jour pendant six mois, le matin, à midi, & le soir. On brûle tout ce qu'il a possédé en sa vie, & le même usage s'observe à la mort des Prêtres. On les ensévelit dans

(a) *Purchas.* (b) Les mêmes. (c) *Purchas.*



FLORIDIENNES, qui ayant perdu leurs maris, a la guerre, viennent implorer l'asistance du ROY.
HERMAFRODITES, déstinez a servir les malades, et a enterrer les morts.



Veuves de la FLORIDE, qui sement leurs cheveux sur les Tombeaux de leurs Maris.



Maniere d'ensevelir les ROIS, *et* PRETRES *de la* FLORIDE.

dans leurs maisons; après quoi l'on brûle & la maison & les effets du défunt. On dit (*a*) que les Peuples de la Floride, après avoir brûlé ces corps sacrés, en réduisent les os en poudre, & les donnent à boire un an après aux proches parens des défunts. (*b*) Les Floridiens des Provinces que *Fernand de Soto* visita, enterrent avec leurs Souverains des esclaves tout en vie, pour les aller servir en l'autre Monde.

(*c*) Ceux d'*Apalache* embaument les corps de leurs parens & amis défunts. Ils les laissent à-peu-près trois mois dans le baume; après quoi ces corps desséchés par la force des drogues aromatiques sont revêtus de belles peaux & mis en des cercueils de cédres. Les parens gardent le cercueil chez eux l'espace de douze lunes entieres. Ensuite on le porte à la forêt voisine, & l'on enterre le défunt au pied d'un arbre. Ils en usent plus noblement à l'égard de leurs *Paraoustis*. Après les avoir embaumés, revêtus de leurs ornemens, parés de plumes & de colliers, on les garde trois années dans l'appartement où ils sont morts, & pendant ce tems-là ils sont enfermés dans ces cercueils de bois dont nous venons de parler. Ce terme étant expiré on les porte au tombeau de leurs prédécesseurs, à la pente de la Montagne d'*Olaimy*. On les descend dans une grotte, dont on ferme l'ouverture avec de gros cailloux, & l'on pend aux branches des arbres voisins du tombeau les armes dont ils se servoient à la guerre, comme autant de témoignages de leur valeur. On ajoute que les plus proches parens plantent un cédre auprès de la grotte, & qu'ils l'entretiennent avec soin à la gloire du défunt. Si l'arbre meurt on lui en substitue aussitôt un autre.

Les Apalachites croyent l'immortalité de l'ame, & que ceux qui ont bien vêcu sont portés au Ciel & placés entre les étoiles. Ils assignent la demeure des méchans dans les précipices des hautes Montagnes du Nord parmi les ours, au milieu des neiges, des glaces & des frimats. (*d*) Les autres Peuples de ces vastes contrées croyent aussi la récompense des bons & la punition des méchans après cette vie. Ils appellent le Ciel le *haut Monde*, & au contraire *bas Monde*, l'endroit qui sera le séjour éternel de ceux qui auront mal vêcu sur la terre. C'est en ce dernier endroit que regne *Cupai*, ce mauvais génie que les autres Floridiens appellent *Toia*, & que nous appellons le Diable.

(*e*) Les Indiens de la Caroline croyent la transmigration des ames: quand il meurt quelqu'un parmi eux on enterre avec lui des provisions & quelques ustenciles pour ses besoins.

Observons une coutume des Floridiens d'*Hirriga*, qui a du rapport à celle des Apalachites. (*f*) Ces sauvages enterrent leurs morts dans les forêts. On y met les corps dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'y sont point attachés, mais arrêtés seulement par le poids de quelques pierres ou de quelques pieces de bois qu'on pose dessus; & comme les bêtes sauvages sont en grand nombre dans cette Province de la Floride, ils font garder les cercueils par leurs esclaves.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES, *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

(*g*) Les Indiens de la Floride n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidélité à son mari, sur peine d'être punie d'un châtiment honteux, ou même d'une mort cruelle. Pour les Grands du Pays ils se dispensent de l'usage qui ne permet qu'une femme au Peuple. Ils en prennent autant qu'ils veulent: mais il n'y en a qu'une de légitime, & les autres ne sont que des concubines. Les enfans qui naissent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du pere avec les enfans de la femme légitime.

Les Apalachites ne se marient pas hors de leurs familles. Les Mariages sont souvent conclus par les parens dès la tendre jeunesse de leurs enfans, & les enfans devenus grands ratifient, dit-on, ce que les parens ont conclu. Il leur est permis de contracter mariage dans tous les degrés qui sont au-dessous de frere & de sœur.

Ces derniers Peuples donnent à leurs enfans mâles les noms des ennemis qu'ils ont tués, ou des villages qu'ils ont brûlés, ou des prisonniers qui sont morts à leur service. Pour les filles, elles portent ceux de leurs meres ou grands-meres décédées: car ils évitent, par une espece de superstition, que deux personnes de la famille portent le même nom. Les meres élevent leurs enfans, tant garçons que filles, jusqu'à l'âge de douze ans; après quoi les garçons passent sous la discipline du pere.

On assure que les maris n'ont point de commerce avec leurs femmes, depuis qu'elles se trouvent enceintes, jusqu'à ce qu'elles soient accouchées. Le scrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur grossesse.

(*h*) » Les Floridiens des environs de *Panuco* se marient tard, & cependant on assure qu'à » dix

(*a*) Purchas.
(*b*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*c*) *Histoire des Isles Antilles*, dans un extrait tiré de quelques Mémoires Anglois.
(*d*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*e*) *Description des Colonies Angloises* dans le *Recueil de divers Voyages*, impr. *in*-4°. à Paris.
(*f*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*g*) *Histoire de la Conquête de la Floride.*
(*h*) *Coreal dans ses Voyages.*

» dix ou douze ans » les filles ne le ſont plus que de nom. Les femmes (*a*) des Iſles Lucaïes portent pour la bienſéance un (*b*) tablier de coton : les filles le prennent quand elles ſont en âge de devenir femmes.

Leurs MEMORIAUX.

(*c*) Les Floridiens de la *Caroline* ſe ſervent d'Hiérogliphes & d'Emblêmes pour conſerver la mémoire des événemens. Ils ont ſoin d'inſtruire leurs enfans de ce qui concerne leurs familles & la patrie, afin que ces choſes paſſent de génération en génération. Aux lieux où il s'eſt fait quelque combat, & en ceux où quelque Colonie s'eſt établie, on éleve une petite Pyramide de pierre. Le nombre des pierres marque celui des morts, ou celui des fondateurs & de ceux qui habiterent les premiers les lieux où ſe trouvent la Pyramide.

RELIGION *des* ISLES CARIBES.

Les Eſpagnols ont détruit la plus grande partie des habitans de ces Iſles, & à leur exemple les autres Européans ne les ont pas mieux traités : mais ni les uns ni les autres n'ont pû ôter à ces malheureux Sauvages la liberté de ſe plaindre de leur injuſtice, & des cruautés qu'ils ont ſouffertes ſous la domination de leurs nouveaux hôtes. (*d*) « Vous m'avez chaſſé de mes terres, leur diſent les Caribes, elles ne vous appartenoient pas : vous n'aviez rien à y prétendre. Tous les jours vous me menacez d'enlever le peu qui me reſte. Faudra-t-il donc que le miſérable Caraïbe aille habiter la mer avec les poiſſons ? Vos terres ſont bien mauvaiſes, puiſque vous les quittez pour venir m'enlever les miennes. Pourquoi venez-vous de gayeté de cœur me perſécuter ? » L'avarice & l'ambition nous ont fait oublier les maximes de l'Evangile. Il eſt vrai que nos Conquêtes ont un beau prétexte, qui eſt de gagner les ames des Américains à JESUS-CHRIST ; mais, nous dira l'Indien converti, « pourquoi donc ne me regardez-vous pas comme frere, puiſque le Chriſtianiſme affranchit les hommes, & qu'en les exhortant à l'humilité, il leur inſpire la douceur & des ſentimens d'humanité que vous avez perdus pour nous ? » La politique du ſiécle répond « notre intérêt demande votre abaiſſement ; il nous faut des eſclaves pour travailler à l'entretien de vos terres ; nous ne les avons enlevées que pour les mieux faire valoir & pour en tirer des richeſſes qui vous étoient inconnues & inutiles. » On s'aveugle juſqu'au point de croire que ces motifs peuvent s'accorder au Chriſtianiſme ; mais doit-on en être étonné, puiſque l'on a eſſayé de juſtifier par des principes de Religion la deſtruction des Peuples de l'Amérique, & que l'on s'y eſt cru autoriſé par la conduite des Juifs envers les Cananéens ?

La deſtruction preſque totale des *Caribes* m'a conduit à cette digreſſion ; il ſemble qu'on les ait détruits avec plus de fureur que les autres Peuples des Indes Occidentales : mais pour e cuſer les horribles inhumanités qu'on a exercées contr'eux, nos Conquérans ont affecté de les faire paſſer pour des monſtres d'impureté, ſans Loi, ſans Religion, ſans naturel ; qui en un mot n'avoient rien de ſupportable que la forme d'homme.

Si l'on croit (*e*) *Rochefort*, bien loin de ſervir un Dieu, les *Caribes* n'ont pas même de nom pour exprimer la Divinité. Quand on veut leur parler de Dieu, il faut uſer de périphraſe pour leur faire connoître cet Etre ſuprême. Ils regardent la Terre comme une bonne mere, qui nourrit ſes Créatures, mais ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit de l'Eſſence Divine & des myſtéres de la Religion. On nous dit la même choſe de la plus grande partie des Peuples de l'Amérique : mais il y a quelque apparence qu'on exige tout à la fois trop de choſes de ces barbares. On veut qu'ils conçoivent du premier coup la Divinité telle que nous la concevons, & qu'ils croyent au premier mot & ſur leur parole (*f*) des gens qui leur viennent annoncer des myſtéres, dont ils n'ont été convaincus eux-mêmes qu'après beaucoup d'expérience, d'étude & de réflexions précédées d'un Catéchiſme qu'on leur a enſeigné dans leur enfance, pour mieux préparer les voyes à la Foi Chrétienne. S'il eſt vrai que ces Peuples ſoient peu capables des choſes qui ſont au-deſſus des ſens, il faut les polir, avant que de les introduire dans une Religion toute détachée des ſens : il faut travailler à former leur eſprit à la réflexion, & faire un homme avant que de vouloir faire un Chrétien.

(*g*) Les *Caribes* ou *Caraïbes* reconnoiſſent deux principes, l'un bon & l'autre mauvais, qu'ils appellent *Maboia*. *Rochefort* dit qu'ils croyent pluſieurs bons eſprits, & que chacun s'ima-

(*a*) Les Sauvages de ces Iſles ont été détruits par les Eſpagnols.

(*b*) C'eſt ce que le P. *Labat* nomme *Camiſa* dans ſes Voyages. Il en donne une deſcription exacte.

(*c*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans le *Recueil de divers Voyages* imprimé *in*-4°. à Paris.

(*d*) *Hiſtoire des Iſles Antilles* par *Rochefort*.

(*e*) *Hiſtoire des Iſles Antilles*. Il auroit parlé plus exactement, s'il avoit dit qu'ils n'ont point d'idée de la Divinité, telle que nous la concevons. Quoique je cite cet Auteur, je crois qu'il ne faut s'en rapporter à lui qu'avec précaution, parce qu'il n'eſt pas toujours exact, & qu'il eſt ſouvent Copiſte d'autres Copiſtes.

(*f*) On parle ici des Eccléſiaſtiques en général.

(*g*) *Hiſtoire des Iſles Antilles*.

s'imagine en avoir un pour soi en particulier, auquel ils donnent le nom de *Chemen*. Selon quelques autres Voyageurs (a) *Louquo* étoit, à ce qu'ils disent, le premier homme : il donna l'origine au genre humain, créa les poissons & ressuscita trois jours après sa mort. Ensuite il s'en retourna au Ciel. Après le départ de *Louquo*, les animaux terrestres furent créés. Ils croyent la création de la terre & de la mer, mais non pas celle du Ciel. Ils ont aussi quelque idée du Déluge, & en attribuent la cause à la méchanceté des hommes de ce tems-là. *Maboia*, disent-ils, fait les Eclipses. Quoique prévenus du pouvoir & de la malice de ce mauvais Esprit, ils (b) le prient cependant » sans régle, sans détermination de tems ni de » lieu, sans chercher à le reconnoître, sans en avoir aucune idée un peu distincte, sans l'ai- » mer en aucune maniére, seulement pour l'empêcher de faire du mal, pendant qu'ils disent » que le premier Principe étant bien-faisant, il est inutile de le prier. « Les Peuples dont nous avons parlé dans les Articles précédens sont dans le même sentiment. Ils croyent que le Soleil préside aux étoiles, & que celles-ci sont des *Chemens*. C'est à ces *Chemens* qu'ils laissent aussi la direction des météores, des orages, &c. Il ne faut pas oublier que ces Sauvages ont leurs héros ou plutôt leurs demi-Dieux, qui maintenant sont des étoiles & des *Chemens*.

Ils offrent aux *Chemens* de la Cassave & les prémices de leurs fruits. Quelquefois, par un principe de reconnoissance, ils font un festin à leur honneur. Ces offrandes, dit *Rochefort*, ne sont accompagnées ni d'adoration, ni de priéres. On les pose simplement à l'un des bouts de la case sur (c) des tables de jonc & de latanier. Les Esprits s'y rendent pour manger & boire ces présens : preuve de cela, c'est que les Caribes assurent que l'on entend remuer les vases où l'on a mis ces présens, & le bruit des machoires de ces Dieux.

Pour se garantir des mauvais traitemens du *Maboia*, ils font, dit le même Auteur, de petites images semblables à la forme sous laquelle il leur apparoît. Ils portent ces images au col, & prétendent qu'elles leur procurent du soulagement. On nous dit encore qu'ils se font des incisions, & qu'ils jeûnent pour l'amour de lui. Je suis obligé de faire remarquer ici au Lecteur que *Rochefort*, le Pere *Labat*, la *Borde* & quelques autres, tant Catholiques que Protestans, assurent positivement que ces Peuples sont tourmentés de l'Esprit malin qui les bat, les égratigne, les blesse même cruellement pour les obliger à faire ponctuellement ce qu'il leur demande. Il se peut que tout cela soit véritable. On a vû que les Américains Septentrionaux craignent aussi les persécutions du Démon, & nous verrons dans la suite que les Méridionaux sont exposés aux mêmes tourmens. Le Pere *Labat* Catholique nous assure que cet Ange des ténébres perd son pouvoir dans les lieux où la Croix est plantée, & *Rochefort* Protestant nous apprend » que le Malin n'a pas le pouvoir de maltraiter les Sauvages » en la compagnie d'aucun des Chrétiens. . . . . . Les Sauvages persécutés par ce maudit » adversaire se sauvent à toute bride dans les plus prochaines maisons des Chrétiens, où ils » trouvent une retraite assurée contre les attaques de ce furieux aggresseur. C'est, ajoute-t-il, » une vérité constante..... que le Baptême étant conféré à ces Sauvages, le Diable ne les » bat plus. » De ces deux autorités, qui nous viennent de deux partis si opposés, il en résulte pourtant que le Diable craint également les Catholiques & les Protestans.

Ils ont une infinité de présages & de superstitions. Je n'en rapporterai que deux. Ils prétendent que les chauvesouris sont des *Chemens* dont l'office est de faire la garde pendant la nuit. Ils gardent souvent dans une calebasse les cheveux ou les os de quelqu'un de leurs parens défunts. Ils les consultent dans l'occasion; & leurs *Boiés*, dont je vais parler, leur font accroire que l'esprit du mort les avertit des desseins de leurs ennemis.

Leurs PRESTRES, *leur* DISCIPLINE, &c.

Ces *Boiés*, Prêtres-Médecins des *Caribes*, ont chacun leur Génie particulier, qu'ils se vantent de pouvoir évoquer par le chant de certaines paroles & la fumée du tabac. On n'évoque ce Génie ou ce Démon que pendant la nuit, dans un lieu où il n'y a ni feu ni lumiére. Ces mêmes *Boiés* sont, dit-on, sorciers, & savent le secret de tuer leurs ennemis par des charmes qu'ils font contr'eux.

Les anciens *Boiés* préparent par une discipline assez rigoureuse celui que l'on destine à la Prêtrise. Dès son enfance il doit s'abstenir de plusieurs sortes de viandes, & même jeûner au pain & à l'eau dans une petite case où il ne voit personne que ses Maîtres qui lui font des incisions dans la peau. Ce n'est pas tout. Ils lui donnent à boire du jus de tabac qui le purgeant avec violence le dégage, disent-ils, des impuretés de la terre, & facilite à son esprit l'accès du *Chemen*. Ils lui frottent le corps de gomme, & le couvrent ensuite de plumes, afin qu'il soit diligent à consulter les Génies, & promt à exécuter leurs ordres. Ils lui enseignent à guérir les malades & la maniére d'évoquer l'Esprit.

Les

(a) *Relation des Caraibes* par la *Borde*.
(b) Le Pere *Labat* dans ses Voyages.
(c) Ils appellent ces tables *Matoutous*.

Les *Caribes* attribuent leurs maladies à *Maboia*. Comme on observe que ce Peuple est fort mélancolique, il y a beaucoup d'apparence que les aparitions nocturnes du Démon, & les tourmens qu'il leur fait souffrir, sont l'effet d'une imagination vivement frapée. C'est à cette imagination attaquée qu'il faut rapporter une partie des opérations magiques des Prêtres Américains. Ce seroit peut-être aller trop loin que de les y rapporter toutes. Pour savoir l'événement de leurs maladies, ils commencent par préparer sur un *Matoutou* l'offrande destinée à *Maboia*, & font venir de nuit un *Boié*. Celui-ci éteint d'abord les feux de la case & fait sortir les personnes qui lui sont suspectes. Après cela il se retire en un coin où il ordonne qu'on amene le malade, fume un bout de petun dont il broye dans ses mains une partie, & faisant en même tems claquer ses doigts, soufle en l'air ce qu'il a broyé. Le *Chemen* arrive à l'odeur de ce parfum, & répond aux questions du *Boié*. Celui-ci s'approche de son malade, tâte, presse, manie plusieurs fois de suite la partie affligée, si le mal est extérieur, & feint d'en tirer la cause du mal : souvent il suce l'endroit malade. Ces Peuples ont aussi l'usage des bains & des scarifications. Si la consultation de l'Esprit ne produit aucun foulagement au malade, le Boié Médecin reprend la fonction de Prêtre ; & après avoir consolé son malade pour le préparer au passage de l'autre Monde, il lui déclare que son Dieu, ou si on l'aime mieux, son Diable, veut l'avoir en sa compagnie, & le délivrer des peines de cette vie.

Si le malade revient en santé, on fait un festin au *Maboia*. On lui présente à boire & à manger sur un *Matoutou*. La *Cassave* & l'*Ouicou* qu'on lui sert, restent toute la nuit sur la table ; & comme, à ce qu'ils disent, l'Esprit ne mange & ne boit que spirituellement, tout ce qu'on lui a servi se trouve le lendemain dans l'état où il étoit le soir. Le *Boié* se met en possession de ces offrandes, si vénérables aux *Caribes*, qu'il n'est permis qu'aux vieillards & aux premiers de la Nation d'y toucher. A la fin du festin on noircit le convalescent avec des pommes de *Junipa* ; ce qui le rend aussi laid qu'un Diable.

Leurs FESTES, *leurs* ASSEMBLÉES; *leurs* GUERRES.

Leurs fêtes sont fréquentes, ou pour mieux dire leurs débauches. Ils solemnisent de cette façon le retour d'une expédition, la naissance de leurs enfans, le tems qu'on leur coupe les cheveux, & celui auquel ils commencent d'aller à la guerre. La tenue d'un conseil de guerre, la coupe du bois, le défrichement d'une terre, la construction d'un canot, sont aussi pour eux des tems de solemnité. Ces fêtes, assemblées ou débauches s'appellent *vin*.

Ils jeûnent quand ils sortent de l'enfance, quand on les fait Capitaines, à la mort de Pere ou de Mere, de Femme ou de Mari : ce dernier point est fort extraordinaire, après le peu d'affection qu'on nous assure qu'un mari a pour sa femme, &, selon toutes les apparences, une femme pour son mari. S'il est vrai que l'amitié se paye par l'amitié, & que selon la maxime de *Bussi Rabutin*, il ne faille qu'aimer pour être aimé, il peut être fort vrai que pour être haï il ne faille qu'avoir de la haine. Les *Caribes* jeûnent aussi après avoir tué un *Arouague*. Les *Arouagues* sont leurs ennemis.

Leurs assemblées de guerre n'ont aucun tems fixe. A l'égard des autres, (*a*) j'ai dit qu'on y mange, qu'on y boit, qu'on s'y enyvre : ajoutons que dans celles-ci l'on s'y massacre avec beaucoup de sens froid.

Lorsqu'il s'agit de faire la guerre, quelque vieille femme en fait le projet, harangue la compagnie pour l'exciter à la vengeance ; & lorsqu'elle voit que par l'effet de ses discours & de l'*Ouicou*, qui est leur boisson, l'assemblée commence à donner des signes évidens de fureur, elle jette au beau milieu de la place quelques membres boucanés de ceux qu'ils ont tués à la guerre. Après cela un Capitaine seconde la vieille & harangue sur le même sujet.

Leur maniére de faire la guerre consiste en surprises & en embuscades. » (*b*) Ils se couvrent de branches & de feuilles depuis les pieds jusqu'à la tête, & se font un masque avec » une feuille de balisier qu'ils percent à l'endroit des yeux. En cet état ils se mettent à côté » d'un arbre, & attendent leurs ennemis au passage pour leur fendre la tête d'un coup de » (*c*) *Bouton*, ou leur tirer une fléche quand ils sont passés...... Lorsqu'ils attaquent une » maison couverte de feuilles de cannes ou de palmistes, ils mettent le feu à la couverture, » en tirant dessus des fléches où ils ont attaché une poignée de coton, qu'ils allument » dans le moment qu'ils la décochent «.

Leurs fléches sont empoisonnées. » Elles sont toutes coupées par de petites hoches, qui » sont des ardillons fort proprement travaillés, & taillés de maniére qu'ils n'empêchent pas » la fléche d'entrer . . . . mais de sortir, sans élargir considérablement la playes, ou sans la » pousser vers la partie opposée pour la retirer par une nouvelle blessure. Ils ont soin de » faire deux taillades . . . . à l'endroit où le roseau de la fléche est enté à la pointe, afin que » quand

(*a*) Le P. *Labat*, *Voyage aux Isles de l'Amérique*.
(*b*) Idem. Ibid.
(*c*) C'est la massue dont ils se servent.

» quand la pointe est entrée dans le corps, le reste de la fléche tombe en laissant dans le » corps la partie de la fléche qui est empoisonnée. « Ils traitent leurs prisonniers de guerre à peu près comme les Canadiens traitent les leurs.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES : EDUCATION *de leurs* ENFANS, &c.

Les Epoux Caraïbes sont jaloux. Un soupçon d'infidélité bien ou mal fondé suffit, sans autre formalité, pour les mettre en droit de casser la tête à leurs femmes. Il n'en est aucune recherche, parcequ'en ces Isles la femme est l'esclave de son mari ; & malgré la dureté de l'esclavage (*a*) on leur rend ce témoignage, » qu'elles obéissent avec tant d'exactitude, de » silence, de douceur & de respect, qu'il est rare de voir que leurs maris soient obligés de » les en faire souvenir. Grand exemple pour les femmes Chrétiennes, à qui l'on prêche inu- » tilement sur l'article de l'obéissance & de la fidélité. Selon toutes les apparences on leur » prêchera cette doctrine jusqu'à la fin des siécles, mais avec aussi peu de fruit qu'on prê- » che l'Evangile aux Caribes. « Enfin la servitude des femmes est si grande, qu'il est inoui qu'une femme mange avec son mari, ni en sa présence.

A douze ans ou environ on donne le tablier aux filles. C'est le signal de modestie & de chasteté. Aux Isles Lucaies, (*b*) dès qu'une mere reconnoît à certains accidens naturels, que sa fille peut être reçue au nombre des femmes, les parens s'assemblent & font une fête, après laquelle on lui donne un rézeau de coton rempli d'herbes, qu'elle porte désormais autour des cuisses. Avant cela elle étoit absolument nue. Il est vrai que la nudité ne fait aucune impression sur leurs sens, & qu'on nous assure qu'ils ont assez de vertu pour dire qu'en cet état il ne faut se (*c*) regarder qu'entre les deux yeux. On dit aussi (*d*) que quand une fille devient nubile, elle est obligée de jeûner dix jours à la *Cassave* séche : si elle résiste à la faim, c'est une preuve qu'elle sera bonne ménagére.

Les familiarités avec les garçons sont défendues aux filles Caribes reconnues pour nubiles. Les meres les gardent à vue. » Cependant, nous dit le Pere *Labat*, il est rare qu'une fille » demeure jusqu'à cet âge sans être retenue par quelque garçon, qui la regarde, dès qu'il a » déclaré sa volonté, comme sa femme future, en attendant qu'elle soit en âge de la deve- » nir réellement. Parmi eux les parens ont droit de prendre leurs parentes, sans qu'elles » puissent les refuser : très-souvent ils les retiennent dès l'âge de quatre à cinq ans. Leur » coutume n'est pas qu'un frere épouse sa sœur, ni une mere son enfant « *Rochefort* assure que ces crimes leur font horreur : » mais pour tous les autres dégrés, & pour la plura- » lité des femmes, ils ont une liberté si générale & si étendue, que très-souvent le même » homme prendra pour femmes trois ou quatre sœurs, qui seront ses cousines germaines ou » ses niéces. Ils prétendent qu'ayant été élevées ensemble, elles s'aimeront davantage & » vivront avec plus d'intelligence «. Nos idées sont bien différentes.

Il ne faut pas oublier une plaisante coutume. Il arrive quelquefois qu'un Caraïbe demande d'avance le fruit d'une femme enceinte, en cas que ce soit une fille. Si on le lui accorde, il marque la femme au ventre avec du *Rocou*. Dès que la fille a sept ou huit ans, il la fait coucher avec lui pour l'aguerrir.

Un Pere observe à la naissance de son premier né mâle une retraite & un jeûne très-austéres de trente ou quarante jours. Un autre Voyageur (*e*) ajoute que le Pere se met au lit & fait comme s'il étoit l'accouchée. On ne nous dit ni l'origine, ni la raison de cette coutume : mais en voici une qui n'est pas moins singuliére. (*f*) Le tems du jeûne expiré, on choisit deux jeunes *Caribes* pour lui taillader la peau, & lui faire des estafilades par tout le corps ; ils frottent ses playes avec du jus de tabac, après quoi on le met sur un siége peint de rouge. Les femmes apportent du manger, les vieillards le présentent au patient & même le lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, ils le font boire de même, lui tenant le col, & quand il a fini de manger, ces vieillards font des largesses de deux piéces de *Cassave* que ce pauvre pere martyrisé tient en ses mains. La cérémonie se fait en place publique ; & pendant qu'elle dure, il est monté sur deux *Cassaves* qu'il est obligé de manger ensuite. On juge bien qu'elles sont ensanglantées. On frote de sang le visage de l'enfant : cela sert à le rendre vaillant ; & plus le pere témoigne de patience, plus l'enfant aura de courage. Ce n'est pas tout : il doit s'abstenir pendant six mois de plusieurs sortes de choses toutes les fois que quelqu'une de ses femmes accouche. Dès que l'enfant est né, on le baigne ; & s'il naît de nuit, le Pere se baigne aussi : d'abord la mere commence à aplatir le front de cette petite créature & à lui écraser le visage : c'est-là pour eux un trait de beauté. Du reste l'éducation est telle qu'on peut bien s'imaginer.

Quinze

(*a*) Le Pere *Labat*, *Voyage aux Isles de l'Amérique*.
(*b*) *Purchas*, dans son Recueil en Anglois.
(*c*) Le Pere *Labat* dans ses Voyages.
(*d*) *La Borde*, *Relation des Caraïbes*.
(*e*) *La Borde* dans sa *Relation des Caraïbes*.
(*f*) *La Borde*. Ibid.

Quinze jours plus ou moins après la naiſſance des enfans, ils leur donnent le nom. Ce nom eſt pris de quelqu'un des ancêtres de la famille, ou d'un arbre, ou de quelqu'objet qui leur a été agréable : enfin de telle choſe qui leur plaît, ou qui les frappe. Le nom ſe donne en cérémonie. L'enfant a parrein & marreine, ſi du moins l'on peut appeller ainſi ceux qui percent à l'enfant les oreilles, la lévre inférieure, & l'entre-deux des narines. On paſſe des fils dans ces trous, & l'on y attache des pendans : mais la cérémonie eſt différée, ſi l'enfant n'eſt pas aſſez fort. A deux ans on fait celle de lui couper les cheveux.

Leurs CEREMONIES *Funébres.*

Après qu'un Caribe eſt mort, on aſſemble tous ſes parens, afin qu'ils ſoient convaincus qu'il eſt mort de mort naturelle ; & s'il s'en trouvoit un ſeul qui n'eût pas vu le défunt, tous les autres enſemble ne pourroient pas lui perſuader la maniére dont il ſeroit mort. Il croiroit qu'ils auroient tous contribué à ſa mort, en conſéquence de quoi il ſeroit obligé d'en tuer quelqu'un pour la venger. On met le mort dans un puits creuſé au coin d'un (*a*) *Carbet*, d'environ quatre pieds de diamétre & de ſix à ſept pieds de profondeur. Il y eſt accroupi, les coudes ſur les genoux ; les paumes de ſes mains ſoutiennent ſes joues. Il eſt peint de rouge avec des mouſtaches & des rayes noires d'une autre teinture que les ordinaires, qui ne ſont que de *Junipa*. Ses cheveux ſont liés derriére la tête ; ſon arc, ſes fléches, ſon *bouton* & ſon couteau à côté de lui. On l'enſable juſqu'aux genoux, ſeulement pour le ſoutenir dans ſa poſture ; car le ſable n'atteint pas aux bords de la foſſe. Après que tous les parens ont fait l'examen du corps, on comble la foſſe. Un autre Voyageur ajoute (*b*) qu'ils enterrent avec lui un valet pour le ſervir, & ſon chien pour le garder.

Pour le deuil, on en conçoit aſſez la biſarrerie. Après avoir deſcendu le mort dans ſa foſſe, on fait un feu tout auprès, & chacun s'accroupit autour de ce feu. Les hommes s'y placent derriére les femmes, & les invitent à pleurer, en les touchant ſur le bras. Alors ils pleurent tous à la fois, en faiſant de longues & fréquentes exclamations ſur la mort du pauvre défunt, & lui demandant la cauſe de ſa mort.

Ils croyent qu'un même homme a pluſieurs ames, & que celle du cœur eſt immortelle. Ils en logent une à la tête ; celle-ci eſt la ſeconde en dignité. Les autres occupent les jointures & les endroits du corps où il y a battement d'artére. La premiére eſt immortelle. Après être ſortie de ce monde, elle va occuper en l'autre un beau jeune corps tout neuf. Les autres ames reſtent pour animer des bêtes, ou devenir tout au plus de mauvais génies. Une choſe eſt ſûre ; c'eſt qu'ils n'ont rien de ſuivi ſur cette matiére. Ils diſent que l'ame, quoiqu'immortelle, eſt un corps extrêmement ſubtil & délié. L'idée ne leur eſt pas particuliére ; & puiſque des Peres de l'Egliſe l'ont eue, des Caribes peuvent bien l'avoir auſſi. Cette ame eſt ſenſuelle ; elle a beſoin de boire, manger & ſe divertir en l'autre Monde : mais où prendra-t-elle ces plaiſirs ? Les uns diſent qu'elle ira dans certaines Iſles fortunées, où leurs ennemis ſeront leurs eſclaves : les autres qu'elle ſera plongée juſqu'au col dans un fleuve de plaiſirs.

Leurs MEMORIAUX, *&c.*

Lorſqu'ils ont fixé un jour pour quelque affaire, ils prennent un certain nombre de pois & en jettent tous les jours un dans une petite calebaſſe, juſqu'à ce qu'il ne leur en reſte plus : ce qui eſt une preuve que le jour fixé eſt venu. Un autre moyen de ſoulager leur mémoire, c'eſt une corde à laquelle ils font divers nœuds, qui par leur diverſité marquent le nombre des choſes qu'ils ont deſſein de retenir ; ce qui revient aux *Quippos* des Péruviens. Ils font auſſi ſur certains morceaux de bois autant de marques qu'ils veulent employer de jours à ſe préparer à une affaire.

Ils comptent les mois par Lunes, & réglent les années ſur les récoltes ; mais en général ils les comptent par le cours de la Pouſſiniére.

RELIGION *des Habitans de l'Iſle* ESPAGNOLE.

Il eſt inutile de s'étendre beaucoup ſur ce ſujet, puiſque (*c*) leur Religion eſt la même que celle

(*a*) C'eſt le nom qu'on donne aux cabanes des Caraïbes.

(*b*) La Borde, *Relation des Caraibes.* Rochefort, *Hiſt. des Antilles.*

(c) Quelques Eſpagnols, témoins oculaires des premiéres conquetes du Nouveau Monde, ont écrit que les Indiens de l'Iſle Eſpagnole regardoient les *Chemens* ou *Zemes*, (car c'eſt ainſi qu'ils écrivent) comme les Meſſagers, les Agens, ou les Médiateurs d'un Etre Souverain, unique, éternel, infini, tout-puiſſant, inviſible. Ils croyoient que ces *Zemes* preſidoient à tous les beſoins des hommes. Ils appelloient *Jocanna* & *Guamanocon*, ce Dieu Souverain & pourtant créé, ſuivant eux, puiſqu'ils lui donnoient une Mere qui avoit cinq noms differens. Quand ils alloient à la guerre, ils s'attachoient ſur le front deux petits *Zemes*.

J'ai dit que ces *Zemes* étoient de bois, de pierre, de coton, &c. Les Inſulaires de l'*Eſpagnole* en adoroient un ſous la



CEREMONIE Religieuse des Habitans de l'Isle ESPAGNOLE.

celle des autres Antilles : il faut ſeulement remarquer ici que ce Peuple ſe vantoit qu'autrefois leurs Démons leur avoient prédit la conquête & la deſtruction de leur Pays par une Nation habillée & portant barbe, qui renverſeroit leur culte, aboliroit leurs uſages, & maſſacreroit leurs enfans. En mémoire de cet Oracle ils établirent un formulaire de prieres accompagnées d'offrandes à leurs Démons : mais le terme qui marquoit la décadence du pouvoir de ces Eſprits infernaux étoit arrivé, il fallut ſe rendre.

Leurs Prêtres étoient du même caractere que les autres. Leurs danſes n'avoient rien de plus particulier que celles dont nous avons parlé. Elles étoient mêlées de chanſons, & ce mêlange pieux ſuivant eux, mais prophane ſelon notre goût, s'appelloit *Arëita* en leur langage. Ces chanſons roulant ſur les faits de leurs Ancêtres & les exploits de leur Patrie, pouvoient être regardées comme des chroniques de la Nation. On y danſoit au ſon d'une eſpéce de tambour de bois creux. Le tabac étoit le parfum qui fumoit à l'honneur de leurs Idoles. Les Prêtres étourdis ou enyvrés par la fumée du tabac profitoient aſſez adroitement du deſordre qu'elle cauſoit à leur imagination, pour débiter au Peuple leurs égaremens ou leurs fraudes comme autant d'Oracles de leurs Démons.

Le culte religieux qu'ils rendoient à ces Démons eſt remarquable. (*a*) Les Caciques en indiquoient la ſolemnité par des hérauts, & lorſque le jour de la cérémonie étoit venu, ils marchoient en proceſſion avec un tambour à la tête de leurs ſujets de l'un & de l'autre ſexe. Les hommes & les femmes étoient dans leurs plus beaux atours, les filles y paroiſſoient nues. Ils ſe rendoient tous enſemble au Temple de ces fauſſes Divinités, que l'on y voyoit repréſentées ſous des figures extraordinaires, toutes également hideuſes, & telles que nos peintres nous les produiſent pour repréſenter le Diable. On y voyoit auſſi les Prêtres ſervant ces Idoles & les priant avec zéle, ou plutôt avec des cris & des hurlemens propres à intimider des hommes incapables de connoître les fourberies que les Miniſtres de leurs Dieux cachoient ſous une dévotion fanatique. C'eſt en cet état qu'ils préſentoient aux Dieux les offrandes des dévots : une partie de ces offrandes conſiſtoit en gâteaux que certaines femmes portoient dans des corbeilles ornées de fleurs : après quoi, au ſignal des Prêtres, elles danſoient & chantoient les louanges des *Zemes*, qui ſont les mêmes que les *Chemens*, offroient leurs gâteaux, & finiſſoient cet acte de dévotion par les louanges de leurs anciens Rois ou Caciques, & par des priéres pour la proſpérité de la Nation. Les Prêtres rompoient ces gâteaux en pluſieurs piéces, dont ils faiſoient enſuite la diſtribution aux hommes. Il falloit garder chez ſoi durant le cours de l'année ces morceaux de gâteaux conſacrés par l'offrande qui en avoit été faite aux *Zemes*. On eſtimoit que c'étoit des préſervatifs contre pluſieurs ſortes d'accidens. Lorſque la proceſſion, dont on voit ici la repréſentation, étoit prêtre d'entrer dans le Temple, le *Cacique*, qui la conduiſoit, s'aſſeyoit à l'entrée. La proceſſion entroit en chantant, & paſſoit en revue devant lui. En ſe préſentant devant l'Idole, on ſe fourroit un petit bâton dans le goſier, pour s'exciter au vomiſſement : ce qui ſe faiſoit ſelon leurs idées, pour ſe préſenter plus net devant Dieu, & pour ainſi dire, le cœur ſur les lévres.

Leurs *Zemes* ſe communiquoient aux Prêtres, & quelquefois ſe faiſoient entendre au Peuple, ſoit que ce fût un artifice du Démon, ou une ruſe du *Boié*. On jugeoit de la réponſe de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il danſoit & chantoit, c'étoit bon ſigne ; s'il avoit l'air triſte, le Peuple s'affligeoit, s'abandonnoit aux larmes, à la douleur, & jeûnoit juſqu'à ce qu'il y eût eſpérance de réconciliation avec les Dieux.

L'Origine qu'ils donnoient au genre humain eſt ſi extravagante, qu'à peine on ſe réſoud à la rapporter. Les hommes, diſoient-ils, ſont ſortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une ſortirent ceux qu'on peut appeller de la bonne ſorte, c'eſt-à-dire la fleur & l'élite du genre-humain : de l'autre, ce qu'il y a de plus chetif & de plus vil parmi eux. Le Soleil irrité de cette ſortie changea en pierre celui qui gardoit l'ouverture de la montagne, (apparemment pour empêcher la naiſſance du genre-humain.) L'Aſtre du jour métamorphoſa ces nouveaux venus en arbres, en grenouilles, &c. & quoiqu'il en ſoit, l'Univers ne laiſſa pas de ſe peupler. Après tout, ces anciens qui ont fait ſortir les hommes des chênes n'ont rien dit de plus abſurde. Le Soleil & la Lune ſortirent eux-mêmes d'une grotte de l'Iſle, pour éclairer l'Univers : auſſi la grotte étoit-elle ſi fameuſe, que les habitans de l'Eſpagnole y alloient faire des pélérinages, qui ne devoient rien à ceux que l'on fait ailleurs. La Caverne étoit orné de peintures d'un goût Indien : mais avant que d'y entrer, on rendoit ſes devoirs à deux Démons qui gardoient l'entrée.

La polygamie étoit établie en cette Iſle. On y prenoit autant de femmes qu'on en pouvoit entretenir. Les Caciques en avoient pour le moins une trentaine. Il paroît, par le rapport des Hiſtoriens du Nouveau Monde, qu'après leur mort on leur en expédioit deux ou trois pour le ſervir en l'autre vie. Malgré cette pluralité de femmes ils donnoient dans un goût également

la forme d'une femme, à côté de laquelle on voyoit ſes deux principaux Miniſtres prèts à exécuter ſes ordres. L'un faiſant l'office de héraut convoquoit les autres *Zemes*, afin que ſelon l'occurrence ils allaſſent exciter le vent, la pluye &c. L'autre avoit ordre de châtier par des innodations ceux qui ne rendoient pas à leur Maîtreſſe les hommages qui lui étoient dus. Je tire ces remarques de l'Ouvrage de *Pierre Martyr*, intitulé *de Rebus Oceeanicis & novo Orbe*, &c.

(*a*) *De Bry* & *Purchas*.

ment abominable & bisarre : digne sujet cependant des éloges (*a*) qu'un Archevêque & un Abbé lui ont consacrés dans leurs vers. Ils croyoient aux *Revenans* : ils s'imaginoient que les morts couroient la nuit, belle matiere pour exercer leur piété, s'ils avoient eu l'esprit de s'en aviser ! Ces morts, tout morts qu'ils étoient, en vouloient quelquefois aux femmes : mais quand c'étoit au fait & au prendre, il se trouvoit que ces morts ne valoient pas les vivans. Les ombres n'avoient la permission d'emprunter la forme humaine qu'avec (*b*) certaines restrictions, qui ne les rendoient ni aimables aux femmes, ni redoutables aux maris.

RELIGION *des* MEXICAINS *&* *des* PEUPLES *leurs voisins.*

Il seroit difficile de concilier la politesse de ces Peuples, avec la barbarie de leur Religion, dont le culte consistoit principalement à sacrifier des hommes & à verser leur sang devant les Idoles. Mais n'auroit-on pas la même peine à concilier avec la douceur & l'humanité du Christianisme la barbarie des Espagnols envers les Peuples qu'ils ont subjugués dans ce puissant Empire du Nouveau Monde ? La même fureur animoit le zéle des uns & des autres. Ceux-là guidés par une superstition aveugle sacrifioient des hommes à leurs faux Dieux. Ceux-ci conduits par un zéle amer, qui se prêtoit à une avarice insatiable, exterminoient à la gloire du vrai Dieu ceux qui détruisoient les hommes pour mieux honorer les fausses Divinités. Ce prétexte étoit plausible ; rien ne flatoit davantage les passions de ces Chrétiens qui entreprirent les premiers la conquête de l'Amérique. Il est vrai que prétendant faire un usage plus légitime de ses richesses, consacrer à Dieu leurs conquêtes, & lui amener par l'exemple des milliers d'élus du Nouveau Monde, ils se croyoient en droit d'employer la force quand ils le jugeroient nécessaire, & de ravir ce qui ne leur appartenoit pas ; parce qu'ils desarmoient l'impiété, & qu'ils ôtoient au Démon le moyen de nuire. Ces raisons sont absurdes, nous dira-t-on. Point du tout : la pratique & l'expérience ne nous apprennent-elles pas qu'elles sont d'un très-bon usage, quoiqu'elles n'ayent pu être goûtées des Américains, & que faute de les bien connoître ils se soient laissés aller à murmurer contre la tirannie des Espagnols, (*c*) & à condamner leurs mœurs.

Les premiers Mexicains étoient des Sauvages assez semblables à ceux des parties les plus Septentrionales de l'Amérique, (*d*) d'où l'on croit qu'ils tiroient leur origine. Ils vivoient de chasse dans les forêts & dans les montagnes, sans police, sans aucune forme de gouvernement. Ils adoroient le Soleil, & lui sacrifioient des oiseaux. Ces Sauvages, que l'on appelloit *Chicanicas*, vivant de la sorte laissoient les meilleures terres incultes. Les *Navatelcas*, qui comprenoient six ou sept Peuples venus du Nord, s'emparerent peu-à-peu de ces terres, les peuplerent, les cultiverent. Leurs colonies se formerent, autant qu'on peut en faire la supputation par les hiéroglyphes des Mexicains, dans le neuviéme siécle. Trois cens & deux ans après cette premiere expédition, il s'en fit une autre, ce fut celle des Mexicains d'aujourd'hui, plus fameuse sans comparaison que la premiere. Ceux-ci subjuguerent les *Natavelcas* sous la conduite de leur Capitaine & Législateur *Mexi*. Le succès de l'expédition étoit infaillible. *Vitzliputzli*, le Dieu de la Nation, lui avoit promis la conquête des terres qu'il alloit chercher. Il marcha à la tête de ce Peuple avanturier. Quatre Prêtres, qui recevoient ses Oracles, le portoient dans un coffret de roseaux. *Vitzliputzli* leur dicta son culte & les cérémonies suivant lesquelles il vouloit être servi ; il leur donna des Loix. Lorsqu'il falloit camper, on lui dressoit un tabernacle au milieu du camp, & l'on plaçoit le coffret ou l'Arche sur l'Autel. Ils ne marchoient & ne campoient qu'après avoir consulté l'Idole, & reçu ses ordres. La marche fut très-longue & très-lente. En quittant les lieux où ils avoient eu ordre de camper, ils y laissoient les vieillards & les personnes infirmes pour y former des colonies. Un jour que plusieurs d'entre ces derniers se baignoient, *Vitzliputzli* ordonna aux Mexicains de leur voler leurs hardes, & de se remettre aussitôt en marche. Les délaissés piqués de cet outrage changerent de mœurs & de langage, conservant en même tems une haine implacable contre leurs anciens compatriotes. *Vitzliputzli* signala son pouvoir par des miracles qu'il est inutile de rapporter. Lorsqu'ils furent enfin arrivés à la terre qui leur étoit promise, le Dieu apparut en songe à un Prêtre, & lui ordonna de s'établir dans cet endroit du lac où l'on trouveroit un Aigle perché sur un figuier qui auroit sa racine dans un rocher. Le Prêtre fit rapport de la vision : on chercha le signe indiqué. Après avoir cherché quelque tems, on trouva le figuier qui poussoit dans un rocher, & sur le figuier l'Aigle tenant entre ses griffes un petit oiseau. C'est-

(*a*) *Jean* de la *Casa*, Archevêque de Benevant, a fait le *Capitolo del ferno*, & l'Abbé de Ch. Auteur de plusieurs Poësies imprimées, & débitées avec succès, a fait sur la *non-conformité* une Ode Françoise, que j'ai lue manuscrite : elle n'a jamais été imprimée.

(*b*) Ils disoient que, *carebant umbilico*, &c.

(*c*) Un vieux *Cacique* de la Province de *Nicaragua* s'entretenant avec une Espagnol de la suite de ces premiers Conquerans lui disoit, » Chrétien, qu'est-ce que le Christianisme ? Les Chrétiens nous enlevent nos provisions : ils » couchent avec nos femmes : ils sont fainéans, joueurs & » blasphémateurs : ils sont mauvais : il leur faut sans cesse » de l'or & de l'argent. A la Messe ils sont indévots & » médisans. Ils se querellent, ils se battent. Je conclus, dit-il, que les Chrétiens sont de méchantes gens «. C'est de *Bry* qui rapporte cette Histoire.

(*d*) On croit qu'ils étoient originaires du Nouveau Mexique.



VITZLIPUTSLI.

TLALOCH ou TESCALIPUCA.



TESCALIPUCA représenté d'une autre façon

PRÊTRES MEXICAINS.

C'est-là que fut bâtie la célébre Ville de Mexique. Le jour suivant les Mexicains firent un tabernacle pour l'Idole, en attendant qu'on pût lui bâtir un Temple. La ville fut par son ordre divisée en quatre quartiers, & le tabernacle de *Vitzliputzli* resta au milieu. Ce Dieu voulut que chaque quartier se fît un Dieu tutelaire.

Le lecteur pourra remarquer beaucoup de rapport entre cette Histoire de l'arrivée des Mexicains au Mexique & celle de l'entrée des Israëlites dans le pays de Canaan. Sans avoir égard au défaut de chronologie, ne se pourroit-il pas que les Mexicains eussent conservé dans l'Histoire de la fondation de leur Etat une partie des vérités qui se trouvent dans celle des Juifs? Etant originaires du Nord de l'Amérique, ou pour mieux dire du Nord de l'Asie, ils pouvoient avoir parmi eux quelques descendans des anciens Juifs dispersés après la destruction de leur Etat par les Assyriens.

Il est aisé de remarquer, par ce que je viens de dire touchant la puissance de *Vitzliputzli*, que les Mexicains reconnoissoient sous ce nom l'Etre suprême; bien qu'au rapport des Espagnols, ils n'eussent point de terme pour exprimer la Divinité: de sorte que, pour désigner cet Etre que nous appellons Dieu, ils furent obligés de se servir de celui de *Dios*. Quoiqu'il en soit, les Mexicains adoroient *Vitzliputzli*, comme Seigneur Souverain de toutes choses & Créateur du Ciel & de la Terre. Ils donnoient à cette Divinité suprême le nom d'ineffable: mais malgré la notion qu'ils avoient de cette premiere Cause, ils ne pouvoient se réduire à croire qu'elle pût gouverner le Monde sans le secours présent d'une infinité de génies. » Ils étoient prévenus, dit l'Auteur de la *Conquête du Mexique*, de cette folle opinion, » qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les » hommes eussent commencé à devenir misérables, à mesure qu'ils se multiplioient. Ils re» gardoient leurs Dieux comme des Génies favorables, qui se produisoient lorsque les mortels » avoient besoin de leur assistance «.

Après *Vitzliputzli* le plus grand de tous les Dieux, c'étoit le Soleil. *Vitzliputzli* étoit une figure humaine, faite d'un bois précieux, que l'on représentoit assise sur un liége de couleur d'azur, supporté par un brancard d'où l'on voyoit sortir aux quatre côtés quatre têtes de Serpens: le front de l'Idole étoit peint de bleu, elle avoit sur le nez une raye bleue qui traversoit d'une oreille à l'autre. (*a*) Auteur Hollandois dit que cette Idole avoit des ailes semblables à celles de la chauvesouris, de grands yeux ronds, une bouche, ou plutôt une gueule, qui des deux côtés touchoit aux limites des oreilles: mais il ne nous apprend pas d'où il a tiré ces particularités. Il vaut mieux suivre l'Auteur de la *Conquête du Mexique* & son Traducteur, qui disent que cette Idole étoit placée sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. « On l'avoit faite de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'asur, » qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux côtés de ce globe quatre bâtons, dont le » bout étoit taillé en tête de serpent. Cela formoit un brancard que les Sacrificateurs por» toient sur leurs épaules, quand ils produisoient l'Idole en public. Elle avoit sur la tête un » casque de plumes de diverses couleurs en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni. » Son visage étoit affreux & sévére, & encore plus enlaidi par deux rayes bleues qu'elle avoit, » l'une sur le front & l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre on» doyante, qui lui servoit de bâton: la gauche portoit quatre fléches, qu'ils révéroient com» me un présent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. » Tous ces ornemens, ces marques & ces couleuvres avoient leur signification mystérieuse «. Le globe marquoit l'étendue de la puissance de *Vitzliputzli*. Ce Dieu étoit couvert de perles & de joyaux.

Tlaloch, confondu par quelques uns avec *Tescalipuca*, dont je vais parler, ressembloit assez à l'Idole que l'on vient de décrire: aussi les Mexicains (*b*) tenoient-ils ces Dieux pour freres, & pour si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre, égaux en forces & uniformes en volonté. Par cette raison ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, les priéres étoient en commun. Ils les remercioient également des bons succès, & pour me servir des termes du Traducteur de la *Conquête de Mexique*, tenoient, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre.

Tescalipuca étoit la Divinité de la pénitence. Les Mexicains l'invoquoient dans l'adversité, parce qu'ils croyoient qu'elle châtioit les péchés du genre-humain par la peste & la famine, &c. On la voit ici représentée en deux manieres. De la premiere, elle étoit assise sur un siége placé au milieu d'un Autel. Sa figure faite d'une pierre noire, reluisante comme du jeais, & couverte de joyaux, avoit la forme humaine comme *Tlaloch* & *Vitzliputzli*. Elle portoit des pendans d'oreilles d'or; un bijou attaché à une chaine de même métal, qu'elle avoit au cou, lui couvroit toute la poitrine: un petit tuyau de cristal de la longueur de demi pied lui perçoit la lévre inférieure. Quelquefois on attachoit au bout du tuyau une plume verte ou bleue: ce qui n'étoit pas l'effet du caprice, mais un symbole appartenant à cette fausse Divinité. De ses cheveux tressés avec un cordon d'or pendoit une oreille, autre symbole, pour apprendre aux affligés & aux pécheurs repentans qu'ils pouvoient se confier en la miséricorde divine, & qu'elle

(*a*) *Montanus* Description de l'Amérique.

(*b*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

qu'elle exauceroit leurs priéres. Sa droite étoit armée de quatre fléches, ce qui signifioit le châtiment des péchés, & la vangeance du Ciel, qui se fait sentir aux hommes par la peste, la guerre, la famine & la pauvreté. Sa gauche tenoit un miroir d'or bien poli, & si reluisant, qu'il rendoit très-distinctement les objets. De la même main il tenoit derriere ce miroir un éventail de plumes de toutes sortes de couleurs : ce qui apprenoit aux hommes que rien n'étoit caché à ce Dieu vangeur. L'Idole étoit environnée d'emblêmes, dont on ne nous a pas dit le mystere. L'autre forme, sous laquelle on représentoit cette Idole, étoit, comme la précédente, celle d'une homme assis majestueusement sur un trône soutenu par une espéce d'Autel, & caché derriere un rideau rouge, sur lequel on avoit ou peint ou brodé des têtes & des ossemens de morts. Cette *Idole* avoit l'air aussi effroyable, l'attitude aussi menaçante que l'autre. Elle avoit le bras droit levé pour lancer un javelot qu'elle tenoit à la main. De la gauche elle soutenoit un bouclier d'où l'on voyoit sortir quatre fléches, autour de cinq pommes de pin disposées en croix. Le corps de l'Idole étoit peint en noir, & sa tête couverte de plumes de cailles. Elle avoit autour d'elle plusieurs figures symboliques, & des richesses d'un prix inestimable.

(*a*) Le *Mercure* & le *Plutus* des Mexicains étoit aussi représenté en forme humaine, excepté qu'il avoit la tête d'un oiseau. Il portoit sur la tête une mitre de papier peint, & tenoit à la main une faux. Son corps étoit couvert de joyaux sans prix : parure convenable à celui qu'ils adoroient comme le dispensateur des trésors.

Tozi, c'est-à-dire, notre *Grand-Mere*, étoit née mortelle. *Vitzliputzli*, nous dit-on, lui procura les honneurs de la Divinité, en ordonnant aux Mexicains de la demander pour Reine à son Pere, qui étoit Roi de *Culhucacan* : après quoi il leur ordonna aussi de la tuer, de l'écorcher ensuite, & de couvrir un jeune homme de sa peau. C'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des Dieux : & c'est du tems de cette Apothéose que ce Peuple, dont la superstition étoit excessivement barbare & cruelle, dattoit la coutume de sacrifier les hommes à ses Idoles.

On adoroit au Mexique une autre Idole qui étoit faite de toutes les semences de la terre, paitries dans le sang de quelques jeunes enfans, destinés à lui être sacrifiés, après qu'on avoit arraché le cœur à ces innocentes victimes. Le cœur étoit offert à cette Idole que les Prêtres consacroient avec toute la solemnité possible en présence de tout le Peuple. Les dévots ornoient de joyaux le Dieu que le Prêtre venoit de créer : mais aucun laïque n'osoit toucher le nouveau Dieu après sa consécration. On renouvelloit de tems en tems l'Idole, & pour lors l'on distribuoit la vieille en plusieurs morceaux aux dévots comme des Reliques : heureux qui pouvoit avoir part à cette sainte distribution ! car on prétendoit que ces Reliques étoient d'excellens préservatifs dans les dangers. Les soldats s'en munissoient pour la guerre. En faisant cette consécration, les Prêtres faisoient aussi une eau sacrée, dont on se servoit au couronnement des Rois, & lorsqu'on donnoit la bénédiction aux Généraux que l'on envoyoit à la guerre.

Je parlerai du Dieu de la chasse, & des cérémonies de la pénitence, lorsqu'il faudra donner la description des Fêtes des Mexicains. Il suffit d'avoir décrit ici leurs principales Divinités. Ce n'est pas qu'ils n'en eussent d'autres, dont le culte ne cédoit en rien à celles dont on a parlé : mais le nombre en étoit si excessif, qu'on le fait monter à plus de deux mille, qui toutes avoient leurs Temples, leurs Cérémonies & leurs Sacrifices. (*b*) » A peine y avoit-il une rue » qui n'eût son Dieu tutelaire : & il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut » par notre infirmité, qui n'eût son Autel où ils couroient pour y trouver le reméde. Leur » imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considérer qu'ils affoi» blissoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres « ; & comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir peuplé le Ciel de Dieux de tout rang & de toute espéce, ils prénoient un prisonnier, qu'ils traitoient comme une Divinité pendant le cours d'une année entiere, & quelquefois seulement pendant six mois, selon le Dieu à qui il étoit destiné, & dont on lui donnoit le nom : après cela ils le sacrifioient à l'Idole. Les Marseillois pratiquoient autrefois cette cruelle coutume. Pendant une année entiere ils nourrissoient une homme des mets les plus délicats, ils le promenoient en cérémonie par toute la ville, & le sacrifioient ensuite.

Leurs TEMPLES.

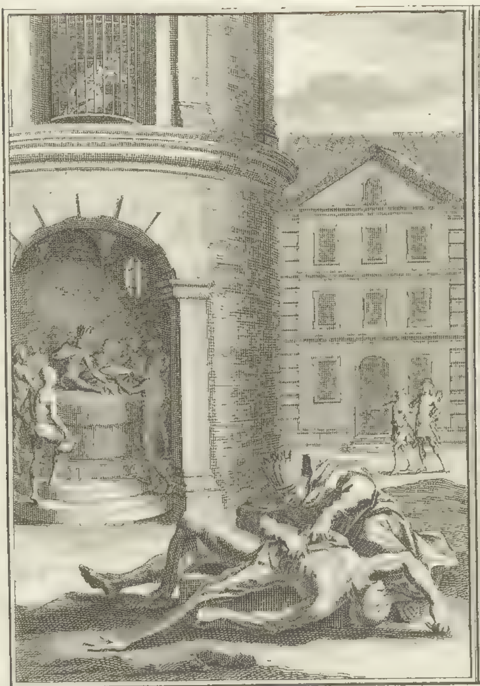
(*c*) Il y avoit dans la Ville de Mexique huit Temples également superbes & bâtis à peu près de la même maniere : mais celui de *Vitzliputzli* l'emportoit sur tous les autres par sa grandeur extraordinaire, puisque dans la Cour de ce temple on auroit pu bâtir une Ville d'environ cinq cens maisons. Je tirerai de l'*Histoire de la Conquête du Mexique* la description de cet Edifice, qui étoit autrefois le centre de l'Idolatrie Mexicaine.

» (*a*) On

(*a*) Cette Idole étoit représentée & adorée d'une maniere fort différente à *Cholula*, République tributaire du Mexique. J'en donnerai la description lorsque je parlerai des Fêtes des Mexicains.

(*b*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

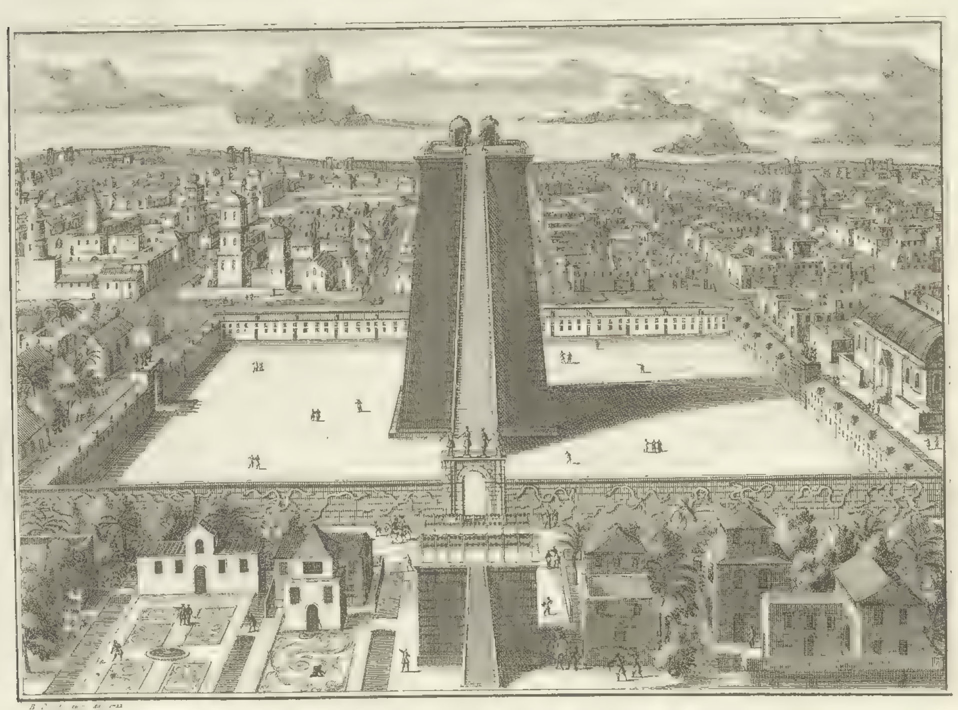
(*c*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*



Captif ecorché apres avoir été vaincu.



Captif combattant contre un Prêtre MEXICAIN.



Le Grand Temple de VITSLIPUTSLI dans la Ville de MEXIQUE.



Penitences MEXICAINES.



B Picart del. 1721

Sacrifice des CAPTIFS.

» (a) On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de » pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la » muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûe du frontispice de la premiere » porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification mystérieuse. Avant que d'arriver » à cette porte, on rencontroit une espéce de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse : elle » étoit de pierre, élevée de trente degrés, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur » un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, » qui soutenoient des perches qui passoient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tem- » ples à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolés, » dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toujours égal; parce que les » Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du tems.

» Les quatre côtés de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ou- » vertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statues de » pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu ren- » voyer ceux qui n'étoient pas bien disposés : elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou » Portiers, parce qu'on leur donnoit quelques révérences en entrant. Les logemens des Sacri- » ficateurs & des Ministres étoient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place, » avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de » chose de sa capacité, si vaste, que huit à dix mille personnes y dansoient commodément, » aux jours de leurs Fêtes les plus solemnelles.

» Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui, par un tems serein, » se découvroit au dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toujours en diminuant, » jusqu'à former une demie pyramide, dont trois des côtés étoient en glacis, & le quatriéme » soutenoit un escalier : édifice somptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne ar- » chitecture. Sa hauteur étoit de six vingt dégrés, & sa construction si solide, qu'elle se termi- » noit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort propre- » ment de divers carreaux de jaspe de toute sorte de couleurs. Les pilliers ou appuis d'une » maniere de balustrade, qui regnoit autour de cette place, étoient tournés en coquille de » limaçon, & revêtus par les deux faces de pierres noires semblables au jeais, appliquées avec » soin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc ; ce qui donnoit beaucoup d'agré- » ment à tout cet édifice.

» Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statues de marbre » soutenoient d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers » d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, » taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le misérable qui devoit servir de victime, » afin de lui fendre l'estomac, & d'en tirer le cœur. Au-dessus de cette pierre, en face de » l'escalier, on trouvoit une Chapelle, dont la structure étoit solide & bien entendue, cou- » verte d'un toît de bois rare & précieux, sous lequel ils avoient placé leur (b) Idole sur un » Autel fort élevé, entouré de rideaux.

» Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, en- » fermoit l'Idole appellée *Tlaloch*. Le trésor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable : » les murailles & les Autels étoient couverts de joyaux & de pierres précieuses, sur des plu- » mes de couleurs «.

Le Temple du Dieu de l'air étoit rond, ce qui signifioit le mouvement circulaire de l'air autour de la terre. L'entrée de cet édifice ressembloit à la gueule béante d'un Serpent : pour la rendre plus effroyable, on y voyoit des représentations de toutes sortes de monstres.

Le Temple de *Tescalipuca* étoit fort élevé, & d'une aussi bonne architecture que celui de *Vitzliputzli*. L'entrée de ce Sanctuaire étoit défendue aux Séculiers. On regardoit ces deux Temples comme des Eglises Cathédrales. Je ne dis rien de la prodigieuse quantité de Temples dispersés, pour ainsi dire, par toute la ville, & qui peut-être n'avoient rien de grand & de remarquable que le nom : mais une chose dont je ne trouve point d'exemple dans l'Antiquité Payenne de notre hémisphere, c'est que ce peuple superstitieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, avoit destiné certaines maisons fort obscures au logement d'une infinité d'Idoles d'or, d'argent, &c. couvertes, ou pour mieux dire incrustées, du sang dont on les frotoit tous les jours. La puanteur de ces charniers, où l'on ne marchoit que dans le sang dont le pavé étoit couvert, ne diminuoit en rien la dévotion : mais l'entrée n'en étoit permise qu'aux Nobles, & pour mieux relever l'éclat de ce privilege, les Prêtres ne leur permettoient pas d'entrer, sans avoir auparavant immolé un homme.

Leurs SACRIFICES *&* *leurs* PÉNITENCES.

S'il est difficile de trouver dans l'Antiquité une Idolâtrie aussi étendue que celle des Mexicains

(a) Voyez ci-après la 3. figure de la Planche qui se place à la page 98.

(b) C'étoit *Vitzliputzli*.

cains, il ne l'eſt guéres moins d'y trouver l'énorme barbarie de leurs Sacrifices : non que j'ignore qu'ils ayent été pratiqués par les Anciens, puiſque j'en ai donné des exemples : mais il eſt certain que rien ne peut être comparé au culte des Mexicains, que celui des Carthaginois & des Cananéens. Voici de quelle maniere les Mexicains s'acquittoient de ce point de leur Religion. On conduiſoit ceux qui devoient être ſacrifiés, au charnier que l'on voit s'élever dans cette figure en maniere de platteforme ou de terraſſe, ſoutenue par pluſieurs troncs d'arbre. Les Victimes gardées à vûe par quelques Soldats Mexicains, attendoient au pied de la terraſſe le moment auquel on devoit les ſacrifier ; ſans autre conſolation que l'aſpect d'un grand nombre de cranes enfilés aux perches qui paſſoient d'un tronc à l'autre. C'étoient les cranes de ceux qui avoient été immolés avant eux. Un Prêtre, qui tenoit à la main une Idole faite de froment, de maiz & de miel, s'approchoit de ces malheureux, & leur préſentoit à chacun en particulier cette Idole, en leur diſant, *voilà votre Dieu.* Enſuite il ſe retiroit par l'autre côté de la terraſſe, & l'on conduiſoit immédiatement après les victimes ſur la terraſſe, qui étoit, comme on l'a déja dit, le lieu deſtiné au ſacrifice. C'eſt-là que ſix Miniſtres de l'Idole expédioient ces (*a*) Victimes. Après qu'on leur avoit arraché le cœur, on précipitoit les corps du haut de la terraſſe en bas par l'eſcalier qui y conduiſoit. On aſſure que ceux qui avoient pris ces malheureux à la guerre, ſe les partageoient entr'eux & les mangeoient. Le moins qu'on ſacrifioit de ces Victimes en une ſeule fois, c'étoit quarante ou cinquante, & les Nations voiſines ou ſujettes des Mexicains les imitoient en ce culte ſanguinaire. Ceux de la Province de *Mechoacan* furent les premiers, qui, au rapport du célébre (*b*) *Ferdinand Cortez*, témoignerent vouloir abandonner un culte auſſi injurieux à la Divinité, qu'il étoit indigne de l'humanité. Je n'oublierai pas de remarquer que les Prêtres, qui ſacrifioient les hommes, étoient appellés par diſtinction *Miniſtres des choſes ſacrées*, & que cet emploi étoit le plus haut grade du Sacerdoce. Le Grand-Prêtre avoit ſeul le droit & l'honneur de fendre l'eſtomac de la victime, & s'en acquittoit avec une adreſſe capable ſans doute d'attirer l'admiration des ſpectateurs en toute autre occaſion que celle-là. Il eſt vrai que la pierre, ſur laquelle on poſoit celui qui devoit être ouvert, étant extrêmement pointue, ſon corps, qui ne portoit que ſur les reins, rendoit l'art du Prêtre moins difficile.

En certaines fêtes on revêtoit un homme de la peau encore toute ſanglante d'un de ceux qui avoient été ſacrifiés. (*c*) Un Auteur Eſpagnol aſſure que même les Rois & les Gentilshommes ne dédaignoient pas de ſe traveſtir de la ſorte, lorſque le captif ſacrifié avoit été une perſonne diſtinguée. Quoiqu'il en ſoit, celui qui étoit ainſi déguiſé couroit les rues & les places de la ville, en demandant l'aumône à tous ceux qu'il rencontroit en ſon chemin, & frappant ceux qui la refuſoient. Cette eſpéce de maſcarade ne finiſſoit, que quand la peau dont on étoit revêtu commençoit à ſentir mauvais. Les aumônes que cette courſe dévote avoit produites, s'employoient à des œuvres pies.

Une autre cérémonie de Religion, à la vérité moins cruelle en apparence que les précédentes, c'étoit le deuil du captif deſtiné au ſacrifice ; ſi l'on peut appeller ainſi la permiſſion qu'on lui donnoit de ſe défendre contre le Prêtre qui le devoit immoler. Le captif attaché par les pieds à une pierre paroit les coups que le Prêtre lui portoit, & l'attaquoit même, comme on le voit dans la figure de la Planche qui eſt à la page ci-deſſus. S'il avoit le bonheur de vaincre le Prêtre, il étoit relâché & conſidéré comme un homme de valeur. Si au contraire il étoit vaincu, le Prêtre, après l'avoir tué, l'écorchoit, & faiſoit, dit-on, ſervir les membres du malheureux vaincu à un de ces repas qu'ils appelloient religieux.

Avant que de ſe mettre à table, on offroit au Soleil & à la Terre les prémices des viandes & de la boiſſon. Ils en faiſoient autant des grains, des fruits & des fleurs. Ils avoient d'autres uſages religieux, beaucoup moins raiſonnables que ceux-là, bien que le principe ne fût pas abſolument mauvais. C'étoit de s'impoſer la néceſſité de faire certaines choſes, & même les moins décentes, pour l'amour des Dieux. Non ſeulement ils mangeoient, bûvoient, portoient de peſans fardeaux, s'oignoient, ſe frottoient, & ſe barbouilloient pour l'amour d'eux, mais même ils s'acquittoient à leur honneur des plus viles fonctions de la Nature.

A l'égard de leurs Pénitences, elles étoient du moins auſſi rudes que celles des autres Religions. Les Prêtres, en qualité de Médiateurs entre les Dieux & les hommes, offroient des victimes pour les pécheurs, & ſe chargeoient encore des iniquités des Peuples. Lorſqu'ils devoient faire cette Pénitence ſolemnelle, dont on voit ici la repréſentation, ils s'aſſembloient à minuit dans le Temple de l'Idole, & pendant que quelques-uns d'entr'eux appelloient le Peuple à la dévotion en ſonnant d'une eſpéce de cors, un autre encenſoit l'Idole. Un des Miniſtres des faux Dieux commençoit alors la pénitence, qui conſiſtoit en une petite effuſion de ſang qu'ils tiroient de la cheville du pied, en la perçant avec une épine de *Manguey*, ou avec une lancette de pierre. Ils ſe frottoient avec ce ſang les temples & les oreilles : après quoi ils alloient

(*a*) Deux de ces Prêtres prenoient par les pieds celui que l'on immoloit ; deux autres le prenoient par les bras, un cinquiéme tenoit la tête, le ſixiéme lui ouvroit l'eſtomac, en tiroit le cœur, & le montroit tout fumant encore au Soleil, après quoi ſe tournant vers l'Idole il lui jettoit ce cœur au viſage.

(*b*) Dans une Lettre que ce Conquérant de l'Empire du Mexique écrivoit à Charles-Quint.

(*c*) Dans *Purchas*.

alloient se laver en une eau que l'on appelloit à cause de cela *l'eau du sang*. Pour mieux certifier le mérite & la vérité de cette pénitence extraordinaire, on avoit accoutumé de montrer au Peuple l'instrument qui l'avoit produite. Les autres peines, que les Prêtres s'infligeoient en présence (a) du Dieu qui présidoit à la pénitence & aux afflictions, consistoient à se flageller avec de gros nœuds de cordes de *Manguey*, à se frapper l'un l'autre à grands coups de pierres, &c. On verra dans l'article suivant quelle étoit la discipline & l'austérité de ces Ministres des Idoles Mexicaines. Observons avant que de finir, qu'ils encensoient trois fois le jour leurs faux Dieux, savoir le matin, à midi, & à minuit, & qu'ils devoient assister tour à tour au Temple pour entretenir le feu sacré qui devoit brûler perpétuellement à l'honneur des Dieux.

Leurs PRESTRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Le quatriéme cartouche de la Planche qui se place à la page ci-dessus, représente deux Prêtres Mexicains, dont l'un tient en sa main le sacré couteau. Le Chef de ces Prêtres, ou pour mieux dire le Grand-Prêtre, s'appelloit *Topilzin* en Mexicain. L'on prétend que sa dignité revenoit à celle du Souverain Pontife chez les Catholiques. Il portoit sur la tête une couronne de belles plumes de plusieurs couleurs, aux oreilles des pendans d'or enrichis d'émeraudes, & dans le milieu de la lévre un petit tuyau bleu, semblable à celui que portoit le Dieu de la Pénitence. Il étoit revêtu d'une robe, ou plutôt d'une mante d'écarlate. L'habillement des Prêtres changeoit souvent, selon la circonstance des tems & des fêtes.

La Prêtrise de *Vitzliputzli* étoit héréditaire, celle des autres Dieux étoit élective. Souvent, comme je le dirai ci-après, on destinoit les enfans dès leur plus tendre jeunesse au service des Idoles, & pour lors ils tenoient dans la premiere fleur de l'adolescence le rang de Clercs & d'enfans de Chœur. Les Prêtres encensoient quatre fois par jour le Dieu, dont ils étoient les Ministres : mais à minuit les principux Ministres du Temple se levoient pour célébrer l'office nocturne, qui consistoit à sonner pendant long-tems de la trompette & du cor, & à jouer de quelqu'autres instrumens auxquels se mêloient les voix qui célébroient les louanges de l'Idole. Après cela le Prêtre, qui étoit de semaine, prenoit l'encensoir, saluoit l'Idole & l'encensoit. Il étoit revêtu pour lors d'une mante blanche. Enfin lorsque l'encensement étoit fini, ils passoient tous ensemble dans une chapelle : c'est-là qu'ils pratiquoient ces rigoureuses pénitences, que j'ai décrites dans l'article précédent.

Les jeûnes de ces Prêtres étoient d'une austérité surprenante; quelquefois ils jeûnoient cinq, six, & même dix jours de suite ; ce qui leur étoit ordinaire lorsque le tems des grandes Fêtes approchoit. Pendant ces jeûnes ceux d'entr'eux qui étoient mariés, s'éloignoient entiérement des femmes. Leur chasteté seroit certainement admirable, si seulement elle avoit été fondée sur la raison ; mais la défiance d'eux-mêmes, & ce principe de présomption qui domine en ceux qui veulent s'attirer des louanges qu'ils ne sauroient mériter par une véritable vertu, effaçoit la gloire de cette continence forcée. Pour plaire à leurs Dieux, (b) ils pratiquoient tout ce qui pouvoit détruire la génération, sans même épargner les parties que la Nature lui a destinées. Ils se défendoient l'usage des boissons fortes, & donnoient à l'austérité de leur discipline une partie du tems que les hommes donnent au sommeil.

Tous ces Prêtres possédoient de grands revenus, & recevoient les offrandes que le Peuple faisoit aux Idoles, ce qui leur produisoit des profits immenses, principalement aux grandes fêtes. C'étoit en ces fêtes solemnelles qu'ils prenoient soin de l'instruire de ses devoirs, par le moyen de certaines exhortations qu'ils prononçoient en sa présence.

La consécration de ces Prêtres n'étoit pas moins extraordinaire que leur Ministére. On les oignoit depuis les pieds jusqu'à la tête : leurs cheveux, qu'ils portoient extrêmement longs, & qu'ils n'osoient couper durant le tems de leur Sacerdoce, étoient sans cesse humectés d'une espéce de parfum noir où il entroit de la résine : ce qui sans doute auroit été trouvé extrêmement dégoûtant, si le respect qu'inspire la vûe des choses estimées saintes, n'en eût fait un objet agréable & même divin. Qu'on se représente un rouleau de tabac de Bresil, qui a six doigts de largeur & d'une longueur proportionnée : c'est à cela qu'il faut comparer les cheveux tressés des Sacrificateurs du Mexique. Lorsque ces Prêtres alloient sacrifier sur les montagnes, & dans ces lieux presque souterrains où résidoit une partie de leurs Idoles, ils employoient avec quelques cérémonies mystérieuses, une onction beaucoup plus solemnelle que celle dont nous venons de parler. Elle servoit, disoient-ils, à bannir la crainte & à fortifier le courage : ils la faisoient des sucs de ce qu'il y a de plus venimeux entre les Reptiles. Les jeunes gens qui étoient sous la discipline des Prêtres, alloient à la chasse de ces animaux, & en faisoient provision, pour les fournir au besoin. Les Prêtres brûloient ces bêtes venimeuses devant l'Autel de l'Idole, & quand elles étoient consumées, ils en prenoient les cendres, les broyoient dans un mortier

(a) *Tescalipucca.*

(b) Ce n'est pas seulement dans le Paganisme que les rigides dévots se sont défiés des sens, & que pour les punir de leur indocilité ils les ont détruits. On n'a qu'à lire les Vies de nos Saints, pour trouver de quoi opposer de notre part aux Mexicains, aux Gymnosophistes, aux Bramins, & aux Philosophes de la Grece.

mortier avec du tabac, y mêlant même des scorpions en vie & quelques autres Insectes venimeux. Ils ajoutoient à cette composition une herbe, qui a la vertu de troubler les sens, du noir de fumée & de la resine. Voilà ce qu'ils appelloient *mets* ou *nourriture des Dieux*; ce qui faisoit réussir les sorcelleries de ces Sacrificateurs magiciens ; ce qui leur procuroit le moyen de s'entretenir avec les Démons ; ce qui les garentissoit de la fureur des Tigres & des Serpens ; ce qui enfin leur inspiroit cet esprit de cruauté qui les rendoir capables de sacrifier sans émotions des hommes à leurs Idoles. Ils prétendoient aussi que cette composition avoit la vertu de guérir les maux : mais ce n'étoit pas la seule superstition qu'ils mettoient en vogue, puisqu'ils avoient plusieurs sortes d'enchantemens, & des manieres de deviner qu'il seroit assez inutile de détailler.

Ils avoient un Ordre de Vestales vêtues de blanc qui portoit le nom de *filles de la pénitence*. Elles entroient en religion à l'âge de douze ou treize ans. Ces filles devoient avoir la tête rasée, excepté qu'en certains tems il leur étoit permis de laisser croître leurs cheveux: Une Abbesse dirigeoit ces Religieuses, dont les fonctions consistoient à tenir les Temples nets, & à apprêter les (*a*) viandes sacrées que l'on présentoit aux Idoles, & qui servoient ensuite à la nourriture de leurs Ministres. Elles s'occupoient à faire des couvertures & d'autres semblables ornemens pour les Temples & les Idoles. A minuit elles se levoient pour servir les Dieux, (*b*) & pratiquer certaines austérités à quoi leur régle les obligeoit. Surtout elles étoient obligées à une inviolable virginité, la perte de laquelle étoit punie de mort. Il est vrai que cette virginité n'étoit pas éternelle, puisque la clôture des filles n'étant que l'accomplissement d'un vœu que leurs parens avoient fait aux Dieux, après un certain tems elles pouvoient se marier. Il y a même apparence que cette Abbesse, ou Matrone, n'étoit à proprement parler que la directrice d'une espéce de séminaire, où l'on (*c*) élevoit les jeunes filles de familles, puisqu'elles ne sortoient de ses mains que pour être établies avec la permission de leurs parens.

Ils avoient pour les jeunes hommes un séminaire, ou couvent, semblable à celui des jeunes filles. Ils y entroient souvent dès l'âge de sept à huit ans. Comme durant leur séjour en cette retraite ils étoient obligés de mener une vie qui approchoit assez de la Monastique, on peut bien les regarder comme un Ordre de Religieux. Ces jeunes gens avoient le sommet de la tête rasé, les autres cheveux couvroient à peine les oreilles, mais derriere la tête ils les portoient jusqu'aux épaules, excepté lorsqu'ils les attachoient en forme de houpe. Ils avoient sur le corps un habillement de toile. Ces jeunes Religieux servoient à l'entretien des Temples, & vivoient dans une pauvreté & dans une continence tout-à-fait exemplaires jusqu'à l'âge de vingt ans, ou même jusqu'à ce qu'ils fussent en état de s'établir par le mariage & par d'autres voyes honorables. Outre cela les Prêtres avoient à leur service de jeunes garçons pour des usages de moindre importance. En certaines occasions solemnelles ceux-ci ornoient de festons les Temples des Dieux. Ils présentoient aux Prêtres l'eau dont ils se lavoient avant & après le service religieux : ils leur donnoient les lancettes & le couteau pour le sacrifice : ils suivoient ces Religieux mendians qui alloient de porte en porte recueillir les aumônes des dévots : s'il arrivoit que les aumônes ne fussent pas abondantes, il leur étoit permis d'entrer dans un champ & d'y prendre autant de grain qu'ils le jugeoient nécessaire, sans que personne osât les en empêcher. (*d*) Outre les jeunes gens qu'on élevoit parmi les Religieux dont nous venons de parler, on voyoit aussi beaucoup de dévots, qui alloient faire des retraites dans ces couvens pour s'acquitter de certains vœux. Les uns demandoient des enfans aux Dieux, les autres des richesses, les autres une longue vie. Tous ces dévots donnoient quelque tems à cette retraite, & s'imposoient sans doute une partie des austérités dont on vient de parler, pour se rendre plus dignes des bénédictions du Ciel. Ils avoient la permission d'assister aux processions : mais il leur étoit défendu d'y chanter, & de monter les degrés du Temple.

Leurs FESTES.

(*e*) A la fin de chaque mois, qui chez les Mexicains étoient de vingt jours, comme je le dirai dans la suite, ils célébroient un jour solemnel de dévotion mêlée de réjouissance. Alors on sacrifioit quelques captifs, & l'on couroit les rues vêtu des peaux de ces misérables victimes tout fraîchement écorchées : on dansoit, on chantoit, on recueilloit des aumônes pour les Prêtres ; ce qui chez eux comme ailleurs passoit pour être l'effet d'une véritable piété. Lorsque les grains commençoient à monter, ils se rendoient à une certaine colline pour sacrifier à *Tlaloc*, qui étoit aussi le Dieu des eaux, un garçon & une fille d'environ trois ans : & parce que ces enfans étoient de naissance libre, on ne leur arrachoit point le cœur, mais on se contentoit de leur couper la gorge, après quoi l'on mettoit leurs corps dans une mante neuve, &

on

(*a*) Ou plutôt les pains que l'on présentoit aux Idoles. Ces pains avoient ordinairement la figure de pieds, & de mains.

(*b*) Elles se donnoient des coups de lancette aux oreilles & en d'autres parties du corps. Du sang qui couloit de ces playes elles s'en frottoient les joues.

(*c*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

(*d*) *Lopez de Gomara* cité par *Purchas.*

(*e*) On ne met pas les noms de ces Fêtes ; parce que la chose paroît assez inutile.

on alloit les ensévelir dans un sépulcre de pierre. On réitéroit ces sacrifices sanglans, lorsque les grains avoient environ deux pieds de haut. Alors on sacrifioit à ce même Dieu quatre enfans de l'âge de six à sept ans. Ceux-ci étoient nés esclaves. Ensuite on portoit leurs corps dans une cave, qui leur étoit destinée. L'origine de cette cérémonie cruelle étoit dûe, selon les Mexicains, à une grande sécheresse, qui dégénérant en famine les força autrefois d'abandonner le pays. Enfin quand les grains pouvoient être moissonnés, chaque propriétaire prenoit dans son champ une poignée de maïz & l'offroit au Dieu *Tlaloc* avec de l'*Atolle*, qui étoit un breuvage de grain & de copal, gomme précieuse, laquelle servoit aux encensemens des Idoles. A l'entrée de l'été on couronnoit de fleurs les Dieux, & l'on passoit toute une journée à se réjouir. Une autre fête obligeoit les principaux de l'Empire à se rendre dans la Capitale de l'Etat. Le soir de la fête on travestissoit une femme, qui devoit représenter le Dieu du sel, & prendre part à la joye publique: mais on la sacrifioit le lendemain, & cette journée se donnoit toute entiere à la dévotion & au culte des Idoles. Les Marchands célébroient aussi des fêtes sanglantes à l'honneur de leur Mercure dans le Temple qui lui étoit consacré. Je ne dirai rien d'une autre fête, en laquelle on écorchoit une femme, & l'on revêtoit de sa peau un Indien qui dansoit deux jours de suite en cet équipage avec ses concitoyens; ni de celle qu'ils solemnisoient en entrant dans le lac avec un grand nombre de canots, pour y noyer en cérémonie un garçon & une fille. Ils les envoyoient, disoient-ils, tenir compagnie aux Dieux du lac: cependant la journée se passoit en jeûnes & en dévotions.

Ils célébroient au mois de Mai la grande fête de *Vitzliputzli*. Deux jours auparavant les Religieuses faisoient avec du maïz & du miel une figure, qui représentoit ce Dieu. Après l'avoir ornée aussi superbement qu'il étoit possible, on la mettoit sur un trône de couleur d'azur, lequel étoit supporté par un brancard. Les Religieuses, qui le jour de la fête prenoient le nom de *Sœurs* de *Vitzliputzli*, le portoient en procession sur leurs épaules jusqu'à la place du Temple, où les jeunes Religieux, dont j'ai parlé, recevoient l'Idole, & après lui avoir rendu leurs hommages, la portoient à leur tour sur les épaules, & la conduisoient jusqu'aux degrés du Sanctuaire. C'est-là que le Peuple venoit adorer cette Image de *Vitzliputzli*, & s'humilier devant elle en se mettant de la poussiére sur la tête, ce qui se pratiquoit de même dans le culte qu'ils rendoient aux autres Idoles. Les Religieuses étoient vêtues de blanc & couronnées de maïz roti. Elles portoient au col des chaînes de ce même maïz, qu'elles faisoient passer autour du bras gauche. Leurs joues étoient colorées d'un vermillon assez épais, & leurs bras couverts de plumes rouges de perroquet depuis le coude jusqu'au poignet. Les jeunes hommes étoient vêtus de rouge, & portoient comme les jeunes Vestales des couronnes de maïz.

Après cette humiliation la procession des dévots alloit faire des stations en trois villages differens: soit que ce fût un effet de la coutume, & peut-être de la sainteté de ces lieux où les stations étoient établies. D'abord elle alloit sacrifier sur une montagne à une lieue du *Mexique*. La procession faisoit à peu près une course de quatre lieues. Au retour on conduisoit l'Idole dans son Sanctuaire au son des tambours, des trompettes & des cors. On la couvroit de roses, & l'on semoit toutes sortes de fleurs sur le pavé & même aux environs du Temple. Enfin les Vestales sortoient du couvent portant des morceaux figurés en os de cette pâte, laquelle étoit la matiere de l'Idole: elles les remettoient aux Religieux, qui les posoient aux pieds de l'Idole. Ces morceaux de pâte, que l'on appelloit communément les *os & la chair de Vitzliputzli*, étoient consacrés solemnellement par les Prêtres avec certaines cérémonies particulieres, accompagnées de danses & de cantiques à la gloire de l'Idole. On rendoit à cette pâte consacrée le même culte qu'aux Dieux, dont elle n'étoit d'abord que le signe & la figure. L'immolation des hommes suivoit la consécration, & la cérémonie finissoit par des danses & des chansons. A cela succédoit une dévotion, (a) qui se trouve avoir du rapport à la Communion des Chrétiens. Les Prêtres dépouilloient de tous ses ornemens l'Idole de pâte & la réduisoient en plusieurs morceaux, de même que les petits pains consacrés. Ils les distribuoient au Peuple en maniere de Sacrement, & communioient l'Assemblée d'une façon si semblable à celle qui se pratique dans le Christianisme, que l'on a de la peine à s'empêcher de traiter cette Idolâtrie *d'usurpation que le Démon a voulu faire des mystéres de la Religion Chrétienne*. Cette Communion étoit accompagnée d'une exhortation qui apprenoit au Peuple qu'il *mangeoit la chair de son Dieu*, & même on administroit cette espéce de Sacrement aux malades. Finissons par deux remarques la description de cet Acte religieux; c'est que les Communiés donnoient pour offrande un dixiéme de maïz, & que la clôture de la fête se faisoit par un sermon qu'un des plus anciens Prêtres prononçoit au Peuple.

On célébroit la fête de *Tescalipuca* le 19. du même mois: les Prêtres accordoient alors au Peuple la rémission de ses péchés. On y sacrifioit un captif, que l'on pourroit presque regarder comme une image imparfaite de la mort que le Sauveur a soufferte pour le Genre humain. Il se pouvoit que les Mexicains eussent conservé quelques traces de ce mémorable événement.

(a) *Purchas* & les Auteurs Espagnols qu'il cite. *Histoire de la Conquête du Mexique.*

nement. La veille de la fête le Prêtre de *Tescalipuca* se dépouilloit de ses habits, pour en recevoir d'autres de la part des Nobles Mexicains, qui venoient, comme le reste du Peuple, se réconcilier avec cette Idole de la Pénitence. On ouvroit les portes du Temple à tous les pécheurs repentans : un des principaux Ministres du Dieu paroissoit alors en public, & (a) sonnoit du cor en se tournant vers les quatre vents, comme s'il eût voulu appeller toute la terre à la pénitence : après quoi il prenoit de la poussiére, & la portoit à la bouche en montrant le Ciel. Tout le Peuple imitoit le Prêtre, & l'on n'entendoit plus que des voix entrecoupées de sanglots, de pleurs & de gémissemens. On se rouloit dans la poussiére en implorant la miséricorde Divine, & ces frayeurs, qui troublent ordinairement la conscience des pécheurs qui se reconnoissent tels, agissoient d'une telle force sur l'esprit des Mexicains, qu'ils appelloient à leur secours les ténébres de la nuit, les vents, les orages, pour mieux échapper à la fureur de ce Dieu toujours prêt, disoient-ils, à châtier les méchans : & comme les lumieres que les fausses Religions offrent à ceux qu'elles veulent conduire à la vertu, ont assez de force pour exciter des remords dans le cœur des vicieux, & même pour leur faire sentir que le vice est contraire à l'humanité; il arrivoit que ceux qui se sentoient coupables de crimes, les confessoient hautement, ne pouvant résister à la frayeur que le son du cor portoit dans leur conscience. Toute cette agitation, si salutaire en apparence, puisqu'elle excitoit pour quelque tems la repentance dans le cœur des Mexicains, aboutissoit enfin à brûler beaucoup d'encens à l'honneur de l'Idole dont on solemnisoit la fête. Le son du cor duroit dix jours, savoir depuis le 9. de Mai jusqu'au 19. & tout ce tems-là étoit un tems d'affliction & de larmes. Le dernier jour on portoit *Tescalipuca*. L'Image du Dieu environnée de branches de *Manghey*, qui sont garnies de piquans, étoit assise dans une machine fermée de rideaux, semblable peut-être à une littiére. Cette machine étoit portée en procession autour du Temple par les Prêtres barbouillés de noir, qui portoient la livrée de leur Dieu, & dont les cheveux étoient en partie tressés avec un cordon blanc. Deux Ministres de l'Idole marchoient à la tête de la procession avec l'encensoir à la main : toutes les fois qu'ils encensoient, la procession élevoit dévotement les bras en regardant le Soleil & le Dieu de la Pénitence. Pendant la cérémonie, les autres dévots se donnoient la discipline sur les épaules avec des cordes de Manguey. Quelques-uns ornoient de rameaux la Cour & le Temple, & parsemoient les chemins de fleurs.

Après la procession & la discipline des Pénitens, chacun faisoit ses offrandes. Les uns apportoient des joyaux & des ouvrages d'or & d'argent, les autres de l'encens, du bois précieux, du maïz, &c. les pauvres offroient des cailles, que les Sacrificateurs jettoient au pied de l'Autel après leur avoir coupé la tête. Le Peuple se faisoit ensuite un festin, assez semblable à ces repas religieux, que l'ancien Paganisme avoit institués à la gloire de ses Dieux. Tout ce que l'on servoit a l'Idole portoit le nom de *viandes sacrées* : elle étoit servie par des Vestales qu'un vieux Sacrificateur, vêtu d'une maniere de surplis blanc, conduisoit devant elle, & le même Prêtre ramenoit ces Vestales au couvent, après qu'elles avoient servi la table du Dieu : mais lorsque l'heure de desservir étoit venue, les jeunes gens & les Ministres du Temple prenoient les viandes, & les portoient aux Prêtres, qui seuls avoient le privilége de manger de ces mets divins. On faisoit après le sacré repas le sacrifice de celui, qui pendant l'année avoit été l'Image vivante du Dieu de la Pénitence, & toute la cérémonie finissoit, comme celle des autres fêtes, par des danses & des cantiques.

Les Mexicains célébroient tous les quatre ans un Jubilé, qui n'étoit autre chose que la fête de la Pénitence, telle que nous l'avons décrite, excepté qu'elle étoit plus solemnelle, à cause que la rémission des péchés étoit plus ample & plus générale. On assure que les Mexicains immoloient alors plusieurs Victimes humaines, & qu'il se faisoit entre les jeunes gens une espéce de défi à qui monteroit le plus vîte & d'une seule course au sommet du Temple. L'entreprise étoit des plus difficiles, puisqu'elle méritoit de grands applaudissemens à ceux qui avoient la gloire d'arriver les premiers au but, & que même on les distinguoit entre leurs compatriotes. D'ailleurs ils avoient le privilége d'enlever les viandes sacrées, dont, à ce qu'on assure, ils faisoient un usage presque pareil à celui que l'on fait des Reliques chez les Chrétiens.

Quitzalcoalt, le Mercure des Mexicains, recevoit particulierement les adorations de tous ceux qui se méloient de trafic. Quarante jours avant la fête de ce Dieu les Marchands achetoient un esclave des mieux tournés, qui pendant ce tems-là représentoit la Divinité, à laquelle il étoit destiné pour victime le jour de la fête : mais on le lavoit auparavant dans le *Lac des Dieux*. C'est ainsi qu'on appelloit l'eau, dans laquelle il devenoit propre à cette fatale Apothéose qui finissoit par sa mort. On l'ornoit ensuite comme le Dieu qu'il étoit obligé de représenter. Il passoit le tems de sa Divinité à danser & se réjouir : on secondoit ses desirs, on l'adoroit : mais de peur qu'il n'oubliât sa fatale destinée, deux anciens Ministres de

(a) C'étoit une espéce de flute, à ce que disent les Relations Espagnoles. D'abord il se tournoit vers l'Orient, ensuite à l'Occident, au Nord & au Sud.



Le **MERCURE** *des* **MEXICAINS** *adoré à* **CHOLULA** *sous le nom de* **QUETZALCOUATL.**



DIVINITÉ qui préside à la CHASSE.

de l'Idole lui en rafraîchiſſoient le ſouvenir neuf jours avant que d'être immolé. (*a*) Il devoit attendre patiemment ſon ſort, & ſe réſigner à ſa deſtinée. S'il paroiſſoit en être affligé, les deux Prêtres lui donnoient à boire d'une liqueur, qui, en lui rendant la gayeté qu'il avoit perdue, le rendoit ſans doute inſenſible à ſa deſtinée. Le jour de la fête on adoroit encore cette miſérable victime, on l'encenſoit pluſieurs fois de ſuite. Enfin on l'immoloit à minuit : on offroit ſon cœur à la Lune, enſuite on le jettoit devant l'Idole. Le corps étoit précipité du haut du Temple, ainſi que cela ſe pratiquoit au culte de *Vitzliputzli*. La fête finiſſoit par une danſe.

Une fonction aſſez ſinguliere des Prêtres de cette Divinité, c'étoit de marquer la retraite au ſon d'un tambour qui ſe faiſoit entendre par toute la ville. A la pointe du jour ils appelloient les gens au travail. Cette fonction appartenoit au Prêtre qui étoit de ſemaine.

Le Dieu dont j'ai décrit le culte, étoit adoré d'une autre maniere à Cholula. (*b*) On l'y reconnoiſſoit pour le *Dieu de l'air*. On croyoit auſſi qu'il étoit le fondateur de la Ville, l'inſtituteur des pénitences, & l'Auteur des ſacrifices. Son Idole avoit à peu près l'attitude que le Graveur lui donne dans cette figure. Le manteau étoit parſemé de pluſieurs croix rouges. Comme cette Divinité avoit aimé pendant ſa vie mortelle les jeûnes & les pratiques de pénitence, les dévots jeûnoient, & ſe tiroient du ſang de la langue & des oreilles pour lui plaire. Ce Dieu ſe mêloit auſſi de la guerre. On lui ſacrifioit cinq garçons & cinq filles de l'âge de trois ans, avant que de ſe mettre en campagne.

C'eſt à l'Idole de *Cholula* que l'on attribuoit les fameuſes prédictions touchant la ruine de l'Empire de Mexique : prédictions qui furent ſuivies de prodiges, dont il n'eſt pas néceſſaire d'entreprendre le détail : d'autant plus qu'il y a grande apparence qu'ils furent imaginés, ou exagérés par la crédulité des Peuples.

Enfin les Mexicains, & ſur-tout ceux de *Tlaſcalla*, adoroient un Dieu, qui pendant ſon ſéjour en ce Monde avoit été grand chaſſeur. On l'honoroit par une chaſſe ſolemnelle dont on voit ici la figure. Pendant que le Dieu étoit ſur un Autel placé au ſommet d'une montagne, autour de laquelle on avoit allumé pluſieurs feux, les dévots chaſſeurs pourſuivoient les bêtes ſauvages, qui pour échapper à la violence des flammes, ſe ſauvoient vers le haut de la montagne. On les aſſommoit-là devant l'Idole, & on lui ſacrifioit le cœur de ces animaux. La chaſſe finiſſoit par des chants d'allegreſſe & des cris de joye, après quoi les chaſſeurs ramenoient l'Idole en triomphe, & l'on achevoit de ſignaler par un feſtin ſolemnel la dévotion de cette journée.

Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE, *&* *leurs* HIEROGLYPHES.

(*c*) Les marques de la dignité de l'Ambaſſadeur étoient une mante, ou cape de coton, brodée d'une frange treſſée avec des nœuds. Il portoit à la main droite une fléche fort large, les plumes en haut, & au bras gauche une coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du ſujet de l'Ambaſſade par les plumes de la fléche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix. L'Ambaſſadeur devoit être reſpecté à la vûe de ces marques : mais il ne pouvoit s'écarter des chemins royaux de la Province par où il paſſoit, à peine de perdre ſon droit de juriſdiction & de franchiſe.

Les Sacrificateurs annonçoient la guerre par le ſon d'un inſtrument qu'ils appelloient la trompette ſacrée, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de la ſonner pour animer le cœur des ſoldats de la part des Dieux. Le ſon de l'inſtrument étoit bruſque & compoſé de tons lamentables, propres à inſpirer au ſoldat une nouvelle férocité, en conſacrant, dit le Traducteur de la *Conquête du Mexique*, le mépris de la vie par un motif de Religion. » Le ſervice » des troupes Mexicaines étoit exact, les ſoldats obéiſſans «. Je ne donne point ici le détail de leur maniere de combattre, puiſqu'il ne s'y agit pas de Religion. Diſons ſeulement que c'étoit pour eux une plus grande action de valeur de faire des priſonniers, que de tuer leurs ennemis ; (*d*) le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les Sacrifices.

Leur maniere d'écrire conſiſtoit en de certaines peintures hiéroglyphiques, avec le ſecours deſquelles ils rappelloient dans leur eſprit le ſouvenir des événemens mémorables : car ils n'avoient pas comme nous l'uſage des lettres. Ils peignoient les objets ſur des toiles de coton, préparées exprès pour le pinceau. A ces Images ils y ajoutoient des nombres ou quelques autres ſignes, » avec (*e*) une diſpoſition ſi juſte, que le nombre, le caractére & la figure s'entr'ai- » doient

(*a*) Ces deux Prêtres ſe proſternoient devant le Dieu prétendu, en lui diſant, *Seigneur, vos plaiſirs finiſſent dans neuf jours d'ici.* Il devoit leur répondre de fort bonne grace, *à la bonne heure*, & continuer à ſe réjouir.

(*b*) C'étoit un lieu de pélerinage pour les Mexicains. On regardoit Cholula comme une terre ſacrée, parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ſes murailles plus de quatre cens Temples des Dieux.

(*c*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique*.

(*d*) Ibid.

(*e*) Ibid.

» doient réciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier. Cette » invention subtile étoit semblable aux hiéroglyphes des Egyptiens.... & les Mexicains pra- » tiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avoient des livres entiers de ce » style, où ils conservoient la mémoire de leur antiquités, & donnoient à la postérité les » Annales de leurs Rois «. Ils conservoient aussi par ce moyen les cérémonies de leur Reli- gion. Ces derniers livres étoient gardés dans les Temples.

Les Princes Mexicains faisoient chanter dans ces Temples les exploits des grands hommes de la Nation, & sur-tout les belles actions des Rois leurs prédécesseurs. On enseignoit aux enfans ces compositions poëtiques, qui tenoient lieu d'histoire à ceux qui n'avoient pas l'in- telligence des Peintures & des Hiéroglyphes de leurs annales. De cette maniere ils appre- noient à connoître les avantages de la vertu militaire, dans un âge où ils n'étoient pas capa- bles de la soutenir : mais c'étoit du moins un excellent préparatif à cette espéce de chef-d'œu- vre militaire, qu'un guerrier novice étoit obligé de produire à sa premiere campagne.

Leur CALENDRIER, &c.

» (*a*) Les Mexicains régloient leur Calendrier sur le mouvement du Soleil, dont ils sa- » voient prendre la hauteur & la déclinaison, qui leur donnoient les différences du tems & » des saisons. Leur année étoit de trois cens soixante-cinq jours : mais ils la divisoient en » dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : » les cinq qui restoient étoient comme (*b*) intercalaires. On les ajoutoit à la fin de l'année, » afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyoient que leurs » Ancêtres avoient laissés exprès comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux » plaisirs de l'oisiveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvoient » ces restes du tems. Les ouvriers cessoient leur travail, on fermoit les boutiques : on ne » plaidoit point aux tribunaux, & même on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visi- » toient les uns les autres, & se donnoient toute sorte de divertissemens, afin, disoient-ils, » de se dédommager par avance des chagrins & des miséres de l'année où ils alloient entrer. » Elle commençoit au premier jour du Printems, & ne différoit de notre année solaire que de » trois jours, qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

» Leurs semaines étoient de treize jours avec des noms différens, qu'ils marquoient sur leur » Calendrier par diverses figures. Leur siécle étoit de quatre semaines d'années «.

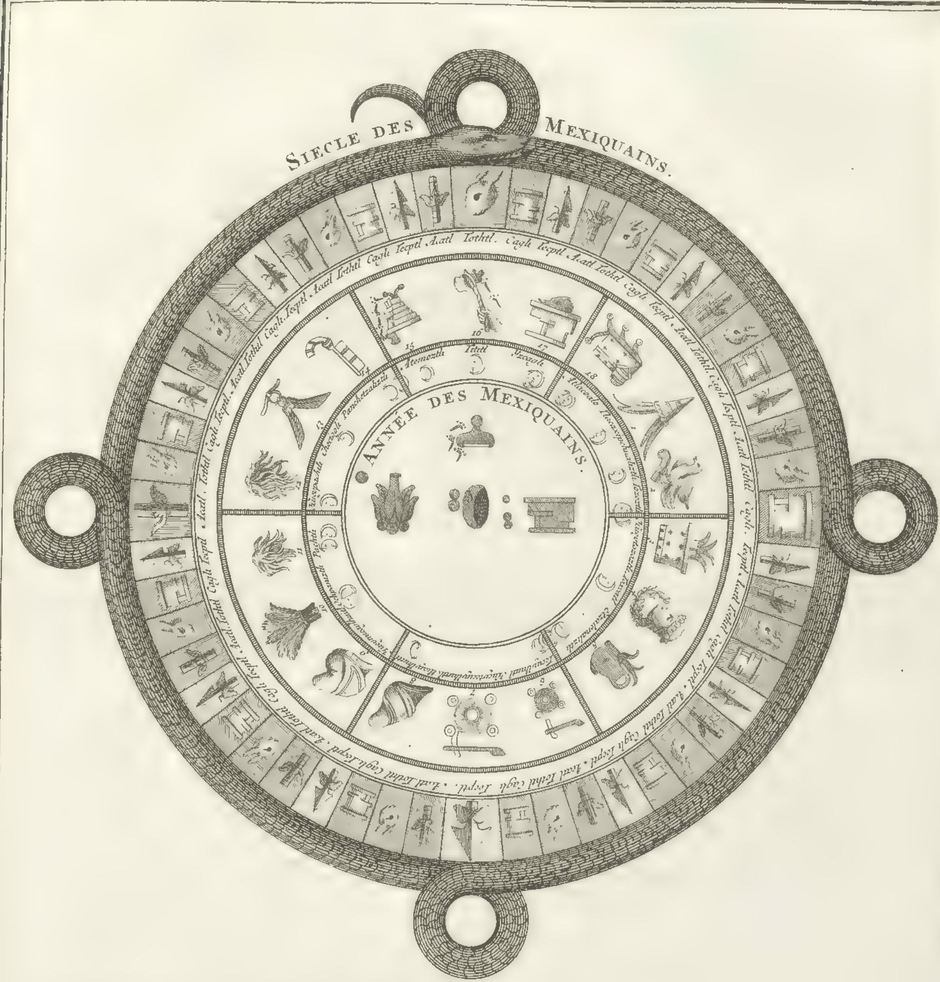
La révolution du siécle des Mexicains est expliquée au bas de la figure qui la représente à la page précédente. L'Auteur de cette explication nous dit la raison pourquoi ils commen- çoient à compter leurs années du Midi. » Lorsqu'ils s'affligeoient & s'humilioient le dernier » jour de leur siécle, ils se mettoient à genoux sur les toits de leurs maisons, le visage tourné » du côté de l'Orient pour voir si le Soleil recommenceroit son cours, ou si la fin du Monde » étoit venue : & comme dans cette posture, ils avoient le Midi à leur main droite, ils en » tiroient une conséquence que la lumiere avoit commencé de ce côté-là. Ils croyoient aussi » que l'Enfer étoit du côté du Nord, & qu'ainsi il eût été ridicule que le Soleil eût commen- » cé son cours du côté du Nord «.

(*c*) Comme ils avoient appris par tradition ou autrement que l'Univers doit périr, & qu'ils s'imaginoient que sa destruction arriveroit à la fin de la révolution des quatre semaines d'an- nées ; quand on étoit arrivé au dernier jour des cinquante-deux années, tout le monde se pré- paroit au bouleversement de la Nature. On voyoit alors les Mexicains se disposer à la mort sans être malades. Ils cassoient toute leur vaisselle comme leur devenant inutile. Ils étei- gnoient le feu : ils couroient durant toute la nuit comme des gens qui ont perdu l'esprit, & personne n'osoit se reposer jusqu'à ce qu'il eût su si l'on alloit tout de bon entrer dans la ré- gion des ténébres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crépuscule reparoissoit à leurs yeux tournés sans relâche du côté de l'Orient, & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joye. Les Mexicains se félicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit au moins assurée pour un autre siécle. Ils alloient aux Temples en rendre graces aux Dieux, & recevoir du feu nouveau de la main des Sacrificateurs. On allumoit ce feu nou- veau devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frot- toient l'un contre l'autre : après quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit nécessaire à sa subsistance, & l'on célébroit ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voyoit par la Ville que des danses, & autres exercices d'agilité consacrés au renouvelle- ment du siécle, de la même maniere, dit l'Auteur *de la Conquête du Mexique*, qu'en usoit Rome autrefois dans les Jeux séculaires. Il y a beaucoup d'apparence que les Mexicains avoient retenus de leurs Ancêtres l'idée de la fin du Monde, & que ceux-ci l'avoient apportée avec

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*

(*b*) Cette maniere de compter étoit la même que celle des Egyptiens. Les 12. mois de ceux-ci faisoient 360. jours, auxquels ils en ajoutoient cinq intercalaires.

(*c*) *Histoire de la Conquête du Mexique. Purchas*, dans des extraits de quelques Auteurs Espagnols.



Les MEXIQUAINS expliquoient leurs pensées, et donnoient une ideé des choses sensibles par des Hieroglyphes, à la facon des Anciens Egyptiens. C'êst de cette maniere que leur Siecle et leur anneé etoient representez. Une Roue peinte contenoit l'espace d'un Siecle distingué par années et chargé des evenemens memorables. Le Siecle etoit de 52. Années Solaires, chacune de 365. jours, 4. jndictions de 13. Ans chacune formoient la division de la roue & repondoient aux 4. parties du Monde de la maniere suivante.

Un Serpent environnoit cette Roue, et marquoit par ses 4. noeuds les 4. divisions, l'Hieroglyphe de la premiere, qui marquoit le Midi, etoit un Lapin, sur un fond bleu, que l'on appelloit TOCHTLILA. de la seconde pour l'Orient, une canne sur un fond rouge. on l'apelloit ACATL. de la troisieme pour le Nord, une épée avec une pointe de pierre sur un fond jaune. on l'appelloit TECPATL. de la quatrieme pour l'Occident, une maison sur du verd. on l'apelloit CAGLI. Entre ces quatre divisions, il y en avoit douze petites dans lesquelles les quatre Hieroglyphes etoient distribués successivement en donnant à chacun sa valeur numerale jusqu'à 13. qui etoient le nombre d'anneé qui composoient l'jndiction. on faisoit la même chose dans la deuxieme jndiction. avec les mêmes noms depuis un jusqu'à 13. dans la troisieme & dans la quatrieme jusqu'à ce que le Cercle de 52. Ans fut fini, de la maniere qui suit.

o
o o
o o o
o o o o
o o o o o
o o o o o o
o o o o o o o
o o o o o o o o
o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o o

on observoit cette maniere de compter par treize non seulement dans les années; mais aussi dans les mois. Ils recommencoient lors quils arrivoient à 13.

L'Anneé solaire etoit de 365. jours, et les Mois de 20. leurs noms & leurs Hieroglyphes sont marquez dans la figure par 1.2.3 & ainsi de suite jusqu'à 18.

Pour faire l'Année complette de 365 jours. les Mexiquains en ajoutoient 5 aux 18 mois de 20. jours chacun qui faisoient l'Année.

Cette Explication est tirée de GEMELLI CARERI Tome VI. de ses VOYAGES



Desolation des **MEXICAINS** *à la fin du* **SIECLE** .



Rejouïssances des **MEXICAINS**, *au commencement du* **SIECLE**



MARIAGE des MEXICAINS.



CEREMONIES que les MEXICAINS pratiquent à l'égard de leurs ENFANS.

avec eux d'Asie où elle a été reçue de tout tems. Il paroît aussi que ce Peuple avoit quelque connoissance de l'Astronomie, puisque les premiers Espagnols trouverent dans la Province de *Jucatan* des Livres Mexicains qui traitoient de cette matiere. Les Moines, qui se connoissoient un peu mieux en Breviaires qu'en livres d'Astronomie, brûlerent ces livres, dont les figures leur paroissoient autant d'évocations du Démon.

Le COURONNEMENT *de leurs* ROIS, *&c.*

Je parle ici de cette cérémonie, à cause qu'elle est en quelque sorte mêlée au culte religieux. Les Empereurs, ou Rois du Mexique, furent d'abord élus par la voix du Peuple, ménagée cependant par les Nobles. Dans la suite ils furent élus par quatre Electeurs. On choisissoit les Rois jeunes & propres à la guerre : il falloit qu'ils donnassent des preuves de leur valeur militaire. On ne les couronnoit pas immédiatement après l'élection. Le Prince nouvellement élu (*a*) « se trouvoit obligé de sortir en campagne à la tête des troupes, & » de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque Province sur les ennemis de l'Em- » pire, ou sur les rebelles, avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. Aussi-tôt » que le mérite de ses exploits l'avoit fait paroître digne de régner, il revenoit triomphant » en la Ville Capitale . . . . . les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient » jusqu'au Temple du Dieu de la Guerre, où il descendoit de sa littiere, & après les sacrifi- » ces . . . . les Princes Electeurs mettoient sur lui l'habit & le manteau Impérial. Ils lui ar- » moient la main droite d'une épée, garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la justi- » ce. Il recevoit de la main gauche un arc & des fléches, qui désignoient le souverain com- » mandement sur leurs Armées ; & alors le Roi de *Tezucco* lui mettoit la couronne sur la » tête, ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur. Un des principaux Magis- » trats faisoit ensuite un long discours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de l'Em- » pire . . . . il y mêloit quelques instructions, dans lesquelles il représentoit les soins & les obli- » gations que la couronne impose, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ses » Peuples, &c. » Le Grand-Prêtre revêtu de ses ornemens pontificaux sacroit en quelque façon les Rois. Il leur donnoit l'Onction Royale, & se servoit à cet usage d'une liqueur ou composition épaisse & noire comme de l'encre : on ne sait pas de quoi elle étoit composée. Ce même Grand-Prêtre bénissoit le Roi, & l'aspersoit quatre fois de suite avec une eau consacrée : il lui mettoit sur la tête un capuchon sur lequel on voyoit peints des os & des têtes de morts, & sur le corps un vêtement noir, par dessus celui-ci un autre bleu, peint comme le capuchon : tout cela se faisoit sans doute, pour lui apprendre que la Royauté n'est pas moins sujette aux loix de la mort, que la plus misérable condition, & qu'il ne reste que des squelettes de ces grandeurs si exposées à l'envie des autres hommes. On environnoit le nouveau Roi de certaines drogues, propres, disoit-on, à le garantir des maladies & des sortiléges : après cela il offroit de l'encens à *Vitzliputzli*, & le Grand-Prêtre lui faisoit jurer qu'il maintiendroit la Religion de ses Ancêtres, qu'il observeroit les Loix & les Coutumes de l'Empire, & traiteroit ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore que, tant qu'il régneroit, le Soleil donneroit sa lumiere, les pluies tomberoient à propos ; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. « Ce pacte, dit l'Auteur de la » *Conquête du Mexique*, a véritablement quelque chose de bizarre . . . . néanmoins on peut » dire que ses Sujets prétendoient par ce serment engager leur Prince à régner avec tant de » modération, qu'il n'attirât point de son chef la colere du Ciel ; n'ignorant pas que les châ- » timens & les calamités publiques tombent souvent sur les Peuples, qui souffrent pour les » crimes & pour les excès de leurs Rois. »

Leurs CEREMONIES NUPTIALES, *& leur* DIVORCE, &c.

Les Mariages se contractoient par l'autorité des Prêtres. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot, & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se séparer. (*b*) « Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se » rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des questions » précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme & la » mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien intérieur » des volontés. (*c*) Ils retournoient à leur maison avec cette espece d'engagement, accom- » pagnés

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) Ibid.

(*c*) Le Prêtre les ramenoit chez eux liés de cette façon l'un à l'autre.

» pagnés du Sacrificateur. (*a*) Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à » l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui, selon leur imagination, étoit le » médiateur des différends entre les mariés. (*b*) Ils en faisoient le tour sept fois de suite, » précédés par le Sacrificateur, & cette cérémonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de » recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnoit la derniere perfection au mariage. » Le marié avoit de son côté deux vieillards pour assistans ou témoins, & la mariée deux vieilles femmes. L'Histoire Mexicaine, représentée en figures & hiéroglyphes, ajoute qu'à l'entrée de la nuit une espece d'entremetteuse accompagnée de quatre Matrones, armées chacune d'un flambeau, chargeoit la mariée sur son dos & la portoit au logis du marié. Les parens de celui-ci, qui étoient allés au devant de sa future conjointe, la conduisoient en un lieu où le marié l'attendoit, c'est-là que s'achevoit le reste de la cérémonie de la façon que nous venons de le dire. Le repas nuptial la suivoit de près, & quand on s'étoit suffisamment diverti à manger & boire, les vieillards prenoient le marié à part & les vieilles la mariée, pour leur donner à chacun en particulier les conseils utiles & nécessaires en ce changement d'état, & les moyens de s'acquitter exactement des devoirs, que prescrit la vocation à laquelle on est appellé par le mariage. Les vieux & les vieilles s'étant retirés, les jeunes gens mettoient la derniere main à l'ouvrage.

Voilà ce qui se pratiquoit généralement chez les Mexicains. Cependant quelques Provinces de l'Empire y ajoutoient, ou en diminuoient, selon les caprices de l'usage. A Tlascalla on rasoit la tête aux conjoints, comme pour leur apprendre, à ce qu'on nous dit, qu'il étoit tems de quitter les amusemens de l'enfance. Dans le Mechoacan la fiancée étoit obligée de tenir les yeux attachés sur le fiancé pendant le tems de la cérémonie, sans quoi il manquoit un degré de perfection à l'hymen. Etoit-ce pour apprendre à la femme qu'elle doit lire dans les yeux de son mari ses volontés, ses desirs, & ses caprices? Dans une autre Province de cet Empire on enlevoit le marié, pour faire accroire qu'on le forçoit au mariage, ou peut-être pour donner à entendre que, sans les loix de la nature, & de la raison, qui forcent les hommes à perpétuer leur espece d'une maniere légitime, il ne se trouveroit point de mari, les hommes ne voudroient pas s'embarasser des soins d'une famille, & préféreroient une longue suite de bâtards, qui vivroient à l'avanture, aux belles recoltes que donne l'hymen après un travail de plusieurs années. Dans la Province de *Panuco* les maris achetent les femmes (c'est en quelque façon donner leur dot) pour un arc, deux fléches & un filet. Après le mariage des parties, le beau-pere passe la premiere année sans dire un seul mot à son gendre, & celui-ci, dès qu'il est devenu pere, en passe deux sans toucher sa femme. Dans les vingt premiers jours de leurs mariages, les *Macatecas*, autres Sujets des Mexicains, jeûnoient, prioient leurs Dieux, leur sacrifioient, & par un motif de pénitence se tiroient du sang, en frotoient la bouche & le visage de leurs Idoles. Pourquoi cette dévotion bisarre, en un tems qui ne demande que la joye & le badinage? Etoit-ce la crainte qui l'excitoit? Etoit-ce le devoir? Il est à croire que la crainte y avoit beaucoup de part. Mais quelque beau que pût être le motif de cette dévotion, on prendroit pour un lunatique l'époux, qui s'aviseroit de jeûner & de prier Dieu en ces premiers jours consacrés si naturellement à la joye; & comme après tout, c'est le devoir de la raison d'assortir les circonstances de la vie humaine, & de proportionner les unes aux autres, il est évident que celui qui prie Dieu, lorsque la conjoncture l'appelle à toute autre chose, péche contre cette juste proportion.

Le divorce étoit fréquent au Mexique: « il suffisoit, pour le faire, que le consentement » fût réciproque, & ce procès n'alloit point jusques aux Juges. Ceux qui en connoissoient » le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles & le mari les garçons: mais du » moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu, sur peine de la vie, de se réu» nir, & le péril de la rechute étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre le » divorce, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un » point d'honneur de la chasteté de leurs femmes, & malgré le débordement qui les entraî» noit dans le vice de la sensualité, on châtioit un (*c*) adultere du dernier supplice: » mais on permettoit les femmes publiques & les maisons de débauche.

Les CEREMONIES *pratiquées à la* NAISSANCE *de leurs* ENFANS *&* *l'*EDUCATION *qu'ils leur donnoient.*

On portoit avec solemnité au Temple les enfans nouveaux-nés, & les Prêtres, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier que les Prêtres conservoient particulierement pour cet usage. S'ils venoient

(*a*) Chez les Romains les conjoints s'approchoient du feu & de l'eau, qu'ils trouvoient à l'entrée du logis.

(*b*) D'autres disent que la femme seule faisoit sept fois le tour du foyer.

(*c*) On lapidoit les deux Adulteres. Voyez l'*Histoire du Mexique* représentée par figures.

venoient d'artisans, on faisoit la même cérémonie, avec quelques outils ou instrumens méchaniques. Après cela le Prêtre portoit l'enfant auprès de (a) l'Autel, où il lui tiroit quelques goutes de sang des oreilles & des parties naturelles avec une épine de Manguey, ou avec une lancette de pierre. Ensuite il jettoit de l'eau sur l'enfant, ou même il le baignoit en faisant quelques imprécations. Cette espece de circoncision, & l'ablution qui la suivoit, imitoient en quelque façon la circoncision des Juifs & le baptême des Chrétiens. L'*Histoire du Mexique représentée* par figures dit que la sage-femme prenoit l'enfant quatre jours après sa naissance, le portoit tout nud dans la cour où l'on avoit préparé du jonc, sur lequel on mettoit un vase plein d'eau. La sage-femme plongeoit le petit enfant dans ce vase, & lorsque l'ablution étoit finie, trois petits garçons de trois ans prononçoient tout haut le nom de l'enfant. Vingt jours après la naissance, le pere & la mere portoient leur enfant au Temple, & le présentoient au Prêtre avec une offrande. Dès-lors on l'engageoit à la profession qui plaisoit le mieux aux parens. S'il étoit destiné à la Prêtrise, on le remettoit à quinze ans aux Prêtres; si c'étoit pour la guerre, on le délivroit au même âge à celui qui avoit le soin d'instruire la jeunesse dans l'art militaire. En ce dernier cas l'offrande lui étoit donnée.

Les parens de l'enfant se mêloient de son éducation, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Il paroît qu'elle étoit assez severe, & que l'on ne négligeoit rien pour empêcher le libertinage de la jeunesse. Dès la plus tendre enfance, on l'élevoit à la sobriété, & l'on augmentoit d'année en année la dose de sa nourriture, avec des précautions si judicieuses, qu'on ne sauroit assez les louer. A quatre ans on exerçoit les enfans aux choses proportionnées à leur âge, & dès-lors on empêchoit cette oisiveté trop connue chez nous, & néanmoins si funeste, qu'elle rend les hommes vicieux & misérables jusqu'à la fin de leurs jours. On ne commençoit à les châtier avec quelque sévérité, qu'alors que la raison commençoit à se déveloper : mais avant que d'en venir à la voye du châtiment, les menaces & les représentations étoient long-tems réitérées, afin de donner lieu à la réflexion de l'enfant, & la liberté d'agir à la prudence de ceux qui ont le droit de le corriger. A neuf ans on châtioit rigoureusement l'enfant revêche ou rebelle. On le dépouilloir tout nud, & après lui avoir lié les pieds & les mains, on le piquoit par tout le corps avec des pointes de *Manguey*. Les filles étoient un peu moins rigoureusement châtiées. On frappoit du bâton l'enfant âgé de dix ans : on fumoit au nez de celui d'onze de l'*Axi* sec; ce qui lui causoit une douleur insupportable, & si la violence de ces châtimens n'étoit pas capable de le corriger, on le portoit pieds & poings liés en un lieu sale & humide, où on le laissoit toute la journée exposé aux injures de l'air & à l'ardeur du Soleil. Enfin à l'âge de quinze ans le jeune homme étoit remis aux soins du Prêtre, ou de celui qui avoit la commission d'instruire la jeunesse en la discipline militaire. Ceux-ci châtioient la jeunesse à proportion des fautes que l'on peut commettre à un âge le plus fragile de la vie, où les passions abandonnées, s'il faut ainsi dire, à leur impétuosité prennent ordinairement un cours qui cesse avec la force des sens, mais qui laisse presque toujours de vives impressions à l'esprit. On punissoit de mort les jeunes gens qui s'enivroient, mais l'ivresse étoit permise aux vieillards.

Pour donner une idée des choses auxquelles on occupoit la jeunesse aux Ecoles & aux Séminaires, je copierai ce que l'Auteur de l'*Histoire de la Conquête du Mexique* en a écrit. » Ils avoient, dit-il, des écoles publiques, où l'on enseignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils » devoient savoir, & d'autres Colléges ou Seminaires bien plus considérés, où on élevoit les » enfans des nobles depuis leur plus tendre jeunesse jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire » leur fortune ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colléges des maîtres pour » les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'autres enfin pour la » jeunesse. Les maîtres avoient l'autorité & la considération des Ministres du Prince, & c'é» toit avec justice, puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un » jour tourner à l'avantage de la République. On commençoit par apprendre aux enfans à » déchiffrer les caracteres & les figures dont ils composoient leurs écrits, & on exerçoit leur » mémoire en leur faisant retenir toutes les chansons historiques qui contenoient les grandes » actions de leurs ancêtres & les louanges de leurs Dieux. Ils passoient de-là à une autre » classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, &, selon quelques Auteurs, jusqu'à une » maniere réglée de marcher & d'agir. Les maîtres de cette classe étoient plus qualifiés que » les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on » corrige ses défauts & qu'on émousse ses passions. En même-tems que leur esprit s'éclairoit » dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifioit & ils passoient à la troisiéme classe, » où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens. C'est où ils éprouvoient leurs for» ces à lever des fardeaux & à lutter : où ils se faisoient des défis au saut ou à la course, & » où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le » dard & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils » avoient des tems distinés à resister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils re» tournassent habiles & entendus dans la maison de leurs peres, afin d'être appliqués, suivant » la

(a) Quelques-uns disent qu'il le mettoit sur l'Autel.

» la connoiſſance que leurs maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, » ou de la guerre, ou de la Religion. La Nobleſſe avoit le choix de l'une de ces trois pro- » feſſions également conſidérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davan- » tage ſa fortune.

» Il y avoit auſſi d'autres Colléges de Matrones dévouées au ſervice des Temples où on » élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeuneſſe entre les mains de ces » Matrones, qui les tenoient ſous une étroite clôture, juſqu'à ce qu'elles en ſortiſſent pour » être établies avec l'approbation de leurs parens & la permiſſion de l'Empereur, étant très- » adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

» Ceux que l'inclination portoit à la guerre, paſſoient, au ſortir des ſéminaires, par la ri- » gueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils » appriſſent ce qu'ils avoient à ſouffrir en campagne, & qu'ils connuſſent à l'épreuve à quoi » ils s'engageoient avant que de prendre le rang de ſoldats. Ils n'avoient point alors d'autre » emploi que celui de *Tamenè* ou de porte-faix; portant leur bagage ſur l'épaule entre les au- » tres, afin de mortifier leur orgueil & de les accoutumer à la fatigue.

» Celui d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vûe de l'ennemi, ou qui ne » ſe ſignaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes : c'eſt » pourquoi ils tiroient des ſervices conſidérables de ces novices durant le tems de leur épreu- » ve, parce que chacun cherchoit à ſe diſtinguer par quelque exploit en ſe jettant tête baiſſée » dans les plus grands périls. »

On peut remarquer dans cette maniere d'élever les jeunes gens beaucoup de rapport à celle des anciens Grecs. Elle n'eſt pas dans nos principes : mais ſi l'on excepte ce que la Religion Chrétienne rectifie par ſa morale, notre méthode d'élever les enfans eſt-elle beaucoup meilleure, & les Peres Européens peuvent-ils ſe flatter de former des eſprits plus juſtes & plus utiles à la République, des cœurs moins corrompus & des génies plus élevés? Donnent ils à l'Etat un grand nombre de Citoyens ſemblables à ces Grecs & à ces Romains ſi vaillans & ſi magnanimes, que l'on avoit élevés à mépriſer les périls & leurs intérêts particuliers, lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts de leur patrie? Il s'en faut beaucoup que nous n'élevions les enfans à la fatigue & aux travaux, qui, en même-tems qu'ils endurciſſent le corps, fortifient les organes & les reſſorts par le moyen deſquels notre eſprit agit. Nous faiſons en général fort peu de cas de ce qui accoutume le corps à la fatigue, & pour ce qui regarde l'eſprit, on donne ordinairement à la jeuneſſe des idées vagues de ſes devoirs, ce qui ne la rend gueres capable de reſiſter aux faux principes dont on eſt, pour ainſi dire, environné, quand on entre dans le Monde.

Les jeux de cette jeuneſſe Mexicaine étoient en quelque façon mêlés à la Religion. Il ſemble que ces Peuples cruſſent que les plaiſirs ne pouvoient honnêtement ſubſiſter ſans elle. On ſe divertiſſoit près des Temples, & les Prêtres étoient les juges des exercices des jeunes gens. Ils décidoient des différends qui y ſurvenoient, ils donnoient les prix à ceux qui les méritoient. La balle ou la pelotte étoit un de leurs principaux divertiſſemens, où la victoire ſe diſputoit avec plus de ſolemnité qu'en tous les autres exercices; « car (*a*) les Prêtres y aſſiſtoient avec » le Dieu de la balle, & après l'avoir placé à ſon aiſe, ils conjuroient le tripot par de cer- » taines cérémonies, afin de corriger les hazards du jeu . . . . . & de rendre la fortune égale » entre les joueurs. »

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, &c.

Les Mexicains croyoient l'immortalité de l'ame, & reconnoiſſoient des récompenſes & des peines dans l'éternité. (*b*) Ils plaçoient le ſéjour des bienheureux près du ſoleil : entre ces bienheureux, ceux qui étoient morts à la guerre & ceux que l'on avoit ſacrifiés aux Dieux occupoient les premieres places. Prévenus, comme autrefois les anciens, & principalement les Grecs, que la vertu militaire étoit la premiere des vertus, & s'étant perſuadés que l'immolation des hommes étoit l'action la plus éclatante de la Religion; il n'eſt pas étonnant qu'ils attribuaſſent à leurs héros & aux hommes qui ſe laiſſoient égorger pour plaire aux Dieux, une félicité ſouveraine. Ils aſſignoient en l'autre Monde différens lieux aux ames des trépaſſés, ſelon leurs divers genres de mort : par exemple, les enfans morts-nés ne ſéjournoient pas avec ceux qui étoient morts de vieilleſſe, ni ceux qui mouroient de maladie avec ceux que l'on faiſoit mourir pour leurs crimes, & même parmi ces derniers les parricides ne logeoient pas avec les autres meurtriers. Ils établiſſoient, comme on voit, pluſieurs claſſes de châtimens & ſans doute pluſieurs claſſes de récompenſes.

Les obſéques & toutes les cérémonies funébres étoient du département de la Prêtriſe. On enterroit ordinairement les morts dans leurs jardins, ou dans leurs maiſons : la Cour étoit l'endroit du logis que l'on choiſiſſoit pour cela : quelquefois on alloit les enterrer aux endroits où l'on

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

(*b*) Ecrivains Eſpagnols cités par *Purchas*.

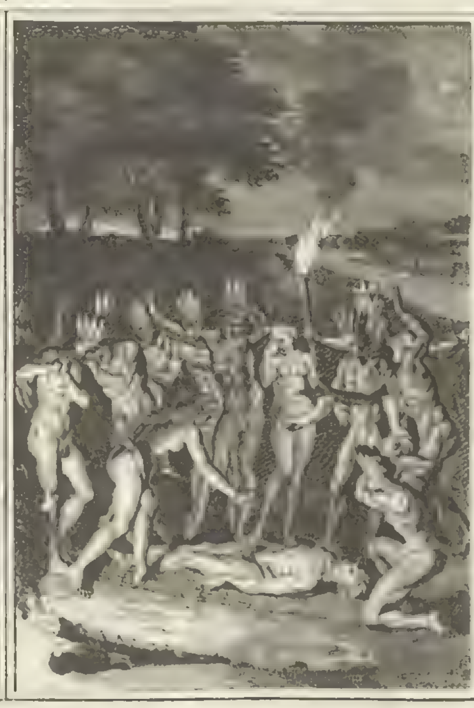


CONVOI funebre des MEXIQUAINS .

PRESENS que les MEXIQUAINS font a leurs morts .



Les Habitans de VENEZUELA boivent les cendres de leurs CACIQUES apres avoir brulé leurs [illegible]



Les Habitans de VENEZUELA pleurent sur le corps de leurs CACIQUES .

B. Picart del. sculp. dir.

l'on facrifioit aux Idoles. Enfin on les brûloit fouvent, après quoi l'on enfeveliffoit leurs cendres dans les Temples, & avec elles les cendres des meubles, des uftenfiles & de tout ce que l'on jugeoit devoir leur être néceffaire en l'autre vie. On chantoit aux funérailles, & même on faifoit des feftins en cette occafion ; ufage, qui, tout ridicule qu'il eft, n'a pû être encore aboli parmi quelques Nations Chrétiennes. Sur tout la maniére d'enterrer les grands Seigneurs étoit extrêmement fuperbe : on portoit aux Temples leurs corps avec pompe & un grand cortége. (a) » Les Prêtres venoient au-devant avec leurs brafiers de copal, chantant d'un ton » mélancolique des hymnes funébres, accompagnées du fon lugubre & enroué de quelques » flutes. Ils élevoient à diverfes fois le corps en haut, durant qu'on facrifioit ceux qui étoient » deftinés à fervir ces morts diftingués. On faifoit mourir (b) les Domeftiques, afin qu'ils » tinffent compagnie à leurs Maîtres. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux » femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leurs maris. On enterroit » avec ces morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient » long & fâcheux «. Le Peuple imitoit les Grands à proportion de fes facultés. Les amis venoient faire des préfens aux défunts, & leur parloient comme s'ils euffent été vivans : foit qu'on brûlât les Morts, ou qu'on les enfévelit, on pratiquoit toujours les mêmes cérémonies. N'oublions pas que l'on portoit les Armoiries & les marques d'honneur du défunt, s'il étoit de qualité, & que le Prêtre qui faifoit l'Office mortuaire étoit revêtu de celles de l'Idole que (c) le Noble repréfentoit. Les obféques duroient dix jours.

Les CEREMONIES *qu'ils pratiquoient à la mort de leurs* EMPEREURS.

(d) L'orgueil & la vanité faifoient chez les Mexicains, comme chez le refte des hommes, un dernier effort à la mort du Prince. Si un mourant reconnoît de bonne foi à fa derniére heure le néant des grandeurs humaines, il n'en eft pas tout-à-fait ainfi de ceux qui reftent après lui. Divers intérêts faux ou véritables les obligent d'étouffer des idées dont ils fentiront pourtant tôt ou tard la force. Lorfque l'Empereur étoit malade, on mettoit un mafque fur la face des Idoles, & l'on ne l'ôtoit plus que le Prince ne fût ou mort ou guéri. S'il mouroit, on publioit fa mort & un ordre pour le pleurer dans toute l'étendue de fes Etats. Toute la Nobleffe étoit invitée à fes funérailles. Les quatre premiéres nuits d'après la mort on faifoit garde autour du corps de l'Empereur ; après cela on le lavoit ; on prenoit un toupet de fes cheveux, que l'on confervoit comme une Relique, parceque, felon les Mexicains, ce toupet repréfentoit l'ame. On lui mettoit une émeraude dans la bouche, on l'enveloppoit dans dix-fept mantes d'un travail exquis : fur la derniére de ces mantes on voyoit l'image de la Divinité qui avoit été particuliérement l'objet de la dévotion du Souverain : on lui mettoit un mafque fur le vifage, & on le portoit ainfi dans le Temple de cette Idole. Le Clergé du Temple le recevoit à la porte, en chantant, à la Mexicaine, l'Office des Morts. Enfuite le Grand Prêtre prononçoit quelques paroles, & l'on jettoit le corps dans le feu avec tout ce qui lui étoit deftiné : on étrangloit un chien, qui devoit être fon guide en l'autre Monde, on lui facrifioit plufieurs jours de fuite un grand nombre d'efclaves & d'autres gens pour l'aller fervir. Enfin on enfermoit les cendres & le toupet de cheveux dans un cercueil orné par dedans de toute forte de peintures d'Idoles ; & fur le cercueil l'on mettoit l'image du Prince défunt. Tel étoit le dernier Acte d'une cérémonie où tout ce que l'homme voit de plus éclatant alloit fe perdre parmi les vers & la pourriture.

Les Rois de Mechoacan étoient à peu près enfévelis avec le même appareil. La Planche repréfente ici, outre les cérémonies funébres des Mexicains, celles de *Venezuela*, fur lefquelles il n'y a rien à dire de particulier.

RELIGION *des Peuples de Campêche, Jucatan, Tabafco, Cozumel,* &c.

Les Divinités que la figure préfente ici étoient adorées à *Campêche*, & peut-être ailleurs. Les Dévots de la Côte Orientale du Mexique alloient facrifier aux Idoles dans l'Ifle *des Sacrifices*. L'Auteur de *l'Hiftoire de la Conquête du Mexique* n'en donne pas la defcription ; il fe contente de dire, » que les Efpagnols y rencontrérent des Idoles de différentes figures, & » toutes horribles. Elles étoient, ajoute-t-il, pofées fur des autels où l'on montoit par des » dégrés, proche defquels il y avoit fix ou fept corps humains immolés depuis peu, & mis en » quartiers, après leur avoir arraché les entrailles «.

On voyoit autrefois à Campêche un théatre quarré bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Il y avoit fur ce théatre la figure en marbre d'un homme, que deux animaux

(a) *Hiftoire de la Conquête du Mexique.*

(b) On facrifioit même le Prêtre, ou le Chapelain de ce grand Seigneur : fes bouffons faifoient auffi le voyage avec lui pour le divertir en chemin.

(c) C'étoit un ufage établi chez les Mexicains.

(d) *Purchas.*

maux de forme extraordinaire sembloient vouloir déchirer. Il y avoit aussi, & tout près de cette figure, la représentation d'un serpent de quarante-sept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutissoit un lion. Ces deux derniéres figures étoient de marbre comme les autres, & renfermées en quelque façon par des palissades. On voyoit sur le pavé des arcs & des fléches, des os & des têtes de morts. C'est (a) tout ce qu'on nous apprend de ces figures qui pouvoient bien être mystérieuses.

Les Peuples de Jucatan avoient aussi une espéce de Circoncision : mais on ne nous apprend pas si elle étoit autre chose que ce qui a été rapporté en parlant des cérémonies pratiquées par les Mexicains à la naissance de leurs enfans. On trouva des Croix chez ces mêmes Peuples : il seroit difficile de dire l'usage que ces Idolâtres en pouvoient faire, & quelle en étoit l'origine ; car on ne sçauroit faire aucun fond sur ce qu'ils dirent aux Espagnols, *qu'autrefois un personnage plus beau que le Soleil passa dans cette Province, & laissa aux habitans ce monument de son passage.*

L'Isle de *Cozumel* portoit, (b) dit-on, le nom de l'Idole que les habitans adoroient. » Le » Temple de cette Idole étoit de figure quarrée, bâti de pierre & d'une architecture passable. » L'Idole avoit la figure d'homme, mais d'un air terrible & affreux «. On avoit ménagé derriére l'Idole une fausse porte, par laquelle le Prêtre rendoit les Oracles sans être apperçu ; mais les dévots, qui venoient adresser leurs vœux à l'Idole, s'imaginoient bonnement qu'elle répondoit. (c) On y voyoit quelques autres figures de marbre & de terre qui ressembloient à des ours. Ces Dieux étoient, nous dit-on, les Divinités domestiques, ou les *Lares* des habitans.

Dans cette même Isle, le Dieu de la pluye étoit adoré sous la forme de la Croix. En tems de sécheresse, on alloit en procession la prier de faire pleuvoir. On lui sacrifioit des cailles, on lui offroit des parfums exquis, on l'arrosoit d'eau, & l'on réitéroit sans doute si long-tems & si souvent les offrandes, les priéres & les aspersions, qu'enfin les nuages avoient le loisir de se former. Il pleuvoit : voilà le miracle.

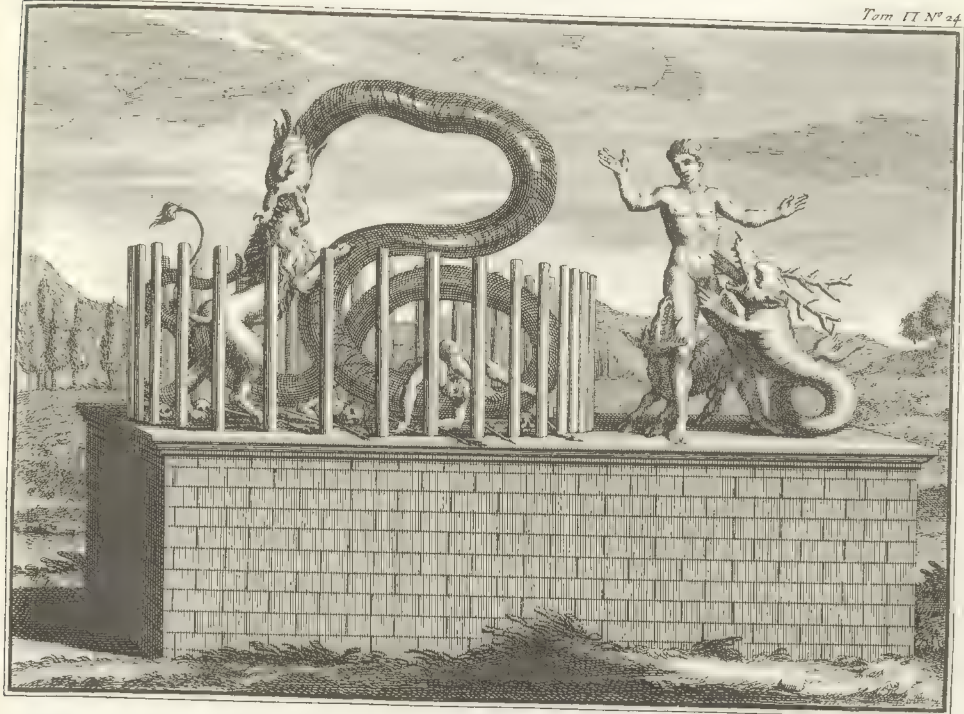
Les Idoles de *Tabasco*, & les sacrifices qu'on leur faisoit, sont représentés dans cette figure. On arrachoit le cœur aux victimes, après leur avoir ouvert l'estomac : ensuite on posoit, ou, pour mieux dire, on enchassoit le corps tout sanglant de la victime dans un creux pratiqué à l'endroit du col du lion que la figure représente. Le sang de celui qu'on avoit sacrifié de la sorte tomboit dans un réservoir de pierre, au bord duquel on voyoit une figure humaine de pierre, qui paroissoit regarder avec attention le sang de la victime immolée. Pour ce qui est du cœur que le Sacrificateur lui arrachoit, il en frotoit la face de son Idole, & le jettoit ensuite dans un feu allumé exprès.

RELIGION *des Peuples de* NICARAGUA.

Ces Peuples sacrifioient des hommes à la maniére de leurs voisins. Ils adoroient le Soleil & plusieurs autres Divinités. Entre leurs Prêtres il y en avoit que l'on pouvoit regarder comme des Confesseurs, puisqu'ils étoient destinés à recevoir les confessions & ordonner les pénitences. Ils indiquoient aussi les fêtes & les autres solemnités. Ils prescrivoient la forme des sacrifices, donnoient le formulaire des priéres, &c. Ces Prêtres observoient le célibat.

A l'égard des Sacrifices, voici ce qu'ils pratiquoient de plus remarquable. Le Sacrificateur tournoit trois fois autour de la victime, (c'étoit un prisonnier de guerre) en chantant d'un ton lamentable. Ensuite il lui ouvroit l'estomac ; de son sang il s'en frotoit le visage, partageoit le corps, après en avoir tiré le cœur. Le Sacrificateur donnoit ce cœur au Grand Prêtre, les pieds & les mains de la victime au Roi, le reste au Peuple. La tête étoit mise sur un poteau, qui portoit le nom de la Province avec laquelle on étoit en guerre : il est aisé de comprendre que le prisonnier sacrifié en étoit originaire. Souvent on sacrifioit sous ces poteaux des enfans & même des hommes du pays ; mais avant que de les immoler il falloit les acheter, & il étoit permis à un pere de vendre son enfant pour cette cruelle cérémonie. Ceux qui avoient le bonheur d'être sacrifiés de la sorte, jouissoient des priviléges de l'Apothéose : ils passoient de cette vie mortelle à l'immortelle. Toutes les Cérémonies Religieuses de ces Peuples sont accompagnées de priéres, de vœux, de retours sincéres aux Dieux, & de processions à leur honneur. Les Prêtres y assistent en mantes de coton qui descendent jusques sur les jambes : les séculiers portent des banniéres où ils représentent à leur mode les Dieux pour lesquels ils ont de la dévotion ; les jeunes gens s'y trouvent avec l'arc & la fléche à la main. A la tête des dévots marche le Grand Prêtre portant l'image d'une Divinité du Pays au bout d'une lance. Les Prêtres vont chantant jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'endroit où l'Idole doit faire halte. Alors on jonche de toutes sortes de fleurs la place où elle est posée. On cesse le chant, le Grand Prêtre se tire du sang de quelque partie de son corps à l'honneur du Dieu. Les dévots de la procession l'imitent : les uns se saignent à la langue, les autres aux oreilles & les autres beaucoup plus bas, à la

(a) *Dans Purchas.*
(b) *Histoire de la Conquête du Mexique.*
(c) *Dans Purchas.*



IDOLES de CAMPÊCHE et de IUCATAN.



B. Picart sculp. dir. 172.

IDOLES de TABASCO.

à la discrétion du dévot : mais quelle que soit la partie qui souffre l'opération, le sang qui en coule sert à colorer le visage de l'Idole. Pendant ces actes de dévotion, les jeunes gens dansent & se réjouissent. Quelquefois on consacre le maïz en ces processions. La consécration qui sert à le sanctifier est assez extraordinaire. Ils l'arrosent d'un sang dont la propriété n'est pas d'inspirer aux hommes des œuvres de sainteté. La consécration est suivie de la manducation.

Leurs Temples sont bas : les appartemens en sont obscurs. (*a*) Devant un de ces Temples on voyoit autrefois le grand Autel. C'étoit-là que le Sacrificateur faisoit au Peuple une exhortation qui servoit de préliminaire au sacrifice.

Leurs CÉRÉMONIES *Nuptiales.*

Quoique la Polygamie leur soit permise, ils n'ont pourtant qu'une épouse légitime. Le Prêtre prend le fiancé & la fiancée par le petit doigt, les conduit dans une chambre près d'un feu allumé pour cette cérémonie. Il les instruit particuliérement de leur devoir & de tout ce qu'il croit nécessaire en ce passage d'une condition à l'autre, à la vérité beaucoup plus périlleux pour nous, ce me semble, que pour les maris du Nouveau Monde. Dès que le feu est éteint, l'époux & l'épouse sont censés mari & femme : mais si celle-ci prise de bonne foi pour vierge se trouve toute autre à l'examen, le mari la répudie sans autre façon, à moins qu'il ne veuille bien s'en rapporter à son Cacique, & lui remettre la vérification de la virginité de cette Novice. Le divorce est la seule peine qui soit imposée à celle qui viole la fidélité conjugale ; il est vrai qu'on lui défend le mariage ; mais en est-elle plus mal ? Cependant on nous assure qu'en certaines fêtes de l'année le mari accorde à sa femme la permission de lui donner un Vicaire. Si les Relations accusent bien juste, ils prennent place de meilleure grace que nous dans la légende des cocus. Oseroit-on assez présumer de la raison de ces peuples, pour leur attribuer de croire que le vrai moyen de trouver de la consolation dans le cocuage, & aussi d'éviter souvent de tomber sous sa jurisdiction, c'est de permettre, & non de défendre ? Quelque atteinte que souffre l'hymen dans ses droits,

Maris, c'est la plus sure route
De ne voir goute,
Ou bien d'en faire le semblant.

On rapporte qu'en ce pays-là les parens de la femme adultére sont deshonorés, que celui qui viole une fille est fait esclave ou condamné à payer sa dot, que l'esclave qui a commerce avec la fille de son Maître est enterré vif avec elle, & que pour prévenir tous ces accidens, il y a des maisons de joye. Ajoutons qu'il y a beaucoup de contradictions en tous ces usages.

Le Lecteur remarquera que j'ai parlé des coutumes de ces peuples comme si elles subsistoient actuellement. Cependant il y a grande apparence que si elles subsistent, ce n'est plus que chez un petit nombre d'Indiens renfermés dans les bois ou dans les montagnes. Le Christianisme les a généralement abolies.

RELIGION *des Peuples de* DARIEN, *de* PANAMA, *de la* NOUVELLE GRENADE *&* *de* CUMANE.

On nous assure que les Indiens de la Province de Darien n'ont ni Temple, ni Autel, ni autres marques extérieures de Religion : (*b*) cependant ils croyent qu'il y a un Dieu au Ciel ; & ce Dieu, c'est le Soleil mari de la Lune. Ils adorent également l'un & l'autre. Pour ce qui est du mauvais Principe, ils le craignent à cause qu'il leur fait du mal, & l'adorent afin qu'il leur fasse du bien. Ils lui présentent des fleurs & des fruits, des parfums & du maïz. A l'égard de ses fréquentes apparitions, on peut bien croire, sans faire tort à son jugement, que c'est l'effet de leur imagination, peut-être de leur mélancolie, & peut-être aussi des tromperies de leurs Prêtres. Ceux-ci joignent à la Prêtrise la Médecine & la Politique. N'oublions pas qu'ils sont encore les Ministres de la guerre.

(*c*) Les prétendues conjurations magiques de ces Prêtres se font en secret. Beaucoup de cris & de contorsions, des grimaces & des hurlemens qui n'ont rien de commun, persuadent bientôt le mystére à des Peuples aussi ignorans que ceux-là. Les cris réitérés de ces Devins imitent, dit-on, celui de bêtes, & quelquefois le chant des oiseaux. A ces cris se joint le bruit de certaines pierres, qu'ils frappent sans doute en observant quelque cadence, le son d'une espéce de tambour fait de cannes, celui d'une flute faite de la même matiére ; & si l'on y ajoute celui que peuvent faire quelques os de bêtes attachés ensemble, en voilà autant qu'il en faut pour

(*a*) *P. Martyr. Decad. de Reb.* &c.
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Voyage de Wafer* à la suite des *Voyages de Dampier.*

pour donner une idée complette de la musique qui accompagne les enchantemens de ces Prêtres. Cependant ils ne hurlent pas toujours : un profond silence succéde au bruit, & l'Oracle répond enfin.

(a) Pour ce qui regarde la maniére de guérir les malades, elle est des plus singuliéres. » Ils » font asseoir le malade sur une pierre, (ou ailleurs n'importe) ensuite le Prêtre Médecin » prend un petit arc & de petites fléches, les tire le plus vîte qu'il lui est possible contre le » corps de son malade, qui est tout nud. Leur adresse à tirer de l'arc les fait toujours viser fort juste, & de plus il y a un arrêt à la fléche, afin qu'elle ne pénétre qu'autant qu'il » le faut. Si la fléche ouvre une veine remplie de vent, & qu'alors le sang en sorte avec quel- » que impétuosité, le Médecin & ceux qui sont présens à l'opération sautent de joye, & té- » moignent par leurs gestes que l'opération est heureuse «.

Les Indiens qui habitent entre *Carthagene* & *Panama* adoroient autrefois, & peut-être adorent encore, les Astres & le Démon, c'est-à-dire le mauvais Principe. Comme le systême de leur Religion se réduit à ce que j'ai rapporté de ceux de Darien, je n'en dirai pas davantage en cet endroit. Ceux qui habitent plus avant dans les terres, & dans ces lieux où (b) les Rois Indiens avoient leurs Palais (c) sur des arbres, adorent aussi le Soleil & semblent le reconnoître pour leur principale Divinité.

Rio Grande, qui va se jetter dans le Golfe d'*Uraba*, s'appelloit autrefois *Dabaiba* du nom d'une Idole fort célébre parmi ces Indiens. On y alloit en pélerinage, on lui brûloit des esclaves en sacrifices. La maniére de rendre ses devoirs à ce Dieu & ou à cette Déesse, consistoit en de longs jeûnes de trois ou quatre jours, en des austérités pareilles à celles que j'ai décrites, & en menues dévotions, comme soupirs, gémissemens, exstases, &c. (d) Nous adorons, dirent-ils aux Espagnols qui les questionnoient sur leur Religion, un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. *Dabaiba* est sa mere. Cette *Dabaiba* étoit ici-bas une femme très-vertueuse, & par conséquent fort estimée : après sa mort elle fut déifiée, & devint mere de Dieu. Lorsqu'elle est en colére, elle envoye sur les hommes les éclairs & le tonnerre. Voilà à quoi se réduit la Religion de ces Peuples.

Leurs Prêtres font vœu de continence; & s'ils le rompent, on les lapide, on les brûle sans rémission. Pour les dévots, en tems de jeûne ils s'éloignent de leurs femmes. Malgré la rigueur avec laquelle on punit l'incontinence des Prêtres, ils conservent l'autorité que la Prêtrise s'est universellement arrogée : on ne fait rien sans leur avis.

On nous dit que les Indiens de la Vallée de Tunia adorent le Soleil & la Lune, & une Idole nommée *Chiappen*. Avant que d'aller à la guerre on lui sacrifie des esclaves & des prisonniers, & on teint le corps de l'Idole avec le sang de la victime. Ils ne font aucune entreprise sans lui demander conseil & sans implorer son assistance : pour cet effet ils pratiquent une longue pénitence de deux mois, pendant laquelle ils s'abstiennent de sel & de femmes. Pourquoi s'abstiennent-ils du sel ? On ne le dit pas. Ils ont, ou du moins ils avoient, au tems de l'arrivée des Espagnols chez eux, des maisons de discipline ou des séminaires pour élever les filles & les garçons.

Il n'y a pas beaucoup de choses à dire sur les cures de leurs Prêtres. Quand ils ne peuvent venir à bout de guérir les malades, ils les abandonnent à leurs Dieux : mais avant que d'en venir là ils mettent la main sur la partie malade, marmottent méthodiquement quelques paroles, font une incision & donnent quelque breuvage.

Cumane & Paria (e) reconnoissent pour leurs Dieux le Soleil & la Lune : le tonnerre & les éclairs sont les suites de la colére du premier; & lorsqu'il s'éclipse, ils mettent en usage les plus grandes mortifications pour lui faire revenir la lumiére. On s'arrache les cheveux, on se perce avec des arrêtes de poissons; les femmes se déchirent le visage, les filles se tirent du sang des bras. Cependant le Soleil reprend des forces qu'il n'a perdues que dans l'imagination des ignorans : mais tout le monde n'est pas obligé d'être Astronome. Ces Peuples croyent encore que les Cométes sont mauvaises & dangereuses : à cause de cela ils font grand bruit, ils battent sur une espéce de tambour, ils les conjurent, pour leur faire peur, & les éloigner. Au culte du Soleil & de la Lune ils joignent celui de quelques autres Idoles, & parmi ces derniéres on remarque sur-tout une Croix de Saint André qui garantit des spectres & de tous les mauvais Génies qui courent la nuit. On assure que cette raison les oblige d'attacher leurs enfans à cette Croix.

(f) Outre certaines compositions faites de racines & d'herbes mêlées souvent avec de la graisse d'oiseaux ou de bêtes à quatre pieds, à quoi ils ajoutent plusieurs choses dont le Peuple n'a pas connoissance, les Prêtres Médecins de Cumane employent dans leurs cures l'art de sucer le mal avec la bouche. Ils accompagnent ces deux méthodes d'une gravité qui ne laisse pas d'être prévenante, & marmottent en même tems diverses paroles pour aider à l'opération : si malgré leurs soins la guérison ne suit pas, il faut, disent-ils, que le malade soit possédé d'un mauvais

(a) Idem. Ibid.
(b) *P. Martyr. Decad. de Reb. Occ.*
(c) Depuis Carthagene & Sainte Marthe jusqu'aux environs de *Macaraibo*.
(d) Tiré de *Purchas*.
(e) Auteurs Espagnols cités par *Purchas*.
(f) *Purchas* Ibid. & *Coreal* dans ses Voyages.

mauvais esprit. Alors le Prêtre-Médecin frotte vigoureusement son malade, recommence à marmoter, conjure l'Esprit prétendu, & pour le mettre dehors, suce de toute sa force. Ensuite il prend un morceau de bois dont la vertu n'est connue que de l'Opérateur, qui s'en sert pour frotter la bouche, le gosier & l'estomac de son patient, & cela avec une telle violence qu'enfin le malade rend jusqu'au sang. Aussitôt l'Opérateur redouble les conjurations, frappe du pied, crie, & gesticule à nouveaux frais : enfin le Diable se montre. C'est quelque chose qui sort du corps du malade, ou qui paroît en sortir par un tour de passe-passe du Prêtre. On porte cela hors de la cabane en prononçant ces paroles qui peuvent avoir leur vertu secrette, *que le Diable s'en aille d'ici.* Après tant de peines & de soins si le malade vient à mourir, *son heure étoit venue*, répond le Prêtre-Opérateur : mais celui-ci n'en vaut pas moins dans l'esprit du Peuple.

Les Prêtres sont consultés sur les affaires de paix & de guerre. Ils vont interroger leurs Dieux dans des caves ou en quelques endroits écartés. Ils choisissent volontiers la nuit pour leurs cérémonies magiques ; & plus elle est noire, mieux elle vaut. Ils évoquent les Démons par des cris, beaucoup de bruit, & des chants magiques en présence de plusieurs jeunes gens. Celui qui consulte de leur part l'oracle de l'Idole est assis : ils sont debout. Quand le Diable vient, le Magicien observe de faire beaucoup moins de bruit, & quand il est arrivé, le bruit cesse entiérement : le Magicien se prosterne & donne le signal de l'hommage. Voilà ce que nous racontent ces vieux écrivains Espagnols, témoins oculaires des anciennes superstitions du nouveau Monde. Ils ajoutent qu'un jour quelques Moines entreprirent d'exorciser le Prêtre qui évoquoit le Démon, & qu'à force de signes de croix & d'eau-bénite, qu'une étole mise au col du Magicien seconda merveilleusement, il répondit fort pertinemment à toutes les questions que les Moines firent au Démon. Entr'autres choses ils lui demanderent en quel lieu les ames des Indiens iroient après leur décès. Il répondit en enfer.

Ceux que l'on destine à être Prêtres sont dès l'enfance initiés à la Prêtrise. On fait faire à ces jeunes gens une retraite de deux années au milieu des bois, ils ne mangent de rien qui ait du sang, ne voyent point de femme, oublient leur parenté, & ne sortent point des cavernes. Les vieux *Piaias*, c'est ainsi que s'appellent les Prêtres de ces Indiens, vont les visiter & les endoctriner de nuit. Lorsque le tems de la retraite des jeunes Candidats est accompli, les *Piaias* leur donnent un certificat par le moyen duquel ils sont reconnus Prêtres licenciés & Docteurs ès Arts, en Médecine & en Magie.

Leurs CE'RE'MONIES *de* GUERRE, &c.

Les Indiens de Darien, de même que ceux de l'Amérique Septentrionale, font une tabagie solemnelle pour prendre leurs résolutions de guerre. Comme chez eux il ne s'agit ni de Diettes, dont on attend le résultat pendant des années entieres, ni de subsides difficiles à fournir, ni de taxes & d'impôts, qui sont les fruits de l'esprit d'un partisan, on peut croire que le coup part de la main presque aussi vîte que la résolution est prise de faire la guerre. Les femmes y marchent comme les hommes, & manient beaucoup mieux l'arc & la fléche, que les nôtres l'aiguille & la quenouille. Ils brûlent leurs prisonniers de guerre ; mais avant que d'en venir à l'exécution ils (*a*) leur arrachent une dent. Ceux de *Panama* imitent cette coutume de leurs voisins de Darien. Que cet usage ait quelque chose de religieux, c'est de quoi il ne faut pas douter ; puisque le serment le plus solemnel de derniers (*b*) c'est *par la dent.*

Les Indiens de Darien & de Panama n'assistent jamais au Conseil de Guerre ou d'Etat qu'en habit décent, c'est-à-dire la toile de coton sur le corps, l'écharpe sur les cuisses, l'anneau sur le nez ou sur la bouche, le collier de dents, de coquilles, ou de rassade autour du col : qu'on ne s'attende pas à trouver en ces colliers la légereté des nôtres. Ceux de ces Indiens pésent jusqu'à vingt-cinq ou trente livres, & descendent fort souvent jusqu'au nombril. Tel d'entr'eux en porte même plusieurs à la fois, mais alors ils ne pesent tous ensemble que la valeur d'un grand collier. On ne va pas au Conseil en cet attirail de cérémonie, les femmes suivent les hommes & portent après eux les ornemens dont ils doivent se revêtir quand ils sont obligés de se trouver au Conseil. Du reste ces Conseillers s'embarrassent peu de la gravité nécessaire en cette occasion. Ils dansent sans façon en leurs habits de cérémonie. Après qu'ils ont pris leurs places, un jeune garçon allume un rouleau de tabac & mouille un peu l'endroit qu'il vient d'allumer, afin que le tabac ne se consume pas trop vîte ; ensuite il le met à la bouche en guise de pipe, & s'en va de rang en rang le rouleau de tabac à la bouche fumer au nez de Messieurs les Conseillers, qui reçoivent cette fumée avec toute la satisfaction possible, & la regardent sans doute comme un signe d'honneur & de respect.

Tous ces Peuples ne font aucun quartier à leurs ennemis : s'ils ne les massacrent pas sur le champ, c'est pour les sacrifier à leurs Idoles, pour les assommer, ou pour les brûler en leurs assemblées

(*a*) *Purchas.*

(*b*) *Voyage de Wafer* à la suite de ceux de *Dampier.*

aſſemblées ſolemnelles. La crainte de la mort vaudroit mille morts au priſonnier, ſi les Indiens ne témoignoient dans leur eſclavage une intrépidité qu'il eſt difficile de comprendre, & dont peut-être le fond n'eſt pas abſolument mépriſable. (a) Les Indiens de la Nouvelle Grenade & de Cumane châtrent les jeunes gens qu'ils font priſonniers, & les engraiſſent enſuite, s'imaginant qu'il en eſt des jeunes hommes comme des chapons. Ils portent au col les dents des ennemis qu'ils ont maſſacrés. Ils obſervent de faire marcher toujours une Idole à la tête de leurs Armées, & lui ſacrifient avant le combat des captifs ou des eſclaves.

Ceux de Venezuela peignent, ou, pour parler en terme de Relation, *rocouent* autant de parties de leur corps qu'ils ont tués d'ennemis. Au premier ennemi tué on ſe peint les bras, au ſecond la poitrine, au troiſiéme ils tirent des lignes de couleur depuis le nez juſqu'aux oreilles.

Leurs CE'RE'MONIES NUPTIALES & FUNE'BRES.

Les Indiens de Darien ont pluſieurs femmes: ils peuvent même s'en défaire en les vendant auſſitôt que le dégoût commence à leur prendre. Outre cela ils ont des femmes publiques, & s'il en faut croire les relations, leurs filles ne ſont pas cruelles. Cependant comme elles tienent pour un grand affront une groſſeſſe prématurée, elles mettent d'abord en uſage certaines herbes qui procurent l'avortement.

Dès que les filles de *Darien* & de *Panama* ont atteint l'âge nubile, & donné quelques ſignes de maturité on leur donne la tablier, elles ne paroiſſent plus en public. Au logis elles ſe voilent le viſage: même devant leur pere. Heureuſement pour elles on les marie promptement, & l'on prévient ainſi les dangereuſes inſinuations d'un (b) maître, qui ſans aucun égard pour l'honneur des familles, détruit ſouvent en un moment tout ce que la vertu prêche à la jeuneſſe pendant quatorze ou quinze ans. » Tous les Indiens de l'Amérique, (c) dit *Coreal*, » ſont grands partiſans de la nature, & croyent qu'il ne faut pas la laiſſer oiſive: auſſi en fait » d'amour, ni les filles, ni les garçons ne ſoupirent pas long tems & ne ſongent point du tout » à faire des réflexions qui les empêchent de ſe ſatisfaire. J'attribue à la promptitude avec la- » quelle les jeunes gens ſe marient, & à la facilité qu'on trouve à ſe lier par les nœuds de l'hy- » men, la rareté des adulteres parmi les Sauvages «.

» Pour les Mariages, ils n'y font pas beaucoup de façon. Toute la recherche & toute la » galanterie conſiſte de part & d'autre à ſe demander; car au moins eſt-il permis à la fille d'inſi- » nuer qu'elle voudroit bien d'un tel; au lieu que parmi nous la régle de la bienſéance veut » qu'une fille ne faſſe aucune déclaration. Après s'être demandé & accordé, on ſe marie d'a- » bord, & tous ceux qui ſont invités à la cérémonie des nôces apportent chacun un préſent. » Ces préſens ſont des haches & des couteaux de pierre, du maïz, des œufs, des fruits, de » la volaille, des hamacs, du coton, &c. Ils laiſſent leurs préſens à l'entrée de la cabane, & » ſe retirent enſuite juſqu'à ce que la cérémonie de faire les préſens ſoit achevée. Après » cela on ſonge à célébrer la nôce, dont voici la cérémonie. Celui qui ſe marie préſente à la » porte de la cabane à chacun des convives une calebaſſe pleine de *Chicali*, qui eſt la boiſſon » ordinaire de ces Indiens. Tous ceux qui ſont de la nôce boivent ainſi à la porte, même les » petits enfans: après quoi les peres des nouveaux mariés entrent auſſi tenant leurs enfans. » Le pere du garçon fait ſa harangue à l'aſſemblée, tenant à la main droite l'arc & une fléche » dont il préſente la pointe. Enſuite il danſe & fait diverſes poſtures biſarres, qui ne finiſſent » pas qu'il ne ſoit accablé de fatigue & de ſueur. La danſe achevée, le pere du garçon ſe » met à genoux & préſente ſon fils à la fiancée, que le pere, à genoux comme celui du ma- » rié, tient pareillement par la main: mais avant que de ſe mettre à genoux le pere de la » fille danſe à ſon tour, & fait les mêmes poſtures que le premier. A peine les civilités » ſont-elles finies de part & d'autre, que le Paranymphe du marié avec le reſte de ſa ſuite » courent aux champs la hache à la main en ſautant & cabriolant pour abattre les arbres » qui occupent le terrain où doivent loger les deux conjoints, & tandis que les hommes dé- » frichent cette terre, le Paranymphe de la mariée & toute ſa ſuite y ſement les grains«.

(d) Le pere de la mariée, (au défaut du pere, l'oncle, ou quelqu'autre proche parent,) la garde à vûe une ſemaine dans l'appartement où il couche. Eſt-ce un effet de l'affection paternelle, ou de la répugnance de l'épouſe, qui ne peut ſe réſoudre à ſe jetter bruſquement entre les bras d'un époux? On n'en dit rien; & quoiqu'il en ſoit au bout de huits jours elle eſt remiſe au mari.

Les femmes ſont ſujettes, je l'ai dit, en (e) un autre endroit: mais en ſont elles plus malheureuſes? Elles ne connoiſſent rien de meilleur que leur condition. Cette Polygamie, qui effrayeroit nos Dames, & peut-être les rendroit plus ſouples & plus retenues lorſqu'elles ſe

(a) Auteurs cités par *Purchas*.
(b) L'Amour.
(c) Tome II. de ſes Voyages.
(d) *Voyage de Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(e) *Diſſert. ſur les Peuples de l'Amérique*.



MARIAGE des INDIENS du PANAMA.



Les PARENS & les AMIS DÉFRICHANT la TERRE qui est destiné aux NOUVEAUX MARIÉS.

fe verroient environnées de plufieurs rivales, ne caufe pas la moindre émotion aux Américaines. Celles de Darien & de Panama s'occupent non-feulement à tous les ouvrages domeftiques, mais même à labourer, bêcher & défricher les terres, à femer le maïz, à planter, à tailler les arbres. Cela paroît rude : mais les femmes du premier âge n'en faifoient pas moins & la coutume fait tout. Les Indiennes ne font pas nées pour les débauches de table, ni pour paffer les nuits à jouer aux cartes & courir le bal. Cette vie pourroit leur paroître auffi laborieufe qu'à nous celle de labourer un champ, ou de fuivre un mari à la guerre. » (*a*) Quoique les femmes de l'Ifthme de Panama foient ainfi employées à toute forte d'ouvrages ferviles, foit à la maifon, foit à la campagne, & qu'elles foient même en quelque maniere les efclaves de leurs maris ; cependant elles s'acquittent de leurs devoirs avec tant de promptitude & fi gayement, qu'il femble que ce foit plutôt par leur choix, que par aucune néceffité qu'on leur ait impofée. Elles font en général d'un bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, furtout à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les fervices qui font dûs légitimement à leurs époux. Elles ont pour eux beaucoup de refpect & de foumiffion, & ceux-ci ne manquent ni d'amitié ni de complaifance. Je n'ai jamais vû, ajoute l'Auteur que je cite, aucun Indien battre fa femme, ni lui dire des injures «.

A l'égard des enfans, (*b*) dès qu'ils font nés, on va les plonger dans l'eau froide. On en ufe de même envers l'accouchée. D'abord on attache l'enfant fur une planche de bois de *Macaü*, & comme il a toujours le dos appuyé fur cette planche, il ne court guéres le rifque d'être tortu ou boffu. Filles & garçons, tout eft nud, comme Adam & Eve dans le Paradis, jufqu'à l'âge auquel les uns & les autres ceffent d'être enfans. Pour lors les filles portent le tablier, & les garçons un entonnoir dont on comprend affez l'ufage.

Pour ce qui concerne leurs cérémonies funébres, on n'en fait que peu de chofe : ils donnent à manger aux ames & célébrent des anniverfaires pour les morts : c'eft-à-dire que tous les ans ils portent un peu de maïz & de *Chicali* fur le tombeau du défunt. Ils ont quelque idée des peines & des récompenfes de l'autre vie.

Les Peuples de la Nouvelle Grenade ne font pas moins *Polygamiftes* que les autres : mais ils obfervent d'éviter dans leurs mariages les degrés de confanguinité défendus par la Loi naturelle : par exemple ils ne prennent point leurs fœurs en mariage. Les Caciques ont plus de femmes que le Peuple : les enfans de la plus aimée font les feuls & véritables héritiers.

Autrefois ils enfeveliffoient leurs Caciques avec des colliers d'or garnis d'émeraudes, ou du moins ils enterroient avec eux ce qu'ils poffédoient pendant leur vie, n'oubliant pas de mettre de quoi boire & de quoi manger près du corps. Le peuple imitoit fes Souverains. Quelquefois les femmes fuivoient leurs maris en l'autre Monde. (*c*) Une femme qui nourrit fon enfant venant à mourir, il faut que l'enfant parte avec elle, car fans cela, difent ces Indiens, il refteroit orphelin. On le met à la mammelle de la défunte. Ils ne croyent pas qu'il y ait d'autres ames immortelles que celles de leurs grands hommes, & fans doute auffi de ceux qui ont été leurs ferviteurs en ce Monde, puifqu'ils les leur donnent pour les fervir après cette vie. Ils croyent auffi qu'un moyen affuré pour avoir part à cette immortalité, c'eft de mourir de gayeté de cœur, & de fe faire enterrer avec ces grands hommes. Les plaifirs de cette autre vie confiftent à manger, à boire, danfer, aimer, & à renouveller généralement toute la fenfualité de la vie animale en certains pays délicieux.

Ils célébrent folemnellement l'anniverfaire de la mort de leurs guerriers. Ces anniverfaires confiftent en régals à leur mode, & en chanfons mêlées de pleurs & de gémiffemens pour l'amour des morts, fans y oublier les louanges de ces héros & des malédictions contre l'ennemi. Si le héros dont ils célébrent la mémoire eft mort à la guerre & les armes à la main, l'ennemi en eft plus folemnellement maudit. On fait enfuite du mieux qu'on peut l'image de celui-ci, & on la met en piéce à la gloire du héros qu'il a tué : après cela on mange, on boit, on s'enyvre, on chante, on danfe. Le lendemain à la pointe du jour, on met l'image du défunt dans un grand canot plein de tout ce qui faifoit plaifir au héros pendant fa vie. Souvent même on porte en proceffion une partie de ces chofes : mais de quelque maniere que la cérémonie s'acheve, toujours eft-il fûr que tout eft brûlé pour le fervice du défunt. La joye & l'yvrognerie recommencent après cela, & les femmes s'y diftinguent de tout le refte de la troupe par des fauts & des gambades, qui très-fouvent font fouffrir la modeftie Européenne. La fête finit par un affoupiffement univerfel, que leur laiffe la trop grande vivacité de la joye & la force de la liqueur. Pour les jeunes gens deftinés à donner au premier jour des preuves de leur valeur, ils font une efpéce de facrifice aux ames de ces guerriers dont ils veulent fuivre généreufement les traces. Il eft vrai que le facrifice eft un peu étrange ; car il confifte à faire, avec un os de poiffon bien aiguifé, une incifion à cette partie du corps qui fait préférer les charmes de Venus aux lauriers de Mars. Le fang qui découle de la playe eft une libation religieufe à l'honneur des morts.

Les Prêtres de Cumane (& ceux des Peuples voifins) ont affez d'adreffe pour fe faire donner

(*a*) *Voyage de Wafer* à la fuite de ceux de *Dampier*.
(*b*) *Coreal*, *Wafer*, ubi fup.
(*c*) *Purchas*.

donner la commission d'expédier la virginité des jeunes filles qui se marient. Il n'y a rien de plus particulier à dire sur leurs cérémonies nuptiales. Ils ont des filles qui font vœu de virginité, & le tiennent au péril même de leur vie, puisque toujours armées pour la chasse, à laquelle ces chastes guerrieres s'occupent uniquement, elles tuent hardiment celui qui menace de cueillir la fleur la plus belle & la plus rare qui soit au Monde, s'il faut en croire les connoisseurs.

Ces Peuples, & ceux de Venezuela, brûlent & réduisent en poudre les corps morts de ceux qu'ils ont aimés pendant leur vie, & principalement de leurs Caciques : après cela ils détrempent cette poudre & l'avalent dans leur breuvage ordinaire. Leur deuil consiste à pleurer plusieurs jours sur les morts qu'ils ont aimés ou respectés. Voilà ce que représentent ici deux figures.

RELIGION *des Peuples de* CUBAGUA, *de la* CARIBANE, *& de la Nouvelle* ANDALOUSIE.

On ne nous apprend autre chose de la Religion de ces Peuples, sinon qu'ils adorent le Soleil & la Lune, mais préférablement encore à ces Astres un mauvais Etre qui ne reçoit leurs hommages, qu'à cause du mal qu'il leur fait. Ceux de Paria adorent, à ce qu'on nous dit, les squelettes desséchés de leurs Ancêtres. Ces mêmes Peuples & ceux de la *Trinité* s'imaginent aussi que l'Astre du jour fait sa course dans un char traîné par des tigres. (*a*) Cette opinion les engage à traiter ces animaux avec respect, & à leur abandonner pour leur nourriture ordinaire les cadavres de leurs morts. Ils conservent même par tradition la mémoire d'un embrâsement que le Soleil excita, pour les punir d'avoir négligé d'exposer leurs morts à ces animaux. L'incendie fut des plus violens, & consuma une infinité d'habitans : mais nous arrêterions-nous plus long-tems à de pareilles extravagances ?

La Planche représente une dévotion de ces sauvages méridionaux, que l'on pourroit fort bien regarder comme une charlatanerie de Prêtre, si la prévention que nous avons contre les Indiens Occidentaux nous permettoit de les croire capables d'être charlatans en des choses qui demandent tant de bonne foi. Voici de quoi il s'agit.

Les Caribes de la *Caribane* reçoivent dans une cérémonie solemnelle ce qu'ils appellent *l'esprit de courage*. Le don de cet esprit se fait par les Prêtres qui commencent la cérémonie par des chansons & des danses, où chacun écume & s'agite comme un Démoniaque. Un fort petit calme succéde à l'agitation violente, & pour lors l'on chante & l'on danse avec plus de justesse & de mesure. Tous ceux qui desirent que les Prêtres leur communiquent l'esprit, se tiennent par la main & continuent à danser sans relâche, pendant que trois ou quatre Prêtres entrent dans le cercle & courent sur les danseurs, les uns avec une calebasse au bout d'un bâton, les autres avec un long roseau rempli de tabac allumé, dont ils soufflent la fumée sur les danseurs en prononçant ces paroles : *Recevez tous l'esprit de force par lequel vous pourrez vaincre les ennemis.* Cette formule fait présumer que la cérémonie est des plus religieuses pour des gens, qui, comme la plûpart des Indiens Occidentaux, réduisent leurs articles de foi à des danses & à quelques hommages fort équivoques. Car peut-on dire autre chose des descriptions que les Voyageurs nous donnent de l'Idolâtrie Américaine ? A l'égard de ceux dont je parle maintenant, tout ce qu'on peut assurer de leur Religion c'est qu'elle consiste à craindre & prier l'esprit malin, & à laisser en repos l'Etre qu'ils tiennent pour Dieu ; que de plus il paroît que la destruction de leurs ennemis est pour eux un acte de vertu. Passons à leurs autres cérémonies.

La GUE'RISON *de leurs* MALADES.

(*b*) Les Peuples de Paria plongent dans une riviere le malade qui est attaqué de la fiévre ; & le font ensuite courir à perte d'haleine & à coups de fouet autour d'un grand feu, après quoi ils le portent dans son hamac. Une longue abstinence est encore un des moyens qu'ils employent pour la guérison de leurs malades. Quelquefois ils se servent de la saignée : alors ils ouvrent une des veines des reins.

Si la maladie est à-peu-près désespérée, on porte le malade en son hamac dans un bois : on suspend l'hamac entre deux arbres, & l'on danse toute la journée autour du malade. Dès que la nuit est venue, on lui laisse de quoi se nourrir pour quatre jours, & on l'abandonne à son sort : s'il guérit à la bonheur. Les parens se mettent en frais pour s'en réjouir : mais après tout s'il expire, On ne s'en inquiéte guéres.

Leurs

(*a*) Purchas.

(*b*) De Bry Part. X. Americæ.



Maniere dont les PRETRES CARIBES [illegible]



Maniere dont les SAUVAGES *de* PARIA *gouvernent leurs* MALADES.



DANSE *des* SAUVAGES *de* PARIA *autour des* MOURANS, *et leurs* CEREMONIES FUNEBRES.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

Il n'eſt pas néceſſaire de répéter que la Polygamie n'eſt pas moins à la mode en Caribane que dans les autres Pays des Indes Occidentales. Les Caciques ont beaucoup de femmes (a) & même ils en tiennent de relai ſur la route lorſqu'ils ſe mettent en voayge. Le Peuple prend autant de femmes qu'il peut, ou qu'il veut en nourrir : mais en général on ne fait pas difficulté d'en céder l'uſage aux bons amis & aux étrangers qu'on reſpecte. Cette galanterie ne détruit pas la propriété : cependant on nous aſſure que les maris Caribes répudient leurs femmes, lorſqu'elles manquent à la fidélité conjugale.

Quand les filles ſont devenues nubiles, on les enferme pour deux ans ; & pendant ce tems-là il leur eſt défendu de ſe couper les cheveux. Ce terme étant expiré, on travaille à les placer. Les fiançailles ſe font aux dépens des bons amis, qui apportent de quoi manger & bonne proviſion de bois pour bâtir la cabane des futurs conjoints. Un ami du marié lui coupe les cheveux ſur le front, une bonne matrone Caribe en fait autant à la mariée ; & voilà un mariage. On célébre les nôces en mangeant & buvant bien. Le Prêtre vient ſans délai appoſer le ſeau de la bénédiction à l'hymen, après quoi *ſa Révérence* rend au mari l'épouſe qu'il a promue de l'état de fille à celui de femme. N'oublions pas que celle qu'on traite de cette ſorte eſt la ſeule femme légitime. Toutes les autres ne ſont que des concubines, & doivent obéir à la premiere comme à leur maîtreſſe.

Ils enterrent leurs morts dans leurs cabanes. Ceux de Paria, après les avoir mis dans la foſſe, font porter des proviſions auprès d'eux, perſuadés que l'on a beſoin de ſe nourrir après la mort. Souvent ils les deſſéchent au feu, & les ſuſpendent enſuite à l'air. Toute la cérémonie eſt accompagnée de chants funébres & de lamentations, ſur-tout quand le mort s'étoit diſtingué par ſes exploits & par d'autres ſervices importans. Alors on lui fait l'honneur de célébrer l'anniverſaire de ſa mort, & celle de ſes femmes qu'il chériſſoit le plus en ſa vie, eſt obligée de conſerver comme une relique le crâne du défunt guerrier ſon époux. Ils croyent l'immortalité de l'ame, & s'imaginant qu'elle eſt encore pourvue des ſens dont elle a fait uſage en ce monde, ils diſent qu'elle va manger & boire à diſcrétion de côté & d'autre. Ils croyent auſſi que l'Echo n'eſt autre choſe que la voix des ames qui ſe proménent à la campagne.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve* ORENOQUE, *& de ceux de la* GUYANE.

Tout ce qu'on nous dit de la Religion de ces Peuples ſe réduit à fort peu de choſe, & même il ne faut pas trop ſe fier au peu qu'on en ſait. (b) Les uns adorent le Démon ſous le nom de *Wátipa*. Une Idole, quelle qu'elle puiſſe être, dans le ſtyle d'un Théologien du Chriſtianiſme eſt toujours certainement le Démon. Les autres adorent ce Démon ſous un autre nom, avec le Soleil & la Lune. Quelques Indiens de la Guyane adorent ce que leurs Prêtres leur font adorer, ou ſe contentent de ce que ceux-ci adorent. Quelques autres croyent que le Soleil & la Lune ſont des Etres animés, mais ils ne les adorent pas. Certains Sauvages qui occupent des terres dans l'intérieur de la Guyane, (c) font leurs dévotions à une Idole de pierre, qui a la forme d'un homme aſſis ſur les talons, les genoux ouverts, la bouche de même, appuyé ſur ſes deux coudes, les mains ouvertes & avancées. Cette Idole a une cabane en laquelle elle réſide : c'eſt ſon Temple.

Les Nouragues, les Acoquas & les Galibis reconnoiſſent un Dieu, ſans l'adorer. Ils diſent que ſa demeure eſt dans (d) le Ciel, mais ils ne ſavent pas ſi c'eſt un Eſprit : ils ſemblent croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu d'un nom qui ſignifie *l'ancien du Ciel*. Les uns & les autres ont beaucoup de ſuperſtitions, qui ne ſont fondées que ſur des contes abſurdes.

Les Prêtres de ces Peuples leur ſervent de Médecins, ſelon l'uſage des autres Indiens. Avant que d'entreprendre la guériſon de ſon malade, le Prêtre conſulte l'Oracle, & s'il déclare que le malade mourra, on ne lui fait aucun reméde.

Leurs autres CEREMONIES.

Quelques-uns de ces Peuples éliſent leurs Capitaines à table, & choiſiſſent celui qui boit le mieux. Celui qui eſt nommé Capitaine porte les deux mains ſur ſa tête, pendant qu'on lui fait une longue exhortation ſur ſon devoir. Enſuite on éprouve ſon courage à coups de fouet, on lui en donne juſqu'au ſang.

Les

(a) Auteurs cités par *Purchas*.
(b) Relations citées par *Purchas*.
(c) *Purchas*. les appelle *Marashawaccas*.
(d) *Journal d'un Voyage dans la Guyane &c.* 1674.

Les Prêtres médecins des Galibis passent par des épreuves assez difficiles, avant que de pouvoir être reconnus Docteurs en l'une & en l'autre profession. Une de ces épreuves est si rude, que ceux qui sont obligés de la souffrir en crévent souvent. On pile des feuilles vertes de tabac, on en exprime le suc, & l'on emplit de ce suc la capacité d'un grand verre, que l'on fait vuider à celui qui veut se faire recevoir Prêtre médecin, ou *Boié*.

On ne nous apprend rien de particulier de leurs mariages. Les Galibis, de même que plusieurs Nations du Brésil, &c. (*a*) se mettent au lit, dès que leurs femmes sont accouchées, & reçoivent des félicitations sur leur heureux accouchement, comme s'ils en avoient souffert la peine. Les Nouragues mettent leurs filles sur de la boue, aussi-tôt après qu'elles sont nées, & l'on ne les en retire qu'au bout de quelque tems. Ne semble-t-il pas que cette coutume ait du rapport à l'exposition que l'on faisoit des filles chez les Grecs & chez les Romains? En voici la différence. l'exposition des petites Nouragues n'est que pour un tems.

L'on dit quelque chose de plus de leurs cérémonies funébres. Les Peuples qui habitent aux environs de l'Orenoque, (*b*) pendent dans leurs cabanes les squelettes de leurs morts, & les ornent de plumes & de colliers, après que la pourriture a consumé la chair des cadavres. Les Arvaques, qui habitent au Sud de l'Orenoque, réduisent en poudre les os de leurs Caciques, les femmes & les amis de ces guerriers infusent cette poudre dans leur boisson & ensevelissent de cette façon dans leurs entrailles ceux qu'ils ont chéris ou respectés pendant leur vie. De tels usages semblent persuader que l'amitié doit être violente: mais les sauvages ont leurs cérémonies & leurs bienséances comme nous les nôtres, & l'on fait assez par expérience la distance qu'il y a entr'elles & l'amitié. Quelques autres Peuples de la Guyane font de grandes réjouissances après la mort de leurs Chefs, & portent le plaisir jusqu'à l'yvresse, pendant qu'une des femmes du défunt s'afflige & hurle à persuader qu'elle va se désespérer. Ces derniers Peuples donnent aussi des captifs ou des esclaves au défunt, pour le servir en l'autre Monde. Ils croyent un Paradis pour les gens de bien, & un Enfer pour les méchans.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve des* AMAZONES *& dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale jusqu'au Pérou.*

» La Religion de tous ces Gentils, dit le P. d'*Acunha*, (*c*) est presque toute semblable: ils » adorent tous les Idoles qu'ils fabriquent de leurs mains, & auxquelles ils attribuent diver- » ses opérations. Les unes dominent, à ce qu'ils croyent, sur les eaux, & ils les représen- » tent avec un poisson à la main; ils en ont pour les semailles, & d'autres pour leur inspirer » du courage dans les combats. Ils disent que ces Divinités sont descendues du Ciel exprès » pour demeurer avec eux & leur faire du bien, mais ils ne leur rendent pas le moindre culte: » ils les portent dans un étui, ou les abandonnent à l'écart, jusqu'à ce qu'ils en ayent besoin. » C'est ainsi que prêts à marcher à la guerre, ils élevent à la proue de leurs canots l'Idole en » qui ils se confient le plus, & dont ils attendent la victoire. Ils en usent de même quand ils » vont à la pêche, & ils arborent l'Idole qui domine sur les eaux «. Supposé que le P. d'Acunha ait été bien informé, son récit se réduit à deux particularités dignes de remarque. 1°. qu'ils partagent à leurs Dieux le gouvernement de la Nature; 2°. qu'ils ne les prient que lorsqu'ils en ont besoin, en quoi l'on peut dire, sans trop presser la comparaison, qu'ils ne font qu'imiter les sectateurs des autres Religions. Ces Dieux sont, à proprement parler, des Génies soumis à une Divinité supérieure. Les Peuples de l'Amazone reconnoissent ce premier Principe, & la conclusion en est facile à tirer de la suite du récit de ce Jésuite.

Ces Sauvages ont beaucoup de respect & de crainte pour leurs Prêtres. Ils ont, dit le même Pere, une maison particuliere pour l'exercice de leurs cérémonies, & c'est-là qu'ils rendent leurs Oracles & reçoivent les réponses de leurs Dieux. Ces Prêtres sont les maîtres, les Prédicateurs, les Conseillers & les Conducteurs du Peuple. On s'adresse à eux pour avoir la résolution des doutes, & lorsqu'on a dessein de se venger de ses ennemis, ces dignes Ministres des Idoles fournissent les herbes venimeuses dont les Indiens empoisonnent leurs fléches & leurs autres armes.

Ils ont tant de vénération pour la mémoire de ces Directeurs de leur culte, qu'ils gardent leurs ossemens comme des Reliques: après les avoir tous mis ensemble, ils les tiennent pendus en l'air dans les mêmes lits de coton où couchoient les Directeurs pendant leur vie.

Leurs

(*a*) Cette coutume a déja été remarquée en parlant de quelques autres peuples. Selon le Pere Lafitau, dans ses *Mœurs des Sauvages*, &c. on doit se représenter dans cette coutume une pénitence qui a quelque liaison avec la chûte du premier homme.

(*b*) Voy. la premiere fig. de la planche qui se place ici.

(*c*) *Relation de la Riviere des Amazones.*



CEREMONIE funebre des peuples qui habitent aux environs du fleuve ORENOQUE.



CEREMONIE funebre des BRESILIENS.

Leurs autres CEREMONIES.

On ne nous apprend rien de leurs mariages. A l'égard des morts, les uns les gardent dans leurs maisons, » pour avoir toujours, dit le P. d'*Acunha*, le souvenir de la mort devant les » yeux. Les autres brûlent les cadavres dans de grandes fosses, & avec eux tout ce qu'ils ont » possédé pendant leur vie, mais ils célébrent tous leurs funérailles plusieurs jours de suite, » pendant lesquels ils ne font que pleurer & boire jusques à l'excès «.

Les *Aguas*, moins sanguinaires que la plupart des autres Sauvages de l'Amérique, traitent avec toute sorte de douceur les prisonniers qu'ils font à la guerre : cependant lorsqu'ils ont la réputation d'être vaillans, ils les massacrent dans leurs fêtes solemnelles, & pendent leurs têtes pour trophées à l'entrée de leurs cases.

RELIGION *des Peuples du* BRESIL.

» Les Bésiliens, nous dit *Coreal*, (*a*) n'ont ni Temples, ni Monumens à l'honneur d'au» cune Divinité, fort différens en cela des Mexicains & des Péruviens. Ils ne savent ce que » c'est que la Création du Monde, & ne distinguent les tems que par les Lunes : mais on » ne peut pas dire qu'ils n'ont absolument point d'idée de la Divinité; car ils lévent souvent » leurs mains vers le Soleil & la Lune, en signe d'admiration, &c. «.... Ils ont quelque idée du Déluge; car ils racontent » qu'un étranger fort puissant & qui haïssoit extrêmement » leurs Ancêtres, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva » pour faire de nouveaux hommes, desquels ils se disent descendus, & cette tradition, qui » désigne assez le Déluge, se trouve dans leurs chansons «. Ils craignent (*b*) beaucoup le Démon, qu'ils appellent *Aguian*; cependant ils ne lui rendent aucun hommage. » Ils ne » craignent pas moins le tonnerre, dont ils assignent la direction à *Toupan*, & quand on » leur dit qu'il faut adorer Dieu qui est l'Auteur du tonnerre, c'est chose étrange, répondent» ils, que Dieu, qui est si bon, épouvante les hommes par le tonnerre «.

Ils ont beaucoup de vénération pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche & semblable à des calebasses. Ils l'appellent *Tamaraca* : par corruption quelques Voyageurs l'ont appellé *Maraca*. » Lorsque les Prêtres Brésiliens, dit *Coreal*, font la visite de leurs » Diocèses, ils n'oublient jamais leurs *Maraques*, qu'ils font adorer solemnellement. Ils » les élevent au haut d'un bâton, fichent le baton en terre, les font orner de belles plumes, » & persuadent les habitans du village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*, parce » que selon les Prêtres, cela leur est agréable, & qu'elles se plaisent à être ainsi régalées.... » Les Chefs & les Peres de famille viennent offrir à ces *Maraques* une partie de leurs provi» sions «. (*c*) & c'est un grand crime que d'enlever ce qu'on a consacré à ces Idoles. Les Prêtres assurent que l'*Esprit* rend ses Oracles par l'organe de la *Maraque*. On nous parle de plusieurs autres cérémonies où cet Esprit intervient, disent-ils, d'une maniere divine. Une des principales, c'est quand leurs Prêtres soufflent l'esprit de courage. Nous en avons déja donné la description. Enfin ils regardent ces *Maraques* comme des Dieux domestiques, & pour cet effet, après que la consécration en a été faite solemnellement par leurs Prêtres, ils les emportent au logis & les consultent dans l'occasion. (*d*) Un autre Auteur nous dit qu'ils adorent aussi la Lune, sur-tout quand elle est nouvelle.

Purchas nous rapporte aussi, sur la foi de *Jerôme Rodriguez*, que dans l'intérieur du Brésil il y a des Sauvages qui ont un culte & des cérémonies religieuses fort semblables à ce qui se pratique chez les Catholiques. Ils ont, dit-il, un Chef qui préside à une espéce d'Hiérarchie, une Ordination des Prêtres, la Confession, l'Absolution, des Chapelets : mais ce récit a l'air d'un conte fait à plaisir.

L'essentiel de leurs fêtes consiste en danses & en chansons, qui roulent sur leurs beaux faits d'armes & servent à conserver la mémoire de leurs guerriers. Un de ces beaux faits c'est le massacre des prisonniers, mangés ensuite en des assemblées solemnelles : (*e* cependant quelques relations contestent un peu cet article, & prétendent que ces Peuples ne sont pas à beaucoup près aussi Anthropophages qu'on a voulu nous le persuader : mais, ajoute-t-on, les Portugais ont tâché de justifier par cette supposition l'excès de leur cruauté.

Les *Boiés* ou Prêtres interprétent aussi les songes, & font accroire au Peuple qu'ils ont de secrettes intelligences avec *Agnian*; que par son moyen ils peuvent détourner les fléaux & les maladies, &c. Le Boié consulte l'Oracle dans une case faite exprès : il y trouve un hamac propre, & bonne provision de (*f*) *Caouin*, préparé par une vierge de dix à douze ans. Le Boié,

(*a*) Tome premier de ses Voyages.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*c*) *Purchas*.
(*d*) Auteur cité par *Purchas*.
(*e*) *Relation de la Riviere des Amazones*.
(*f*) Auteurs cités par *Purchas*.

Boié, qui pendant neuf jours entiers doit s'être privé des plaisirs du mariage, se lave avant que de se mettre au lit, & c'est-là qu'il consulte l'Esprit, qui ne manque pas de répondre à ses priéres, mais il est bon de remarquer que l'évocation de l'Esprit se fait sans témoins.

Leurs CÉRÉMONIES *de* GUERRE.

S'il est vrai que les Brésiliens soient aussi vindicatifs qu'on nous les dépeint, il n'y a plus de salut à espérer lorsqu'on est devenu leur captif. Les Prêtres & les Anciens disposent le Peuple à la guerre; ils donnent le signal de la marche : mais l'on expose auparavant les *Maraques*, ces Dieux tutelaires de l'Etat. Je n'entre pas dans le détail du militaire. Il n'est pas du ressort de ces descriptions : il suffira d'apprendre au lecteur comment ils en usent à l'égard de prisonniers, puisqu'il semble que leur mort soit une espéce de sacrifice. (*a*) Ceux qui font des prisonniers sont obligés de les nourrir & de les engraisser. On donne des femmes à ces prisonniers, mais on ne donne pas des hommes aux femmes que l'on a prises à la guerre. La femme qu'on donne au captif lui sert également la nuit & le jour. Il a même le privilége de chasser & de se divertir jusqu'au moment de sa mort : lorsqu'il est devenu bien gras, on pense à l'expédier. On assemble solemnellement le Peuple, & l'on commence la fête par des danses & autres semblables réjouissances que l'yvrognerie anime. (*b*) Le prisonnier lui-même prend part aux plaisirs, danse, boit, s'enyvre, s'étourdit enfin, pour mourir avec plus d'intrépidité. On a remarqué déja plusieurs fois dans ces dissertations que cette intrepidité brutale est assez du caractére des Américains. Après s'être divertis pendant quelques heures de cette façon, deux ou trois hommes des plus robustes saisissent le prisonnier & le lient par le milieu du corps avec des cordes de coton, sans que pour cela le prisonnier paroisse effrayé du moment fatal qui approche. On le proméne en triomphe dans le Village, après quoi on l'expose quelque tems aux insultes de tout le Peuple. Ceux qui l'ont lié le gardent à vûe, & se tenant éloignés à huit ou dix pieds de lui, tirent également, l'un à droite, l'autre à gauche, les cordes dont il est lié. Un troisiéme Sauvage apporte des pierres à ce misérable, & l'on lui permet de les jetter contre ceux qui l'environnent. « Si toutes ces particularités sont véritables, (*c*) dit un Voyageur, on doit croire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comique ». N'oublions pas de remarquer que celui qui a l'honneur de prendre un prisonnier prend en même tems un nouveau nom, & que le titre qu'il acquiert est un degré de noblesse. Quand le prisonnier a achevé de jetter ses pierres, un Sauvage s'avance avec la tacape, qui est une espéce de massue, & lui tient quelques discours qu'on peut appeller la sentence de mort du prisonnier. Le coup suit les discours de fort près. Si le prisonnier, en recevant le coup de mort, tombe sur le dos, c'est un présage de la mort de celui qui l'a frappé. Dès que le captif est assommé, la femme qu'on lui avoit donnée pour son service se jette sur le corps du mort & pleure : mais la douleur est fort passagére, & s'il en faut croire le récit de ceux qui ont voyagé dans le Bresil, elle se regale avec les autres de la chair du pauvre défunt.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES *&* FUNEBRES.

» Je consens, dit Coreal, qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amérique comme fort » éloignés des principes d'une bonne morale & de la véritable honnêteté.... mais cependant les plus simples devoirs de la nature ne sont pas absolument effacés en eux. Les Sauvages du Brésil évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mere, leur sœur » ou leur fille. Pour les autres degrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux. Dès » qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de songer à s'en donner » une. Il n'est pas question, comme en Europe, de savoir si l'esprit a la force de soutenir » un ménage & le poids des affaires. Autrefois un jeune homme ne pouvoit se marier, qu'il » n'eût massacré quelque ennemi : aujourd'hui celui qui a jetté les yeux sur quelque fille, » parle aux parens, & si elle n'en a point, il s'adresse aux amis, ou même aux voisins de la » fille & la leur demande pour femme «. Les préliminaires du mariage leur sont inconnus : point de déclaration d'amour, ni d'entretiens de galanterie. Si les parens, les amis ou les voisins accordent la fille, le galant devient mari sur le champ, c'est-à-dire, qu'il va droit au corps de la Place & la prend d'assaut sans vouloir conclure la moindre capitulation. La Polygamie est parmi eux fort honorable : c'est une preuve qu'on veut donner beaucoup de sujets à l'Etat. On dit que les femmes vivent ensemble d'assez bonne intelligence : mais les maris les répudient pour le plus léger prétexte.

Le mari tient le lit après l'accouchement de sa femme, & joue fort bien le rôle d'une accouchée, en recevant les visites de couche, & se faisant soigner comme s'il étoit bien malade :

(*a*) *Coreal* & quelques Auteurs cités par *Purchas*.

(*b*) Ces prisonniers sont ordinairement des *Margajates*, ennemis mortels des autres Bresiliens.

(*c*) *Coreal* Tome premier de ses *Voyages*.

des (*a*) : cependant il eſt l'accoucheur de ſa femme, il coupe à belles dents le cordon à ſon enfant, & lui écache le nez. Enſuite il le lave, & le peint de rouge & de noir. Enfin il ſe met au lit, & la femme retourne à l'ouvrage. La naiſſance de l'enfant eſt ſuivie de quelques formalités aſſez ſimples Si le nouveau-né eſt un garçon, le Pere poſe auprès de lui un arc, des fléches & un couteau, l'exhorte à être courageux, & finit par lui donner un nom qu'il emprunte de ce qui frappe le plus ſon imagination. Quand l'enfant eſt devenu grand, le Pere le mene avec lui & lui apprend à tuer les hommes. A cela ſe réduit leur Art militaire. Pour les filles, on les éleve au ménage : quand elles ont donné les premieres marques de leur capacité pour le mariage, on célébre une fête ſolemnelle.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, puiſqu'ils aſſurent que les gens de bien (c'eſt à-dire ceux qui ont fait périr beaucoup d'ennemis) vont au-delà des montagnes goûter les félicités de leur Paradis. A l'égard de ceux qui ont manqué de courage, *Agnian* les tourmente en l'autre vie. Ils reſpectent fort un certain oiſeau, dont le chant triſte & lugubre ſe fait entendre pendant la nuit. Ils diſent qu'il eſt le meſſager de leurs parens & amis défunts, & qu'il vient leur donner des nouvelles de l'autre Monde. (*b*) Ils croyent qu'en obſervant bien ſon chant, fuſſent-ils après leur mort vaincus par leurs ennemis, ils iront pourtant revoir un jour leurs Ancêtres au-delà des hautes montagnes, qu'ils y vivront ſans ceſſe dans les plaiſirs, & qu'ils y danſeront & chanteront éternellement. Cependant quelques Auteurs écrivent que les Sauvages du Breſil n'ont aucune idée de peines ou de récompenſes après cette vie.

(*c*) Lorſque leurs malades ſont à l'article de la mort, les proches parens ſe jettent ſur eux & les preſſent juſqu'à les étouffer ſouvent. Si le malade meurt le ſoir, la nuit ſuivante ſe paſſe en deuil & lamentations. On appelle aux pleurs les voiſins & les voiſines : mais quelque dangereuſe que puiſſe être la maladie, ſi le malade donne quelque eſpérance de guériſon, non-ſeulement on ne pleure pas, mais même on danſe, on chante, on s'enivre à ſon ordinaire.

Ils lavent & peignent leurs morts, après quoi on les enveloppe dans une toile de coton, ou, (*d*) ſi c'eſt un Chef, dans ſon hamac orné de toutes ſes plumes & de ſes autres ornemens. On le met (*e*) dans une maniere de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, afin qu'après ſon décès il ne meure pas de faim, outre que les danſes éternelles de l'autre Monde le fatiguent tellement, qu'il eſt bien aiſe de venir de tems en tems ſe refaire en celui-ci. Voilà le raiſonnement qu'ils font ſur leurs morts. *Coreal*, copiſte en cette matiere & en pluſieurs autres de quelques Auteurs beaucoup plus anciens que lui, dit qu'on deſcend les morts droits ſur leurs jambes en des foſſes rondes & faites en forme de puits ou de tonneau. Il ajoute qu'on apporte à manger au mort juſqu'à ce qu'il ſoit corrompu, & que la raiſon de cette coutume, c'eſt de prévenir la malice d'*Agnian*, qui ne manqueroit pas d'emporter le corps, s'il ne trouvoit de quoi manger auprès de la foſſe : » Comme ils changent ſouvent de demeure, continue-t-il, afin que l'endroit où eſt la foſſe ne devienne pas inconnu, ils la couvrent de *Pindo*, qui eſt une plante du Breſil ; & toutes les fois qu'ils paſſent près de ces foſſes, ils font des chants lugubres à l'honneur des morts avec un tintamare épouvantable. » On diroit qu'ils veulent les reſſuſciter, &c.

La planche repréſente un malade dans ſon hamac, & le Medecin; Boié ou Prêtre qui vient le viſiter avec ſa *Maraque* à la main ; le mort porté dans la foſſe & les Breſiliennes qui le pleurent. N'oublions pas que le deuil de ces Peuples conſiſte encore à ne manger qu'après le Soleil couché, qu'on va pleurer régulierement ſur ſa foſſe, & que le deuil dure un mois.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* PLATA *& de quelques Nations Sauvages plus éloignées ; leurs Cérémonies*, &c.

On ne nous apprend que fort peu de choſe de ces Peuples. Quelques-uns conſacrent comme des trophées la peau de leurs ennemis en certaines maiſons deſtinées à ce qu'on a pu remarquer chez eux de culte religieux. Quelques autres adorent le Soleil & la Lune. Il y a de ces Nations qui, lorſque la Lune eſt pleine, ou quand elle ſe renouvelle, ſe font quelques inciſions avec des os qu'ils aiguiſent & qui leur ſervent de couteaux. (*f*) Ceux du Tucuman ont quelque idée de la Divinité, ils ont des Prêtres qui ſe mêlent de faire les Devins, & ſur cela, *Coreal* dit avec raiſon : » Je m'imagine que par-tout où il y a des Prêtres, il y » a de la Religion, & que l'un eſt relatif à l'autre. » Il ne s'agit pas de diſputer ſur la juſte ſignification du mot *Religion* : il n'eſt queſtion que de l'idée. Les autres Peuples du Paraguai & de l'Uraghai, (c'eſt-à-dire, ceux que les Jéſuites n'ont pas encore civiliſés) ne different pas des Tucumans ſur ces articles. Leurs Prêtres ſont leurs medecins, comme ailleurs, & guériſſent les malades en ſuçant la partie mal affectée, ou par la fumée du tabac. Ils admettent

(*a*) *Coreal* & *Purchas*.
(*b*) *Coreal* Tome premier de ſes *Voyages*.
(*c*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*d*) *Coreal* Tome premier des ſes *Voyages*.
(*e*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*f*) *Coreal* Tome I. de ſes *Voyages*. *Lettres édifiantes & curieuſes de quelques Miſſionnaires*

tent un Esprit universel qui pénétre la matiere & agit sur toutes ses parties : mais cela est trop philosophique pour des Sauvages. Disons plutôt qu'ils s'imaginent que chaque chose a son Esprit & son Génie : effet de leur grossiere ignorance ! quoiqu'après tout on n'ignore pas que des Peuples très-civilisés parmi les anciens & modernes ont admis l'action immédiate d'un Esprit universel, & celle des Génies sur les corps terrestres. Conformément à cette idée, on nous assure que les Sauvages dont nous parlons adressent des invocations à ces Génies : quelques-uns (a) adorent un prétendu Tigre invisible.

» (b) Pour être Prêtre ou Medecin parmi eux, il faut avoir jeûné long-tems & souvent. Il » faut avoir combatu plusieurs fois contre les bêtes sauvages, principalement contre les Tigres, & tout au moins en avoir été mordu ou égratigné. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prêtrise; car le Tigre est chez eux un animal presque divin, & l'imposition de sa » sainte griffe leur vaut autant que (c) chez nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Université de » Salamanque. Ensuite on leur verse sur les yeux le suc de certaines herbes distillées, & c'est-» là l'onction sacerdotale, après laquelle ces nouveaux Prêtres savent appaiser les Esprits de » toutes les choses sensibles & matérielles, avoir des relations secrettes avec ces Esprits & » participer à leurs vertus. »

Au-dessus des Prêtres-Medecins il y en a d'autres, dont l'unique fonction est d'appaiser les Esprits & de recevoir leurs Oracles. Ils ne montent à cette suprême dignité qu'après avoir exercé long tems la Medecine : mais pour s'en rendre dignes, il faut jeûner une année entiere, & l'abstinence, dit la *Relation des Moxes*, doit se produire au dehors par un visage have & exténué. » A certains tems de l'année, & surtout vers la nouvelle Lune ..... ils rassemblent » les Peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour tout » le Peuple marche vers cet endroit en silence, mais quand il est arrivé au terme, il rompt » tout à coup ce silence par des cris affreux ...... afin, disent-ils, d'attendrir le cœur de » leurs Divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne & dans ces cris confus ...... à » l'entrée de la nuit ils les finissent par les cérémonies suivantes. Les Prêtres commencent » par se couper les cheveux, ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allegresse, & » par se couvrir le corps de plumes jaunes & rouges. Ils font ensuite apporter de grands va-» ses où l'on verse la liqueur qui a été préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme » des prémices offertes à leurs Idoles, & après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à » tout le Peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée » à boire & à danser. Un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle se met-» tent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre » avec des mouvemens de corps indécens : plus on fait de ces mouvemens, & plus on est » censé dévot & religieux. »

Quelques autres Peuples, confondus sous le nom de *Moxes* dans les Relations des Peres Jésuites, adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles : d'autres adorent les fleuves : quelques-uns portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Ils ne font aucun acte de Religion que par crainte, & parmi tant de Peuples, auxquels les Missionnaires & les Espagnols ont donné le nom de (d) *Moxes*, on n'en a pu découvrir qu'un ou deux, dit la Relation, qui usassent d'une espece de sacrifice.

Ils appellent aussi au secours de leurs malades les Prêtres-Medecins, Enchanteurs ou Charlatans. On ne nous dit pas s'ils sont gradués à la façon des Prêtres du Paraguai : mais quoiqu'il en soit, lorsque les premiers sont appellés auprès des malades (e), ils récitent sur eux quelque priere superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée. Le font-ils d'aussi bonne foi qu'ils le disent ? Ils sucent aussi la partie mal affectée, ce qui est une insigne faveur : après cela ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement leurs services.

Leurs mariages consistent dans le consentement mutuel de ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent, & c'est une autre coutume des plus singulieres établie parmi eux, que le mari suit sa femme par tout où il plaît à celle-ci d habiter. S'ils n'ont qu'une femme, la seule indigence en est la cause : l'usage & l'inclination les portent à la polygamie, & ils la mettent en pratique autant que les moyens le permettent. Pour l'incontinence des femmes, ils la regardent comme un crime énorme : si quelqu'une s'oublie de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme & pour une prostituée : souvent même il lui en coute la vie. Si les hommes sont injustes en quelque chose, c'est sans doute en cette occasion. Car après tout pourquoi ne doit-il pas être permis aux femmes de châtier l'incontinence des hommes ? Ou du moins pourquoi n'est-il pas permis à ce sexe, dont nous tournons tous les jours la fragilité en ridicule, d'user de représailles en-

vers

(a) *Relations de Moxes* dans le Tome III. des *Voyages* de *Coreal.*

(b) *Coreal* en ses *Voyages*. *Les Lettres édifiantes* disent en général la même chose.

(c) C'est toujours *Coreal* qui parle.

(d) *Moxos* est un mot Espagnol qui veut dire *mixtes*, *mélangés*. Je ne sai si le mot Latin *Colluvies* ne rendroit pas beaucoup mieux en cette occasion la force du mot Espagnol.

(e) *Relation de la Mission des Moxes* dans le Tome III. des *Voyages de Coreal.*

vers les hommes ? Ils font infiniment plus fragiles que les femmes : ils (*a*) oublient vingt fois le jour à leurs pieds cette force d'efprit qu'ils s'attribuent, & facrifient aux attraits du beau fexe tout ce qu'ils ont de plus cher.

Les femmes préparent la liqueur que boivent leurs maris, & prennent foin des enfans. Ils ont la barbarie » d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive » qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alleguant pour raifon que deux enfans » ne peuvent pas fe bien nourrir à la fois. »

Ils ont une connoiffance fort obfcure de l'Immortalité de l'Ame. Pour leurs funérailles, elles fe font prefque fans aucune cérémonie. Les parens du défunt creufent une foffe ; ils accompagnent enfuite le corps en filence, ou en pouffant des fanglots. Après l'avoir mis en terre, ils partagent entr'eux fa dépouille.

Le P. Sepp dit, dans une lettre qui fe trouve dans le XI. *Recueil* des *Lettres curieufes* & *édifiantes*, » que quelques Peuples du Paraguai, fe coupent les doigts & enfuite les orteils à » mefure qu'il leur meurt quelque proche. » C'eft donc un grand malheur en ce pays-là que d'avoir beaucoup de vieux parens. On rifque de fe voir mutilé de fort bonne heure. Mais le P. Sepp a-t-il bien vu lui-même cette mutilation extraordinaire ?

RELIGION *des Peuples du* PEROU.

Avant que les Peruviens fuffent gouvernés par les *Yncas*, ils adoroient une multitude inconcevable de Dieux, ou pour mieux dire, de Génies. (*b*) » Chaque Province, chaque Na- » tion, chaque famille, chaque ville, chaque rue & même chaque maifon avoit fes Dieux » différens de ceux des autres ; parce qu'ils s'imaginoient qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils » fe vouoient particulierement qui les pût aider dans leurs befoins . . . . Ils adoroient des her- » bes, des plantes, des fleurs, des arbres, des montagnes, des cavernes . . . . Dans la Pro- » vince de *Puerto-vieio* ils adoroient l'émeraude . . . . le tigre, le lion . . . . les couleuvres » & pour ne pas donner ici un détail trop ennuyeux des objets qu'ils jugeoient dignes du culte, tout ce qui leur paroiffoit extraordinaire leur paroiffoit en même-tems adorable.

Ces anciens Idolâtres du Perou offroient non-feulement des fruits de la terre & des animaux à ces Dieux, mais même des prifonniers de guerre, à l'exemple des autres Américains. On affure qu'au befoin ils immoloient leurs propres enfans. Ces facrifices fe faifoient en ouvrant les victimes toutes vivantes & leur arrachant enfuite le cœur : du fang tout chaud encore on enfanglantoit l'Idole à laquelle on facrifioit, comme cela fe pratiquoit au Mexique. Le Prêtre brûloit le cœur de la victime, après l'avoir examiné, pour voir fi l'Idole agréoit le facrifice. Quelques autres Idolâtres offroient à leurs Divinités de leur propre fang, qu'ils fe tiroient des bras ou des cuiffes, felon que le facrifice étoit folemnel, & même en certaines occafions extraordinaires on fe faignoient aux extrémités des narines, ou entre les deux fourcils. (*c*) Cependant il faut remarquer que ces fortes de faignées n'étoient pas toujours des actes de Religion, & que très-fouvent même elles ne fervoient que de précaution contre les maladies.

(*d*) Tel étoit l'état de l'Idolâtrie dans tout le Perou, lorfque *Mango-capac* Légiflateur de ce grand Empire apprit à fes Peuples le Culte du Soleil & (*e*) du Dieu fuprême fous le nom de *Pachacamac*. Avant que de parler de cette nouvelle Religion ; il faut apprendre au lecteur que *Mango-capac* & fa femme étoient enfans du Soleil, & qu'ils reçurent également de la part de cet Aftre la commiffion d'aller inftruire & civilifer les Peruviens. Ils partirent de Titicaca, & fe conduifant avec le fecours d'une verge d'or que le Soleil leur avoit donné, & qui d'elle-même devoit s'enfoncer dans la terre, lorfqu'ils feroient arrivés à l'endroit où ils devoient fe fixer par la volonté de cet Aftre, ils prirent leur route du côté du feptentrion, éprouvant continuellement la vertu de cette verge d'or. Enfin elle s'enfonça dans la Vallée de Cufco : ce fut-là qu'ils réfolurent d'établir le fiége de leur Empire. D'abord le fils du Soleil employa les armes fpirituelles. Le frere & la fœur allerent prêcher la Religion de leur Pere : ils firent un grand nombre de Profelytes, que la nouveauté de l'équipage & les avantages de la nouvelle Religion perfuaderent autant peut-être que la force de la conviction intérieure. La hardieffe de ces Miffionnaires, leur vocation merveilleufe, ces idées de puiffance & de fupériorité qu'ils jetterent, pour ainfi dire, dans l'efprit de ces hommes groffiers & brutaux, produifirent fans doute en fort peu de tems un nombre confidérable de fectateurs, parmi lefquels le nouveau Légiflateur ne manqua pas de choifir les plus habiles pour établir fon autorité. Enfuite il l'augmenta par les conquêtes, & enfin il abolit l'ancienne Religion, *voulant*, dit l'Ynca

(*a*) *Natus Alcmenâ pofuit Pharetram*

. . . .

Et manu clavam modò quâ gerebat,
Fila deduxit properante fufo, &c. Senéca in Hippolyto.
On a vû pour la belle Omphale
Le fier Alcide enchaîné par le Dieu d'Amour.
Ces deux vers François valent bien les vers Latins de *Seneque*.

(*b*) *Hiftoire des Yncas du Perou.*

(*c*) Ibid.

(*d*) Tel il eft encore, fans avoir prefque changé, au-delà des *Andes* & de la *Cordiliere*.

(*e*) Il faudroit peut être dire, *Culte du Soleil ou du Dieu Suprême*, &c. On peut voir la fuite de cet article.

ca Garcilaſſo *; que tous ſes ſujets adoraſſent le Soleil.* Cet Ynca *Manco-capac* ne ſe contenta pas de réformer ſes ſujets en ce qui regardoit la Divinité : il leur donna d excellentes Loix politiques, & forma des établiſſemens, dont la beauté ne cédoit pas à ce que l'on voit en Europe. (*a*) Les dernieres paroles de ce Prince méritent d'être lues avec attention : elles feroient douter qu'il n'eût eu pour guides que les lumieres de la Nature, ſi nous n'avions devant les yeux pluſieurs anciens Légiſlateurs qui nous fourniſſent des exemples auſſi éclatans de la force des vérités naturelles. Le vertueux *Manco-capac* jouit bien-tôt des priviléges de l'Apothéoſe : ſes ſujets lui dreſſerent des Autels, & à ſes ſucceſſeurs après lui, non qu'ils ne fuſſent convaincus que ces *Yncas* avoient été des hommes mortels, mais par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils avoient reçus de ces deſcendans du Soleil, qu'ils adoroient, diſoient-ils, ſans lui donner de compagnon. Pour donner une apparence un peu moins abſurde à ce ſyſtême de Religion, il faut croire qu'ils regardoient les Yncas comme les anciens Grecs leurs héros, & les Romains Romulus & quelques-uns de leurs Empereurs : ils pouvoient ſe perſuader que ces enfans du Soleil devenoient les Dieux tutelaires de l'Etat, & que pour récompenſe des vertus qu'ils avoient fait éclater en cette vie mortelle : ils jouiſſoient du privilége d'être les dépoſitaires des prieres & de les préſenter à l'Auteur de la Lumiere. Quoi qu'il en ſoit, les Péruviens nioient aſſez fortement les conſéquences que l'on pouvoit tirer de leur conduite.

» (*b*) Ils en vinrent, dit *Garcilaſſo*, par ſucceſſion de tems, juſqu'à bâtir au Soleil des » Temples qu'ils ornerent de richeſſes incroyables ; ce qu'ils ne firent pas à la Lune. Car bien » qu'ils la tinſſent pour la ſœur & la femme du Soleil, & même pour la mere des *Yncas*, avec » tout cela on ne trouve point qu'ils l'ayent jamais adorée comme Déeſſe, ni qu'ils ayent » ſacrifié ſur ſes Autels, ni dreſſé des Temples à ſa gloire ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne » l'euſſent en grande vénération, juſques à l'appeller la Mere univerſelle de toutes choſes, » ſans que néanmoins ils allaſſent plus avant dans leur Idolâtrie. Ils appelloient le Tonnerre, » l'Eclair & la Foudre, *les Exécuteurs de la Juſtice du Soleil, & comme tels ils eurent* » *l'honneur d'avoir un appartement* dans la maiſon du Soleil, qui étoit à *Cuſco*. Mais il ne » s'enſuit pas de-là qu'ils les ayent jamais pris pour des Dieux, comme un Hiſtorien Eſpa- » gnol nous l'a voulu perſuader : au contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou quelqu'autre lieu » fût frappé de la foudre, ils l'avoient en ſi grande abomination, qu'ils en muroient auſſitôt » la porte avec des pierres & de la boue, afin qu'il n'y entrât jamais perſonne. Que ſi la fou- » dre étoit tombée à la campagne, ils en marquoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun » n'y mît le pied. En un mot, ils appelloient ces lieux infortunés & maudits, & ils ajou- » toient que le Soleil leur avoit envoyé cette malediction par le moyen de la foudre, qui étoit » comme ſon valet, & le Miniſtre de ſa Juſtice. »

Quoiqu'attachés ſi fortement au culte du Soleil, les plus éclairés d'entre les Indiens reconnoiſſoient une Ame du Monde, ou pour mieux dire un premier Moteur de la Matiere. Ils l'appelloient *Pachacamac*, ce qui, ſelon *Garcilaſſo*, ſignifie préciſément *celui qui anime le Monde.* » Ce mot, ajoute-t-il, leur étoit en ſi grande vénération, qu'ils n'oſoient le proférer; » mais ſi la néceſſité les y obligeoit, ils le prononçoient avec de grandes marques de reſpect » & de ſoumiſſion; car alors ils reſſerroient les épaules, ils baiſſoient la tête & le corps; ils » levoient les yeux vers le Ciel, puis tout d'un coup ils les baiſſoient vers la terre; ils por- » toient les mains ouvertes ſur l'épaule droite, & donnoient des baiſers à l'air. » Ils pratiquoient une partie conſidérable de ces hommages envers le Soleil, & même à l'honneur des Yncas; cependant, ſelon *Garcilaſſo*, ils avoient dans le fond du cœur beaucoup plus de vénération pour *Pachacamac* que pour le Soleil. Ils reconnoiſſoient » que lui ſeul donnoit la vie » à l'Univers & le faiſoient ſubſiſter; mais ne l'ayant jamais vu ils le regardoient comme le Dieu » inconnu. » Diſons mieux : ils le croyoient inviſible & immatériel : la réponſe de l'*Yncas Atabcualipa* (*c*) pourroit perſuader que le mot *Pachacamac* comprenoit un des attributs du Soleil.

Les Péruviens oppoſoient *Cupaï* à *Pachacamac*, & lorſqu'ils étoient obligés de le nommer, ils crachoient à terre, voulant marquer l'horreur qu'ils avoient pour ce mauvais Etre. Ils

(*a*) Surtout il recommanda aux Péruviens d'adorer le Soleil comme leur Dieu & leur Pere. » Il falloit, dit l'*Ynca* » *Garcilaſſo*, que *Manco-Capac* . . . . . connoiſſant parfaite- » ment la ſtupidité de ces Peuples & le grand beſoin qu'ils » avoient d'apprendre à bien vivre, jugeât qu'il étoit né- » ceſſaire pour lui de feindre que lui & ſa femme étoient » enfans du Soleil, & que leur Pere les avoit envoyés, du » Ciel. . . . . . Pour mieux fortifier les Peruviens dans cette » opinion, il ſe préſenta *dans un équipage éclatant*, & ſe fit » particulierement remarquer par les oreilles, qu'il avoit ſi » grandes, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire à qui ne » l'auroit vu comme moi dans la perſonne de ſes deſcen- » dans. » C'eſt ainſi que les anciens Légiſlateurs ont ſu profiter de la bonne opinion que le Peuple avoit conçue en leur faveur, & que même quelques-uns d'entr'eux ont eu l'adreſſe de faire valoir des défauts de tempéramment, ou des imperfections du corps aſſez remarquables. Les longues & fréquentes retraites de Numa Pompilius, pendant leſquelles il tomboit peut-être en de violens accès de mélancolie, & le prétendu mal caduc, (ou plutôt les convulſions affectées) de Mahomet ſont des exemples connus. » Et parce que *Manco-* » *capac*, continue *Garcilaſſo*, confirma la fable de ſa Généa- » logie par les grands avantages qu'il procura à ſes ſujets, ils » crurent qu'il étoit véritablement fils du Soleil, venu du » Ciel pour les aſſiſter, &c. »

(*b*) On cite tout entier ce paſſage de *Garcilaſſo*, parce qu'il eſt plus exact que les autres Auteurs qui ont écrit ſur le même ſujet.

(*c*) *Vincent* de *Valverde* voulant convertir ce Prince, lui prêcha J. C. Créateur du Monde. L'*Ynca* lui répondit qu'il ne croyoit pas qu'excepté le Soleil aucun Etre pût créer quelque choſe dans la Nature : qu'il le tenoit pour Dieu ; que *Pachacamac* avoit tiré cet Univers du néant, &c.



L' YNCAS consacre son VAZE au SOLEIL.



L'YNCAS vient recevoir les OFRANDES que ses SUJETS font au SOLEIL.

Ils révéroient simplement la Lune comme femme & sœur du Soleil, & respectoient les Etoiles » qu'ils disoient être les demoiselles ou les suivantes de la maison de ces Astres «

A l'égard des *Huacas* ou *Guacas*, voici ce que *Garcilasso* nous en apprend : ce qu'il dit paroît exact & plus raisonnable que ce qui est rapporté dans le Recueil Anglois de *Purchas* sur la foi de plusieurs Auteurs Espagnols. *Garcilasso* nous dit donc que ce mot *Huaca* signifie Idole & choses sacrées : telles étoient les représentations du Soleil, les offrandes qu'ils lui faisoient, comme des figures d'hommes, d'oiseaux & de bêtes à quatre pieds, en or, en argent & en bois ; même les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les Temples, & les tombeaux que Dieu sanctifioit par sa présence ou par ses Oracles. Ils appelloient encore *Huacas* les Génies, les Héros élevés au rang des immortels, les choses qui surpassent en excellence & en beauté toutes celles de leur espéce, & même celles qui sont difformes & monstrueuses. Les Espagnols, à qui ces diverses significations étoient inconnues, s'imaginerent, continue *Garcilasso*, que les Indiens prenoient pour des Divinités toutes les choses qu'ils appelloient *Huacas*. Ils s'imaginerent aussi que les Peruviens adoroient sous le nom d'*Apachitas* les tertres & les collines, faute de savoir » que ce mot corrompu d'*Apachecta*, qui signifie *à celui qui* » *fait supporter ou surmonter quelque peine*, exprimoit suivant la maniere concise de parler » des Indiens, cette espéce de bénédiction, *rendons grace à celui qui nous fait supporter* » *la fatigue qu'il a fallu essuyer pour monter cette colline.* Ces actions de graces se ren» doient à *Pachacamac*, qu'ils adoroient alors mentalement pour les avoir aidés à surmonter » cette fatigue. Lorsqu'ils étoient arrivés au sommet de la colline, ils posoient leur fardeau, » s'ils en avoient quelqu'un, & après avoir élevé les yeux au Ciel, ils les baissoient vers la » terre, & donnoient les mêmes marques d'adoration qu'ils avoient accoutumé de pratiquer » à l'égard de *Pachacamac*. Outre cela ils répétoient deux ou trois fois le Datif *Apachecta*. » Ensuite par une espéce d'offrande, ils se tiroient le poil des sourcils, & soit qu'ils en arra» chassent ou non, ils les souffloient en l'air, comme s'ils les eussent voulu envoyer au Ciel. » Ils prenoient aussi dans la bouche d'une herbe ..... appellée *Cuca*, qu'ils jettoient en l'air, » comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur » superstition alloit même jusqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne » trouvoient rien de meilleur, ou quelque caillou, & à faute de cela une poignée de terre. » On voyoit même de grands monceaux de ces offrandes sur le sommet des collines. Quand » ils faisoient ces cérémonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce que ce n'étoit pas à » lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adressoit«.

Les *Yncas* & les Peruviens leurs sujets sacrifioient au Soleil plusieurs sortes d'animaux : ils lui offroient aussi du *Coca*, du bled, des hardes précieuses, & un breuvage composé d'eau & de maïz. Voici comment ils présentoient cette derniere offrande à l'Astre du jour. » Quand » ils avoient bonne envie de boire, ils mangeoient d'abord, & ensuite ils trempoient le bout » du doigt dans le vase où étoit la boisson. Après ils tournoient les yeux vers le Ciel avec » beaucoup de respect, ils secouoient le doigt où la goute s'étoit attachée, & ils l'offroient au » Soleil en reconnoissance de ce qu'il leur fournissoit de quoi boire. En même tems ils don» noient deux ou trois baisers à l'air.... & après qu'ils avoient fait cette offrande, ils bu» voient tout à leur aise & comme bon leur sembloit....

» Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples, le principal de la compagnie portoit » la main sur l'un de ses sourcils, & soit qu'il en arrachat du poil ou non, il le souffloit en l'air » devant l'Idole en signe d'offrande«. On faisoit le même hommage aux arbres & aux autres choses qu'une vertu divine rendoit sacrées & religieuses.

Les Peruviens rendoient une espéce de culte à la ville de Cusco, à cause qu'elle avoit été fondée par *Mancocapac*. Nous observerons que Rome Payenne avoit autrefois été traitée de même par ses peuples. On voyoit à Cusco ce merveilleux Temple du Soleil, dont les beautés & les richesses surpassoient l'imagination. Nous allons faire usage de la description qu'en donne *l'Ynca Garcilasso* : voici comment il s'exprime. » Le grand autel de cet édifice superbe » étoit du côté de l'Orient, & le toît de bois fort épais, couvert de chaume par-dessus, parce » qu'ils n'avoient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du » Temple, à les prendre du haut en bas, étoient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le » grand Autel on voyoit la figure du Soleil, faite de même sur une plaque d'or, plus massive » au double que les autres. Cette figure, qui étoit toute d'une piéce, avoit le visage rond, » environné de rayons & de flammes, de la même maniere que les peintres ont accoutumé » de la représenter. Elle étoit si grande, qu'elle s'étendoit presque d'une muraille à l'autre, » où l'on ne voyoit que cette seule Idole ; parce que ces Indiens n'en avoient point d'autre, » ni dans ce Temple, ni ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres Dieux que le Soleil, » quoiqu'en disent quelques Auteurs.

» Aux deux côtés de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois décédés, tous rangés » par ordre selon leur ancienneté, & embaumés de telle sorte, sans qu'on pût savoir com» ment, qu'ils paroissoient être en vie. Ils étoient assis sur des trônes d'or, élevés sur des » plaques de même métal, & ils avoient le visage tourné vers le bas du Temple, mais *Huay*» *na Capac*, le plus cher des enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au-dessus des » autres, d'être directement opposé à la figure de cet Astre, parce qu'il avoit mérité d'être adoré

» pendant sa vie, à cause de ses vertus éminentes, & des qualités dignes d'un grand Roi, » qui avoient éclatté en lui dès sa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Espagnols, les » Indiens cacherent ces corps avec tout le reste du trésor, sans qu'on ait jamais pu savoir ce » qu'ils étoient devenus.

» Il y avoit plusieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de lames d'or; la » principale étoit tournée du côté du Nord, comme elle l'est encore à présent. De plus au- » tour des murailles de ce Temple, il y avoit une plaque d'or en forme de couronne, ou de » guirlande, qui avoit plus d'une aune de large. A côté du Temple on voyoit un Cloître à » quatre faces, & dans sa plus haute enceinte une guirlande de fin or, d'une aune de large, » comme celle dont je viens de parler. Tout autour de ce Cloître, il y avoit cinq grands pa- » villons en quarré, couverts en forme de pyramide. Le premier étoit destiné à servir de lo- » gement à la Lune, femme du Soleil, & celui-ci étoit le plus proche de la grande Chapelle » du Temple; ses portes & son enclos étoient couverts de plaques d'argent, pour donner à » connoître par la couleur blanche, que c'étoit l'appartement de la Lune, dont la figure étoit » dépeinte comme celle du Soleil, avec cette différence qu'elle étoit sur une plaque d'argent, » & qu'elle avoit le visage d'une femme. C'étoit-là que ces Idolâtres alloient faire leurs » vœux à la Lune, qu'ils croyoient être la sœur & la femme du Soleil, & la mere de leurs » *Yncas*, & de tous leurs descendans; ils la nommoient à cause de cette derniere qualité *Mama* » *Quilla*, c'est-à-dire, *Mere Lune*, mais ils ne lui offroient point de sacrifices comme au » Soleil. Aux deux côtés de cette figure on voyoit les corps des Reines décédées, rangés en » ordre, selon leur ancienneté. *Mama Oello*, mere de *Huayna Capac*, avoit la face tour- » née du côté de la Lune; & étoit par un avantage particulier, au-dessus des autres, parce » qu'elle avoit été mere d'un si digne fils.

» L'appartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui de *Venus*, des *Pleiades*, » & de toutes les autres Etoiles en général. On appelloit *Chasca* l'Astre de *Venus*, pour » montrer par-là qu'il avoit les cheveux longs & crêpés; d'ailleurs on l'honoroit extrêmement, » parce qu'on le croyoit le Page du Soleil, qu'on disoit aller tantôt devant lui & tantôt après. » On respectoit fort aussi les *Pleiades*, à cause de la disposition merveilleuse de ces Etoiles, » qui leur sembloient toutes égales en grandeur. Pour les autres Etoiles, en général on les » appelloit les servantes de la Lune: on leur donna pour cette raison un logement auprès de » leur Dame, afin qu'elles la pussent servir plus commodément, parce qu'on croyoit que les » Etoiles étoient au Ciel, pour le service de la Lune, & non du Soleil, à cause qu'on les » voyoit de nuit, & non de jour.

Cet appartement & son grand portail étoient couverts de plaques d'argent, comme celui » de la Lune. Son toît sembloit représenter un Ciel, parce qu'il étoit semé d'étoiles de diffé- » rente grandeur. Le troisiéme appartement proche de ce dernier étoit consacré à l'Eclair, au » Tonnerre, & à la Foudre.

» On ne regardoit point ces trois choses comme des Dieux, mais comme les valets du Soleil, » & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganisme peut avoir eue de la Foudre, qu'il » regardoit comme un instrument de la justice de *Jupiter*. C'est pour cette raison que les » *Yncas* donnerent un appartemement tout lambrissé d'or à l'Eclair, au Tonnerre & à la » Foudre, qui leur sembloient être les domestiques du Soleil, & qui devoient par conséquent » être logés dans sa propre maison. Ils ne représenterent aucun de ces trois par aucune image » de relief ni de platte peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre au naturel, à quoi ils » s'étudioient principalement dans toutes leurs images, mais ils les honorerent du nom *Yllapa*. » Les Historiens Espagnols n'ont pû comprendre jusques ici la signification de ce nom; quel- » ques-uns ont voulu mettre leur Idolâtrie en parallele, à cet égard, avec notre sainte Reli- » gion: en quoi ils se sont certainement trompés, aussi bien qu'en d'autres choses, où ils ont » cherché avec moins de fondement des symboles de la Très-Sainte Trinité, en expliquant à » leur mode les noms du Pays, & attribuant aux Indiens une créance qu'ils n'avoient jamais » eue, comme je l'ai fait voir ailleurs.

» Ils consacrerent à l'Arc-en-Ciel le quatriéme appartement, parce qu'ils trouverent que » l'Arc-en-Ciel procédoit du Soleil. Cet appartement étoit tout enrichi d'or, & sur les pla- » ques de ce métal on voyoit représentée au naturel, avec toutes ces couleurs, dans l'une des » faces du bâtiment la figure de l'Arc-en-Ciel, qui étoit si grande, qu'elle s'étendoit d'une » muraille à l'autre. Ils appelloient cet Arc *Guychu*, & l'avoient en grande vénération. Lorf- » qu'ils le voyoient paroître en l'air, ils fermoient la bouche aussitôt, & y portoient la main » devant, parce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant soit peu, leurs dents en seroient » pourries & gâtées.

» Le cinquiéme & dernier appartement étoit celui du Grand-Sacrificateur, & des autres » Prêtres, qui assistoient au service du Temple, & qui devoient être tous du sang Royal des » *Yncas*. Cet appartement, enrichi d'or, comme les autres, depuis le haut jusques au bas, » n'étoit destiné ni pour y manger, ni pour y dormir, mais servoit de sale pour y donner » audience, & y délibérer sur les sacrifices qu'il falloit faire, & sur toutes les autres choses » qui concernoient le service du Temple.

Il ne faut pas oublier une particularité fort remarquable; c'est que ce Temple de Cusco

logeoit



Maniere d'alumer le **FEU SACRÉ**, *chez les* **PERUVIENS**, *la Veille de la grande* **FÊTE** *du* **SOLEIL**, *nommée le grand* **RAMY**.



Le premier jour de la grande FÊTE *du* SOLEIL. L'YNCAS *lui presente un Vase plein de Liqueur et l'invite a boire.*

logeoit dans son enceinte tous les Dieux des nations soumises par les *Yncas*. Ces Dieux y étoient servis & adorés en présence du Soleil : mais leur culte étoit conditionnel. Il falloit premierement adorer cet Astre comme le grand Dieu : avec cette condition on pouvoit servir les autres Divinités. Telle fut la politique des *Yncas*. On ne les vit point ravager les consciences l'épée à la main. Au contraire ils crurent devoir des ménagemens aux Religions des Peuples vaincus, & s'imaginerent avec raison qu'ils s'accoutumeroient insensiblement à un culte moins absurde que le leur & muni de l'autorité souveraine : ils réussirent. Le culte du Soleil s'étendit. Il auroit sans doute anéanti celui des Dieux étrangers, si l'Empire des Yncas n'eut pas été renversé par les Espagnols. Ne poussons pas les réflexions, & laissons au lecteur la liberté de tirer ses conséquences.

Je ne dis rien ici du superbe Temple de *Titicaca*. Je renvoye le lecteur à l'*Histoire des Yncas*. (a) On trouve aussi dans cette Histoire un grand détail des richesses que ce Temple renfermoit, & dont une partie (b) est représentée dans la figure où l'on voit l'*Ynca* offrant un vase d'or au Soleil. Cette cérémonie étoit une des plus solemnelles de la grande fete du Soleil, que l'on célébroit au mois de Juin, & prouve ce que j'ai avancé que *Pachacamac* étoit un des attributs du Soleil. Il est bon de remarquer en passant que le culte du Soleil & du feu étoit la même chose chez les Péruviens. Personne n'ignore que le feu étoit aussi autrefois l'objet du culte des Perses & des Chaldéens. Les Péruviens témoignoient en cette fête solemnelle, qu'ils adoroient particuliérement le Pere de Lumiere, » comme le seul Dieu, souverain » & universel, qui par sa lumiere & par sa vertu engendroit & nourrissoit toutes les choses » du Monde. Ils la solemnisoient encore, pour reconnoître publiquement que le Soleil étoit » Pere du premier Ynca « & de tous ses descendans.

L'ouverture de la fête se faisoit par des sacrifices : » Il falloit que le feu dont ils se servoient » dans ces sacrifices, leur fût donné, comme ils disoient, par la main même du Soleil. Ils » prenoient pour cet effet un grand brasselet, appellé *Chipana*, semblable à ceux que les » *Yncas* portoient au poignet de la main gauche, excepté que celui-ci qu'avoit le principal de » leurs Prêtres, étoit plus grand que les autres. Il avoit au lieu de médaille, un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant & poli. On l'opposoit » directement au Soleil, & dans un certain point où les rayons qui sortoient du vase se ra» massoient ensemble : on mettoit au lieu de méche un peu de charpie faite de coton, où le » feu prenoit aussitôt par un effet naturel. On bruloit les victimes avec ce feu ainsi allumé, » & donné de la main du Soleil, & l'on s'en servoit à faire rôtir toute la chair qui se man» geoit ce jour-là. Ensuite ils prenoient de ce même feu, qu'ils portoient au Temple du » Soleil, & à la maison des Vierges choisies, où l'on prenoit soin de le conserver toute l'an» née ; & c'étoit un fort mauvais présage, quand il venoit à s'éteindre. S'il ne faisoit point » Soleil la veille de la fête, qui étoit le jour auquel on apprêtoit toutes les choses qui étoient » nécessaires pour le sacrifice du lendemain, & si par conséquent il n'y avoit pas moyen d'en » tirer du feu, on prenoit deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs de demie aune, & » d'un certain bois appellé *Vyaca*, qui ressembloit à-peu-près à de la canelle, & à force de les » frotter ensemble on en faisoit sortir quantité d'étincelles, qui prenoient à la mêche. Quoi» que ce moyen fût très-propre à faire du feu, Cependant lorsque la nécessité les contraignoit » de s'en servir pour le sacrifice de leurs fêtes, ils s'affligeoient fort, & le prenoient pour un » très-mauvais présage, disant qu'il falloit bien que le Soleil fut irrité contr'eux, puisqu'il » refusoit de leur donner du feu de sa main«.

Les principaux Capitaines de l'Empire & les *Curacas* ou *Caciques* assistoient à cette fête : Quand la vieillesse ou des occupations importantes & inévitables les empêchoient de la célébrer en personne, ils y envoyoient en leur nom leurs fils ou leurs freres, accompagnés des plus nobles de leurs parens. L'*Ynca* faisoit, en qualité de fils du Soleil, l'ouverture de la fête, & ne pouvoit s'en dispenser, à moins que la guerre ne l'appellât ailleurs, ou qu'il ne fût obligé de faire la visite de ses Etats. Toute la noblesse de l'Empire alloit en procession présenter ses offrandes au Soleil. Les *Curacas* y paroissoient équippés magnifiquement, mais d'une maniere bizarre. » Les uns avoient leurs robes semées de lames d'or & d'argent, & des guirlandes de » même sur leurs bonnets. Les autres étoient vêtus de la peau d'un Lion.

» D'autres paroissoient après ceux-ci, tels, sans comparaison, qu'on représente les Anges : » car ils étoient parés des aîles de l'oiseau que l'on appelle *Cuntur*. Les aîles de ces oiseaux » sont parsemées de blanc & de noir, & sont si grandes qu'elles ont jusques à quinze pieds » de long, à les mesurer d'un bout à l'autre. Ceux qui se paroient des plumes de ces *Cunturs*, » le faisoient pour montrer qu'ils tiroient leur origine de ces oiseaux.

» Les *Yncas* se déguisoient avec certains masques étranges, qui représentoient les plus » horribles figures qu'ils pouvoient imaginer. A voir les singeries & les postures qu'ils fai» soient dans ces assemblées, on les eût pris pour des fous ; & pour les mieux contrefaire, ils » faisoient entr'eux un bruit confus d'instrumens mal accordés, comme de flutes & de tam» bours,

(a) Tome I. Chap. 24.
(b) On y voit des plantes, des arbres, des fleurs & des animaux qui étoient d'or pur.

» bours ; tenant en main des peaux déchirées, dont ils se servoient à faire mille sotises.

» D'autres *Curacas* suivoient avec des ajustemens différens, & chaque nation portoit les » armes dont elle se servoit à la guerre, comme des arcs, des fléches, des lances, des ja» velots, & des haches longues & courtes, pour combattre d'une main, ou de toutes les » deux.

» Il y en avoit aussi qui portoient des ornemens où étoient représentées les belles actions » qu'ils avoient faites au service du Soleil, & des *Yncas*, & d'autres qui menoient une gran» de suite de valets, qui jouoient des (*a*) atabales, & sonnoient de la trompette. En un mot, » chaque nation y paroissoit avec le meilleur équipage & le plus de suite qu'il lui étoit possible » d'avoir, les uns faisant à l'envi des autres, pour y briller plus que leurs voisins.

» Avant que de solemniser la fête on s'y préparoit par un jeûne fort austere. Ils ne man» geoient de trois jours qu'un peu de maïz blanc, encore étoit-il tout crud, avec quelques » herbes de celles qu'on nomme *Chucam*, & ne buvoient que de l'eau. Ils s'abstenoient du» rant ce tems-là de la compagnie de leurs femmes, & l'on ne faisoit point de feu en aucun » endroit de la Ville.

» Après ce jeûne, la veille de la fête du Soleil, les Prêtres *Yncas*, commis à faire les sa» crifices, passoient la nuit à tenir prêts les moutons & les agneaux qu'il falloit sacrifier ; ils » préparoient aussi les vivres & la boisson, qu'on devoit présenter au Soleil pour son offrande ; » on donnoit ordre à toutes ces choses, après qu'on s'étoit informé à-peu près du nombre » des gens qui étoient venus à cette fête : car il falloit que non-seulement les *Curacas*, les » Ambassadeurs, leurs parens, & ceux qui étoient leurs domestiques & leurs sujets eussent » part à ces offrandes, mais encore toutes les nations en général qui assistoient à cette so» lemnité. Cette même nuit les femmes du Soleil employoient le tems à paîtrir une certaine » pâte appellée *Cancu*, dont elles faisoient de petits pains ronds, de la grosseur d'une pom» me. Il faut remarquer que ces Indiens ne faisoient jamais du pain de leur blèd qu'en cette » solemnité & à une fête nommée *Citua*, & même qu'ils n'en mangeoient que deux ou trois » morceaux seulement, parce que la *Gara*, qui étoit une espéce de légume, leur tenoit lieu » de pain, soit qu'ils en fissent cuire le grain ou qu'ils le rôtissent. Il falloit que ce fussent les » Vierges choisies, vouées au Soleil pour être ces femmes, qui paîtrissent la farine dont se fai» soit ce pain, principalement celui que l'*Ynca* & ceux du sang Royal devoient manger, & » qu'elles-mêmes apprêtassent toutes les autres viandes de cette fête, parce que ce jour-là ce » n'étoient pas les enfans du Soleil qui traitoient leur pere, mais c'étoit plutôt le Soleil qui » traitoit ses enfans. Pour le commun Peuple, il étoit servi par une infinité d'autres femmes, » qui lui apprêtoient à manger, & qui lui faisoient du pain avec beaucoup de soin & d'at» tention ; car quoiqu'on ne le fît que pour le commun, il falloit néanmoins que la farine » en fût pure. Il n'étoit permis de manger de ce pain que le jour de cette solemnité, qui » étoit la plus grande de toutes leurs fêtes, parce qu'on le regardoit comme une chose sa» crée «.

Au jour le plus solemnel de la fête l'*Ynca* paroissoit en public, accompagné de ses parens. Il se rendoit avec sa suite à la grande place de Cusco, & y attendoit les pieds nuds que le Soleil se levât : alors il regardoit fixement vers l'Orient. Dès qu'il le voyoit paroître, il se jettoit à genoux, & tenant les bras ouverts directement opposés au visage, il donnoit des baisers à l'air. Les *Curacas* & les autres nobles de l'Etat se tenoient à quelque distance, & adoroient le Soleil à l'imitation de l'*Ynca* & des Princes de son sang. L'*Ynca* se levoit ensuite, tandis que les autres restoient à genoux, & il prenoit deux grands vases d'or remplis de boisson. En même-tems, comme Chef de la Maison du Soleil, il élevoit un de ces vases, & le montrant au Soleil l'invitoit à boire. Les Péruviens étoient persuadés que cet Astre faisoit raison à l'*Ynca* & à tous les Princes du sang Royal.

» (*b*) Après que l'*Ynca* avoit ainsi convié le Soleil à boire, il versoit ce qu'il y avoit de » liqueur au vase dédié au Soleil, qu'il tenoit de la main droite, dans ue tinette d'or, d'où » la liqueur se répandoit comme par une fontaine dans un tuyau artistement fait, & qui abou» tissoit de la grande place à la maison du Soleil. Cela fait, il en buvoit un peu pour sa part » dans le vase qu'il tenoit de la main gauche, & en même-tems le reste se partageoit entre » les *Yncas*, dans un petit vase d'or que chacun avoit. Ils vuidoient ainsi peu-à-peu le vase » de l'*Ynca*, dont le breuvage étoit, à ce qu'ils disoient, sanctifié par sa main, ou par celle » du Soleil, & leur communiquoit sa vertu. Tous ceux du sang Royal buvoient un trait de » cette boisson. Mais on donnoit à boire aux *Curacas* de la boisson que les femmes du Soleil » avoient faite, & non de celle qu'ils croyoient être sanctifiée.

» (*c*) Lorsqu'ils avoient achevé cette cérémonie, qui n'étoit qu'une introduction à mieux » boire, ils alloient par ordre à la maison du Soleil, & se déchaussoient tous, excepté le Roi, » à deux cens pas de la porte du Temple. Alors l'*Ynca*, & ceux de son sang y entroient de» dans,

(*a*) Espece de tambour.

(*b*) *Histoire des Yncas*. Lib. VI. Chap. 21.

(*c*) Voyez le Chap. 23. du VI. Livre de cette *Histoire* sur la maniere de boire de l'*Ynca*, le défi qu'il envoyoit à ses Vassaux en cette occasion, & les cérémonies qu'il falloit observer pour lui faire raison.



SACRIFICE d'un AGNEAU noir, le jour de la grande FÊTE du SOLEIL.



FESTIN a L'HONNEUR du SOLEIL, le jour du grand RAMY.

» dans, comme fils légitimes du Soleil, devant l'image duquel ils se prosternoient. Cependant les *Curacas*, qui se croyoient indignes d'entrer dans son Temple, parce qu'ils n'étoient pas de son sang, demeuroient dehors dans une grande place, qui étoit devant la porte; & aussi-tôt que l'*Ynca* avoit offert de sa propre main le vase d'or, où il venoit de faire la cérémonie, les autres donnoient les leurs aux Prêtres *Yncas*, qu'on avoit nommés & dédiés au service du Soleil: car il n'étoit permis qu'à eux de faire cette charge, non pas même à ceux du sang du Soleil, s'ils n'étoient Prêtres. Après que les Sacrificateurs avoient offert les vases des *Yncas*, ils sortoient tous jusques à la porte, pour y recevoir ceux des *Curacas*, qui marchoient tous en leur rang, & selon l'ordre du tems auquel ils avoient été réduits sous l'Empire de l'*Ynca*. Outre leurs vases, ils présentoient au Soleil plusieurs belles piéces d'or & d'argent, qui représentoient en petit & au naturel divers animaux, comme des brebis, des agneaux, des lézards, des crapaux, des couleuvres, des renards, des tigres, & des lions, des oiseaux de toutes les sortes, & de tout ce qui croissoit dans leurs Provinces.

» L'offrande étant achevée, ils s'en retournoient par ordre chacun à sa place; & en même-tems on voyoit venir les Prêtres *Yncas* avec quantité d'agneaux, de brebis bréhaignes, & de toutes couleurs; car elles sont naturellement ainsi tachetées, comme les chevaux d'*Espagne*. Parmi tout ce bétail, qui appartenoit au Soleil, ils prenoient un agneau noir, couleur que ces Indiens préféroient aux autres, principalement dans leurs sacrifices, parce, disoient-ils, qu'elle avoit je ne sai quoi de divin. Ils ajoutoient à cela qu'une bête noire l'étoit la plupart du tems par-tout le corps, au lieu qu'une blanche avoit presque toujours quelque tache noire sur le museau, ce qui leur paroissoit un défaut. C'est pour cela que leurs Rois étoient le plus souvent vêtus de noir, & leurs habits de deuil étoient de la couleur que nous appellons gris de souris.

» Ce premier sacrifice qu'on faisoit d'un agneau noir, étoit pour tirer des présages bons ou mauvais de la solemnité de leur fête? Car dans toutes leurs actions d'importance en tems de paix & de guerre ils sacrifioient un agneau, au quel ils arrachoient le cœur & les poulmons, pour juger par-là si leur offrande étoit agréable au Soleil; si la guerre qu'ils alloient faire auroit un événement heureux ou infortuné, & si la récolte des biens de la terre seroit bonne cette année. Mais il faut remarquer qu'ils sacrifioient divers animaux, selon la différente nature des présages qu'ils en vouloient tirer, comme des agneaux, des moutons, & des brebis bréhaignes: car ils ne tuoient jamais celles qui ne l'étoient pas, & ne mangeoient même de leur chair, que lorsqu'elles n'étoient plus capables d'engendrer. Dans ces sacrifices ils prenoient l'agneau ou le mouton qu'ils vouloient immoler, & lui tournoient la tête du côté de l'Orient, sans lui lier les pieds, mais trois ou quatre hommes le tenoient fortement, pour l'empêcher de remuer. Ainsi tout en vie, ils lui ouvroient le côté gauche, où ils mettoient la main, & en tiroient le cœur, les poulmons, & tout le reste de la fressure, qui devoit sortir entiere, sans qu'il y eût rien de rompu «.

Ils étoient du moins aussi superstitieux que les Grecs & les Romains dans l'examen des entrailles de la victime. C'est ce qui se justifie par ce passage de cette même *Histoire des Yncas* que nous venons de citer. » Ils tenoient pour un si bon présage, quand les poulmons palpitoient encore, après qu'on les avoit arrachés, qu'ils prenoient pour indifférens tous les autres présages, parce, disoient-ils, que celui-ci suffisoit pour les rendre bons, quelques mauvais qu'ils fussent. Lorsqu'ils avoient tiré la fressure, ils souffloient dans le gosier pour le remplir de vent, puis ils le lioient par le bout, ou le pressoient avec la main, observant en même-tems si les conduits par où l'air entre dans les poulmons, & les petites veines qui s'y voyent ordinairement, étoient plus ou moins enflées, parce que plus ils l'étoient, & plus le présage leur paroissoit bon. Ils considéroient aussi plusieurs autres choses, qu'il me seroit bien difficile de rapporter, ne les ayant pas remarquées. Je parle seulement de celles-ci, parce que je les ai vues pratiquer deux fois. Il me souvient qu'on me mena, lorsque j'étois encore enfant, dans une basse-cour, où quelques vieillards faisoient cette espéce de sacrifice dans un de leurs baptêmes, non pas le jour de leur *Raymi*, (c'est le nom de la fête du Soleil) dont on ne parloit déja plus lorsque je nacquis; mais en un autre tems auquel pour des occasions particulieres ils faisoient des sacrifices d'agneaux & de moutons, pour en tirer des présages.

» Ils tenoient pour un présage sinistre, s'il arrivoit qu'en ouvrant le côté à la bête qu'ils vouloient immoler, elle se levât sur pied, & s'échapât des mains de ceux qui la tenoient. Ils prenoient encore pour un malheur, si le gosier, qui tient d'ordinaire à la fressure, venoit à se rompre, sans qu'ils l'eussent tiré entier; si les poulmons étoient déchirés, ou le cœur gâté, & ainsi des autres choses dont je n'ai pas été soigneux de m'informer, ni par conséquent de les remarquer. Je me souviens de celles-ci, pour en avoir oui parler aux Indiens, qui se demandoient les uns aux autres dans leurs sacrifices, si les présages en étoient bons ou mauvais, sans qu'ils prissent garde à moi à cause de mon bas âge «.

Les sacrifices finissoient par un festin: l'on y servoit la chair des victimes sacrifiées. On la distribuoit à tous ceux qui se trouvoient à cette solemnité, c'est-à-dire aux *Yncas*, & après eux aux *Curacas* & à leur suite, selon leur rang. Avec cette viande on leur servoit du pain que

Garcilasso appelle *Cancu*. Ensuite on présentoit d'autres mets, dont on mangeoit sans boire, l'usage ne permettant pas aux Péruviens de boire en mangeant. Ils ne buvoient qu'après leurs repas, & ne cédoient sur cet article à aucune nation de notre hémisphére.

Ils célébroient quelques autres fêtes. Celle que *Garcilasso* appelle (*a*) *Citu* étoit remarquable, & l'on peut la regarder comme une lustration générale. Le but de cette lustration étoit de purifier l'ame des infirmités qu'elle contracte dans le corps humain, & de garantir celui-ci des maladies auxquelles il est exposé. Les Péruviens s'y préparoient par le jeûne. Il falloit s'abstenir de tout commerce avec les femmes & jeûner 24. heures. La nuit d'après ce jeûne les Péruviens paitrissoient dévotement des pelotes de *Cancu*, les mettoient dans des marmittes de terre & les faisoient cuire à demi, jusqu'à ce que le *Cancu* fût réduit en masse. Ils en faisoient de deux sortes: dans l'une on mêloit le sang que l'on tiroit d'entre les deux sourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Tous ceux qui avoient jeûné se lavoient le corps avant le jour, & se frottoient ensuite la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses avec la pâte dont nous venons de parler, afin, disoient-ils, d'éloigner d'eux par cette purification les maladies & toutes sortes d'infirmités. Après cette purification le plus âgé & le plus qualifié de chaque famille prenoit de cette même pâte, en frottoit la porte de sa maison, & y laissoit la pâte attachée, pour marquer la purification de ceux du logis. Le grand Prêtre faisoit la même cérémonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, pendant que ses Vicaires alloient purifier les Chapelles & les autres lieux sacrés. Dès que le Soleil commençoit à paroître, on l'adoroit. Un *Ynca* du sang Royal se présentoit dans la Place de *Cusco* vêtu richement, tenant à la main une lance garnie de plumes de diverses couleurs & enrichie de quantité d'anneaux d'or. (La lance servoit aussi d'étendard en tems de guerre.) Cet *Ynca* en alloit joindre quatre autres armés comme lui de lances, qu'il touchoit de la sienne, les consacrant en quelque façon par l'attouchement: il leur déclaroit que le Soleil les avoit choisis pour chasser les infirmités, & les maladies. Aussi-tôt ces quatre Ministres du Soleil partoient pour exécuter leurs ordres: pendant qu'ils faisoient la revûe des quartiers, chacun sortoit du logis, secouoit ses habillemens, se frotoit la tête, le visage, les bras, les cuisses. Telles étoient les cérémonies, par lesquelles on croyoit se purifier: on les accompagnoit de grands cris de joye. Les Ministres du Soleil prenoient les maux dont le Peuple venoit de se dépouiller, & les chassoient à cinq ou six lieues de la Ville.

La nuit suivante ces mêmes *Yncas* couroient de côté & d'autre avec des flambeaux de paille, ensuite ils sortoient de la Ville. Cette lustration nocturne chassoit les maux auxquels on est exposé la nuit, comme celle des lances avoit servi à chasser les maux du jour. On jettoit dans la riviere, où le Peuple s'étoit lavé, ces flambeaux à demi consumés, & si l'on en trouvoit des restes au bord de l'eau, on s'en éloignoit comme d'une chose pestiférée. Ces fêtes finissoient par des réjouissances mêlées d'actions de graces & de sacrifices au Soleil.

RELIGION *de quelques Peuples sujets des* YNCAS.

Cet article n'est destiné qu'à donner une légere idée des Peuples dont les *Yncas* détruisirent l'Idolâtrie pour y substituer la leur. (*b*) Ceux de la Vallée de Rimac, appellée ensuite Lima, adoroient sous la figure d'un homme l'Idole *Rimac*, qui répondoit aux questions qu'on lui faisoit, à la maniere des anciens Oracles de la Gréce. *Rimac* veut dire *celui qui parle*. Cette Idole résidoit dans un Temple très-superbe, quoiqu'inférieur en magnificence à celui de *Pachacamac*.

Ils adoroient aussi *Pachacamac*, mais ils lui offroient des victimes humaines: le respect qu'ils avoient pour lui alloit jusqu'à ne pas oser le regarder. Les Rois & les Prêtres entroient dans son Temple à reculons, en sortoient de même, & ne levoient jamais les yeux vers l'Idole.

Les *Antis*, Peuples qui habitent vers les montagnes du Pérou, adoroient les tigres & les couleuvres: ils adoroient aussi l'herbe *Coca*. Lorsqu'ils faisoient des prisonniers ils les massacroient sans miséricorde; avec cette différence qu'un prisonnier de peu de considération étoit massacré sur le champ, au lieu qu'ils sacrifioient solemnellement celui qu'ils estimoient digne de ce funeste honneur. Ils le dépouilloient, l'attachoient nud à un gros pieu, & le découpoient par-tout le corps avec des rasoirs & des couteaux faits d'un caillou fort tranchant. Ils ne le démembroient pas d'abord, mais ils ôtoient seulement la chair des parties les plus charnues, comme sont les gras des jambes, les cuisses, les fesses, &c. Après cela hommes, femmes & enfans se teignoient du sang de ce malheureux, & le mangeoient tout en vie. Les femmes se frottoient de leur sang le bout des mammelles, & donnoient ensuite à têter à leurs enfans le sang de leurs ennemis, mêlé au lait dont la nature les avoit pourvues pour l'entretien de ces petites créatures. Cette sanglante exécution portoit chez ces Peuples inhumains le nom de religieux sacrifices. Ils mettoient au rang des Dieux & logeoient sous des cabanes sur

(*a*) On la célébroit le 1. jour de la Lune de Septembre après l'Equinoxe, dit *Garcilasso*.

(*b*) Les *Yncas*.



DÉSOLATION des PERUVIENS pendant L'ECLIPSE de LUNE.



CAPTIF Sacrifié par les ANTIS.

sur le sommet de leurs montagnes ceux qui souffroient la mort avec courage, ou plutôt avec férocité. Au contraire ils jettoient à la voirie ceux qui n'avoient pas la force de résister aux tourmens.

Les Peuples de la Province de *Manta* adoroient la mer, les poissons, les tigres, les lions, plusieurs autres animaux féroces & une émeraude d'une grosseur extraordinaire, qu'ils exposoient aux yeux du public en leurs fêtes solemnelles. Ils écorchoient leurs prisonniers de guerre, & après avoir rempli leur peau de cendre & de terre, ils l'attachoient comme un trophée aux portes des Temples de leurs Idoles. Ne poussons pas plus loin le détail de ces absurdités, qui pourroit ennuyer le Lecteur.

OPINIONS *des* PÉRUVIENS *touchant leur origine*, &c.

(*a*) Ils disoient » qu'il vint chez eux des parties Septentrionales du Monde, un homme » extraordinaire, qu'ils nommoient *Choun*; que ce *Choun* avoit un corps sans os & sans mus- » cles; qu'il abaissoit les montagnes, combloit les vallées, & se faisoit un chemin par des » lieux inaccessibles. Ce *Choun* créa les premiers habitans du *Pérou*, & leur assigna pour sub- » sistance les herbes & les fruits sauvages des champs. Ils racontoient encore que ce premier » Fondateur du *Pérou* ayant été offensé par quelques habitans du plat pays, convertit en » sables arides une partie de la terre, qui auparavant étoit fort fertile, arrêta la pluye, des- » sécha les plantes; mais qu'ensuite ému de compassion, il ouvrit les fontaines & fit couler » les rivieres. Ce *Choun* fut adoré comme Dieu, jusqu'à ce que *Pachacamac* vint de Sud.

» *Choun* disparut à la venue de *Pachacamac*, qui étoit beaucoup plus puissant que lui, & » qui convertit en bêtes sauvages les hommes que *Choun* avoit créés «.

Les Péruviens avoient quelque connoissance du Déluge; mais il est assez difficile d'y démêler rien de net. Il faut renvoyer pour cela à l'*Histoire* de l'*Ynca Garcilasso*.

Je ne dis rien ici (*b*) de la vénération qu'ils avoient pour l'Arc-en-Ciel, ni de leur opinion superstitieuse touchant les Cométes, ni des prédictions qu'ils tiroient des songes, ni comment ils s'imaginoient que le Soleil à son couchant se précipitoit dans l'Océan, y perdoit sa lumiere & sa chaleur, reprenoit l'une & l'autre après avoir passé sous la terre, qu'ils plaçoient sur la surface des eaux, & sortoit au matin par les portes de l'Orient. Les Poëtes de l'Antiquité, qui n'étoient rien moins que Géographes, avoient à peu près raisonné de même. On peut juger, par ce que je rapporte ici, du caractére de l'esprit humain destitué de certaines connoissances, & si les hommes ne sont pas également propres à recevoir par-tout les mêmes impressions de la superstition.

Je finis cet article de leur Religion, par l'opinion qu'ils avoient des Eclipses. Quand le Soleil s'éclipsoit, ils le croyoient fâché contr'eux: ils regardoient comme une preuve de sa colére le trouble, qui, disoient-ils, paroissoit sur son visage. Quand la Lune s'éclipsoit ils s'imaginoient qu'elle étoit malade, qu'elle mourroit infailliblement si elle achevoit de s'obscurcir, qu'alors elle tomberoit du Ciel, qu'ils périroient tous, & que la fin du Monde arriveroit. Pour éviter ces malheurs, dès que l'éclipse commençoit, (*c*) ils faisoient le plus de bruit qu'ils pouvoient avec des cornets, des trompettes & des tambours. Ils attachoient des chiens à des arbres, & leur donnoient de grands coups de fouet pour les obliger d'aboyer si haut, que la Lune, qu'ils croyoient évanouie, par la force de la douleur, & qui aimoit ces animaux à cause des services signalés qu'ils lui avoient rendus autrefois, fût obligée de se réveiller à leurs cris.

Leurs PRESTRES, *leur* DISCIPLINE, *leurs* RELIGIEUSES, &c.

Les Prêtres du Soleil étoient tous *Yncas*, nés du sang Royal: mais il suffisoit que les Prêtres destinés aux moindres services du culte sacré fussent *Yncas* privilégiés, c'est-à-dire, élevés à ce rang à cause de leur mérite. J'ai déja parlé des sacrifices que les Prêtres faisoient au Soleil, j'ajoute ici qu'ils ne sacrifioient pas toujours dans le même lieu, que souvent ils sacrifioient dans la Cour du Temple du Soleil: mais que les sacrifices de la principale fête du Soleil se faisoient dans la grande Place de *Cusco*. Avant que d'entrer dans le Temple du Soleil il falloit que les Prêtres se déchaussassent.

» (*d*) Ils n'élisoient pour souverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Freres du Roi, ou si » c'étoit quelque autre, il falloit du moins qu'il fût légitimement venu de son sang. Les Prê-
» tres

(*a*) *Coreal* en ses Voyages, *Purchas*, &c.

(*b*) Voyez ci-devant à la page 126.

(*c*) Les anciens Grecs & même les Romains se donnoient aussi beaucoup de mouvemens pour faire revenir la Lune qu'ils croyoient évanouie. On frappoit sur des bassins de cuivre, on lui présentoit des flambeaux, &c.

(*d*) *Histoire des Yncas du Perou*. Lib. II. Chap. 9. & Livre III. Chap. 22.

» tres n'avoient point d'habit particulier, mais dans toutes les Provinces où le Soleil avoit » des Temples en fort grand nombre, il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs, & parens » du Seigneur de chaque Province qui puissent exercer cette charge religieuse : quant au » principal Prêtre, tel sans comparaison qu'est un Evêque parmi nous, il falloit qu'il fût *Yn-* » *ca.* Afin même que dans leurs sacrifices & leurs cérémonies ils se rendissent conformes à » leur Métropolitain, ils élisoient les *Yncas* pour supérieurs en tems de paix & de guerre, » sans démettre ceux du pays, afin qu'on ne leur reprochât point de les mépriser, & d'user » de tyrannie envers eux. Le Grand-Prêtre déclaroit au Peuple ce dont il consultoit avec le » Soleil, & ce que le Soleil lui commandoit de leur dire, selon la doctrine de leur Religion. » En un mot, il leur déclaroit les choses qu'il devinoit par le moyen des augures, des sacri- » fices, & de semblables superstitions, qu'ils avoient entr'eux. Ils appelloient leurs Prêtres » d'un nom qui signifie *deviner*.

» Il y avoit dans la maison du Soleil plusieurs appartemens pour les Prêtres, & les domesti- » ques, qui étoient du nombre des *Yncas*, qu'on appelloit privilégiés. Car aucun Indien, » quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit y entrer, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y » entroient point non plus, pas même les filles, ni les femmes du Roi. Les Prêtres servoient » dans le Temple par semaines, qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune; durant ce » tems-là ils s'abstenoient de leurs femmes, & ne sortoient du Temple ni jour ni nuit «. Pendant que les Prêtres & les Ministres de la Religion des *Yncas* s'acquittoient des fonctions de leurs charges dans les Temples, où ils servoient par semaines, ainsi qu'on l'a dit, ils étoient entretenus des *revenus du Soleil*. C'est ainsi que l'on appelloit les productions de certaines terres que l'on cédoit au Soleil comme son domaine, & qui (*a*) alloient ordinairement à un tiers des terres d'une Province.

Ces Peuples entretenoient aussi des Religieuses, qui vouoient au Soleil une virginité éternelle. On étoit si scrupuleux sur l'article de la virginité, que pour n'y être pas trompé, on prenoit des filles au-dessous de l'âge de huit ans. On usoit sur-tout de cette précaution à l'égard des vierges de la maison religieuse de *Cusco*, à cause qu'elles étoient destinées à devenir femmes du Soleil. Par cette même raison il n'entroient dans la maison religieuse de *Cusco* que des filles d'Yncas du sang Royal, nées sans aucun mélange de sang étranger. Les plus vieilles d'entr'elles (*b*) étoient les Abbesses du couvent. Elles dirigeoient les jeunes, leur apprenoient toute sorte d'ouvrages, les instruisoient dans le service divin, & veilloient sur la fragilité de la chair : la clôture étoit si rigide qu'elles ne pouvoient voir ni hommes ni femmes. Le couvent n'avoit ni tour, ni parloir. On nous assure que ces ordres étoient observés avec la derniere exactitude, & que la loi qui punissoit celles qui faisoient brêche à la fidélité qu'elles devoient au Soleil leur époux étoit d'une rigueur étonnante. Ecoutons *Garcilasso.* (*c*) » Si parmi un si grand nombre de Religieuses, il s'en trouvoit quelqu'une qui » vint à faillir contre son honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fût enterrée toute » vive, & son galant pendu. Mais parce qu'on estimoit peu de chose de faire mourir un » seul homme, pour une faute aussi grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au Soleil » leur Dieu, & le Pere de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi qu'outre le coupa- » ble, sa femme, ses enfans, ses serviteurs, ses parens, & de plus tous les habitans de la » ville où il demeuroit, jusques aux enfans qui étoient à la mammelle, en portassent la peine » tous ensemble. Pour cet effet ils détruisoient la ville & y semoient de la pierre, de sorte » que toute son étendue demeuroit déserte, désolée, maudite & excommuniée, pour mar- » que de ce que cette ville avoit engendré un si détestable enfant : ils essayoient encore d'em- » pêcher que ce terroir ne fût foulé de personne, non pas même des bêtes, s'il étoit possi- » ble. Cette Loi ne fut pourtant jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de » ce crime dans le pays «.

Des couvens semblables à celui de *Cusco* étoient établis dans les principales Provinces de l'Empire : mais on recevoit dans ceux-ci « toutes sortes de filles, (*d*) soit qu'elles fussent de » sang Royal & légitimes, soit qu'elles fussent bâtardes & nées d'un sang étranger. L'on y » admettoit encore par une grande faveur les filles des Seigneuts qui avoient quelques Vas- » saux, & même celles des moindres Bourgeois, pourvû qu'elles fussent belles. Car sous » cette condition elles étoient destinées à être filles du Soleil, ou maîtresses de l'*Ynca*. On » les gardoit avec le même soin que les femmes dédiées au Soleil. Elles avoient, comme les » autres des Demoiselles qui les servoient, & étoient entretenues aux dépens du Roi, parce » qu'elles étoient ses femmes. D'ailleurs, elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les » Vierges du Soliel, à filer, & à faire quantité de robes pour la personne de l'*Ynca*. L'*Yn-* » *ca* faisoit part de tous ces ouvrages à ceux de son sang, aux *Curacas*, aux Capitaines les » plus illustres, & à toutes les autres personnes qu'il vouloit favoriser, sans que la justice & » la bienséance l'en empêchassent, à cause que ces habits étoient de la façon de ses femmes, » & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui-même, & non pour son Pere.

» Ces

(*a*) *Hist.* des *Yncas*. Liv. V. Chap. 1.
(*b*) *Mamacuna*, mot qui signifie *femme qui fait l'office de mere.*
(*c*) Liv. IV. Chap. 3.
(*d*) Ibid.



MANIERE dont L'YNCAS marie CEUX de son SANG.



On COUPE les CHEVEUX, et on donne un NOM aux FILS de L'YNCAS.

» Ces femmes avoient encore leurs *Mamacunas*, comme celles de *Cuſco*; & pour le dire » en un mot, toute la différence conſiſtoit en ce que celles de *Cuſco* devoient être légitimes, » de ſang Royal, & vivre toujours enfermées; conditions néceſſaires pour être femmes du » Soleil; au lieu qu'on recevoit dans les autres maiſons du Royaume des filles de toutes con- » ditions, pourvû qu'elles fuſſent belles & vierges, à cauſe qu'on les vouoit à l'*Ynca*, à qui » on les livroit à ſa premiére demande; & s'il les trouvoit à ſon gré, il les retenoit pour ſes » Maîtreſſes «. Ces maiſons étoient donc de véritables Serrails à la façon de ceux des Orien- taux. » Ceux qui attentoient à l'honneur des femmes de l'*Ynca* étoient punis auſſi rigoureuſe- » ment, que les adultéres des vierges vouées au ſervice du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainſi, » parceque le crime étoit le même.

» Les Filles, qu'on avoit une fois choiſies pour être les Maîtreſſes du Roi, & qui avoient » eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles ſans ſa permiſſion, mais elles ſer- » voient dans le Palais en qualité de Dames, ou de femmes de chambre de la Reine, juſques » à ce qu'on leur permît de s'en retourner en leur pays, où elles étoient comblées de biens, » & ſervies avec un reſpect religieux, parceque ceux de leur Nation tenoient à très-grand » honneur d'avoir une femme de l'*Ynca*. Pour les autres Religieuſes que le Roi ne daignoit » pas prendre pour ſes Maîtreſſes, elles gardoient la maiſon, juſques à ce qu'elles commen- » çaſſent de venir ſur l'âge. Après que le Roi étoit mort, ſes Maîtreſſes étoient honorées par » ſon ſucceſſeur du nom de *Mamacuna*, parcequ'elles étoient deſtinées à être les Gouvernan- » tes de ſes Maîtreſſes, qu'elles inſtruiſoient comme les belles-meres inſtruiſent leurs belles- » filles «. J'ai rapporté toutes ces particularités, qui ſeroient plus propres à faire les épiſodes d'un Roman, qu'à parer la deſcription d'une Religion, ſi les Peuples du Pérou n'avoient mis au rang des uſages religieux tout ce qui concernoit leurs Souverains.

Il y avoit pluſieurs autres Dames du ſang Royal, qui vivoient en retraite dans leurs mai- ſons, & faiſoient des vœux particuliers de chaſteté, ſans prendre le parti du Cloître. » Si elles » ſortoient quelquefois, ce n'étoit que pour viſiter leurs proches parentes, quand elles étoient » indiſpoſées, ou en travail d'enfant, ou lorſqu'il étoit queſtion de couper les cheveux à leurs » aînés, ou de leur donner un nom. La chaſteté de ces femmes & leur honnête façon de » vivre les faiſoient regarder avec tant de vénération, qu'on les appelloit par excellence *Oello*, » nom conſacré dans leur Idolâtrie. Il ne falloit pas que la chaſteté de ces femmes fût fein- » te: car ſi contre leur vœu on découvroit qu'il y eût de la fourberie, celle qui avoit failli » étoit brûlée toute en vie, ou jettée dans la foſſe aux Lions. Les veuves ne ſortoient point » durant la premiére année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voyoit » rarement ſe remarier; & ſi elles en avoient, elles paſſoient leur vie dans une continence per- » pétuelle, & ne s'engagoient plus au mariage. Cette vertu les mettoit ſi fort dans l'eſtime » de tout le monde, qu'on leur avoit accordé pluſieurs grands priviléges, & qu'il y avoit des » Loix & des Ordonnances expreſſes, qui portoient que les terres des veuves fuſſent labourées » plutôt que celles des *Curacas*, ni de l'*Ynca* même «.

Je ne finirai pas cet article ſans dire quelque choſe de leur confeſſion, & de la pénitence qui la ſuivoit. Perſuadés par la raiſon & convaincus par leur conſcience que les péchés du genre humain traînent les maux & la vengeance divine après eux, ils croyoient devoir expier leurs crimes par la pénitence & les ſacrifices. (*a*) Il y avoit des Confeſſeurs établis dans toute l'étendue de l'Empire, & ces Confeſſeurs proportionnoient le châtiment au péché. Des fem- mes ſe mêloient auſſi de cette fonction religieuſe. Dans la Province de *Collaſuio* on employoit le ſort pour découvrir les péchés: quelquefois on les découvroit par l'inſpection des entrailles d'une victime. On puniſſoit par des coups de pierres, réitérés pluſieurs fois de ſuite, celui qui ne révéloit pas ſes fautes. On ſe confeſſoit dans les occaſions où l'on a un beſoin particulier du ſecours divin; mais la grande & ſolemnelle Confeſſion ſe faiſoit lorſque l'*Ynca* étoit mala- de. L'Ynca ne ſe confeſſoit qu'au Soleil, après quoi il ſe lavoit dans quelque eau courante, en lui diſant; *Reçois les péchés que j'ai confeſſés au Soleil, & porte-les dans la Mer.* Les pé- nitences conſiſtoient en jeûnes, en offrandes, en retraites dans les deſerts des montagnes, en flagellations, &c.

Leurs MARIAGES *&* *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

Je commencerai cet article par le mariage de ceux qui appartenoient de près ou de loin aux *Yncas*; & voici ce que nous en aprend *Garcilaſſo.* (*b*) » Le Roi faiſoit aſſembler chaque an- » née, ou bien de deux en deux ans, dans un certain tems, tout ce qu'il y avoit de filles & » de garçons de ſa race, qui étoient à marier dans la ville de *Cuſco*. Les filles devoient être » âgées de dix-huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre. Car on ne leur permettoit » point de ſe marier plutôt, parce, diſoient-ils, qu'il falloit qu'ils euſſent l'âge & le juge- » ment

(*a*) *Acoſta* cité par *Purchas*.

(*b*) *Hiſt. des Yncas*, &c. L. IV. Ch. 8.

» ment requis pour bien gouverner leur maiſon, & que c'étoit une pure extravagance de les » engager plus jeunes.

» Quand il étoit queſtion de les marier, l'*Ynca* ſe mettoit au milieu d'eux. Ils ſe te- » noient près les uns des autres : il les appelloit par leur nom ; puis les prenant par la main, » il leur faiſoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains des parens. Alors les » nouveaux mariés s'en alloient dans la maiſon du pere de l'époux, & la nôce ſe faiſoit pen- » dant trois ou quatre jours, ou davantage, ſi bon leur ſembloit, parmi les parens qui leur » étoient les plus proches. Ces filles ainſi mariées, s'appelloient enſuite les femmes légitimes, » ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca ;* nom qu'on leur donnoit, pour leur faire » plus d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié les perſonnes de ſa race, le lendemain des » Miniſtres députés pour cet effet marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, » fils des habitans de la ville, obſervant la diviſion des quartiers qu'on appelloit *Cuſco la* » *haute*, & *Cuſco la baſſe.*

» Les Parens donnoient les meubles ou les uſtenſiles de la maiſon, chacun apportoit ſa » piéce de ménage : ce qu'ils faiſoient entr'eux fort ponctuellement, ſans faire dans leurs ma- » riages ni de ſacrifices, ni d'autres cérémonies.

„ Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligés par le devoir de leur charge, de pour- » voir de la même maniére les garçons & les filles, qui étoient à marier dans leurs Provinces. » Il falloit qu'ils aſſiſtaſſent en perſonne à ces mariages, ou qu'ils les fiſſent eux-mêmes, com- » me Seigneurs & Peres de la Patrie.

„ Les Communautés de chaque ville étoient chargées de faire la maiſon des nouveaux ma- » riés parmi les Bourgeois, & les plus proches parens de fournir des meubles pour leur mé- » nage. Ceux d'une Province, ou d'une ville, ne pouvoient ſe marier dans une autre ; mais » il falloit qu'ils s'alliaſſent tous dans leurs villes, & parmi des perſonnes de leur parenté, » comme les anciennes Tribus d'Iſraël. Ce qu'ils faiſoient tout exprès, pour ne pas confon- » dre les nations ni les familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en exceptoient les » ſœurs néanmoins. Tous les habitans d'une ville, ou même d'une Province, ſe diſoient pa- » rens, pourvû qu'ils fuſſent d'une même nation, & qu'ils parlaſſent une même langue. J'a- » joute à ceci qu'il leur étoit défendu d'aller vivre d'une Province, d'une Ville, ou d'un » quartier à l'autre, parcequ'ils ne pouvoient confondre les Décuries qui étoient faites par » les Bourgeois. Outre que c'étoient les Communautés qui donnoient ordre aux maiſons : ce » qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce fût dans leur quartier, » & du conſentement de leurs parens.

L'héritier de la Couronne ſe marioit à ſa propre ſœur. L'uſage étoit fondé ſur les exemples du Soleil & du premier *Ynca* : „ car on diſoit que puiſque le Soleil avoit épouſé la Lune ſa » ſœur, & avoit marié enſemble ſes deux premiers enfans, il étoit juſte d'obſerver le même » ordre dans la perſonne des aînés du Roi. On diſoit encore qu'il ne falloit point mêler le » ſang du Soleil avec celui des hommes, que le Royaume devoit appartenir à l'héritier tant » du côté du Pere que de celui de la Mere, & qu'autrement il déchéoit de ſon droit, car on » étoit fort rigoureux ſur le droit de ſucceſſion à la Couronne.

„ L'aîné des freres étoit l'héritier légitime de la Couronne, & ſe marioit avec ſa propre » ſœur de Pere & de Mere. Mais s'il n'avoit point de ſœur légitime, il épouſoit ſa plus pro- » che parente de la tige royale, ſoit qu'elle fût ſa couſine, ſa ſœur, ſa niéce, ou ſa tante, & » cette parente pouvoit hériter du Royaume, au défaut des mâles, comme en *Eſpagne.* Si le » Prince n'avoit point d'enfans de ſa ſœur aînée, il épouſoit la ſeconde, ou bien la troiſiéme, » juſques à ce qu'il en eût.

„ La Femme qu'il avoit épouſée, étoit appellée la *Coya*, c'eſt-à-dire la Reine ou l'Impé- » ratrice. Outre leur femme légitime, les Rois avoient pour l'ordinaire pluſieurs Maitreſſes, » dont les unes étoient étrangéres, & les autres leurs parentes dans le quatriéme dégré, & » même au-delà. Ils tenoient pour légitimes les enfans qu'ils avoient de leurs parentes, par- » cequ'ils n'étoient point d'un ſang étranger. Les enfans que les *Yncas* avoient eus des étran- » géres ne paſſoient que pour bâtards : car, quoiqu'on les reſpectât parcequ'ils étoient de „ naiſſance royale, on n'avoit pourtant point pour eux la même vénération que pour ceux „ du ſang royal : on adoroit ceux-ci comme des Dieux, & on honoroit les autres comme „ des hommes “. La premiére figure de la planche que l'on voit ici repréſente un Mariage fait par les *Yncas.*

Purchas rapporte, ſur la foi des Ecrivains Eſpagnols, que le marié alloit prendre ſa mai- treſſe à ſon logis, & lui chauſſoit l'*Otoia*, qui étoit une maniére de ſoulier. Si la mariée étoit vierge & fille, le ſoulier étoit de laine ; ſi veuve, il étoit fait d'une eſpéce de roſeau. L'habil- lement royal de l'*Ynca* demande une explication. La voici telle que l'Auteur de l'Hiſtoire des *Yncas* la donne. „ L'*Ynca* portoit d'ordinaire ſur la tête une maniére de cordon qu'on ap- „ pelloit *L'auta*, de la largeur du pouce, & d'une forme preſque quarrée, faiſant quatre ou „ cinq tours ſur la tête, & la bordure de couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

„ Pour ſon habit, c'étoit une camiſole qui lui alloit juſqu'aux genoux, appellée *Uncu* par „ ceux du pays, & par les Eſpagnols *Cuſma ;* ce qui n'eſt pas un mot de la langue générale, „ mais plutôt de quelque Province particuliére. Ils portoient au lieu de manteau une eſpéce

„ de

„ de casaque nommée *Yacola*. Les Religieuses faisoient aussi pour l'*Ynca* une espéce de bour- „ se quarrée, qu'il portoit comme en écharpe, attachée à un cordon fort bien travaillé, de la „ largeur de deux doigts. Ces bourses, qu'on appelloit *Chuspa*, ne servoient qu'à y mettre „ de l'herbe (*a*) *Cuca*, que les Indiens ont accoutumé de mâcher, & qui pour lors n'étoit pas „ si commune que présentement; car il n'étoit permis qu'au seul *Ynca* d'en manger, ou du „ moins qu'à ses parens, & à quelques *Curacas*, ausquels le Roi en envoyoit tous les ans de „ pleins paniers par une faveur très-particuliére ".

Du mariage nous passons aux usages qui concernoient les enfans & leur éducation. „ (*b*) Les „ *Yncas* faisoient de grandes fêtes & des réjouissances extraordinaires, quand ils sevroient „ leurs enfans aînés; parceque le droit d'aînesse, principalement des mâles, étoit en grande „ estime parmi les *Yncas*, & à leur exemple parmi tous leurs sujets : mais ils faisoient peu de „ réjouissances pour leurs filles ou pour leurs cadets.

„ Ils sevroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les premiers cheveux, avec lesquels » ils étoient venus au monde : car avant ce tems-là ils n'y touchoient pas, & ne leur don- » noient point le nom propre qu'ils devoient avoir. Quand on devoit faire cette cérémonie, » tous les parens s'assembloient exprès, & celui qu'on avoit choisi pour parrein, donnoit le » premier coup de ciseau à son filleul, s'il est permis d'appeller ciseaux certains rasoirs faits de » pierre à feu, dont ils se servoient pour cela, parceque les Indiens n'avoient pas encore » l'invention des ciseaux, dont nous nous servons. Après le parrein, tous les autres suivoient » à leur tour, & chacun selon son âge, ou sa qualité, coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils » n'avoient pas plutôt rasé à leur mode, que tous d'un commun accord ils lui imposoient un » nom, & lui offroient les présens qu'ils avoient à lui faire : les uns des habits, les autres du » bétail, les autres des armes de diverses sortes, & quelques-uns des vases d'or & d'argent » propres à boire, qu'on ne présentoit pourtant qu'à ceux d'extraction royale : car les gens de » basse naissance ne pouvoient s'en servir que par un privilége particulier.

„ Après avoir fait ces présens, ils buvoient jusqu'à l'excès; autrement la fête n'eût pas » été bonne, & dansoient, & chantoient jusques à la nuit. Cela duroit trois ou quatre jours, » plus ou moins, selon que l'enfant étoit bien apparenté. Ils observoient presque la même » chose quand ils sevroient le Prince héritier, & lui coupoient les cheveux; si ce n'est que la » solemnité en étoit royale, & qu'ils prenoient pour parrein le Grand Prêtre du Soleil. Alors » les *Curacas* de tout le Royaume, ou en personne, ou par leurs Ambassadeurs, venoient » tous à cette fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & faisoient au Prince de grands » présens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs » Provinces.

„ Comme les sujets aiment à imiter leur Souverain, les *Curacas*, & généralement tous » ceux du *Pérou*, faisoient aussi de grandes réjouissances dans ces mêmes occasions, chacun » selon son rang & sa qualité : c'éroit-là une de leurs fêtes les plus solemnelles.

„ Ils élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit possible : ce qui s'observoit » indifféremment en la personne des *Yncas*, & de leurs Sujets, riches ou pauvres. D'abord » que l'enfant étoit venu au monde, ils le lavoient d'eau froide, & l enveloppoient ainsi dans » ses langes; ce qu'on continuoit tous les matins, après avoir laissé la plupart du tems cette » eau au serein. Si la mere vouloit caresser extraordinairement son enfant, elle prenoit de » l'eau dans sa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, » où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peuples ce qui les obligeoit à cela, ils » répondoient qu'ils le faisoient à dessein, pour accoutumer leurs enfans au froid & à la fati- » gue, & leur renforcer les membres. Ils laissoient passer plus de trois mois sans leur enve- » lopper les bras, parce, disoient-ils, que cela n'eût servi qu'à les affoiblir. De plus ils les te- » noient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une espéce de banc de quatre pieds (tel » que la figure le représente) dont il y en avoit un plus court que les autres, afin de les pou- » voir bercer plus facilement. Le lit où l'on couchoit l'enfant étoit une espéce de rets assez » grosse, dont on l'enveloppoit des deux côtés du berceau, pour l'empêcher de tomber.

„ En quelque tems que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux enfans, les » meres ne les prenoient point entre leurs bras, parce, disoient-elles, qu'ils n'en vouloient ja- » mais bouger dès qu'on les accoutumoit à cela, & qu'on pouvoit difficilement les faire de- » meurer dans le berceau. Cependant, lorsqu'elles jugeoient à propos de les en tirer, elles » faisoient un creux dans la terre, où elles le mettoient debout jusqu'au sein, les environnoient » de vieux drapeaux, afin qu'ils fussent plus mollement, & leur donnoient divers jouets pour » les amuser, sans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eût été l'enfant du plus » grand Seigneur du Royaume. Lorsqu'une mere vouloit donner à tetter à son enfant, elle » se couchoit sur lui; mais elle ne l'alaittoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le » soir : hors ce tems-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laisser crier, » que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les femmes du Pays ob- » servoient

(*a*) Ou *Coca*.
(*b*) *Histoire des Yncas du Pérou*. L. IV. Ch. II. La figure qui est sous le mariage des *Yncas* représente cette cérémonie.

» servoient la même chose, & disoient pour leur raison que cette coutume les rendoit sales » & sujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons quand ils étoient grands, & que l'expé» rience montroit cela par l'exemple des bêtes mêmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à cer» taines heures du jour, & non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mere, » elle-même élevoit son enfant, & ne le mettoit point en nourrice, si quelque indisposition » particuliére ne l'y obligeoit : tant quelle nourrissoit, elle s'abstenoit de voir son mari, pour » ne pas corrompre son lait; ce qui pouvoit faire venir l'enfant en chartre «.

A mesure que l'enfant croissoit, on lui fortifioit le corps par la fatigue & les exercices. On le mettoit ensuite entre les mains des *Amautas*, qui étoient les Philosophes ou les Docteurs du *Pérou.* Ces *Amautas* formoient les mœurs de la jeunesse, lui enseignoient les cérémonies & les préceptes de la Religion, les Loix de l'Empire, & ce que l on se doit les uns aux autres. On cultivoit les enfans presqu'au sortir du berceau. A six ou sept ans on leur donnoit déja quelques emplois, mais toujours conformes à la portée de l'âge. Enfin on évitoit la fainéantise & l'oisiveté avec un soin capable de faire honte à des Peuples qui se croyent infiniment plus éclairés que ne l'étoient ceux du *Pérou.* On ne fuyoit pas moins l'activité du luxe, plus dangereuse que l'oisiveté, dont tout le dessein est de plaire aux sens & de nourrir la vanité; qui n'a d'autre but que celui de ranimer les plaisirs à mesure qu'ils vont défaillir, & qui, jusqu'aux derniers momens de la vie, (a) entretient l'esprit dans une occupation continuelle, sans que cependant il puisse produire aucun fruit de ses travaux, ni en montrer une seule trace.

Leurs sentimens sur l'IMMORTALITÉ *de* L'AME *&* *leurs* CEREMONIES FUNEBRES.

Les *Amautas* distinguoient entre l'ame & le corps de l'homme : ils attribuoient l'immortalité à l'ame : pour le corps ils l'appelloient terre animée. D'ailleurs, dit *Garcilasso*, » sur ce que » l'expérience leur apprenoit que les animaux croissent & (b) ont du sentiment, ils leur at» tribuoient pour cet effet l'ame végétative & la sensitive, mais non pas la raisonnable. Ils » croyoient qu'après cette vie il y en avoit une autre qui étoit meilleure pour les bons, & pire » pour les méchans, à cause de la récompense des uns, & du supplice des autres. Outre ce» la ils divisoient l'Univers en trois Mondes, dont ils appelloient le premier, savoir le Ciel, » *Hanan Pacha*, c'est-à-dire le haut Monde, où les gens de bien recevoient la récompense » de leurs vertus; le second, *Hurin Pacha*, ou le bas Monde, à cause de la génération & » de la corruption; & le troisiéme, *Veu Pacha*, signifie le centre de la terre, ou le Monde » inférieur, qu'ils disoient être destiné à la demeure des méchans. Ils nommoient encore ce » dernier Monde, *Cupaypa Huacin*, c'est-à-dire maison du Diable. Mais ils croyoient que » l'autre vie étoit corporelle, à peu près comme celle que nous passons ici-bas; & ils fai» soient consister le repos du haut Monde à mener une vie paisible, & libre des inquiétudes » de celle-ci. Au contraire ils assuroient que la vie du Monde inférieur, que nous appellons » Enfer, étoit pleine de toutes les maladies & de tous les maux que nous souffrons ici-bas, » sans qu'il y eût aucune sorte de repos ni de contentement. Il faut ajouter à cela qu'ils ne » comptoient point parmi les plaisirs de l'autre vie, ni les voluptés charnelles, ni les autres » vices non plus; mais qu'ils réduisoient tout le bonheur à la tranquillité de l'ame, & à celle » du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun souci, ni aucune peine.

» Les *Yncas* croyoient encore la Resurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'é» levât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils disoient que nous devions ressusciter, » & sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avoient un soin extraordinaire de mettre en lieu de » sureté leurs ongles, & les cheveux qu'ils se coupoient, ou qu'ils s'arrachoient avec le pei» gne, & de les cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Si par hasard ces » cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le tems, & qu'un Indien s'en apper» çût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les serrer de nouveau. Cette super» tition me donnoit souvent la curiosité de leur demander le but qu'ils se proposoient par-là, » & ils m'en alléguoient tous la même cause. Savez-vous bien, me disoient-ils, que tout ce » que nous sommes de gens, qui avons pris naissance ici-bas, devons revivre dans ce Monde, » & que les ames sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps. Pour » empêcher donc que les morts ne soient en peine de chercher leurs ongles & leurs cheveux, » car il y aura ce jour-là bien de la presse & bien du tumulte, nous les mettons ici ensem» ble, afin qu'on les trouve plus facilement; & même, s'il étoit possible, nous cracherions tou» jours dans un même lieu. *Francisco Lopez de Gomara*, lorsqu'il parle des enterremens que » l'on faisoit aux Rois & aux grands Seigneurs du *Pérou*, s'exprime en ces termes dans le » Ch. 125. de son Livre : *Quand les Espagnols*, dit-il, *ouvroient ces tombeaux*, *& en*

» *jet-*

(a) Voy. dans le Tome IV. du *Spectateur* le Journal des occupations d'un homme du monde. Cette description est ingénieuse.
(b) *Histoire des Yncas.* L. II. Ch. 7.



HONNEURS FUNEBRES, rendus aux GRANDS, du Perou apres leur mort.



Maniere D'ENSEVELIR les GRANDS, du Perou.

» *jettoient les ossemens çà & là, les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils se* » *trouvassent ensemble, lorsqu'il faudroit ressusciter. Par où l'on peut voir, qu'ils croyoient* » *la résurrection du corps, & l'immortalité de l'ame, &c.* «

Les Peuples du Pérou avoient l'art d'embaumer les corps de telle façon que non-seulement ils résistoient à la pourriture & à la corruption, (*a*) mais qu'ils acquéroient même une dureté extraordinaire. On embaumoit de cette maniere les corps des *Yncas*. Quand l'*Ynca* ou quelque grand Seigneur de l'Empire venoit à mourir, ses domestiques & ses femmes s'offroient à mourir aussi pour l'aller servir en l'autre Monde: & la presse étoit si grande, que souvent il falloit renvoyer une partie de ceux qui se présentoient. Il y a apparence, (*b*) dit un Voyageur, que les Prêtres à la faveur de la Religion, trouvoient des raisons pour les persuader de mourir: sans cela comment croire que les femmes eussent eu assez de bonne volonté pour se disputer le plaisir de se faire enterrer auprès d'un époux? Comment auroit-il été possible que les grands Seigneurs eussent trouvé des domestiques? On portoit le corps à la sépulture sur une maniere de trône supporté sur un brancart, & suivi des femmes & des domestiques du défunt, chargés des provisions nécessaires pour les besoins de l'autre vie. Pendant la marche un des proches parens du défunt lui souffloit quelque nourriture dans la bouche avec une sarbacane: car on étoit persuadé que sans un tel secours le mort ne pourroit soutenir la fatigue du voyage. On mettoit sur le sépulcre la figure en bois du défunt. L'Artisan y portoit ses ouvrages, & le soldat ses armes. On voit dans ces deux figures les cérémonies que nous venons de décrire, & la maniere dont on descendoit les morts dans la fosse.

Après qu'on avoit embaumé les corps des *Yncas*, on les mettoit devant la figure du Soleil au Temple de Cusco, & on leur offroit des sacrifices, comme à des hommes divins, enfans du Soleil. » Tout le premier mois après la mort du Roi se passoit en pleurs, les bourgeois de » la Ville le pleuroient tous les jours, avec de grandes démonstrations du regret qu'ils avoient » de sa mort; tous ceux de chaque quartier de *Cusco* s'assembloient, portant les enseignes » de l'*Ynca*, ses bannieres, ses habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui pour honorer ses funérailles. Ils entremêloient à leurs plaintes un récit des victoires que l'Ynca » avoit gagnées, de ses exploits mémorables, & des biens qu'il avoit faits aux Provinces dont » étoient natifs ceux qui demeuroient en tel & en tel quartier qu'ils nommoient. Le premier mois de deuil écoulé, ils le renouvelloient tous les quinze jours à chaque conjonction » de la Lune, pendant toute la premiere année. Enfin on la finissoit avec toutes les solemnités, & toutes les plaintes imaginables: il y avoit pour cet effet des *Pleureurs*, qui chantoient d'un ton lugubre les exploits & les vertus du défunt. C'est de cette façon que tous » ceux de *Cusco* célébroient le deuil: les *Yncas* du sang Royal en faisoient de même, mais » plus solemnellement, & avec plus de pompe.

» Cela se pratiquoit encore dans les autres Provinces de l'Empire; chaque Seigneur y donnoit toutes les marques possibles du regret qu'il avoit de la mort de son Souverain. On » visitoit les lieux que le Prince avoit favorisés de ses graces ou seulement de sa présence, & » on y laissoit de plus grandes marques d'affliction qu'ailleurs, mêlant aux plaintes le récit » des faveurs & des biens qu'on avoit reçus du défunt «. On honoroit de la même façon la mémoire des *Curacas* & des autres grands Seigneurs.

Leur maniere de distinguer les SAISONS.

Voici ce que (*c*) *Garcilasso* nous apprend sur cette matiere. » Le menu Peuple comptoit » les années par les recoltes, & tous en général connoissoient les Solstices du printems & de » l'hyver d'une façon extraordinaire. Il y avoit seize Tours à *Cusco*, huit à l'Est, & autant » à l'Ouest, qui étoient rangées quatre-à-quatre; les deux du milieu étoient plus petites que » les autres, & avoient trois étages ou environ de hauteur; il y avoit jusqu'à huit, dix, & » vingt pieds de distance d'une Tour à l'autre: & celles des côtés étoient beaucoup plus hautes » que les guérites qu'on a dans les Ports d'*Espagne*, ou sur les frontieres. Elles servoient » même à cet usage, & l'espace qu'il y avoit entre les petites Tours par où le Soleil passoit » à son lever & à son coucher, étoit le point des Solstices.

» Pour le bien vérifier, l'*Ynca* se plaçoit dans un lieu commode, d'où il regardoit attentivement si le Soleil se levoit & se couchoit entre les deux petites Tours qui étoient à l'Est » & à l'Ouest. Les plus habiles des Indiens faisoient de même ces observations, & c'est » ainsi qu'ils fixoient leurs Solstices. Les Indiens n'avoient pas d'autres marques pour connoître les points fixes des Solstices, & ils ne les attachoient pas à certains jours des mois » auxquels ils arrivent; parce qu'ils comptoient les mois par les Lunes, & non par les jours, » comme nous le verrons dans la suite. Ils faisoient leur année de douze Lunes, mais ils » n'avoient pas l'esprit de l'ajuster avec l'année solaire, qui étoit plus longue d'onze jours: » de sorte que pour trouver leur compte à l'égard des Solstices, ils étoient obligés d'avoir re- » cours

(*a*) *Histoire des Yncas*. Liv. V. Chap. 29. (*b*) *Voyages de Coreal* Tom. II. p. 94. (*c*) Liv. II. Chap. 22.

» cours au mouvement du Soleil. C'est ainsi qu'ils séparoient une année de l'autre, & qu'ils » employoient la solaire toutes les fois qu'il s'agissoit d'ensemencer les champs. Quelques » Auteurs ont dit à la vérité qu'ils n'ignoroient pas l'art de supputer les deux années ensem- » ble; mais il y a grande apparence qu'ils se trompent: puisque si les Indiens avoient su » faire ce calcul, ils auroient sans doute marqué les Solstices par les jours des mois auxquels » ils arrivent, & ils n'auroient pas eu besoin de construire des Tours, ni de prendre tant de » peine pour voir lever & coucher le Soleil.

» Ils connoissoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faisoient en ce tems-là de grandes so- » lemnités. A l'Equinoxe de *Mars*, les habitans de *Cusco* moissonnoient leur maïz, & se » réjouissoient entr'eux, surtout à *Collcampara*, qui étoit comme le jardin du Soleil. Mais » à l'Equinoxe de *Septembre* ils célébroient une des quatre principales fêtes. Pour vérifier » l'Equinoxe, ils avoient élevé des colomnes fort riches & travaillées avec beaucoup d'art, » au milieu des Places qui étoieut devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y assem- » bloient tous les jours, d'abord que le tems de l'Equinoxe s'approchoit, & ils observoient » exactement l'ombre de ces colomnes. Les Places où elles étoient posées, formoient un » cercle; & de son centre ils tiroient une ligne de l'Est à l'Ouest. Une longue expérience » leur avoit appris en quel endroit ils devoient chercher leur point, & par l'ombre que la » colomne faisoit sur la ligne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'approche de l'Equinoxe. » Si depuis le lever du Soleil jusques au coucher, l'ombre étoit autour de la colomne, & » qu'il n'y en eût point du tout à Midi, de quelque côté qu'on la regardât, ils prenoient » ce jour-là pour l'Equinoxial. Aussitôt ils paroient ces colomnes de fleurs & d'herbes odo- » riférantes; puis ils y mettoient dessus la chaire ou le trône du Soleil, où ils disoient qu'il » se venoit asseoir ce jour-là avec toute sa lumiere, & qu'il s'arrêtoit à plomb sur ces » colomnes. Aussi l'adoroient-ils ce même jour avec de plus grandes démonstrations de » joie & d'allégresse, ils lui faisoient des présens magnifiques d'or, d'argent, de pierreries, » & d'autres choses de prix. On peut remarquer ici qu'à mesure que les Rois *Yncas* ga- » gnoient des Provinces, les *Amautas*, qui étoient leurs Philosophes, apprenoient par de » nouvelles expériences, que plus ils approchoient de la ligne Equinoxiale, moins les co- » lomnes faisoient d'ombre en plein Midi. C'est pourquoi celles qu'on avoit dans la Ville » de *Quito*, & dans son voisinage; jusques à la côte de la mer, étoient les plus estimées, » parce que le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à midi on n'y voyoit aucune ombre. Cette » même raison les portoit à vénérer ces colomnes plus que les autres, & à s'imaginer que » le Soleil ne trouvoit point de siége plus agréable que celui-ci, puisqu'à leur dire il prenoit » plaisir de s'y asseoir perpendiculairement, au lieu qu'il ne s'arrêtoit aux autres que de » côté «.

Leurs MÉMORIAUX.

Je copierai pour la derniere fois *Garcilasso*. Son récit paroît exact. Ce seroit peut-être l'affoiblir que de le déguiser sous de nouveaux termes, qui, en lui donnant un style à la mode, lui feroient dire ou plus ou moins qu'il n'a voulu dire.

» Lorsque les Indiens vouloient faire leurs comptes, qu'ils marquoient par le mot *Quipu*, » qui signifie *nouer* ou *nœuds*, & se prend pour le compte même, parce que les nœuds se » faisoient de toutes sortes de choses, ils prenoient ordinairement des fils de différentes cou- » leurs. Car les uns n'en avoient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi » du reste. chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avoit sa signification particu- » liere. Ces cordons, qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne » ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étoient enfilés par ordre en long dans une » autre ficelle, ce qui faisoit une espéce de frange. On jugeoit du contenu de chaque fil par » la couleur, comme, par exemple, le jaune désignoit l'or, le blanc marquoit l'argent, & » le rouge les gens de guerre.

» S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne fussent point remarquables, ils les » mettoient chacune selon son rang, commençant depuis les plus considérables jusques aux » moindres: ainsi, par exemple, s'il se fût agi de bled ou de légumes, ils auroient mis pre- » miérement le froment, puis le seigle, les poix, les féves, le millet, &c. De même quand » ils avoient à rendre compte des armes, ils mettoient les premieres, celles qu'ils estimoient » les plus nobles: s'ils vouloient faire un compte des vassaux, ils commençoient par les habi- » tans de chaque Ville, puis par ceux de chaque Province. Ils mettoient au premier fil les » vieillards de soixante ans & au-dessus, au second ceux de cinquante, au troisiéme ceux de » quarante, & ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans, jusques aux enfans de la » mammelle: ils tenoient les comptes des femmes selon leurs âges, dans le même ordre.

» Il y avoit dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même » couleur, & qui sembloient être des exceptions de ces autres régles générales; comme par » exemple les petits fils, qui étoient au cordon des femmes, ou des hommes mariés de tel » & tel âge, signifioient ce qu'il y avoit des veufs & de veuves cette année-là. Car ces comp-

» tes

» tes étoient comme des Annales, qui ne rendoient raison que d'une année seulement.

» On observoit toujours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité, comme qui » diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille : ils passoient rarement la centaine de » mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, & chaque capitale sa Province, » le nombre ne montoit jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu » compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'eussent pû faire de même : parce » que leur Langue est capable de tous les nombres d'Arithmétique. Chacun de ces nombres » qu'ils comptoient par les nœuds des filets, étoit divisé de l'autre, & les nœuds de chaque » nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cordeliere, ce qui se pouvoit faire d'autant » plus facilement, qu'ils ne passoient jamais neuf, non plus que les unités ni les dixai- » nes, &c. Ils mettoient le plus grand nombre, qui étoit la dixaine de mille, au plus haut » des filets, & plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de chaque » nombre étoient égaux les uns aux autres, & placés de la même maniere qu'un bon Arith- » méticien a coutume de les poser, pour faire une grande supputation.

» Parmi les Indiens, il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *Quipus*, ou ces cor- » dons à nœuds. On les appelloit *Quipucamayu*, c'est-à-dire, *celui qui a la charge des* » *Comptes*. Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces Maîtres de Comptes, devoit être » proportionné aux habitans de toutes les villes des Provinces : pour si petite que fût une » ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & ainsi toujours en montant, jusques à vingt & à » trente. Bien qu'ils eussent tous un même regitre, & que par conséquent ils n'eussent pas » besoin de plus d'un Maître de Comptes, l'*Ynca* néanmoins vouloit qu'il y en eût plusieurs » dans chaque ville, pour couper chemin aux supercheries, disant que s'ils étoient peu, ils » pourroient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'étoit pas si facile à plusieurs, & qu'il » falloit ainsi, ou qu'ils fussent tous fidéles, ou qu'ils trempassent tous dans une même » méchanceté.

» Ils comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Ynca* recevoit chaque année. On y » voyoit le rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avoit tués, des enfans qui naissoient, » & de ceux qui mouroient tous les ans, &c. On y marquoit même le nombre des batailles » & des rencontres, des Ambassades de la part de l'*Ynca*, & des déclarations que le Roi » avoit données. Mais comme on ne pouvoit pas exprimer par des nœuds le contenu de » l'Ambassade, & les événemens historiques, ils avoient certaines marques par où ils connois- » soient les actions mémorables, les Ambassades, & les déclarations faites en tems de paix & » de guerre : les *Quipucamayus* en apprenoient par cœur la substance, & les enseignoient aux » autres par tradition, cela se faisoit particuliérement dans les Villes ou dans les Provinces, » où ces choses s'étoient passées ; & où la mémoire s'en conservoit plus qu'en toute autre » contrée. Ils se servoient encore d'un autre moyen, pour transmettre à la postérité les choses » mémorables. Les *Amautas* les mettoient en prose, & les réduisoient succinctement en » forme de fables, afin que les peres les racontassent à leurs enfans, & les bourgeois aux » gens de villages, & qu'ainsi passant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût personne qui » n'en conservât le souvenir. Ils donnoient outre cela un sens fabuleux & allégorique à leurs » histoires : les *Aravicus*, ou leurs Poëtes, composoient exprès de petits vers, dans lesquels » ils comprenoient succinctement l'histoire, l'Ambassade, ou la réponse du Roi, & expri- » moient de cette maniere ce qu'ils ne pouvoient faire comprendre par leurs nœuds. Ils » chantoient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans leurs fêtes les plus solem- » nelles, au couronnement de leurs *Yncas*, & aux autres cérémonies qu'ils observoient «.

Je finis par cet article ce qu'il y avoit à dire des cérémonies religieuses du *Pérou*, & de celles qui peuvent passer pour y avoir quelque rapport.

F I N

De la premiere Partie du Tome premier.



TABLE POUR PLACER LES FIGURES.

